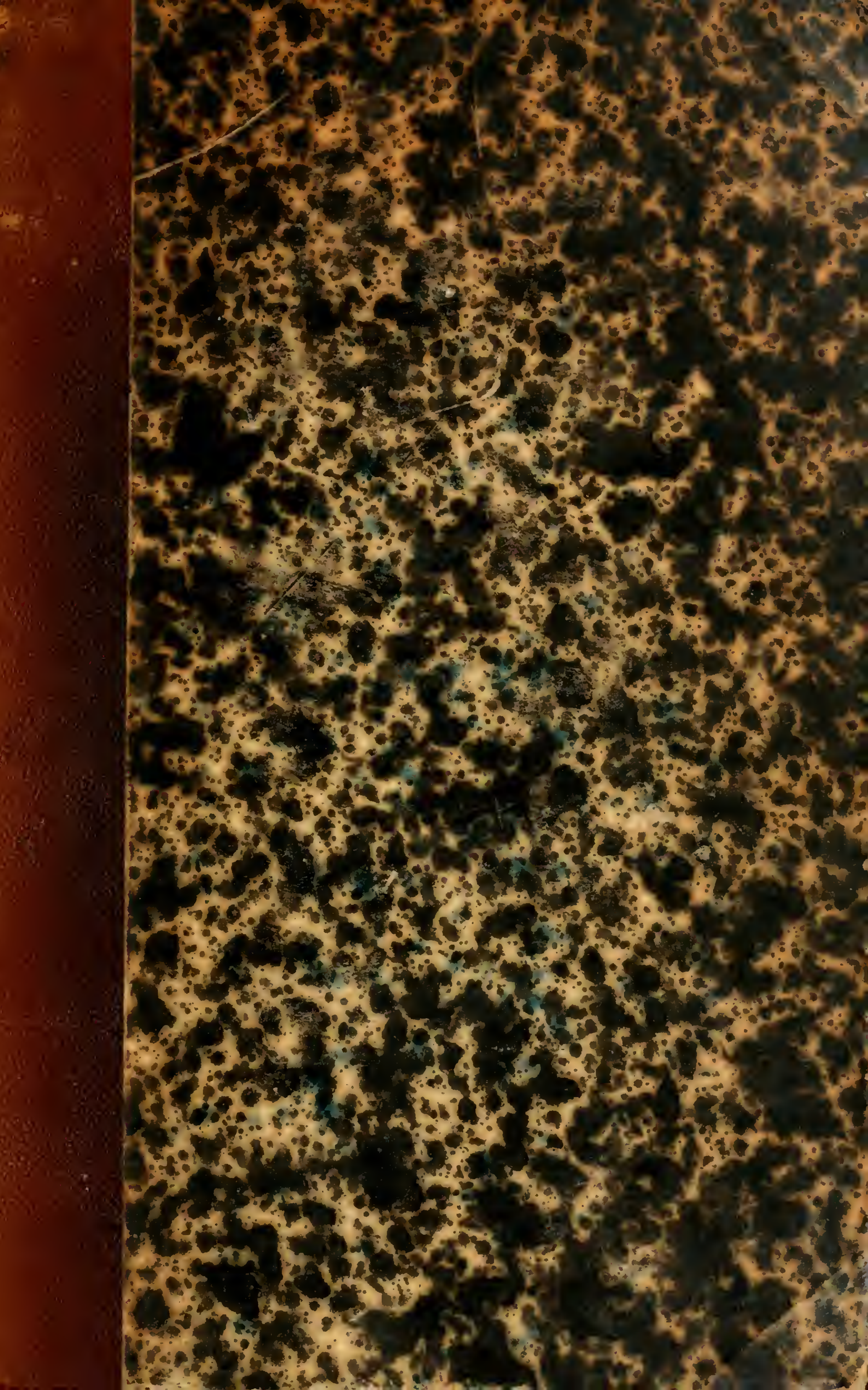



BOOKSELLER



VOCABULAIRE ÉTYMOLOGIQUE

DES

PROVINCIALISMES

USITÉS

DANS LE DÉPARTEMENT DU DOUBS



VOCABULAIRE ÉTYMOLOGIQUE

DES

PROVINCIALISMES

USITÉS

DANS LE DÉPARTEMENT DU DOUBS

PAR

CH. BEAUQUIER



BESANÇON

IMPRIMERIE DODIVERS ET Cie, GRANDE-RUE, 87.

—

1881

Extrait des Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs. Séance du 18 décembre 1879.

VOCABULAIRE ÉTYMOLOGIQUE

DES

PROVINCIALISMES

USITÉS

DANS LE DÉPARTEMENT DU DOUBS

INTRODUCTION

Un siècle après la conquête, tous les habitants de la Gaule parlaient latin : non pas la langue correcte de Cicéron, mais la langue vulgaire, le latin du peuple, aussi différent de la langue des bons auteurs que nos patois diffèrent du langage de Racine ou de Labruyère.

C'est donc le latin populaire ou bas latin, ou encore « latin rustique, » qui a été la langue des Gaulois conquis, et qui a donné naissance au français actuel, à la suite de transformations successives produites par l'influence de la race et du climat. Telle est l'opinion la plus généralement répandue.

Cependant certains linguistes, entre autres notre compatriote Fallot, de Montbéliard, ont soutenu que la langue des Gaulois, dès longtemps avant la conquête romaine, n'était autre que cette langue primitive nommée pélasgique, qui avait été l'origine du grec et du latin et que parlaient les premiers peuples du Latium d'origine gauloise, les ancêtres des Romains.

Dans cette hypothèse hardie, le français serait père du latin au lieu d'en être issu.

Il est établi, en effet, que, même au beau temps de la littérature latine, le peuple de la péninsule italique se servait

d'un patois où se retrouvait le caractère analytique de notre langue, notamment l'usage des articles. On peut le constater dans les plus anciens monuments épigraphiques, dans les Atellanes, et dans certains passages de Plaute, où le poète comique fait parler des esclaves et des hommes de basse condition. Mais il semble difficile de conclure de ce fait à la priorité de la langue française relativement à la langue latine.

Dans tous les cas, en laissant de côté la solution de cette question délicate, ce qui est incontestable, c'est que l'analogie des deux langues est frappante, et que presque tous les mots de l'une peuvent être tirés de l'autre. Nous nous en tiendrons donc, jusqu'à preuve du contraire, à l'hypothèse assez vraisemblable qui fait venir le français du latin. Le celtique, dont certains étymologistes ont tant abusé, n'a presque pas eu d'influence sur la langue que nous parlons; pas plus que l'ibérique (le basque) n'en a exercé sur l'espagnol. C'est le latin qui prédomine dans tous les idiomes romans, ce latin des paysans et que les Mérovingiens appelaient la « langue romane rustique. » C'est à peine si quelques traces de celtique peuvent être retrouvées dans des désignations de lieux.

L'espagnol, l'italien, le provençal ont la même origine latine. Ce ne sont, en dernière analyse, que des manifestations particulières de la déformation de la langue latine, au même titre que nos patois de France. Les différences qui distinguent les trois dialectes, qu'on a appelés à juste titre « romans, » ne proviennent que du climat et de la race, c'est-à-dire du milieu où ils se sont développés. Le latin, car les langues peuvent être comparées à des organismes vivants, s'est acclimaté dans les pays frontières et s'y est modifié comme une plante se modifie relativement à sa taille, à son port, à sa couleur ou à son parfum, selon le sol où elle est plantée, selon les éléments de nutrition qu'elle y puise et selon le climat. Ainsi le latin dans le Midi, dans la langue *d'oc*, plus près de son pays d'origine, est bien moins déformé que dans le Nord où il s'est alourdi et a perdu ses finales retentissantes, qu'il a

échangées contre le son assourdi de *l'e* muet. A considérer ces diverses langues dites latines, selon leur structure intime, au fond c'est toujours le latin. Le latin n'est donc pas une langue morte comme on l'appelle à tort, puisqu'il s'est transformé en français et dans ces langues sœurs que nous appelons l'italien, l'espagnol et le portugais.

De même que pendant longtemps, il y a eu pour chaque province un droit spécial, le droit coutumier, des usages ruraux, des habitudes de vivre, des costumes particuliers, de même il y a eu aussi une grande diversité de langages.

Au moyen-âge, le système féodal, essentiellement particulariste, ne contribua pas peu à maintenir les différences provinciales dans la langue. Il fut aidé en cela par la diversité des intérêts et par la difficulté des communications.

Peu à peu cependant, et sous l'influence de causes à peu près spécialement politiques, ce fut le dialecte de l'Ile-de-France, qu'on devait appeler plus tard « le français, » qui commença à prédominer. Après la magnifique floraison littéraire du XVIe siècle et les grands écrivains du XVIIe, l'unité de la langue fut à peu près complète. Nous disons à peu près, car il faut bien reconnaître que sur trente-trois millions d'habitants, nous en avons au moins vingt-cinq millions, ceux des campagnes, à qui les dialectes provinciaux, les patois sont plus familiers que le français : sans compter dans les villes une foule de locutions spéciales qui formeraient, si elles étaient partout recueillies, un dictionnaire aussi volumineux que celui de l'Académie. Ces formes particulières du langage changent non-seulement de province à province, mais souvent de village à village. Au moins en est-il ainsi dans notre Franche-Comté. On peut s'en rendre compte par l'ouvrage que M. le chanoine Dartois a publié sur nos patois. Et dans ces patois ce ne sont pas seulement les formes de prononciation qui diffèrent, mais encore les mots. Quelques-uns de ceux-ci sont usités et compris dans toutes les provinces, d'autres sont propres à une

région seulement, d'autres sont limités à une commune.

Sans demander que toutes ces expressions spéciales soient recueillies par l'Académie, encore nous semble-t-il que le Français littéraire en fait trop fi. Il n'est cependant à l'égard de ces dialectes provinciaux de même origine, que comme un fils de famille qui aurait réussi tandis que ses frères seraient restés pauvres. Notre langue écrite repousse avec l'orgueil d'une parvenue toutes nos expressions provinciales. A défaut de l'Académie, un peu rogue et prétentieuse, félicitons M. Littré de s'être montré plus hospitalier et d'avoir accueilli dans son magnifique et monumental glossaire les vocables les plus usités des provinces de la France.

Notre travail porte pour titre : *Vocabulaire de provincialismes;* il convient d'expliquer ce que nous entendons par ce mot et de déterminer en quoi le *provincialisme* se distingue du *patois.*

Un patois est le dialecte que parlaient autrefois tous les habitants d'une même région et qui actuellement n'est plus en usage que dans les campagnes. En effet, les patois sont la langue rustique de la France. Ils se composent de deux espèces de mots très distinctes : des mots que nous appellerons « français, » c'est-à-dire usités dans le langage de tout le monde, mais habillés à la paysanne, et des mots non employés dans la langue ordinaire et dont la plupart sont de vieilles expressions tombées en désuétude.

Un grand nombre de mots de cette dernière espèce, on pourrait dire le plus grand nombre, ont passé dans le langage des villes où ils sont demeurés, en subissant toutefois une transformation. On les a accommodés à la française ; on a « modernisé » leurs désinences. Sous cet accoutrement nouveau ils prennent le nom de PROVINCIALISMES.

Le provincialisme peut donc se définir *la forme urbaine des mots patois.*

Ces expressions locales tendent tous les jours à disparaître

en même temps que le patois est plus exclusivement réservé aux habitants de la campagne. Il y a quarante ans seulement, tout le monde savait parler patois dans Besançon. Aujourd'hui c'est à peine si nos paysans sont compris par les habitants de la ville. Il n'y a plus guère que les vieilles personnes qui connaissent ces fameux *Noëls*, qu'on n'entend plus qu'à la *Crèche*, et qui les comprennent d'un bout à l'autre. Quant aux mots patois à formes urbaines, aux provincialismes qui, si nombreux jadis, émaillaient le langage des citadins, la facilité des communications entre les diverses provinces, et surtout avec Paris, contribue chaque jour à les supprimer. Nos jeunes gens qui voyagent, ceux qui vont terminer leurs études dans la capitale, apprennent à purger leur langage de ces mots du terroir qui les exposent aux railleries.

Cependant, bien que tous les jours les provincialismes diminuent, il en reste actuellement encore beaucoup dans notre Franche-Comté, puisque le seul département du Doubs nous en a fourni une collection si nombreuse.

Toutefois, nous devons à la vérité de déclarer qu'un grand nombre de ces locutions n'appartiennent pas en particulier à notre province. Il en est des racines patoises et des provincialismes comme des chansons populaires et des proverbes. Ces expressions, que l'on croit trop volontiers locales, se retrouvent un peu partout à quelques variantes près et qui n'affectent guère que la prononciation. Aussi est-ce seulement lorsqu'on aura la collection complète de toutes les locutions provinciales, qu'on pourra leur assigner une origine certaine. Jusque là le fait d'avoir trouvé un vocable dans une province n'implique pas qu'il appartient à cette province, pas plus que lorsqu'un botaniste rencontre une plante quelque part, il n'en conclut que cette plante croît là seulement où il l'a trouvée et non ailleurs.

Si l'utilité de recueils comme celui que nous présentons au lecteur avait besoin d'être démontrée, nous dirions que la linguistique ne vit que de comparaisons. Or, plus les éléments

de comparaison sont multipliés, plus la science s'avance dans une voie sûre et féconde. De même que l'histoire de la France ne sera complète que lorsque nous aurons l'histoire approfondie de chacune de ses provinces, de même l'histoire de la langue française doit être formée de celle des patois et des provincialismes. C'est seulement dans la collection de toutes les formes de langages usitées dans notre pays, que l'étymologiste trouvera des arguments nouveaux qui lui serviront, tantôt à appuyer ses hypothèses, tantôt à lui faire comprendre leur peu de solidité. C'est là seulement qu'il pourra suivre utilement la filière par où les mots anciens ont passé avant d'arriver aux mots nouveaux. Des formes plus rapprochées du radical lui feront souvent trouver l'explication de certains mots jusqu'alors rebelles à toute étymologie. Ces expressions locales qui ne varient parfois d'un pays à l'autre que par des nuances, s'éclairent mutuellement et mettent le chercheur sur la trace d'un radical primitif dont il ne reste que les dérivés dans la langue usuelle. Un vocable rencontré au fond d'une province, dans un coin de terre ignoré, suffit souvent pour reconstituer un anneau qui manquait à la chaîne étymologique et expliquer toute une série de mots jusqu'alors demeurés obscurs et sans lien avec les autres mots de la langue. Grâce à ces collections de radicaux provinciaux, les constructeurs d'hypothèses éviteront de tomber dans cette erreur de raisonnement qu'on appelle en logique « l'énumération imparfaite, » et qui consiste à appliquer à un ensemble de faits ce qui ne convient qu'à quelques-uns d'entre eux

A un point de vue plus général, l'historien peut aussi tirer quelque avantage de ces inventaires du langage à une époque déterminée. Certains mots rappellent des usages, des traditions qu'ils ont servi à exprimer. Ils peuvent être souvent d'un grand secours dans l'interprétation de chartes, de manuscrits provinciaux. Combien de termes employés par des écrivains anciens, à une époque où la langue n'était pas encore centralisée et fixée, n'ont pu être expliqués que par

des recueils de patois ou de provincialismes! Combien de textes de prosateurs ou de poètes du seizième siècle, par exemple, textes altérés par des éditeurs qui n'en comprenaient pas le sens, pourraient être rétablis par la découverte dans le dialecte de la province à laquelle appartenait l'écrivain, du mot défiguré et demeuré obscur.

Nous ne voulons pas insister plus longuement de crainte de paraître exagérer l'importance de notre travail. Nous terminerons en donnant simplement quelques explications relatives à la méthode que nous avons employée.

Pour éviter un défaut souvent constaté par nous dans des recueils analogues et qui contiennent un grand nombre de mots très « français, » nous avons soigneusement vérifié tous nos mots et nous pouvons assurer que pas un seul ne figure dans le Dictionnaire de l'Académie, au moins avec le sens que lui donnent les habitants du Doubs.

On sait que le dictionnaire de Littré renferme un certain nombre de mots qui ne se trouvent pas dans celui de l'Académie. Nous avons également vérifié pour chacun de nos provincialismes si nous ne le rencontrions pas dans ce savant vocabulaire. Nous avons constaté que plusieurs y sont mentionnés et quelques-uns avec l'indication de leur provenance comtoise. Ceux-là, nous les avons inscrits dans notre recueil en les faisant précéder d'un astérisque.

Le mot une fois vérifié et classé, nous avons essayé de dégager son étymologie. Pour cela, ainsi que nous l'avons exposé, nous avons presque exclusivement puisé à la source latine, et quand nous n'avons pas rencontré dans le latin le radical du mot local dont nous recherchions l'origine, nous avons mentionné les formes analogues de ce mot dans les autres langues romanes sœurs de la langue française. Contrairement à un usage malheureusement fort répandu, nous avons tout à fait négligé le celtique, cette ressource commode des étymologistes dans l'embarras. Nous n'y avons pas eu recours

parce qu'on est encore fort ignorant de cette langue. Rien ne prouve que le Bas-Breton ou le Basque la représente aujourd'hui. Il n'en reste à peu près aucun monument, en dehors de quelques inscriptions qui disent fort peu de chose. Roquefort, dans son savant ouvrage sur la langue romane, fait remarquer avec beaucoup de raison que notre compatriote Bullet, dont le dictionnaire celtique date déjà de 1756, réunit tant de significations différentes sur le même mot, que l'application en devient complètement arbitraire. Ainsi il donne quelques centaines de termes signifiant, d'après lui, *eau*, *rivière, montagne, forêt,* etc. Par exemple il explique le mot *bar* par *lance, aiguillon, mouvement d'impatience ou de colère, colline, crête d'une montagne, abondance, branche ou rameau d'arbre, barre à fermer les portes, grappe de raisin, balai, maléfice, crime, tache, bateau, action de manger ou de couper, faire, agir,* etc. Et comme toutes ces attributions de sens ne sont fondées sur aucun monument positif, inscription ou manuscrit, on est tenté de croire que Bullet a voulu donner un démenti à l'opinion généralement répandue que les savants n'ont pas d'imagination.

Quelques personnes seraient disposées à supposer que notre province ayant appartenu à l'Espagne, a dû garder de cette époque beaucoup de mots de la langue de Cervantès. Nous pourrions en citer à peine quelques exemples, entre autres un proverbe que nous avons entendu dire souvent à notre aïeule paternelle : « Vieux comme le Cid. » On oublie trop que la domination espagnole, qui n'a pas duré deux siècles, s'est exercée à peu près uniquement par de hauts personnages appartenant à la province elle-même.

Quant à l'Allemagne, nous devons reconnaître que l'idiome germanique a laissé quelques traces plus nombreuses dans nos provincialismes que l'espagnol. Mais ce fait doit être attribué moins peut-être à la suzeraineté impériale qu'à la proximité de la frontière. En résumé, son influence n'a pas été non plus très appréciable.

Au cours de notre travail, nous nous sommes efforcé de ne pas oublier que la science étymologique est avant tout une science historique et que, si elle veut être acceptée comme sérieuse, elle doit s'appuyer sur des analogies nombreuses, évidentes, et sur des textes qui prouvent sans contestation possible les différentes déformations que dans la suite des âges chaque mot a subies pour arriver à sa forme actuelle. C'est pour avoir méconnu ces principes que tant d'ingénieux écrivains, depuis Ménage jusqu'à Génin, ont discrédité cette science qui ne s'est relevée que depuis quelques années seulement, qu'on commence à sortir du domaine vague des ressemblances des mots, pour marcher sur le ferme terrain des textes anciens Les langues, en effet, comme tout ce qui existe dans la nature, donnent raison à la théorie moderne du « transformisme. » Pas plus pour elles que pour les autres organismes vivants, il n'y a eu de création de toutes pièces, d'éclosions spontanées. Les langues sont nées les unes des autres, elles se sont lentement développées et modifiées selon les influences des milieux. C'est pour cela que dans la recherche de l'origine d'un mot, de son radical, la méthode historique est la plus sûre. Ces transformations que les langues ont subies, ne les subissent-elles pas encore actuellement et sous nos yeux? A chaque édition de son dictionnaire, l'Académie enregistre des mots nouveaux, qui longtemps employés dans le langage usuel ont fini par s'introduire dans la langue littéraire. Les recueils de néologismes et d'argot du siècle dernier ont presque passé en entier dans nos vocabulaires actuels. Il a fallu déjà plus d'une fois retraduire en français nouveau les ouvrages français anciens. De telle sorte qu'on peut dire qu'il y a trois ou quatre langues mortes dans notre langue moderne.

En observant les changements successifs éprouvés par les mots depuis leur radical latin jusqu'à la forme actuelle, on est arrivé à dégager quelques règles qui, sans avoir une certitude ni une fixité absolues, sont cependant indispensables à

connaître. Nous en citerons quelques-unes uniquement pour justifier les procédés de l'étymologiste aux yeux des personnes qui n'ont que des idées confuses de ces lois de la déformation des mots.

Quand il s'agit de découvrir une racine, il faut en général tenir peu de compte des voyelles. Elles sont au mot ce qu'est la chair au corps, une substance molle, prompte à se désorganiser, et qui disparaît ou se modifie profondément sous l'action du temps. Les consonnes, au contraire, constituent la partie fixe, la charpente, le squelette du mot (1).

Le peu de consistance des voyelles permet, dans les recherches étymologiques, de les substituer les unes aux autres comme on les voit se substituer du reste souvent dans la langue parlée. Tout le monde sait qu'en anglais une même voyelle, selon le mot dont elle fait partie, est rendue par des sons souvent très différents. Ainsi la lettre *a* se prononce tantôt *é*, tantôt *i* et tantôt avec le son *a*. Dans l'Allemagne du Sud cette voyelle *a* se prononce *o*. Du reste en France même, selon les provinces, l'*a*, pour nous en tenir à la première voyelle, peut aller jusqu'au son de l'*o*, en passant par l'*é* et par l'*i*. Ainsi Paris se prononce P*é*ris en « pindarisant, » et même P*i*ris en exagérant ce défaut, ou P*ô*ris en prononçant à la paysanne. Dans nos seuls patois de Franche-Comté on peut voir, selon les localités, la voyelle principale du même mot affecter les formes les plus diverses; argent se prononce *o*rgent, ruban r*i*ban, neuve n*o*ve, veuve v*o*ve, aller *o*ll*a*, seille s*o*ille. La diphtongue *ou* est remplacée par *u* : m*u*ri (patois de Montbéliard) mourir; d*u*cement doucement. Ces exemples sont suffisants pour montrer que rien n'est plus variable que les voyelles.

---

(1) Voici les différentes formes qu'affecte le mot *Soleil* (racine : cas oblique de *Sol-Solis*) dans nos patois de Franche-Comté : Souleil, Soulet, Soulot, S'lot, Soulu, Sélu, Slu, Sélou, Soureil, Soureiul, Sereil. S'reil. Seroille. On voit que seules l'*s* et l'*l* du radical d'origine *sol* se sont maintenues.

Les consonnes elles-mêmes, quoique d'un caractère beaucoup plus fixe, se substituent aussi les unes aux autres, mais dans certaines catégories seulement.

Ainsi le *b* se change fréquemmment en *p* ou en *v*. Encore actuellement les méridionaux prononcent *V*ordeaux pour Bordeaux. Les Basques s'appelaient jadis *V*asques, dérivé de *Vascones*, et Besançon vient de *Vesontio*.

Le *c* se voit fréquemment remplacé par le *ch*, par le *k*, par la lettre *q* et réciproquement. *Castellum* a fait castel, châtel, château; *Karl* a donné Charles, etc.

Le *d* se change volontiers en *t* à mesure qu'on s'avance vers le Nord. En allemand cette substitution est journalière.

L'*f* remplace le *v*, le *p* ou encore *ph*.

A l'*r* se substitue souvent la lettre *l*. C'est le défaut de prononciation des enfants, qui disent *soulis* pour *souris*.

L'*n* remplace volontiers l'*e* et réciproquement. Le *g* se change en *v*, etc. Nous n'insistons pas. On trouvera des exemples irréfutables de ces substitutions dans la partie étymologique de notre dictionnaire.

Relativement à l'orthographe donnée à nos provincialismes, nous dirons que toutes les fois que l'étymologie n'a pu nous fournir d'indication à ce sujet, nous avons écrit les mots comme ils se prononcent Il n'est guère possible de procéder autrement en l'absence à peu près complète de documents écrits. Du reste, personne n'ignore que l'orthographe est d'origine récente. Elle compte deux siècles à peine. Au moyen-âge et même pendant la Renaissance, il n'y avait pour ainsi pas de manière fixe d'écrire un même mot. On le trouvait souvent avec des formes différentes dans la même charte, dans le même document, au gré du scribe et selon sa fantaisie du moment. Aussi n'y aurait-il rien d'étonnant à ce qu'un jour ces règles fussent modifiées de nouveau par des conventions plus logiques et qu'une orthographe plus rationnelle fût donnée au français par imitation de ce qui a lieu dans toutes les autres langues. On voit tous les jours, en dé-

pit de l'étymologie se transformer l'orthographe de certains mots. On n'écrit plus *bled* ni *clef*, et bien d'autres noms encore comme ils s'écrivaient il y a trente ans seulement.

Du reste, il est naturel de voir changer l'orthographe des mots alors que change leur prononciation. Tout le monde sait que *ai* s'est substitué à *oi* dans les imparfaits des verbes et dans beaucoup d'autres mots. Quoi d'étonnant que le peuple, à Besançon, dise encore *châtagne* pour *châtaigne*, alors que les lettrés sont divisés sur la prononciation du nom du célèbre philosophe bordelais que les uns appellent *Montagne*, tandis que les autres soutiennent qu'il faut prononcer *Montaigne*. Dans nos patois, *ais* se substitue fréquemment à *ois* et réciproquement. A Montbéliard on dit tu *dais* pour tu *dois*.

Il est assez probable que ce que nous qualifions souvent chez le peuple de mauvaise prononciation est simplement une ancienne manière de prononcer, comme la plupart des locutions dites « vicieuses » ne sont autre chose que des locutions vieillies. Plusieurs personnes chez nous disent encore *nentilles*. Or, au XVIIe siècle c'était la façon régulière de prononcer ce mot. Ainsi Ménage écrivait : « Il faut dire de la *poirée* et des *nentilles* avec les Parisiens, et non pas des *bettes* et des *lentilles* avec les Angevins. » Chez nous, beaucoup de gens prononcent encore des *meures* pour des mûres, *pussin* pour poussin, *cemetière* pour cimetière, *util* pour outil, etc. L'étymologie justifie ces prononciations. Nous avons un exemple frappant d'*eu* transformé en *u* dans notre langue usuelle avec le verbe être : j'*eus*, tu *eus*, il *eut*, que nous prononçons absolument comme si l'*u* n'était pas précédé d'un *e* muet.

Une des singularités de la prononciation comtoise, et qui tend du reste tous les jours à disparaître, consiste à accentuer certains mots en liant la voyelle à la première consonne au lieu de la séparer. Ainsi bien des personnes disent encore : ain-mer pour aimer; la bonne an-née ; un meun-nier; An-nette; san-medi, pour samedi. Nous avons trouvé ce dernier

mot dans un texte comtois du XVIe siècle écrit *sambedy*, ce qui est conforme à la prononciation locale.

Une autre habitude provinciale, particulière à la Franche-Comté, est celle qui consiste à donner à la syllabe ouverte oi le son de *oué :*

« *Moué*, *toué*, le *roué*, » ça fait *troués* est le dicton usité pour railler l'accent comtois. Cette prononciation aussi logique que celle qui a fait prononcer av*a*it au lieu de av*o*it et le peuple franç*a*is au lieu du peuple franç*o*is, commence à devenir moins fréquente ; mais il n'en est pas de même de celle qui consiste à supprimer la liquide *l* dans les mots où elle précède les syllabes *ier*. Ainsi on dit *escaier* pour escalier, *coier* pour collier, *balier* pour balayer, etc. De même on prononce volontiers *lumi-ire*, *premi-ire* pour lumière, première, etc. Quant au changement des voyelles brèves en longues, tout le monde sait que c'est là notre moindre défaut, et il est absolument nécessaire que nous séjournions longtemps hors du pays pour nous apercevoir que nous avons l'habitude de dire *câve* pour cave, *citâdelle* pour citadelle, *gôber* pour gober, etc , de même que nous prononçons *Vsoul*, *Bsançon* sans faire sentir l'*e* muet. Inutile de dire qu'il en sera de ces prononciations locales comme des mots qui font l'objet de ce dictionnaire : elles finiront toutes par tomber en désuétude. Déjà quelques-unes ne sont plus en usage que chez la partie la plus ignorante de la population.

Nous ne nous flattons pas que notre recueil de provincialismes soit absolument complet. Nous avons oublié sans doute encore un certain nombre de mots, et beaucoup de ceux que nous avons recueillis ne nous ont pas laissé découvrir le secret de leur origine. Tout imparfait que soit ce travail, nous espérons cependant qu'il aura quelque utilité et qu'il satisfera la curiosité des lecteurs francs-comtois si épris ordinairement de tout ce qui se rattache à leur histoire.

A

Aboucher, v. a. — Mettre un objet sur un autre.

Ex. « Ces pierres sont abouchées les unes sur les autres. »

« S'aboucher la tête sur le traversin » signifie s'enfoncer la tête dans le traversin.

Aboutonner, v. a. — Pour boutonner, « aboutonner les boutons d'un habit. »

Accaillouter. — Jeter des pierres, des cailloux.

Achatir, v. a. — Affriander, amorcer, comme on ferait pour un « chat. »

Acou. — Dans cette expression : « repasser acou ; » passer et repasser un instrument tranchant, comme un rasoir, sur la paume de sa main.

Etym. : Acou dans la langue romane signifie pierre à aiguiser. » La racine est *cos* qui a formé notre mot patois *cou*, pierre à faux ; d'où *couvier* (voir ce mot).

Acucher, v. a. — Terminer en pointe, combler une mesure (Jura).

Etym. : Racine: *acus*, aiguille; *acuere*, rendre aigu.

A cul. — Dans cette expression « être à cul, » prononcez *à cu*. Etre à bout de ressources, être acculé (Montbéliard).

Suivant le Dictionnaire de l'Académie, *accul* est un endroit où l'on refoule le gibier dans les battues où il est acculé.

Adjutorion, s. m. — Chose ajoutée.

On employait autrefois en français le mot *adjutoire*. « Méant (moyennant) l'adjutoire de Nostre-Seigneur. » (Charte comtoise de 1429.)

Etym. : Latin *adjutorium*.

Adrugeons, s. m. p. — Plumes naissantes de l'oiseau. Synonyme d'*Ecots* (voir ce mot). Au figuré : « quitter ses adrugeons, » prendre son essor, devenir jeune homme.

Etym. : Radical, *dru*, qui a fourni *druge*, pousse et drugeon syncope d'adrugeon ; l'*a* initial serait parasite.

On trouve dans Cotgrave *drugeonnements*, poussée de rejetons.

Affauti, participe d'*affautir*. — Affaibli, mal venu. « Cet enfant est affauti. »

Ce mot vient sans doute de *fallere* (latin) ou de *faltar* (espagnol) qui a faute, à qui il manque quelque chose.

Failli qui se dit à Rennes (Bretagne) pour « amaigri » confirme cette supposition.

Affauti est aussi usité à Genève.

Aflé, adj. — Eventé.

« Ce vin est aflé. »

Etym. : *ad flatus* latin. Même formation avec *flatus*, qu'éventé avec *ventum*. Ce qui est exprimé dans ces deux termes, c'est toujours le contact de l'*air* avec le liquide.

Afflat, souffle (langue romane).

Agacin, s. m. — Cor aux pieds.

Etym. : Un mal qui agace; languedocien *agacis*.

Ce mot s'emploie aussi à Genève, en Savoie, dans le Lyonnais et en Provence.

Agasse, s. f. — Pie.

« La Combe-Agasse » lieudit près Chailluz (Besançon), la Combe-à-la-Pie.

C'est un vieux mot français.

Etym. : Italien *gazza* : la *gazza ladra*, la pie voleuse. En Picardie on dit *agache*.

Agraffer, v. a. — Saisir, prendre.

« Il l'a agraffé par le bras. »

Vieux français : agrapper, agripper, agriffer.

Etym. : Radical *griffe.*

Aigre. — Dans cette expression « faire aigre. » Introduire l'extrémité d'un levier, la pointe d'un pic, pour faire une pesée sous une pierre; pour soulever un fardeau.

Etym. : *Acer* latin « ἄκρος, » pointu; « faire aigre » signifie du reste enfoncer une pointe dans un interstice pour faire une pesée.

Aigrette (aigrotte, ainotte patois). — Le fruit d'un espèce de sorbier : *sorbus torminalis*, qu'on appelle en Comté aigrettier (aigrottier, ainottier). Ces fruits, qui croissent en bouquet comme les cerises, ont à l'arrière-saison une saveur acide fort agréable. Les grives et les merles en sont particulièrement friands. *L'aigrettier*, comme l'alisier ou le sorbier, croît en pleine forêt.

On donne aussi le nom *d'aigrette* à la *stipa pennata* de Linnée.

Sorbus torminalis, le nom scientifique de l'aigrettier, « sorbier torminal, » veut dire « qui cause la dysenterie. » On l'appelle vulgairement en dehors de la Franche-Comté : « alisier de Bourgogne, » allouchier des bois, sorbier tranchant ou tormigne (de *torminalis*).

Etym. : C'est la saveur aigrelette de ce fruit qui lui a valu son nom. Du reste, le mot *aigret* dans l'Académie même est synonyme d'*aigrelet*, un peu acide

Aiguille des dames, s. f. — Nom de plante. On l'appelle aussi Grand'dent. C'est le « peigne de Vénus » de Linné, *Scandix pecten Veneris.* Les scandix sont des cerfeuils.

Etym. : Ce nom vient de la forme du fruit.

Airie, s. f. — Espèce, race. « Un poulet de la grande airie. »

Etym. : Le vieux mot *aire* signifiant *façon*, *manière*, est demeuré dans notre langue actuelle, sous la forme d'*air*, avec

le sens d'apparence extérieure. « Il a bon air » devrait s'écrire « il a bonne aire. »

Aire a signifié aussi maison, famille : « né fu de Mazovie et nourri de votre aire. » (DUCANGE.)

Nous avons un proverbe comtois qui dit :

Enfant de bon aire
Par lui sait tout faire

comme on dirait : « bon chien chasse de race. »

Rabelais emploie le mot *eraige*, *érage* dans le même sens.

* **Aisement** (1), s. m. — Ustensile de ménage. Un vase, une assiette, une soupière sont des aisements.

Le Dictionnaire de l'Académie donne *aisement*, mais dans le sens de commodité, non d'ustensile.

Etym. : *Aisamenta*, *asiamenta*, bas latin (DUCANGE). « Aisemens d'hostel c'est assavoir vaissel ou on met vin et tout aisement d'or et d'argent. » – Grec αἰσιμόω employer. Vieux français, *aisement*, outil, instrument.

Allemander, v. n. — Parler allemand (Montbéliard) (2).

Alleur, s. m. — Celui qui va. « Un alleur au bois. » Celui qui a l'habitude d'aller chercher du bois mort dans la forêt.

On dit *aleur* dans la langue romane pour voyageur, coureur.

Amuseur, s. m. — Se dit d'un enfant ou d'un homme léger, qui aime à s'amuser, et non pas à amuser les autres, comme on pourrait le croire.

Anerot, s. m. — Nom de plante. Chardon anerot. *Cirsium eriophorum* (Scop). On l'appelle aussi « varice » parce que la racine passait pour guérir les varices.

---

(1) Les mots précédés d'un astérisque sont ceux qui se trouvent dans le *Dictionnaire de* LITTRÉ et non dans celui de l'Académie, au moins avec le sens comtois.

(2) *Glossaire* de M. CONTEJEAN.

Anglaise, s. f. — Redingote.

Etym. : On sait que la redingote (*riding coat*), habit de cheval, est un vêtement anglais.

Anichon, s. m. — Petit âne.

Anselle, s. f. — Morceau de bois mince en forme de brique dont sont couverts les toits des maisons dans la montagne.

On dit ironiquement : « gras comme une anselle, » parce que les anselles sont faites de bois très sec.

Essales (1319); essaules (1569); ancelles (1573); asselles (1575). (Chartes et comptes de la ville de Besançon.)

Etym. : La forme des *anselles* pourrait faire supposer au premier abord que ce nom vient d'*ancile*, bouclier. Dans ce cas ce seraient des boucliers contre la pluie, comme l'allemand dit *regenschirm*, parapluie.

Dans la basse latinité on trouve : *ancus*, *ancellus*, cuirasse.

Pourtant si l'on se reporte aux différentes formes de ce mot en patois : *Essole*, *essonne*, *essale* on trouve comme racine rationnelle *assula*, éclat de bois. L'*n* serait euphonique.

Assula est sans doute aussi l'origine d'*aitelle* autre mot comtois. (*Asselle*, *attelle*, *aitelle*. Etelle, anselle, aisselle : racine *axicullus* petit ais, d'*axis* ais). L'*aisselle* ou *aitelle*, ou *anselle*, signifierait donc simplement un petit ais.

Les Genevois, du reste, donnent à *anselle* le même sens qu'à *atelle*, éclisse de bois qui sert à maintenir les os dans les fractures.

Les vieux textes français fournissent *asseile*, *asseille*, *assenne*, signifiant un petit ais. Latin *asser*. *assamenta* petite planche.

Anselle, s. f. — Nom de plante. C'est le *glechoma hederacea*. (V. *tanrêtre* et *rondotte*.)

Apparue, s. f. — Bourgeon de vigne qui commence à paraître.

« Nous aurons du raisin cette année, les apparues sont belles; » ou : « il y a beaucoup d'apparues. »

Appointusir, v. a. — Aiguiser, tailler en pointe.

Appondre, v. a. — Joindre, relier. Se dit du fil, de la ficelle. Même sens que *rapondre*.

Racine : *apponere*, placer auprès. Ce mot est employé également à Genève, à Lyon et en Savoie.

Araignée, s. f. — C'est la plante que les botanistes nomment *nigella damascena*, nigelle de Damas. On l'appelle aussi en Comté *marmite*.

Ailleurs on lui donne aussi le nom de *cheveux de Vénus*, *nombril de Vénus*, *patte d'araignée*.

Ce nom d'*araignée* ou *patte d'araignée* vient sans doute de ce que les lobes du calice sont très découpés et ressemblent à une patte d'araignée.

Arche, s. f. — Le réservoir en bois, percé de trous, qu'on met dans la rivière et où l'on conserve le poisson.

Arche signifiait autrefois « coffre. »

Etym. : Lat. *arca*.

« L'arche sainte » devant laquelle dansaient les prêtres hébreux était le coffre où l'on renfermait les tables de la loi.

Dans le Berry actuel l'*arche* signifie la huche.

On appelait *archaux* dans l'ancien droit, des garennes ou réserves dans les rivières, *arca piscatoria*.

Archives a la même racine. Ce sont littéralement les coffres où l'on garde les manuscrits. Les *arches d'amans* étaient les archives conservées par les notaires.

Dans le sens de coffre, caisse, nous trouvons au registre municipal de Besançon, de 1290 : « Item que li diz citiens (citoyens) aient communaté ou université, *arche* commune et séal de communité et cloches et bannières, etc... »

Le patois des environs de Montbéliard (1) emploie une expression pittoresque pour désigner la marraine d'une fiancée,

---

(1) *Glossaire* de M. Contejean.

celle qui préside à la confection du trousseau : elle est appelée *lai veille de l'airtche*, la « vieille de l'ARCHE, » du coffre, de la caisse à linge.

Dans le roman, on trouve *arche* avec le sens comtois actuel de coffre percé de trous pour conserver le poisson.

Basque, espagnol, albanais : *arca*. Anglais et allemand, *ark*. — Bas breton, *arch*, *archer*, coffre.

Archebanc, s. m. — Meuble servant de coffre et de banc.

En langue romane *archiban*. « Ce meuble est encore en usage, dit Roquefort, chez les paysans des Cévennes. Il est placé au coin de leurs immenses cheminées ; c'est le siége des chefs de la maison et des étrangers de distinction. »

Dans un inventaire de meubles du XVIe siècle, au pays de Montbéliard, le mot *arche-banc* désigne les bancs-coffres, qu'on plaçait autrefois entre les fenêtres, dans l'épaisseur des murs.

Archot, s. m. — Terme d'architecture, arc de voûte, arche.

Ardinguer ou *dringuer*, v. n. — Tirer la sonnette avec impatience.

Argonnier, s. m. — Mauvais charretier, qui n'a que des rosses.

Arguigner, v. a. — Contrarier, vexer.

Etym. : *argutare* qui a donné *arguer*, primitif d'*arguigner*. En effet, *arguer* signifiait autrefois « quereller. » On le rencontre dans le vieux français avec ce sens.

Airgeusnier, patois de l'Isle-sur-le-Doubs.

* **Aria**, s. m. — Difficulté, ennui. « Que d'arias ! « Quel aria ! »

Arie. — Exclamation explétive qui s'emploie fréquemment comme pour donner plus de force à ce qu'on dit. « Il ne fait pas beau temps, arie ! »

On a prétendu que ce mot n'est autre que le nom d'une fée comtoise, la fée Arie, qu'on appelle aussi « Tante Arie, »

et qui dans les campagnes passe pour protéger les enfants et apporter les bonnes nouvelles. L'origine de ce personnage mythologique pourrait remonter à la plus haute antiquité. On appelait primitivement les Mèdes, « Ariens, » habitants de l'Arie, ou Ariane. L'enchanteresse Médée se nommait *Aria*.

D'autres érudits sont d'avis qu'au lieu d'Arie, il faut écrire Hary, et supposent que c'est le dieu gaulois qui présidait à la guerre, Haritz. Arie, ou Hary! serait donc une exclamation qui signifierait « Par Mars! » comme les Latins disaient : « Par Jupiter! ou Par Hercule! »

Sans aller chercher si loin, il nous semble que cette exclamation *Arie!* pourrait être le mot patois qui signifie « en arrière, » et par extension, d'un « autre côté, » « tout au contraire. » Il ne fait pas beau, *arie!* (tout au contraire).

V. fr. Arrier, errier, (en arrière).

Armeau ou *Aumeau*, s. m. — Taureau.

Dans la Suisse allemande les *armailliers* sont les bergers, comme on dirait « animaliers. »

Aumailles, « bêtes à cornes » dans le Dict. de l'Académie.

Etym. : Latin *animalia*. Nous ferons remarquer que plusieurs mots au pluriel neutre en latin ont donné des féminins singuliers en français : *mirabilia*, merveille; *aumaille* est donc venu d'*animalia*. Et *aumaille*, *aumail* a pu faire *aumeau* et *armeau*, la terminaison *ail* ou *al* se changeant très habituellement en la terminaison *au*.

* **Arnica**, s. m. — Littré dit « Arnica ou arnique, genre de plantes de la famille des composées. L'arnique des montagnes est réputée tonique et stimulante; toutes les parties en sont fréquemment employées par les habitants des montagnes. — Etym. : Le nom botanique est *ptarmica* de πταιρεὶν, éternuer. On prétend qu'*arnica* est une corruption de *ptarmica*. »

En Comté on appelle aussi *arnica* l'*hieracium pilosella*, ou piloselle.

L'*hieracium* ou *épervière,* du mot *hierax*, est, d'après Pline, une sorte de laitue sauvage, avec laquelle, disait-on, l'épervier s'éclaircit la vue. Aussi en faisait-on un collyre pour les yeux.

Arocher, v. a. — Jeter. « Arocher des pierres. »

Etym. : *a* préposition latine et *rocca* roche: arrocher, littéralement,prendre des projectiles de la roche.

Italien *arrochiare*, même sens.

Arrête, participe passé pour arrêté. comme *gonfle* pour gonflé.

Arroble ou *arrobe*, s. m. — Nom de plante. C'est « l'arroche des jardins » *atriplex hortensis.*

On l'appelle en d'autres pays « belle dame » ou « follette. »

Etym. : *Arroble* comme arrocher vient d'*atriplex*, le nom que lui donne Pline. Voici les phases hypothétiques de la transformation de ce mot : *atriple, arriple, arrible, arroble.*

Asquebille ou *Lasquebille.* — Espèce d'exclamation ou de juron.

On dit aussi avoir l'*asquebille.* Ex. : « J'ai failli marcher sur un serpent... j'ai eu l'asquebille...; » mon sang n'a fait qu'un tour.

Dans le Midi on emploie l'exclamation : *la sequille!* comme signifiant « peste de...»

Le patois de Franche-Comté qui dit : « L'as te f.... » nous met sur la trace de l'origine obscène de cette expression. En effet, l'*as* en espagnol signifie une partie cachée du corps.

Il faudrait donc dire vraisemblablement l'*as te bille* au lieu de l'asquebille : cette expression serait un héritage de la domination espagnole dans notre pays. Les jurons sont, en effet, ce que le peuple retient le plus volontiers d'une langue étrangère : *Goddam ! tarteiffle! caraco! caramba!* etc.

Assauter, v. a. — Attaquer quelqu'un en paroles.

Attrapoire, s. f. — Attrape, tromperie.

Atrau, s. m. — Saucisson plat au foie de cochon, cuit dans une coiffe.

En Alsace on appelle *atriaux* une saucisse plate. La *Cuisinière du Haut-Rhin* (1829) en donne la recette suivante :

« Hachez une livre de porc, qui ne soit pas trop maigre, ajoutez demi-quart de lard coupé en petits dés, de l'écorce de citron, poivre et sel, délayez avec une tasse d'eau ; coupez en plusieurs pièces une crépine de porc, mettez sur chacune une cuillerée de cette viande, faites un trou au milieu, dans lequel vous mettrez quelques morceaux de rognons de porc, coupés en dés, enveloppez de la crépine et formez-en des petits pains que vous rangez dans une tourtière graissée de beurre frais ; pannez et faites les cuire de belle couleur ; vous pouvez les servir avec des choux de toute espèce : une livre suffit pour cinq ou six pièces. »

Ce mot *atriaux* ou *hatriaux* est aussi employé à Genève.

Etym. : Hétriaulx, *foie*, en roman. En Lorraine *hatrez*, morceaux de foie de porc cuits sur le gril.

En terme de cuisine on appelle *attelets* (d'attelle ; V. *Etelle*), une petite bande de bois ou brochette à laquelle on attache des morceaux de viande à griller. *Atteriaux* à le même sens. De la viendrait *atrau* et *atriaux*.

Nous préférons toutefois l'étymologie qui ramène le mot à celui de foie, *hétriaulx*, l'*atreau* étant à proprement parler un saucisson de foie.

Dans le vieux français on trouve *astériaux*, *astréaux* et *astilles* avec le sens de tranches de viande roulées et qui se mangent grillées. (*Dict.* de Roquefort.)

Aulong, s. m. — La place de l'œuf, découverte par la main et où il doit être choqué, dans le jeu des œufs de Pâques.

Sans doute du patois *aulon*, *aulong*, « à côté. » On donne un *aulong*, quand on a épuisé les bouts, les extrémités de l'œuf.

On pourrait aussi proposer l'étymologie d'*aula*, aire, espace vide.

Avale-royaume, s. m. — Goulu, goinfre, comme « avale tout cru. »

Avan, s. m. — Osier : a fait *avancher* saule, et *avancheroie* oseraie.

L'*avan* jaune est le *salix vitellina* et l'*avan* vert le *salix viminalis*, qu'on appelle habituellement : le premier, l'osier jaune et le second l'osier blanc, noir ou vert.

Avan est également usité à Genève. Dans l'ancien français *avan* désigne l'osier et généralement les arbustes qui croissent au bord des eaux.

Dans une charte du début du xive siècle, aux archives de l'hôpital du Saint-Esprit de Besançon, il est stipulé, en faveur d'un vigneron de la rue du Petit-Battant, que ce cultivateur aura le droit de remiser ses *avans* au jardin de la maison de sa mère : « ita quod dictus Vuillermus poterit ponere in predicto orto solora sua, gallicè *ses avans*. »

« Que l'on ne doit tirer, prendre, vendre, ni transporter des vignes aucunes visottes, chappons chevelus, hantes, jeunes arbres, *avants* ny paisseaux. » (*Ordonn. de Franche-Comté*, Petremand, 1619.)

Etym. : C'est du radical qu'est venu sans doute *vannier*, qui façonne l'osier, et *van* corbeille d'osier. Latin *vincire*, lier (?)

Avantage. — Dans cette expression : « Un habit fait *à l'avantage*. » C'est-à-dire où l'on a mis plus d'étoffe qu'il n'en faut, de façon à ce qu'on puisse l'élargir ou l'allonger quand la personne qui le porte vient à grandir ou à grossir.

Aventer, v. a. — Prendre, atteindre. « Aventez-moi cela. »

Etym. : Bas lat. : *abemere*, qui a pu avoir comme fréquentatif *abementare*, *avementare*.

Le Champenois dit : *avainder*.

Aveuglotte (à l'). — Sans voir clair. « Marcher à l'aveuglotte. »

Avoiner, v. a. — Donner l'avoine. Au figuré nourrir largement (Montbéliard).

Avrié, ou *avrillé*, part passé : à l'abri. « Etre avrié. »
Ce mot, que nous trouvons dans le dictionnaire de Malte-Brun (1755), paraît être tombé en désuétude. *Avrié* est évidemment pour *abrié* formé d'*abri* comme *abrité*.
Dans le patois on dit *aivri* pour abri.
Etym. : *Abrier*, v. français, signifie mettre à l'abri, couvrir.

B

Bacané, s. m. — Un meuble encombrant, incommode. « Un grand bacané, » espèce de bahut, de grosse armoire.

Bache, s. f. — Mot d'enfant : signifie la bille avec laquelle on joue de préférence.
Bauche dans le Jura se dit du jeu de boule.
Baucher à Genève signifie chasser une boule avec une autre : « baucher une boule. »
En Comté, « avoir sa bache » se dit, au jeu de billes, lorsqu'on a touché avec la sienne la bille de son adversaire.

Bafouiller, v. n. — Bredouiller, parler d'une façon peu distincte, ou bien manger salement. Comme *bavoiller*, baver.
Etym. : v. fr. *boffois*, bruit.

Bage ou *Baige*, s. f — Etoffe grossière, rustique (Jura). On appelle un *bagillon* un cotillon.
Désiré Monnier fait venir « bagaudes » de ce mot. Les révoltés de la Gaule auraient été ainsi nommés parce qu'ils étaient vêtus de « bage. »
Etym. : Bajetta (italien), étamine, étoffe légère.

Bagues (dic. de l'Académie) synonyme de hardes « bagages. » *Revenir bagues sauves.*

Bourguignon. *baigues.* Wall., *baguez.* Gaëlique, irlandais, *bag.*

La mode d'aujourd'hui emploie le mot *baige* en adjectif pour désigner une étoffe de laine de teinte neutre, brune, grise, etc.

« Baguette blanche. » — Dans cette locution : « Il est sorti de la maison, baguette blanche, » c'est-à-dire sans rien emporter.

C'est sans doute une métaphore signifiant nu comme une baguette dépouillée de son écorce.

Peut-être faut-il chercher le sens de cette expression dans un autre ordre d'idées. Les lépreux et pestiférés étaient obligés, autrefois, lorsqu'ils sortaient de chez eux, de porter une baguette blanche à la main « affin, dit l'*Ordonnance de police contre la peste*, d'être mieux congnuz et que les allans et venans se puissent serrer et leur faire place (Besançon, 1568). « Sortir baguette blanche » pourrait donc signifier être chassé comme un pestiféré.

D'un autre côté, on sait que *bague* radical d'où est sorti « bagage, » avait le sens de son dérivé : « se retirer bagues sauves. » Les draps, les chemises, le linge de corps sont des « bagues. » *Baguette*, diminutif de bague, petite chemise. « S'en aller baguette blanche, » se dirait-il littéralement de quelqu'un qui s'en va complètement dépouillé, à qui l'on a laissé que sa chemise?

Bai blanc, s. m. — Nom de plante. La mercuriale annuelle. C'est un purgatif très commun. (V. Foirolle)

Baillistes, *baillistres*, *balistes*, ou *paillistres*, ou *paliestres*, s. f. p. — Billes du jeu d'enfant.

Etym. : Grec, βάλλειν lancer. C'est le radical de balle. *Baliste*, l'ancienne machine de guerre à lancer des pierres ou des traits. La balistique, la science des projectiles.

Bas latin, *Balistra* (DUCANGE).
V. français, Paliestres.

Balament, adv. — Tranquillement : c'est pour *bellement*.
Etym. : Peut être *baller*, osciller, qui a fait les « bras ballants. » *Balament* signifierait alors en se *dandinant*. Du reste, *dandine* est synonyme de danse, comme *baller*, danser : d'où bal.

Balonge, s. f. — Baignoire.
Acquisition de « ballonges » pour baigner les enfants qui pourraient avoir la gâle. (*Délibération de l'hospice des Enfants de la Patrie*, 1796.)
Etym. : Balinge, vieux fr., berceau (*Dict.* de ROQUEFORT). Est-ce parce que la baignoire a la forme d'un berceau ?

Baluchon, s. m. — Pauvre ménage. Paquet. « Enlever le baluchon » c'est un mot qui a passé dans l'argot.
« Embaluchonner » veut dire empaqueter.

Bamboches, s. f. pl. — Chaussons de lisière ou de *semou* (V. ce mot.)
Etym. : C'est sans doute une corruption de « babouches » (*bambouches*, *bamboches*).
Est usité aussi à Genève.

Banacle, s. m — Grand meuble encombrant; à peu près le même sens que *bacané*.
Eboinacle, patois de l'Isle-sur-le-Doubs.
Etym. : *Banne* est sans doute le radical qui a fait *banacle* et *banastre*, grande banne ou *benne*. (V. plus loin.)

Banniole, s. f. — Carriole, vieille voiture.
C'est sans doute le mot qui a donné naissance à *bagnolette* (dict. de l'Académie), qu'il faudrait écrire alors *banniolette* et qui est le nom d'une ancienne coiffure de femme. Comme on a dit plus tard *capote* de la capote d'une voiture, et comme on

appelait *calèche* ou *cabriolet* au commencement du siècle, une espèce de capeline.

Banniole est usité aussi en Normandie.

A Genève et à Pontarlier on appelle *banniolet* une espèce de vase en bois.

Etym. : *Banniole* signifie simplement petite banne ou benne. La banne, qui passe comme on le sait pour le premier véhicule des Gaulois, était un grand panier en osier tressé, placé sur quatre roues, comme nos charbonniers en usent encore aujourd'hui.

Bannon, s. m. — Panier d'osier destiné à recevoir la pâte du pain. C'est ce qu'on appelle aussi *vannotte* ou *vannette* (bannotte, bennette, par changement du *b* en *v*).

Bannette (Dict. de l'Académie) signifie petite banne, petit panier en osier.

Barbe au loup, s. f. — Nom de plante. (V. *Barbette*.) Salsifis sauvage.

Dans le patois de l'Isle-sur-le-Doubs, on dit « barbe au bouc. » C'est la traduction de *Tragopogon*.

Barbotte, s. f. — Salsifis sauvage, scorsonère. *Tragopogon pratensis*. On l'appelle aussi *barbe de chèvre*, *barbe au loup*. Dans Littré, « barbe de chèvre » désigne la spirée ou la clavaire coralloïde.

Patois des environs de Besançon, *barboichot;* Jura, *barberin*. Les enfants en mangent la racine crue.

Barbouille (à). — A foison. Cette expression s'emploie ainsi : « Il lui en a donné à barbouille, » sans doute en si grande quantité qu'on puisse s'en barbouiller la figure—jusqu'au nez.

Etym. : V. fr. (Roquefort) : Barbouille, abondance, quantité.

Barder, v. n. — Se dit des roues d'une voiture qui glissent et ne tournent plus.

« Une voiture barde sur la glace. »

Etym. : *Bard* dans Littré, avec le sens de civière, de lourd chariot dans lequel on traîne des pierres. *Barder* s'est dit alors d'une voiture trop chargée dont les roues glissent.

Le mot *débardeur*, déchargeur de bateaux, de voitures, a sans doute ce mot *bard* pour radical.

Bardière, s. f. — Feu allumé dans la rue ou sur une place, feu de joie.

Dict. de Mme Brun (1775). Ce mot nous semble tombé en désuétude.

Etym. : Vieux fr., *Bardière* dans le même sens. Racine, *Borde* : « feu de borde » dans le Jura se dit d'un grand feu; d'où *beurdifaille* ou *bourdifaille* (voir ce mot), flambeau de borde, ou barde, qui a fait bardeau, morceau de bois sec dont on couvre les toits.

Barquotter, v. n. — Se promener en « barque » de côté et d'autre sur la rivière.

Barrelot, s. m. — Petite barrière basse à claire-voie, comme on en voit encore à l'entrée des boutiques, notamment chez les bouchers et les charcutiers.

Etym. : Petite barrière. Vieux fr., *barre,* barrière, fermeture; *barroille,* haie, clôture.

Basette, s. f. — Dans cette expression : « réduire à la *basette*, » à la mendicité.

Etym. : Ce mot est le même que besace qui vient de bissac (bis-sac, deux sacs).

Le radical *bes,* d'où vient *besson,* a fait bessac, *besace.*

Besace dans le patois de l'Isle se prononce *besaitche*, qui se rapproche beaucoup de *basette.*

Bassans, s. m. p. — Jumeaux.

Même sens que *besson* dont il n'est du reste qu'un équivalent.

On dit dans le Jura : *besses*, *boisses*, *bossans*, jumeaux.
Etym. : *Bis;* bas latin *bisso*, deux.

Bat-feu, s. m. — Briquet (Montbéliard).

Bâtons, s. m. p. — Les plumes naissantes de l'oiseau. Un oiseau « est aux gros bâtons » quand les tuyaux de ses plumes sont très apparents.

On a appelé bâton tout ce qui avait la forme d'un petit bâton de bois. « Bâton de réglisse, de sucre d'orge, » etc. Ici c'est évidemment pour tuyau.

Bâton de la Vierge, s. m. — Nom de plante. *Ornithogalum Pyrenaïcum* L.

On nomme en général « bâtons » toutes les plantes dont les fleurs sont disposées en alternant des deux côtés d'une tige droite et élevée.

Il y a plusieurs espèces d'ornithogales. C'est probablement le *pyramidal*, qu'on appelle aussi en d'autres pays *bâton de saint Jacques*, *épi de lait* et *épi de la Vierge* Il fleurit blanc ; de là son nom.

Batrasse, s. f. — Grosse pluie d'orage.

« Il pleut à batrasse » (Jura).

Etym. : Radical *battre*. Il faudrait sans doute écrire *batterasse*, pluie « battante. »

Peut-être batrasse résulte-t-il d'une prononciation vicieuse du mot *matrasse* qui, en vieux français, signifiait *gros trait lancé par l'arbalette*. « Il pleut à batrasse » serait, en ce cas, l'équivalent de : « il pleut des hallebardes. »

Voici maintenant pour les amateurs d'étymologies grecques : on sait qu'après la pluie on rencontre parfois sur les chemins beaucoup de petits crapauds, d'où est venu le préjugé populaire, qu'il pleut des crapauds. Or βάτραχος (Batracien) est le nom grec du genre. Une batrasse ou batrace serait donc une pluie de crapauds !

Batture, s. f. — Le liquide qui reste après que le beurre est battu.

Dans le Jura la baratte s'appelle *batteure*. Bas latin : *batuta*, *balthuta*.

1° **Bauche**, s. f. — Jeu de boules (Jura).

Ainsi que nous l'avons dit à *Bache*, le verbe *baucher*, à Genève, signifie chasser une boule avec une autre.

Le mot *débaucher*, dont l'étymologie n'est pas connue, pourrait bien venir de ce radical *baucher* avec le sens de détourner, faire sortir de sa place. Autrefois, du reste, *desbaucher* avait ce sens littéral : « Les passions sont tempestes qui *desbauchent* honteusement l'âme de sa tranquillité. » (MONTAIGNE.)

« Les organes et instruments lesquels étant détraqués et *desbauchés* ! » (CHARRON.)

2° *Bauches*, perches posées sur les poutres et formant le plancher de la grange (Jura).

Etym. : *Balk*, poutre, solive (allemand), qui aura fait bauque et bauche.

Baudremoine, s. f. — Nom de plante. C'est le *Meum athamanticum* (Jacq.).

Baudrillon ou *bodrillon*, s. m. — Espèce de petite poutre sur laquelle on cloue les lattes.

« Tous sommiers, traits..... *baudrillons* seront faits de bon bois. » (*Ord. de la cité royale de Besançon*, 1689.)

« Le marché des planches, *bodrillons* et bois de service ne se tiendra que sur la place dite des Jacobins. » (*Arrêté municipal*, 19 mars 1825.)

Bauler, v. n. — Pleurer, geindre. « Qu'est-ce que tu as à bauler ? »

Etym. : Bas latin, *balare*, bêler ou *baulare* (DUCANGE), hurler. *Latrare seu baulare*. En anglais, *bawl*, crier.

Baume, s. m. — Mélilot bleu. *Melilotus cærulea.*

Ce nom de baume est donné à un grand nombre de fleurs odorantes; tous les « baumes » appartiennent du reste à la famille des labiées. Ce sont des stimulants : de là leur réputation médicinale.

Dans le dictionnaire de Littré, la fleur de la menthe est appelée *baume.*

Le mélilot bleu, notre baume comtois, qu'on appelle aussi thé, se nomme dans d'autres pays le *lotier odorant* ou *baume du Pérou.*

Bausser ou *bosser*, v. n. — Mal labourer et en général mal faire son ouvrage. Laisser des bosses, des inégalités, ne pas aplanir le terrain qu'on vient de bêcher.

Etym. : *Bausser*, *bosser* n'est peut-être qu'une forme de *bossuer.*

« Il laisse son cheval et marche à pied à travers lieux *bossus* et rabotteux (Amyot). » Le proverbe comtois dit aussi que « les derniers venus font les cimetières *bossus*, » couverts des bosses que font les tombes.

Bausser a aussi le sens de se vautrer; il se dit des porcs.

Bausser (vieux français), creuser, faire un trou.

Bayard, s. m. — Cheval tacheté.

Etym. : Bai, rouge brun. Espagnol, *bajo.* Italien, *baio.* Bas latin, *baius, baiardus.* De là le nom de « Bayard » donné au cheval qui portait les quatre fils d'Aymon.

Bec de cerise, s. m. — L'oiseau dit « gros-bec » ou « pinson royal » et qui casse les noyaux de cerise avec son bec. (Montbéliard.)

Bec d'oie, s. m. — Nom de plante, le *Corydalis cava* qu'on appelle aussi *ivrogne* et *Damotte.*

Ce nom de *bec d'oie* lui vient de la forme de ses fleurs. Aussi dans d'autres pays l'appelle-t-on *bourotte*, canard.

Bec-jaune, s. m. — Repas de baptême (Montbéliard).

Béjaune (bec-jaune) désigne les oiseaux qui sortent du nid, nouvellement nés, et par extension les novices en général.

* **Belle d'onze heures**, s. f. — Botanique. « Nom vulgaire de l'ornithogale ombellé, dit aussi dame d'onze heures et jacinthe du Pérou. » *Ornithogalum umbellatum* (Linné).

« Ornithogale, » comme on le sait, signifie lait d'oiseau. On donne ce nom à des fleurs blanches.

Belin, s. m. — Agneau, bélier (Montbéliard, Jura).

Belin est dit pour bélier dans le roman du Renart : la famille Belin de Besançon avait pour armoiries parlantes trois têtes de bélier.

Etym. : *Bell*, cloche, qui a fait *belière* (Dict. Littré), anneau auquel est suspendu le battant d'une cloche. Le bélier, conducteur du troupeau, porte généralement une sonnette à son cou.

Bénitier, s. m. — Nom de plante : le cardaire, chardon sauvage. *Dipsacus sylvestris* (Mill). On l'appelle encore en Comté « Fontaine des oiseaux, » parce que ses feuilles opposées deux à deux conservent l'eau des pluies. De là aussi son nom de bénitier.

Dans d'autres pays c'est « la Cuve de Vénus. » On dit aussi le *peignot* parce qu'on se sert de la tête du chardon pour peigner le chanvre.

Benne, s. f. — Grand panier d'osier tenant tout un chariot.

Benne, d'après Festus, était le nom que donnaient les Gaulois à une voiture en osier. — V. Banniole.

La *benne* servait et sert encore principalement à voiturer le charbon ; de là les mots : « une benase de charbon » (1521), et « une benaste de charbon » (1632), dans les comptes et délibérations de la ville de Besançon.

Benusse, s. m. — Benêt.

Etym. : Comme benêt, benusse a pour racine benoît, bénit, *benedictus*. Ces mots s'employaient pour désigner un homme faible d'intelligence. C'était l'opinion vulgaire que les simples d'esprit étaient bénis du ciel. « Heureux les pauvres d'esprits, le royaume des cieux leur appartient. » Aujourd'hui encore dans le Valais, les crétins sont appelés des *saints*. Tout le monde sait du reste que *crétin* dans le même ordre d'idées est synonyme de chrétien, ou plutôt que c'est une forme de chrétien, *christianus*.

Béquillard, s. m. — Un homme qui bégaie.

Etym. : *Bequi*, *bequet*, *bique*, chevreau, chèvre. Celui qui bégaie semble imiter le cri naturel du chevreau.

Berçoire, s. f. — Table sur laquelle on place le berceau.

Bergerot, s. m. — Berger, petit berger.

Berlinquinquin, s. m. — Espèce de pâtée faite d'un mélange de petits morceaux de noix, de pain et de sel (Montbéliard).

Besauger, v. n. — Faire des choses de peu d'importance. « Il passe sa journée à besauger. »

Au XVIe siècle, l'hôpital du Saint-Esprit de Besançon avait, dans sa domesticité, un employé appelé *besaugeur* ; c'était ce que nous appellerions aujourd'hui « homme de peine. »

Etym. : *Besauger* pourrait être une forme de besogner : *bisogna* (italien), affaire, travail ; ou peut-être *bis-agere*, faire deux choses à la fois, ou faire et défaire.

Besiller, v. n. — Bondir, caracoler, courir de côté et d'autre. Se dit principalement des bêtes à cornes lorsqu'elles sont en gaîté ou harcelées par les mouches.

Rabelais emploie un mot qui a beaucoup d'analogie avec celui-ci, c'est *debeziller* ou *debeciller* avec le sens de disloquer.

Etym. : Le radical est un vieux mot français *bezer*, *beser*, qui avait le sens du comtois et s'appliquait aux mouvements

des animaux piqués d'un taon et qui courent dans tous les sens. Ce terme lui-même venait peut-être de *bos*, bœuf.

« Moult fait grand chaire quand viele vache *bèze.* » — Quand une vieille vache *besille*, c'est qu'elle est bien nourrie.

En Normandie, ce vieux mot *bezer* s'est conservé au même sens, sous la forme *vezer*. On sait que le *b* et le *v* se remplacent indifféremment.

Dans le Jura, *besaller* signifie courir. En italien, *balzellare* a le même sens.

Bas latin, *bezilium*. Vieux français, *beziller*, tourmenter, vexer.

Besin, s. m. — Minutieux, qui apporte trop de soins à ce qu'il fait. Se dit aussi de quelqu'un qui n'est jamais prêt.

Besineries, s. f. pl. — Ouvrages de patience.

Besir, v. n. — On dit d'un mets qui ne cuit pas, mais se réduit tout doucement au feu, qu'il « besit. »

Besi, qui a cuit lentement. Vieux français *besir :* sens actif, laisser dessécher une viande en la rotissant.

Betchelle, s. f. — Espèce de patisserie en forme de craquelin (Montbéliard). Etym. : Allemand, *Bretzel*, craquelin.

Bêtiser, v. n. — Perdre son temps, s'amuser à des riens, à des bêtises.

Beugne, *bugne*, s. f. — Un coup, une bosse à la tête. « Je me suis donné une beugne. »

En patois on dit aussi *guigne*, *gugne*.

En languedocien, *bugno*. Vieux français, *bugne*, *bugnie*, *buigne*, contusion.

Beuiller, v. a. — Ouvrir de grands yeux, regarder avec envie.

Etym. : Vieux français, *beulier*, *rebeuiller*.

Beuillot, en patois, signifie vue. « Vous maindgies lou

reuti et nos en ans lou beuillot. » Vous mangez le rôti et nous n'en avons que la vue.

Beuillot, s. m. — Œil de bœuf, vasistas.

Beurdifaille, s. f. — Brandons, torches (voir Failles, même sens, Jura, Bresse).

Etym. : *Borde* ou *barde*, qui a fait *bardière* ou *bardeau*, morceau de bois mince et *faculum* (torche) qui a donné *facle* et *faille*.

Beuvasser, v. a. — Boire souvent.

Beuzon. — Ahuri, silencieux.

Dans le pays de Belfort on dit *beugeon*.

Etym. : Buson, buse.

Bider, v. n. — Se sauver, courir ; même étymologie probablement que *bidet*.

Bigane, s. f. — Chassie « Il a les yeux pleins de bigane. »

A formé l'adjectif *biganoux*, chassieux.

Le Genevois dit *piquerne*, ce qui nous met sur la trace de la racine. *Bigane* peut venir de *piquane* dont la racine *pik* se rapproche de *pex*, poix. La bigane ou piquane serait la poix des yeux.

Vieux français, *bigane*.

Bigorne, s. f. — L'insecte qui court sur l'eau.

Etym. : Biscorne (?) deux cornes, on aura pris ses pattes, qu'il projette en avant, pour des cornes.

Bigot, 1° adj., engourdi par le froid : « avoir les doigts bigots. »

Bigot, fanatique de piété, est peut-être le même terme pris au figuré avec le sens général d'engourdi, de niais. Ce qui semble justifier ce rapprochement, c'est que *crétin*, comme nous l'avons déjà dit, est le même mot que *chrétien*, devenu une injure dans la bouche d'hérétiques.

* 2° *Bigot*, s. m., sorte de pioche à deux fourchons.

Hist. xiv[e] siècle : « Instrumentum ferreum dictum bigot (Ducange). » xv[e] siècle : « tenant un bigotz ou pale » (Ducange). « Le mary d'icelle femme curoit l'estable à ung engin appelé bigot (Ducange). »

En bas latin, *bigo*, *bigonis*. Peut être dérivé de bec, à cause de la forme de l'instrument.

On disait aussi *bigorgne*, *bigne* et *bigou*.

Bille-cul, s. m. — L'oiseau aquatique qu'on appelle le plongeon.

Etym. : Un vieux mot *biller* signifiait pousser : « Quand Félix voulut biller son coup, il prit sa bille et la cuidant férir, elle escheut à terre (xiv[e] siècle). »

Bille-cul serait comme pousse-cul, parce que ces oiseaux, ainsi que les canards quand ils plongent, ont toujours le derrière en l'air.

Biller, vieux français, signifie aussi jouer, s'amuser.

Biller, v. a. — Se dit d'une voiture qu'on serre avec une corde et un morceau de bois (usité dans la montagne).

Le dictionnaire de Littré donne ce mot, mais avec des sens un peu différents, bien qu'on y sente une évidente analogie. Voici son article :

« *Biller*, v. a., tordre une peau ou serrer une balle avec la bille; pousser à droite ou à gauche une pièce de bois en équilibre sur un appui. — Dans le hâlage des bateaux, *attacher la corde à une pièce de bois courbée* placée derrière le cheval, etc. »

Vient de *bille* qui a le sens de pièce de bois.

Binelle, (aller tout de). — Aller, marcher de travers.

Binettes, s. f. — Latrines (environs de Pontarlier).

C'est peut-être une corruption de *tinettes*.

Ou bien encore ce mot vient-il de ce que les lunettes des cabinets d'aisances dans la montagne sont généralement doubles (bis, biner).

Biquer, v. a. — Embrasser, baiser : « bique-moi, » même sens que boquer (voir plus loin).
Etym. : *becco*, bec, bouche.

Bisaillon, s. m. — Mauvais couteau.

Bisœil. — Louche.

Bizot, adj. — Brun (Jura).
Etym. : bis, gris ; pain bis, toile bise.

Bistrouille ou *pistrouille*, s. f. — Mauvais vin troublé, liquide impur : « c'est de la bistrouille. »
Etym. : *bistrouble*, deux fois trouble, ou bien *bistre*, couleur noirâtre avec le péjoratif *ouille*.

Blanchisseur, s. m. — Peintre en bâtiments, badigeonneur.

Blaumure, s. f. — Coup, meurtrissure.
Etym. : Vieux français, *blau*, bleu; « faire un bleu, » faire venir la peau bleue en donnant un coup.
Une *blaude*, en patois blouse, vient de la couleur ordinairement bleue de ce vêtement.

* **Blesson**, s. m. — Poire sauvage.
Blet, blette, en français, a pour correspondant comtois, blet, blesse : « une poire blesse. » Les deux *t* se substituent fréquemment aux deux *s* : voir plus loin *botte* et *bosse*. Il en était de même en grec : θάλαττα ou θάλασσα selon le dialecte.
Blesson est évidemment formé de blet, *blesse*, d'autant mieux que la poire sauvage n'est comestible que lorsqu'elle est *blesse*.
En patois berrichon, *blesser* signifie mûrir. Dans le dialecte français, *se blossir* a le même sens. En allemand, *Blütt* signifie poire blette.
Etym. : latin, *blitum* poiré ; grec, βλίτον, même sens.

Blessonnier, s. m. — Poirier sauvage.

Bleusotte, s. f. — Mésange bleue.

Blonde, s. f.— Bonne amie, amoureuse : « c'est ma blonde, » c'est ma prétendue. On dit « aller aux blondes, » fussent-elles brunes, dans le sens d'aller faire la cour aux filles; ou « aller en blonde. »

Vieux français, *blonde*, *blondette*, synonyme de beauté.

Boa. — Dans cette locution : « faire boa » faire la sieste; digérer comme font les serpents boas, dont la digestion passe pour être très longue. (Montbéliard.)

* **Bocage**, s. m. — Fonte de bocage, fonte retirée en petits morceaux; débris de fonte.

Etym. : Ancien allemand, *pocken*, pocher, frapper; *Pockwerk,* le *bocard* qui écrase le minerai.

Boire, s. m. — Désigne spécialement la piquette, par opposition au vin. « On fait du boire en jetant de l'eau sur la genne pour la faire fermenter à nouveau. »

Même sens que *boisson*, qui est français dans l'Académie et signifie aussi *piquette*.

Boire a fait bière, qu'on a longtemps appelée « boire bouilli. »

Bois, s. m.

1° *Bois à la vieille.* — Clématite des haies, *Clematis vitalba* (L.); c'est le nom de la fumerotte. (Voir ce mot.)

On dit aussi « bois à la vigne. » *Vieille* est sans doute la déformation de *Vitalba :* véhie, vieille.

Cependant nous trouvons dans Littré un nom à peu près emprunté au même ordre d'idées pour désigner cette clématite : « Herbe aux gueux. » On prétend que les mendiants s'en servent pour simuler des ulcères dont ils se débarrassent facilement au moyen de quelques lôtions rafraîchissantes. En effet, l'écorce ou les feuilles fraîches de la clématite, pilées et appliquées sur la peau, produisent de la rougeur et de légères ulcérations.

2° *Bois de pavé.* C'est le bois de chauffage. Ainsi nommé

parce que, dans Besançon, l'usage est de déposer ce bois et de le façonner dans la rue, devant la porte de chaque maison.

« Les voitures de bois de chauffage, dit bois de pavé, amenées en ville pour y être vendues. (Arrêté municipal, 1825.)

3° *Bois de service.* Bois de construction, par opposition au bois de chauffage.

« Le marché des planches, bodrillons, et autres *bois de service*, ne se tiendra que sur la place dite des Jacobins. » (Arrêté 1825 et tarifs de l'octroi 1874.)

Boisure, s. f. — Même sens que *boiserie.*

* **Bombonne**, s. f. — Dame-jeanne, grosse bouteille entourée le plus souvent d'osier. « Une bombonne de kirsch. » — Dans le Midi on désigne aussi sous ce nom des vases en fer-blanc pour mettre l'huile.

Etym.: Ital., *Bombola.* C'est une forme de *bombe*; une grosse bombe.

Bon blanc. — Nom d'un cépage se rapprochant du savoignin.

Bon noir, s. m. — Nom d'un cépage se rapprochant du *pinot* ou *noirin.*

Boque, s. f. — Une grosse bille dont le joueur se sert de préférence aux autres dans le jeu des *baillistres.*

On dit aussi *bache* et *boche.*

Racine : *Boquer*, frapper, toucher.

Boquer, v. a., *becquer*, *biquer.* — Embrasser.

Etym. : Latin, *Bucca*; ital., *bocca*, bouche, *boc*, bec.

Rabelais emploie *bouquer* dans le même sens.

Boquereller, v. n. — Bégayer.

Boquerelleur. Bègue.

Se trouve dans le dict. de 1755. Tombé en désuétude.

La racine de ce mot, comme celle de *bégayer*, du reste, est

dans *bocca*, bouche, qui a fait bec, *béquayer*. En Wallon on dit *béketer*.

Patois de l'Isle-sur-le-Doubs : *bogrelier*.

Boquot, s. m. — Baiser.

Donner un gros boquot. (Voir boquer.)

C'est le même mot que *bécot* dans l'argot parisien et *bécoter* pour *becqueter*.

Petit bossu
Noir et tortu
Qui me bécottes.....
De me baiser finiras-tu ?
(Béranger.)

Borgne, s. f. — Pâté d'encre (Montbéliard).

Borner, v. n. — Expression enfantine ; approcher le plus près possible du but.

Boscot (fém. *Boscote*). *Bossecot*, s. m. — Petit bossu.

Se dit aussi en Normandie.

Ce mot s'emploie également dans l'argot parisien.

Bosse, s. f. — Grand tonneau. « Une bosse de vendange. » Ce mot vient de bosse, rondeur que font les bois cintrés. C'est sans doute au figuré, dans ce sens qu'on dit « se donner une bosse de quelque chose, » s'arrondir le ventre en le remplissant.

Bosse s'appliquait autrefois spécialement aux tonneaux de sel. On les appelait aussi *bottes*.

Rabelais : « Une bote d'olif, » tonnelet d'huile d'olive. « Une bote de poudre à canon. »

« La bote de saint Benoît » était un gros tonneau qui se trouvait dans les caves des Bénédictins. »

La *bosse* de Besançon, ou charriot, tient douze côtes. Il fallait huit côtes pour un muids.

En 1345, à Beure, la bosse n'était que le quart d'un muids, c'est-à-dire par conséquent le sixième de celle de Besançon. (Cartulaire de l'abbaye de Saint-Vincent.)

Dans le patois de la montagne, *bouosse* s'emploie pour désigner les grands tonneaux de sapin dans lesquels on transporte le fromage de Gruyère ou le sel.

A Montbéliard, la bosse se dit *busse* ou *beusse*.

En Anjou, *busse*.

Etym. : Espagnol : *bote*, *bota*, *boto*, tonneau Italien : *botte*, *bosso*. Bas latin : *buta*, *bota*, *buza*. Allemand : *bottisch* (cuve). Vieux français : *bosse*, *boucel*.

Latin : *butica*, *bossex*, flacon, vase.

Boissel ou *boisseau* ont vraisemblablement le même radical.

Bosse a fourni le verbe comtois *embosser*, entonner la vendange.

Bot, s. m. — Gros crapaud terrestre. Se dit aussi d'un homme épais et trapu.

C'est probablement le même sens d'épais et obtus qui a donné *pied bot; boto* en espagnol.

Dans le Jura on dit « pied boulot, » ce qui confirme cette supposition.

Etym. : Bas latin, *botta*. Italien : *botta*, crapaud. (V. botte qui suit.) Les Génevois disent *boc*.

Bot est également usité dans les Vosges, en Champagne et en Dauphiné.

On dit aussi *boterel*, *boteriaux*, *botte bouterel* (Vieux franç.)

Botte, s. f., *bottet*. — Petit homme. Synonyme de *nabot*.

Cet adjectif pourrait venir de l'expression « haut comme ma botte, » dont il ne serait qu'une abréviation. Mais il n'y aurait rien d'invraisemblable non plus qu'il signifiât un homme épais et obtus dans le sens de l'espagnol *boto*.

(Voir *bot*.) — Un pied *bot* ou *botte*, selon qu'on voudrait le prononcer, serait un pied *court*

Boubotte, s. f. — La huppe (l'oiseau). « Sale comme une boubotte, » dit-on en Franche-Comté, ce qui donnerait raison à l'étymologie de *salope*, venant de *sale huppe*.

On dit aussi *oupotte*, qui se rapproche davantage de la racine *upupa* (latin).

Boucherot, s. m. — Colin-Maillard. « Jouer au boucherot, » au jeu où l'on *bouche* les yeux.

Bouchon (à). — Mettre un vase *à bouchon*, c'est le renverser la tête en bas, sens dessus dessous.

Cette expression peut venir de bouchon, qui sert à boucher, ou de *bouche*, *bocca*. *A bouchon* signifie du reste d'une manière générale, à contre sens, à rebours. *Tomber à bouchon*, c'est tomber sur la figure. « Il le fait choir à bouchon contre le sablon » (Olivier de la Marche), la bouche contre terre. De là l'expression poétique « mordre la poussière. » On mord la poussière quand on tombe « à bouchon, » c'est-à-dire sur la figure.

Cette expression est employée à Genève et à Lyon. Le roman disait : « être à boucheton » pour être renversé, comme « à croupeton » pour être accroupi.

Dans le Jura, *de béchouet* signifie en sens inverse, renversé.

Bouchot, s. m. — C'est ce qu'on appelle en architecture le *corbeau*, une espèce de console; sans doute à cause de la saillie que fait la pierre en avant comme un *bec*. Bouchot, de bécot, de *bocca*, bec, bouche.

Ordonnance royale de la cité de Besançon : « Un bouchot est une pierre plate épaisse d'environ trois à quatre pouces, faisant un quart de rond à l'extrémité, qui doit paraître en dehors et sortant de la muraille d'environ un demy pied. » (1689.)

Bouclard, s. m. — Hameçon.

Etym. : Boucle, ce qui attache. La boucle a toujours un ardillon, une pointe.

Boucle, s. f. — Ampoule. « Avoir des boucles aux pieds. »

Etym. : *Buccula*, bosse, boursoufflure.

Boucotte, s. f. — Blé noir ou sarrazin (*Polygonum fagopyrum*).

Du dictionnaire de 1755. Tombé en désuétude.

Etym. : Allemand, *Buch-weizen* (farine froment), blé noir, qui a fait par une mauvaise prononciation *boucouit* (boucoute, boucotte).

Dans d'autres provinces de France on appelle le sarrazin *beaucuit*.

Dans certaines localités de la Comté, *bokotte* se dit de la bouillie de farine de sarrazin.

A Montbéliard le nom de *boucotte* se donne au salsifis des prés.

Boudot, s. m. — Champignon qui sert à faire l'amadou. « Sec comme du boudot » (Montbéliard).

Patois de l'Isle, *Bourrelot*.

* **Bougrerie**. — Saleté, vilenie en action ou parole.

Dans le vieux français, *bougrerie* signifiait hérésie.

Bougre venait de bulgare, boulgare.

Bouille, s. f. — Espèce de hotte en bois plein dans laquelle les vignerons portent le raisin de la vigne à la cuve.

En Suisse il y a de ces hottes en métal, cuivre ou fer blanc, dans lesquelles on transporte le lait. Il n'est pas rare de rencontrer dans les montagnes du Doubs des ânes dont le bât supporte de chaque côté une *bouille*, comme dans le Midi on y voit suspendues des outres.

On peut supposer qu'un radical commun a fourni *bouilloire*, *bouillote* (petite bouille) désignant des vases destinés à contenir du liquide, ainsi que *bouillon* et *bouillir*, *bouilleur* de crû, etc.

Etym. : Bas latin : *buticula*, diminutif de *butica* qui a fait bouteille, dont *bouille* ne serait qu'une forme contractée.

Italien, *bottecello*. Allemand, *Buttlein*.

En anglais *boll* indique aussi une mesure de liquides.

Bouille, était usité dans le vieux français.

« Par *bouille* de raisins égrappés, 2 fr.

Par bouille de raisins non égrappés, 80 c. »

(Arrêté municipal, 27 août 1875.)

Bouillier, s. m. — Celui qui porte la bouille.

Comptes de Besançon en 1407 : « Vendengeours, porteurs, *bouillehours* et charrois pour vendenger les vignes. »

Bouisse, s. f. — Mine renfrognée, moue (Montbéliard).

Vieux français : *boise*, *boisie*, méchante.

Allemand : *Bœse,* méchant.

Boule, *bioule*, s. f., ou *bioulier*, s. m., désigne généralement toutes les espèces du genre *Betula,* bouleau.

Le Génevois dit *biole*, le Lyonnais, *bié.* Dans d'autres pays on appelle le bouleau *bouillard.*

Etym. : *Betula;* bioule, vient plus directement du radical latin que bouleau.

Boule de neige sauvage, s. m. — Nom de plante. *Viburnum opulus.* C'est la *mancienne blanche.*

Dans d'autres pays on l'appelle aussi pelotte de neige, pain blanc, caillebotte, obier stérile, rose de Gueldre.

* **Bouler**, v. a. — Rouler, faire rouler : « je l'ai boulé de la belle façon. »

Etym. : boule. — *Bouler,* faire rouler.

Bouliguer, v. a. — Secouer, bouleverser « Je suis tout bouligué, » signifie je suis tout sens dessus dessous.

Nous ferons remarquer que la première syllabe est celle de *boule,* qu'on retrouve dans *bouleverser,* même sens que bouliguer, *verser,* retourner comme une *boule.*

Bouquet tout fait, s. m. — Le *Dianthus barbatus* de Linné.

Bouquin, s. m. — Petit bouton de fièvre qui vient à la lèvre.

« Le *bouquin*, dit Paré, est une maladie ainsi appelée parce que la sueur et vapeur des malades est puante comme bouc. »

C'est peut-être de cette fièvre qu'est venu le nom d'un de ses symptômes, le *bouquin*.

A Paris on dit un *babouin*.

Bourgaine, s. f. — Hanneton (Jura); on dit aussi *bourdienne*. Dans le Mâconnais, *bourdaine*.

Etym. : radical de bourdon, bourdonner.

Bourlinguer, v. a. — Faire aller quelqu'un, lui faire faire des démarches et des courses inutiles.

Le dictionnaire de Littré donne ce verbe, mais au sens neutre et signifiant l'action d'un bâtiment qui fatigue en luttant contre une grosse mer.

Nous ferons remarquer la ressemblance de *bourlinguer* avec *bouliguer* qui présente une signification à peu près analogue.

Dans le dictionnaire d'argot de M. Larchey, nous trouvons le mot *bourlinguer* dans le même sens que Littré l'a donné.

Racine : *bourlar*, vieux français; *burlar* (italien), se moquer.

* **Bourneau**, s. m. — Tuyau de fontaine.

Etym. : Vieux français, *bourneau;* h. allemand, *Born*, *Burn*, fontaine; allemand mod., *Brunn*. *Schoenbrunn*, belle fontaine.

Ce mot est aussi usité dans la Drôme et à Genève. Le Genevois l'emploie même très souvent dans le sens de fontaine. « Les bourneaux sont gelés. » En Savoie, *borne* désigne un tuyau.

Une *borne-fontaine*, à la rigueur, pourrait donc passer pour un pléonasme.

Bournicler, v. a. — Loucher, regarder de travers. « Il me bourniclait des yeux... »

Bourniclard, un homme qui louche.

Bornicle, à Genève, à le même sens.

Radical, *borgne* qui primitivement signifiait louche. Limousin, *bornio, bornocle, bornicle*, *bournicle*. (Voir *brenicle*.)

Bourrenfle, adj. — Enflé, gonflé d'avoir trop mangé, bouffi.

En Provence, *boud-enfla*.

Il y a dans ce mot un radical *bour* qu'on retrouve dans *boursouffler* et qui indique dans tous les mots ainsi composés une pléthore.

Piémontais *borenfio*.

Le Génevois emploie également ce mot.

Bourrenfle pour *bourrenflé* rentre dans la catégorie de ces adjectifs où l'*e* muet remplace l'*é* fermé, le *brûle* pour le brûlé, *gonfle* pour gonflé, etc.

Bourriauder, *bourreauder*, v. a. — Mal mener, violenter, traiter en bourreau. « Avez-vous fini de me bourriauder ? »

A Genève on dit *bourreauder*.

Vieux français, *bourriau*.

Bourrigner, v. n. — Pêcher avec le filet nommé *bourron*.

Au figuré, pousser de ci, delà, harceler.

Vieux français : *bourignon*, espèce de filet.

Bourse du curé, s. f. — Thlaspi sauvage, *Bursa pastoris* (L.), vulgairement « bourse à pasteur. »

C'est la traduction de la dénomination de Linné. Ce nom vient de la forme du fruit.

Bousat ou *bouset*, s. m. — Le premier se dit principalement de la fiente de bœuf ou de cheval ; le second, d'excréments humains ; même sens que bouse, qui est français.

Etym. : Provençal, *boza*, *buza*, de l'allemand *butze* qui signifie monceau. Racine *boé*. Vieux français, *fange*, *boue*.

Bousigner, v. a. — Remuer inutilement des objets, les déplacer sans motif. (Montbéliard.)

Etym. : anglais, *business*, l'action, le travail, les affaires.

C'est peut-être une autre forme de *bousquigner*.

Bousfrouk, s. m. — Goulu, goinfre.

Bousquigner, v. a. — Bousculer, secouer, même sens à peu près que *bouliguer*.
On dit aussi *poussequigner*.

Bousson, s. m. — La plante mâle du chanvre. D'autres appliquent ce nom à la plante femelle. (Contejean, *Patois de Montbéliard*.)
Cela tient à ce que pendant longtemps on a pris le mâle pour la femelle, et réciproquement.

Boussotte, s. f. — Bouton, bourgeon. « Les boussottes de la vigne. »
Etym. : petite bosse, bossette (*boussotte*), vieux français, comme *bube* et *bubotte*, *bubo*, bouton, enflure.

Boûtecan, s. m. — Entonnoir.
Etym. : *Boute* (vieux français), tonneau, futaille, même mot que *bote*, et *cant*, cruche, *canthus*, angle d'une cruche. C'est le radical *cant* qui se trouve dans *décanter*, action de verser doucement un liquide d'un vase dans un autre.

Bouticle, s. f. — Boutique, on dit aussi *bouticlette*, petite boutique; dans le patois de Montbéliard on dit *boutiche* et *boutichotte*.

Bouton d'argent, s. m. — Espèce de renoncule, *Ranunculus aconitifolius*, L., on donne aussi ce nom à l'*Achillea ptarmica* à fleurs doubles.
Bouton d'or : Ranunculus acris et *Ranunculus repens* ou *piedpou* (voir ce mot); on donne encore ce nom à la renoncule bulbeuse, *Ranunculus bulbosus*.

Bracu ou *cubras*, s. m. — La primevère officinale, *Primula officinalis*. C'est le *coucou* ou *pain de coucou* qu'on appelle dans le Mâconnais *cocu*, sans doute à cause de sa couleur jaune.

En Comté on donne aussi à la primevère le nom de *perlimpinpin.*

Dans d'autres pays, on appelle la primevère officinale, *bouillon petit*, *braies de cocu* (culottes de cocu).

Etym. : *Bracu* se rapproche assez de *bracca*, *braccæ*, braies qui étaient, comme on le sait, le vêtement de jambes des Gaulois. *Gallia braccata. Braies...* de cocu, sous-entendu.

En Languedocien, *braio, braijeto* semblerait confirmer cette expression. Dans certains patois du Jura nous trouvons *brayeta*, *braiote* dans la Meuse pour désigner cette même plante.

Brane, s. f. — Drèche. (Montbéliard.)

Etym. : *Brennen* (allemand) brûler, *brandt*, cuite, *brandtvein,* brandevin, vin distillé en alcool. On sait que la drèche est l'orge employée en brasserie et dont on a arrêté la germination par la chaleur.

Littré donne *branée,* boisson faite avec du son pour les porcs, de *bran*, son. Or, l'étymologie de drèche indique un grain moulu. *Brane* pourrait venir de bran.

Brancart, s. m. — Pic, pioche.

« Icellui Gérart qui tenoit une fourquete en sa main et ledit Olivier un branquiart. »

Etym. : Bas latin, *branchia*, branche; le manche pour la pioche, la partie pour le tout.

Vieux français : *branquiart*, grosse branche d'arbre, branchiart, *branca*, *brachium.*

Brèche, s. f. — Partie encore grasse qui vient au-dessus du petit lait quand on le fait recuire.

On en fabrique un beurre de qualité inférieure dit « beurre de *brèche.* »

Un vieux mot français, *brac*, qui signifie fange et qui vient de l'italien *brago*, provençal *brac*, a bien pu donner naissance à ce terme. Le provençal *brac,* dans la langue d'*oil*, aurait fait

brache et brèche. La brèche est en effet une espèce d'écume, de *fange* du lait.

Bredasse, ou *bredaque*, ou *bredoque*, s. f. — Folle, évaporée, étourdie.

Bardascia en italien, *bardassa* en piémontais, signifient un enfant.

Bardassa a pu faire *bredasse* par transposition de l'*r*. « Une vieille bredaque, » signifie une vieille, pour ainsi dire tombée en enfance.

Du reste le mot *enfant*, appliqué à un individu qui depuis longtemps ne l'est plus, est à peu près synonyme de fou.

Berdasse ou *bredasse* s'emploie à Rennes (Bretagne), pour bavarde, ainsi que *bredasser*, pour bavarder.

Bredin — ine, adj. — Fou, imbécile, est usité aussi dans la Bresse et dans le Berry.

Bredôle, s. f. — Bavarde, qui bredouille, même sens que le précédent et que *briole*, une autre forme du même mot.

Bredoler, v. n. — Bavarder, bredouiller, s'amuser à des chansons. On peut le faire venir de *barder*, barde, chantre, qui aurait donné un primitif *bardoler*. Vieux français : *bredoler* exprime le bruit du rouet.

En Normandie, *bédole*, qui a beaucoup d'analogie avec notre mot comtois, signifie niais, imbécile.

Nous ferons remarquer que les trois mots *bredasse, bredin*, *bredole*, ont tous le même préfixe, *bred*.

Bregin, s. m. — Nom d'une espèce de plant de vigne.

Bregie (vieux français) désigne une sorte de graine.

Bregines, s. f. — Espèce de poires à cuire.

Breguigner, v. n. — S'occuper à des riens, s'amuser.

Forme à peu près équivalente de barguigner.

Breller, v. a. — Serrer les planches d'une voiture avec une chaîne ou une corde, à peu près la même signification que *biller* (voir plus haut).

Littré donne à ce verbe le sens de fixer fortement avec des cordages, soit les poutrelles aux bateaux, soit les madriers aux poutrelles.

Brelle, dans le dictionnaire de l'Académie, est l'assemblage de pièces de bois liées ensemble pour les faire flotter en forme de radeau.

Etym. : « On trouve dans Cotgrave le verbe *breller*, prendre des oiseaux avec un certain piège. *Breller* est de même radical que l'ancien français *bril*, *brillet*. Le nom du piège a passé à cette espèce d'assemblage. » (LITTRÉ.)

Nous ajouterons que ce piège qu'on nommait *brail* dans l'ancien français, et plus récemment encore *brai*, est vraisemblablement celui usité dans les Vosges et dans les environs de Montbéliard pour prendre les mésanges. C'est un *assemblage de deux longs morceaux de bois* (brelles) qui entrent l'un dans l'autre et qui se serrent rapidement au moyen d'une petite corde, de façon à ce que les oiseaux soient pris par les pattes.

Littré a donné *embreler* dans le même sens, fixer un chargement sur une voiture par des cordages.

Brenie, s. m. — Détritus, saleté, même sens que *chenil* (voir plus loin).

Etym. : *Bran*, qui s'écrivait aussi *bren*, excréments, matière fécale qui a formé l'adjectif *breneux*, encore existant. (Dictionnaire de l'Académie.)

Vieux français, *brenie*.

Brenicles, s. f. — Lunettes.

C'est la forme ancienne de *besicles*.

Le Wallon dit *bericle*. *Beryllus*, *beryl*, dans le français du moyen âge, signifiaient lunettes.

Le mot *vericle* désignant une pierre fausse faite avec du

verre et venant du radical *vitrum* (*vitricula*), donnerait également *bericle* par la substitution naturelle du *v* en *b*. — Une autre étymologie est celle de *bisoculi*, *besocles*, *besicles*. (Voir *bournicler*.)

En patois des environs de Montbéliard on dit *beriches* ou *briches*.

Brequillons, s. m. — Petits morceaux de bois, buchettes.

Il a dû y avoir un radical *brequin* qui a servi à former *vilebrequin*.

Etym. : *Brèche ;* en provençal : *bercar*, faire des morceaux.

Plus vraisemblablement encore, *brequillons* est une forme équivalente à *briqueullons*, morceaux, dont *brique* est la racine : « une brique de pain. »

Brequillot, s. m. — Un homme qui se plaît à faire et à défaire, qui s'amuse de *brequillons*.

Bresi, s. m. — Viande salée et fumée que l'on consomme surtout dans la montagne.

On dit : « sec comme du bresi. »

Est-ce la ressemblance de cette viande dure, rouge et ligneuse, avec le bois d'acajou qui lui a valu son nom, qu'il faudrait écrire alors *brésil* ?

Ou bien est-ce parce qu'on tire beaucoup de viande salée du Brésil, pays des grands troupeaux de bœufs et des boucaniers?

Nous trouvons au XVIe siècle, dans la traduction anonyme de Merlin Coccaie : « tu te lèveras un matin ayant les yeux plus rouges que *Brézil*. »

Dans le sermon comtois de Michel Menot, sur l'Enfant prodigue, nous lisons « sec comme bresil. » (1526.)

Il est plus vraisemblable qu'il faut écrire *braisi*, du radical *braise* et du vieux français *brasiller*, cuire, dessécher au feu, bœuf *braisé*, cuit sur la braise. *Bresi* se rencontre en effet dans

de vieux textes français bien antérieurs à la découverte de l'Amérique.

Bresi, *bois du Brésil*, se dit de toutes les matières colorantes pour teindre les œufs de Pâques. (Montbéliard.)

Bresir, teindre en rouge (Montbéliard) et plus généralement teindre les œufs de Pâques.

Bretau, s. m. — Fleur de farine. (Jura.)

Bretoire, s. f. — Blutoir.

Vieux français, *burtel*.

Textes comtois : Avoir referré l'arche neufve du buretel au moulin de la Cité (1566).

Briant, s. m. — Hirondelle, martinet. (Montbéliard.)

Bribri, s. m. — Eau-de-vie. (Montbéliard.)

Briclar, adj. — Louche. *Bricler*, loucher, du dictionnaire de 1755, n'est plus usité.

(Voir *bournicles* et *brenicles*.)

Etym. : Vieux français, *bigle*, *bigler*, loucher. Jura, *bicler*, la transposition de l'*l* et de l'*r* est fréquente.

Brier, v. a. — Mettre du savon sur le linge, le frotter de savon.

C'est un mot français de l'Académie, mais qui signifie « étendre la pâte avec la brie, » un instrument dont se servent les boulangers. L'analogie de la pâte avec le savon est évidente.

Etym. : *breiare* (bas latin, Ducange).

Brier a fourni un autre terme comtois, les *briuns*, pour désigner le linge de couleur qu'on ne met pas à la lessive, c'est-à-dire que l'on nettoie simplement en le savonnant.

Brier est évidemment une forme de *broyer*, qui dans l'ancien français était *brayer*, comme l'emploie Rabelais. Du reste, outre l'expression « *brier le linge* » qui est la plus usitée,

on dit aussi *brier le beurre*, écraser, étendre le beurre, le fromage, etc.

Brier, dans le Jura, se dit pour écraser sous les pieds.

« Bien esventer les plumes et *brier* souvent les linges pour le moings jusques à trois fois. » (Police de la peste, Besançon, 1568.)

Brigoulé ou *brigolé*, adj. — Chamarré, de diverses couleurs. Se dit principalement des étoffes.

Etym. : en latin, *virgatus*, *birgatus*, *brigatus* (*brigolatus?*)

Brimbelle ou *bimbrelle*, s. f. — Un des noms de l'airelle ou myrtille. Le fruit est une baie agréable à manger, un peu acidulée ; on s'en sert pour colorer le vin. *Vaccinium myrtillus* (L.).

En anglais, *brumble-berry*. On sait que *berry* est le terme générique de baie (*gooseberry*, groseilles), en allemand, *brombeere*.

Dans d'autres pays on appelle la *brimbelle* mouret de bois, raisin des bois, lucet, bleuet, gueule noire (ces fruits noircissent les lèvres,) herbe rouge, vigne du mont Ida.

Etym. : *brimbe*, vieux français, bagatelle.

Brindesingues. — Ne s'emploie que dans cette expression : « être dans les brindesingues, » être ivre.

Le dictionnaire de l'Académie donne le mot *brinde* avec une signification analogue. C'est le coup que l'on boit à la santé de quelqu'un. « Il est dans les brindes, » se dit d'un homme qui est ivre ; familier, peu usité.

Etym. : *brindisi* toast, en italien, d'où *brinde* et *brindezingue*.

On trouve cette expression *brindezingue* dans Vadé, 1756.

Quant à *brindes*, en voici un curieux exemple que nous fournissent les nièces du cardinal Mazarin dans une lettre qu'elles lui écrivaient en 1651 :

« Ces grands hommes firent tant de brindes à votre santé et à la nôtre, qu'ils en pissèrent plus de dix fois. »

En flamand, on dit, pour boire à la santé de quelqu'un, I bring tu.

* **Bringue**, s. f. — Femme folle, dévergondée.

Littré ne donne que le sens de femme mal bâtie. En terme de manège, une *bringue* est un cheval mal conformé. On dit aussi « monter une bringue dans le sens de monter une scie. » (argot.)

A Genève, « mettre en bringue » se dit pour casser, briser.

Bringueur, s. m. — Qui cherche querelle, ennuyeux, méticuleux.

Briole, s. f. — Folle, évaporée, même sens que bredole et bredasse.

Etym. : latin, *ebria*, ivre, *ebriola*, légèrement ivre.

Dans la montagne, *breiolai* (brioler) se dit des hommes ou des femmes qui sont en quête d'amoureuses ou d'amants.

Brique, s. f. — Morceau : « une brique de pain. »

C'est de là que vient l'expression tautologique *de briques et de morceaux* ou de brique et de broque.

On dit en Bresse une *breque de pan*.

« Faire des briques de belle-mère, » couper le pain en petits morceaux. (Voyez *brequillons*.)

Etym. : Allemand, *brechen*, *brocken*, casser; *brique* et *broque* sont le même mot.

Briquer, v. n. — Battre le briquet. (Montbéliard.)

Brise-fer, s. m. — Enfant qui use beaucoup ses souliers, ses habits : « c'est un brise-fer. »

Brocher, v. a. — Changer la direction d'une voiture.

Dans le Jura, on dit *bretter* ou *brotter*.

Brochette, s. f. — Biberon. (Montbéliard.)

Etym. : c'est peut-être par analogie de destination avec la brochette pour donner à manger aux petits oiseaux, ou avec la *broche*, cheville qui sert à boucher le petit trou que fait le fausset au tonneau. « Couper broche à quelque chose » est synonyme d'interrompre le cours de la chose, tarir, d'où il suit que la broche ou brochette peut être prise pour ce qui fait couler le liquide, comme le biberon.

Broillener, v. a. — Brouiller, mélanger, c'est une forme de broyer, *broiller*. (Montbéliard.)

Brondons, s. m. — Feuilles de chou qui repoussent après le trognon, quand le chou a été coupé.

Le vieux mot *bronde*, encore usité dans le Jura, signifiait *branches*; peut-être brondon vient-il de ce qu'on a assimilé ces feuilles qui repoussent à des branches.

Bronde, dans le sens de branche, de bourrée, existe aussi dans nos patois de Comté.

Vieux français, *brondons*, pousses de choux; italien, *broccoli*.

Broquet, s. m. — Ancienne mesure de liquide, un quart de litre. « Nous boirons un chauveau ou un *broquet*. »

Etym. : *broc*, petit broc.

Dans la basse latinité on trouve *brocheta*, *broqueta*, mesure de liquide.

Brotter, *Bretter* (Jura), v. a. — (Voir *brocher*.)

Broussu, adj. — Hérissé.

Etym. : *brosse*, buisson. « Il a les cheveux broussus. »

Le mot *broussu* désigne quelqu'un dont les cheveux sont rebelles au peigne.

Ne dit-on pas du reste dans le langage habituel, « avoir les cheveux en broussaille ? »

Brout, s. m. — Le gui, *Viscum album*, Linné. On l'appelle aussi *guin* pour gui ou *glu*, parce que le gui comme le houx fournit la glu. Visqueux vient de *viscum*.

Nous écrivons *brout* avec un *t* final parce que la racine de ce mot est dans *brouter,* qui a fait *brout* et *broutilles,* jeunes pousses vertes, ce qui est *brouté.* On dit souvent en Comté, pour désigner le gui, plante parasite qui est, comme on sait, toujours verte, le *brout à la chèvre.*

Les chèvres en sont très friandes.

Brout se dit à Rennes (Bretagne) du lierre.

Etym. : Espagnol, *brote;* bas latin, *brutus.*

Broutard, s. m. — Veau qui ne tête plus, qui *broute*

Bruache ou *bruée* (Jura), s. m. — Giboulée, averse.

Dans le bas breton, *broutart* a un sens analogue. *Bruache* est sans doute pour *bruasse.*

Vieux français, *bruer*, couler, *bruant,* « l'eau brue fort. »

En patois de Montbéliard, *breussu, broussu*, signifie vapeur.

Vieux français, *brousse*

Bruant, s. m. — L'endroit peu profond où une rivière bouillonne sur un lit de rochers ou de cailloux.

Etym. : Le verbe *bruire,* faire du bruit, l'endroit où l'eau bruit. Au XIIIe siècle, *li bruiant* étaient dits pour les torrents.

Dans notre patois, on dit *bru* pour bruit et *brure* pour bruire, d'où sans doute *braire.*

Cependant, comme nous l'avons déjà vu, dans le vieux français *bruer* signifie couler, l'*eve brue*, l'eau coule. Ce sens de mouvement rapide serait le radical d'*embruer* (voir plus loin), *ambruare,* bas latin, et du grec βρυω, faire un mouvement rapide, pousser, prendre de l'élan.

Aussi ces deux étymologies sont-elles également vraisemblables. Du reste c'est peut-être au fond le même mot, tout ce qui fait du bruit implique d'ordinaire un mouvement rapide.

Brûle, adj. pris substantivement. — Le *brûle* pour le brûlé. « Il sent le brûle ici. »

Cette forme comtoise se retrouve dans beaucoup d'autres cas, comme *trempe* pour trempé, *gonfle* pour gonflé, etc.

Elle n'était pas rare dans l'ancien langage : on disait *despit* pour dépité, *illustre* pour illustré ; ainsi, dans Rabelais, *beuveur illustre* veut dire buveur illustré, haut en couleur. Du reste *illustre*, encore aujourd'hui, n'est qu'une forme d'*illustré*, éclatant.

Brûle-cou, s. m. — Inflammation de la gorge, « avoir le brûle-cou. »

Brunette, s. f. — Nom de plante, la scabieuse, *Scabiosa atropurpurea*, L.

Etym. : ce nom lui vient de sa couleur noire et jaune.

On l'appelle aussi dans d'autres pays *fleur de veuve* et encore *bouton de culotte.*

Bûchailles, s. m. — Petits morceaux de bois, copeaux. « Faire des bûchailles, » même sens qu'*ételle*, éclat de bois.

C'est un diminutif de *bûche* comme bûchettes.

Le Génevois dit *buchille* dans le même sens.

Languedocien, *buscaya.*

Bûche de paille, s. f. — Bûchette pour jouer à la courte-paille.

On disait autrefois « tirer à la bûchette. »

Etym. : *Busca*, fétu ; languedocien, *busco*. Ce mot est employé aussi à Genève et à Lyon.

Bûchenier, s. m. — Le pommier sauvage. Le fruit se dit *buchin*.

Buis piquant ou *briscu*, ou *bruscust*, s. m. — Le *Ruscus aculeatus*, de Linné, petit houx. Dans d'autres pays on l'appelle fragon piquant, bois piquant, houx frelon, *brusque*. Ce dernier nom a une analogie évidente avec *briscu*. Tous les deux ne sont du reste peut-être qu'une corruption de *ruscus*.

Etym. : *ruscus*, altération du latin *fruscus*, arbuste épineux.

Bument, s. m. — Fumier, a fait *bumenter*, fumer un champ.

Ce mot est usité aussi dans la Suisse française.

Etym. : *Boue*. Dans certains patois de Comté on dit *bouement, boment*.

Butin, s. m. — Ménage, tous les ustensiles d'un ménage. « Ce sont des gens à leur aise, ils ont un gros butin. » — « Il a mangé tout son butin. »

Usité autrefois en français dans le même sens.

Buvette, s. f. — Mangeoire des oiseaux en cage, aussi bien celle qui contient le grain que celle destinée à l'eau.

C

Caboillot (à). — A cheval sur quelque chose, sur un bâton.

Etym. : *Caballus*, bas latin, cheval.

Caborde, s. f. — Espèce d'abri en pierre qu'on trouve dans les vignes et qui affecte la forme d'une ruche, d'un cône.

Nos archéologues comtois pensent que c'est là le type de l'ancienne habitation gauloise.

Nous ferons remarquer que la terminaison *borde* signifie en vieux français cabane, baraque, d'où le mot *bordier*, fermier.

La racine primitive n'est peut-être que *caverna* qui a donné la forme romane *caburno*. Dans le patois du Jura, *caborna* signifie caverne, creux dans les arbres et les rochers.

Dans cabane, cabanon, cabotte, cave, caverne, le radical *cab* ou *cav* indique toujours un abri, une excavation.

Vieux français, *cabone* pour cabane. Patois de Montbéliard, *cabeune*.

« Les jeunes gens (malades de la peste) seront envoyés et conduits hors de la cité en *cabordes* qui pour ce seront dressées. » (Ordonnance sur la peste, Besançon, 1568.)

« Les *cabordes* bâties dans les héritages de la cité. » (Délibérations municipales, 1623.)

« Ceux qui ont des *cabordes* ou hameaux au lieu de Montboucon. » (Idem, 18 septembre 1697.)

« Permission de faire une petite *caborde*, seulement de planches, sans cheminée, vitres, ny chaises, pour la garde des fruits d'un jardin. » (Idem, 30 août 1700.)

Cabosser, v. a. — Bossuer.

Etym. : *Bosse* avec le préfixe *ca*.

Se trouve avec ce sens dans Rabelais.

On disait aussi dans le vieux français, *camboulcr*, *caboulcr* et *chabocer*. (Dict. de Roquefort.)

Cabe ou *Cabotte*, s. f. — Chèvre.

Etym. : *Capra*, *cabra*. *Cabre* en patois jurassien.

Cabotte (de foin), s. f. — Un de ces petits tas de foin que les faneurs font au milieu des prés lorsqu'ils retournent le fourrage pour le faire sécher.

Etym. : *Cabotte* a comme on voit le même sens que *botte* ; une botte de foin.

Dans l'argot *bellau* qui est particulier aux *pignards* (voir ce mot) du Haut-Jura, *cabotte* a le sens de botte, soulier ; *cabottier*, cordonnier.

Botte signifiant amas, gerbe liée en faisceau, vient, dit Littré, de l'ancien allemand *boss* (?).

Cabouler, v. a. — Butter ou planter des choux cabus (Montbéliard).

Cachade, s. f. — Cachette (Montbéliard).

Cache-aiguilles, s. m. — Etui pour les aiguilles.

Cachelion, s. m. — Petit tonneau, baril (Jura).

Dans le Mâconnais, on dit *caquillon*.

Etym. : Radical *caque*, tonnelet. « La caque sent toujours le hareng. »

Cacouiller, v. n. — Barbotter dans l'eau. Même sens que *gavouiller* dont ce mot ne serait qu'une autre forme. (Voir plus loin.)

* **Cadetter**, v. a. — Paver avec des pierres de taille.

La *cadette* est une pierre de taille propre à paver, dans le Dictionnaire de l'Académie.

Cadole, s. f. — Baraque où s'abritent les mariniers sur leurs bateaux.

En provençal, *cadaule* se dit du loquet d'une porte.

Cagne ou *Cagnard*, 1° adj. — Indolent, paresseux. A fait *cagnarder*, *s'accagnarder*, vivre en *cagnard*.

Cagne, 2° s. f. — Femme de mauvaise vie.

Etym. : *Cagna*, chienne en italien.

Cagne, au XVIe siècle, s'employait pour chienne et prostituée.

« Faire de son chien une cagne » est un proverbe comtois qui signifie rendre son chien paresseux, inutile. On dit aussi : « Quand on veut tuer son chien, on l'appelle cagne. »

L'adjectif *cagneux* formé de la même racine vient des chiens bassets qui ont les jambes torses.

Rabelais emploie *cagnardier* dans le sens de vaurien, gueux, comme on dirait *canaille*.

Cagnotte, s. f. — Nom de plante : *Lappa minor* (D. C.), *L. major* (Gœrtn.) et *Lappa tomentoria*. On l'appelle aussi en patois *ainotte*. C'est la Bardane.

Caion, s. m. — Cochon.

Se dit principalement d'un petit cochon.

Etym. : *Caion*, provençal.

Calabre, s. f. — Cervelle, tête. Dans cette expression : « Battre ou perdre la calabre. »

Etym. : *Cerebrum*, *cerebellum*, lat. *Cerebellare* dans Végèce, signifie casque, morion, armure de tête. On sait que l'*r* et l'*l*

se substituent constamment l'un à l'autre, *cerebella* a donc pu faire tout naturellement *calabra* (*celebra*, *calabra*). Dans le peuple ne dit-on pas la fièvre *célébrale* pour cérébrale?

Calabre, dans le dictionnaire d'argot, est cité comme un vieux mot signifiant *teigne*. Or la teigne est une maladie de la peau de la tête.

Dans l'argot *bellau, calabre* se dit d'une pièce de cinq francs sans doute à cause de la tête, de l'effigie du souverain.

Dans le patois comtois, on trouve *décalambré*, adjectif signifiant qui a perdu la tête, la raison. *Décalabré* se dit aussi d'un fou, d'un écervelé.

Italien, *celebro*, cervelle.

Calabre signifie aussi dans le vieux français une machine de guerre pour attaquer les places. (Dict. ROQUEFORT.)

Cale, s. f. — 1° Ancien bonnet; 2° au figuré : calotte, soufflet.

Le mot calotte n'est qu'un dérivé de *cale;* il signifie un coup de la main s'appliquant sur la tête comme un bonnet.

Dans la Suisse romande, *calette* s'emploie pour casquette, petite *cale*, calotte.

Vieux français, *cale*, *cole*.

Etym. : Latin, *callus*.

Calenge, s. f. — Réprimande, semonce.

Etym. : Le vieux mot français *calenger* signifiait primitivément demander une chose en justice (*calengare*), puis demander à tort, chicaner.

Chalonge, *chalenge* et *chalenger* a eu aussi le sens de mensonge, calomnie.

Etym. : *Calumnia*, fausse-plainte, chicane.

Dans un poète bisontin du XVIe siècle, réédité en 1873 par E. Courbet, on trouve :

> C'est qu'en tes faicts, bien mérite louange :
> Quand cellui n'est qui les taxe ou *calenge*.
>
> FERRY-JULIOT, p. 63.

« Monsieur Morelot fut mis en arrest en sa maison, puis en

poursuite avec rigoureux calange...» (Mémoires de Despotots cogouverneur de Besançon, XVIIe siècle.)

« Sans débat et sans calenge. » (Coutumier de Paris et d'Orléans.)

Dans l'ancienne coutume d'Amiens, *décalengé* signifiait absous, renvoyé d'une accusation.

Caline, s. f. — Bonnet de femme collant sur la tête.

Dérivé de *cale*; *calot* (patois), bonnet des huguenotes de Montbéliard en velours ou en crêpe noir.

Calmusse, s. f. — L'*Acarus calmus* de Linné. Espèce de jonc. (Montbéliard.)

Cambaule, s. f. — Ampoule. Même sens que *boucle*. Cloche sous les pieds.

En patois et dans le vieux français, *cabouler*, *cambouler* a le même sens que *cabosser*, bossuer, faire des bosses. Une *cambaule* est donc une bosse.

En argot, *camboler* signifie tomber.

Lorsqu'on tombe on se fait souvent une bosse, une *cambole*.

Le Génevois dit *caboler* pour bossuer, faire des bosses.

Le Jurassien appelle *caboule* la bosse qu'on se fait au front.

Camber ou *écamber*, v. a. — Enjamber. Même formation que ce mot.

De *camba* ou *gamba*, jambe, en italien; *gambetta*, petite jambe.

On sait que le nom du violoncelle qui se place entre les jambes était *viola di gamba*.

Le Génevois dit *gamber* pour enjamber.

Camée, s. f. — Nombreuse lignée : « une camée d'enfants. »

Etym. : Bas latin, *cama*, lit (Ducange). *Cama* signifie aussi en espagnol la litière des animaux. Χάμαι en grec veut dire par terre, *humi*. En espagnol, *camada*, portée d'un animal.

Camp-volant, s. m. — Bohémien. « Un établissement de *camps-volants* sous la ville. »

Ces bohémiens habitent sous des tentes ou dans des voitures.

Camus, s. m. — Le bouvreuil. Sans doute à cause du bec gros et peu saillant de cet oiseau.

Le chamois, *camusa*, a été ainsi nommé à raison du museau peu proéminent de l'espèce caprine.

Campène, s. f. — Cloche.

Etym. : *Campana*, cloche (latin).

On trouve dans Rabelais *campane*.

Le clocher se disait *campenart* en vieux français.

« Selon la bête la campène. » (Proverbe comtois.)

Campenotte, s. f. — La primevère, fleur des bois, qu'on appelle aussi le coucou, ou bien encore le faux-narcisse.

Ce nom lui vient de la forme de sa fleur en clochette, *campana*, *campanetta*. *Campène*, cloche, a pour diminutif *campenotte*.

La *campenotte* blanche ou grelot blanc désigne le *Leucoium vernum*.

Dans certains patois du côté de Montbéliard, on dit aussi *gagotte*.

Canarin, s. m. — Canari, serin.

Du dictionnaire de 1755, inusité aujourd'hui.

Etym. : *Canariensis passer*. Le mot canarin qui s'employait autrefois était plus logiquement déduit de sa racine que canari.

Canasse, s. f. — Une fissure entre des rochers où s'est amassée la terre. On cherche dans les mauvais terrains des *canasses* pour en retirer la terre vierge et la répandre sur le sol à cultiver.

Etym. : Grec, κάναστρον ; latin, *canistrum*, corbeille, et, par

extension, récipient, quelconque. Le mot primitif en français avait été *canastre.*

Littré donne le provincialisme *chainasse* signifiant une terre argileuse mêlée de sable quartzeux. C'est probablement le même mot, l'un désignant le contenant et l'autre le contenu.

Canche, s. f. — Bille de marbre pour le jeu de billes ou baillistres, comme la *boque.*

Cancoillot,, s. m. — Tatillon, fouille-au-pot, touche-à-tout.

Cancoillot est aussi une des formes patoises qui désignent le *hanneton*, et l'on emploie souvent le nom de cet insecte pour signifier une tête sans cervelle.

Etym.: Vieux français, *cancoile* ou *cancoire*, hanneton.

Cancoillotte, s. f. — Le nom vulgaire du « fromage fort, » espèce de fromage particulier à nos contrées.

Dans le patoïs de Montbéliard, on dit *camoillotte.* On donne aussi ce nom à la fromagère ou *fromage de femme.*

Cancoine ou *cancoire*, s. f. — Hanneton.

Etym.: En allemand on dit *kakerlak* qui a fait *cancrela* et qui désigne une espèce de coléoptère. Ces trois mots ont peut-être une racine commune. *Cancer*, cancre, crabe (?).

Le Dauphinois dit *cancoiro;* le Piémontais, *cacuara. Cancoira* (Suisse romande).

Dans la Haute-Saône nous trouvons la forme patoise *cancoidge* et *canquarde* dans le pays de Belfort.

Vieux français, *cancoile*, *cancoire.* (Dict. Roquefort.)

Dans le patois de Montbéliard, on dit *cancoire* et *cancoirotte* qui est un diminutif.

Canne, s. f. — Robinet. « La canne d'un tonneau. »

Etym.: *Canna*, roseau, qui a fourni différents noms désignant des tiges creuses. *Canelle, canule, canel, cheneau, chenette, chenal, canne* à sucre.

3

Capet ou *capette*, s. — Petite cape, capuchon que les femmes se mettent sur la tête. A Montbéliard, on dit *cope* et *copet*.

Etym. : Racine, *caput*, tête ; *capitium*, *cappa*, *capidulum*, bas latin. C'est de la même origine que vient *chape, chapeau, chaperon, capuchon, cappe, capeline, capotte.*

Capotte, s. f. — 1° Cime, sommet (Montbéliard).

Capotte (de miel), s. f. — 2° Le miel qui est contenu dans une ruche.

Etym. : Capotte, ce qui couvre la tête. Le contenu se prend ici pour le contenant ; c'est une figure de rhétorique, comme on dit : « boire un verre, une bouteille, » etc.

Capucin, s. m. — Lièvre.

Sans doute à cause de sa robe grise.

Caquelier, s. m. — Marchand de vaisselle. (Montbéliard.)

Etym. : *Coquelle*, vase.

Caquettes, s. f. — Latrines.

Caquoire, s. f. — Même sens que le précédent. (Montbéliard.)

Caqui, s. f. — Nom propre. Abréviation de Catherine. Pour Cati.

On sait que Catherine a fait Catin.

Carabin, s. m. — Tonnelet, comme *carri*. Ce terme est usité du côté de Quingey.

Car en coin (de) ou peut-être *de care en coin.*

Se dit d'une chose de travers, de guingois. Un meuble placé « de car en coin. » La bouche de « car en coin, » de travers.

En Normandie on dit dans le même sens de *bisc en coin.*

Etym. : *Car*, vieux mot français qui signifiait coin et qui a formé *carruche*, prison, dans l'argot des voleurs.

De car en coin signifie donc d'un coin à un autre, d'angle en angle, diagonalement.

Carcan, s. m. — Rosse, vieux cheval usé. « Hue, carcan ! » Se dit encore au figuré d'une vieille débauchée.

C'est aussi un terme d'argot parisien. « C'est pas un de ces carcans à quernolines qui balayent le macadam. » (MONSELET.)

Cariau, s. m. — Billot.

Même sens que *plot*. (Voir plus loin.) (Haute-Montagne.)

Carmentran, nom propre. — Carême prenant.

Du dictionnaire de 1715. Tombé en désuétude.

Etym. : Abréviation de « Caresme entrant. » « L'an 1594 environ *caresmentrant* les Français et les Lorrains... » (XVIIe siècle. (Mémoires de Despotots, p. 306, 7e vol. — Documents inédits de l'Académie de Besançon.)

Carmoiche, s. f. — Friture. Le saindoux, la graisse en général dans laquelle on fait frire. Se dit aussi de la *cuiture*. (Voir plus loin.)

On appelle les gens d'Alaise, l'Alesia de Vercingétorix, « mangeurs de carmoiche, » en patois *kermeuches*.

Carnassier, adj. — Libidineux, paillard.

Ce sens est naturel. La luxure n'est-elle pas l'amour de la chair ?

Le catéchisme dit : Œuvre *de chair* ne feras.

* **Carne**, s. f. — Mauvaise viande à manger. « C'est de la carne. » Se dit d'un bœuf bouilli filandreux et sans goût.

* **Carnier**, s. m. — Carnassière.

Ce mot, comme le fait observer Littré, est très usité, bien qu'il ne figure pas dans le dictionnaire de l'Académie.

Même étymologie que *charnier, carne*, viande, chair.

Carquignole, s. f. — Coup, blessure provenant d'un choc violent.

Même sens que *croquignole*, du dictionnaire de l'Académie.

Carré, s. m. — Oreiller.

« Le traversin et le carré. » — « Un carré de plume. »

Ce nom vient de la forme carrée de l'objet.

Etym. : latin, *quadratum*.

Carron, qu'il faudrait écrire *quarron*, s. m.— Brique épaisse et carrée

C'est le même mot que *carreau* et la même étymologie.

Etym. : En catalan, *carro;* en languedocien, *cairon; carrelé* vient de là.

Latin, *quadratum. Caroni,* texte latin du registre du Conseil de Genève.

Cartable, s. m. — Espèce de carton où les écoliers mettent, pour les porter, leurs cahiers et leurs livres.

Même racine que carton.

Etym. : *cartobolus*, latin.

Caspuce, s. f. — Nom de plante, *Euphorbea lathyris*. Nous trouvons dans Littré la même plante désignée par le nom de *catapuce*, s. f.

Cette plante, que l'Académie appelle *l'euphorbe épurge*, est un purgatif des plus connus. C'est sous la forme d'une huile extraite des graines que ce médicament est employé. *Oleum catapuciæ minoris seu euphorbiæ lathyris.*

Etym. : *Caspuce* est une déformation de *catapucia.*

* **Casse**, s. f. — Casserole et, en général, tous vases en métal, cuivre, fonte, fer blanc, fer battu, etc.

« Marchand, fabricant de casses. »

Le Berrichon, le Génevois ont aussi ce mot avec le même sens. Dans le Poitou, *casse* signifie lèche-frite.

L'allemand *kessel*, vaisseau, a évidemment la même origine.

Etym. : basse latinité, *cassa*, de *capsa*, *capsula* (Ducange), « casses de cuivre. » De *capsus*, vaisseau, contenant. Italien, *cazzo*, *cazuola*.

Rabelais a « *liche-casse*, » lécheur de casserolles.

Casserolle n'est qu'un dérivé de casse, nous avons aussi le mot comtois *cassotte*, signifiant casserolle.

* **Casse-lunettes**, s. f. — « Centaurée bleue, euphraise officinale, plantes auxquelles on attribue des vertus pour les maladies des yeux » (Littré), d'où son nom.

C'est l'euphraise officinale qu'on appelle en Franche-Comté casse-lunettes. On nomme aussi la centaurée bleue, dans d'autres pays aubefoin, barbeau des blés, bavéole, bouquet bleu, chevalet, pérole.

* **Cassement** (de tête), s. m. — « Avoir des cassements de tête, » des ennuis.

Catiche, s. f. — Même sens que catin.

Etym. : abréviation du nom de Catherine, comme catin; en allemand et en anglais *kate*.

Catons, s. m. — Bouillie très épaisse de gaudes ou farine de maïs (Jura). « Ne mettez pas les gaudes en catons, ou en *gremottes*. »

Etym. : *Catir*, comprimer, terme de fabricant de draps ; *décatir* est le contraire.

Catoufles, s. m. — Pommes de terre.

De l'allemand, *kartoffeln*, qui a fait *cartofles*, *cartoufles*, *catoufles*.

Catrouiller, v. n. — Marcher en écartant les jambes, marcher péniblement, lourdement comme un homme ivre.

Cautaine, s. f. — Lambin ou lambine, qui aime à causer longuement, à cancaner.

Etym. : le radical de ce mot qui a fait *cautener*, bavarder,

flâner, est peut-être le même que celui du flamand *kouter*, causeur.

Bas latin, *catillare*, flâner de côté et d'autre comme font les chiens. Les *l* se seraient changées en *n* (cette substitution est fréquente), pour donner *catinare*, cautener ; grec, κωτίλλω (je jase).

Le mot *cautain*, que nous trouvons dans les mémoires d'un bourgeois de Besançon du XVIe siècle, désignait un porteur de châsse dans les processions. Le féminin *cautaine* a peut-être été appliqué à une de ces vieilles dévotes, bavardes sempiternelles, qui sont de toutes les confréries et de toutes les cérémonies du culte.

Dans le patois de Montbéliard, *catenai*, *catener* se dit pour mendier et s'applique surtout aux vagabonds. De même on appelle *catin*, un bohémien.

Cautener, v. n. — Bavarder, flâner.

Cavaler, v. n. – Se sauver, courir à toutes jambes.

Cendrier, s. m. — Même sens que *fleurier*, grand drap dans lequel on met les cendres pour faire la lessive. (Montbéliard.)

Cenises, s. f. — Cendres chaudes, petite braise.

Etym. : *cœnosus*, *cœnisus*, de *cœno* (boue).

Espagnol : *ceniza*, cendres.

Cerfeuil anisé, s. m. — Nom de plante, *Myrrhis odorata*. C'est le *cerfeuil musqué*, *cerfeuil d'Espagne* ou fougère *musquée*, du dictionnaire de Littré.

On l'appelle aussi, en Comté, simplement *anis*.

Chac (faire), se dit de quelque chose qui manque, qui rate. « Son mariage a fait chac, » son mariage a manqué.

C'est sans doute une onomatopée imitant le coup de fusil qui rate.

Chaquer, v. a. — Rater.

Chaille, s. f. — Espèce de terre marneuse ou remplie de cailloux.

Ce nom a servi à désigner un grand nombre de noms de lieux : la *Chaille*, la forêt de *Chailluz*, *Chalezeule*, etc.

Etym. : radical, *calx*, chaux, ou *calculus*, caillou. Dans son supplément, Littré dit que *chaille*, dans certaines provinces, désigne des pierres cassées qu'on met sur les routes.

En terme de géodésie, chaille s'applique aux rognons de calcaires siliceux.

Chailleux, euse, adj. — Rugueux.

Même sens que *rofenu*, (voir plus loin).

Etym. : *calculus*, caillou; caillouteux, pierreux.

Chaillon ou *chagnon*, s. m. — Pène de serrure.

Chaire-chairotte (porter à la). — C'est un jeu qui consiste à porter à deux un enfant, sur les quatre mains croisées.

Etym. : On sait que *chaise* en vieux français se disait *chaire*, de *cathedra*.

L'expression ci-dessus équivaut donc à « porter à la chaise-chaisette. »

Chalandeau, s. m. — Une sorte de chausson de pommes. Ce mets comtois consiste en une seule pomme, entière, entourée de pâte et cuite au four.

Autrefois, *chaland* se disait d'un pain à pâte compacte.

> « Mais retournons à table, où l'éclanche (de mouton),
> Des dents et du *chaland* séparaient la querelle. »
>
> RÉGNIER, *satire* X.

On trouve aussi, dans Olivier de Serres, l'expression de *pain chalan*.

Peut-être le mot de *chalandeau* vient-il de la ressemblance du chausson de pâte, pointu des deux bouts, avec le bateau qu'on appelle chaland. Comme on nomme *barquette* ou *barquotte*, à Lyon, un espèce de patisserie dont la forme rappelle celle d'une barque.

Les Génevois donnent à la fête de Noël le nom de *chalends*. *Chalandeau* serait-il une espèce de gâteau de Noël ?

Une autre supposition encore : ces sortes de pâtisseries se mangent très chaudes, or *calidus* a eu la vieille forme *chal* (chaud), d'où peut-être *chaldeau* (comme chaudeau)...

Chambiller, *chebiller, chamboller*, v. n.— Chanceler, tituber comme un homme ivre, même sens que *trateler*. Au figuré, désigne l'indécision.

Chambiller veut dire également « remuer les pieds. » Le jurassien dit *gambiller*, de *gamba*, jambe, qui a fait *jambon* au lieu de *chambon*.

Champagne, s. f. — Grande plaine.

Vieux français, *champagne ;* campagne a encore le sens de grande étendue de pays plat.

Champer, v. a. — Lancer, « champer des pierres. » C'est le même mot que *camper*, dans cette expression, par exemple, « il lui a campé la main sur la figure, » — « *camper* le poing sur la hanche. »

Champoy, s. m. — Espace où les animaux peuvent brouter ou picorer. « Il faut que les poules ne soient pas toujours renfermées, qu'elles aient du champoy. »

Synonyme de vaine pâture.

A formé le mot *champoyer*, vieux français et usité encore en patois.

Le *champéage* dans l'ancien droit était l'équivalent de la vaine pâture.

Etym. : *campus*, champ. On trouve dans J.-J. Rousseau : « Nous montons dans la forêt, nous parcourons les champeaux... » *Champeaux* désignait spécialement les prés des champs par opposition aux prés de rivière.

« Défendons à tous gardes et conducteurs de bestiaux au *champoy*, d'y aller de nuit avec arquebuses, hallebardes et autres armes. » (Ord. de Franche-Comté, 1619, Petremand).

Chancir, v. n. — Avoir de la chance, prospérer.

Channe, s. f. — Mesure de liquide.

L'usage de ce mot est devenu rare.

La channe contenait deux pintes, environ deux litres et demi.

Etym. : *Kan*, en anglais, qui signifie *aiguière*; *kanne*, en allemand, qui a fait *canette*.

Channe, *kanne*, vieux français, pot, cruche; on disait aussi *channée* (de *canna*, bas latin).

La *channe* de la province contient trois bouteilles dites de roi. » (Recherches sur les anciennes monnaies du comté de Bourgogne.)

« Item je donne et lais à la lampe de Grammont, cinq sols, censals chacun an perpétuellement ou une *channe* d'huile. » (Testament de Guy de Granges, sire de Grammont, 1335, Dunod.)

« Le curé de Voujaucourt n'a que neuf bâtards; il but un jour avec un habitant sept *channes* de vin, tellement qu'ils sortirent ivres de table. » (1552, Mémoire de la régence de Montbéliard au duc Christophe de Wirtemberg sur les vie et comportement des prêtres catholiques, Duvernoy, Ephém.)

On disait aussi *channe, chanette*, petite channe, xvie siècle, d'où canette.

Chantser, v. n. — Obéir sans réplique (Montbéliard).

Allemand : *schanzen*, travailler aux fortifications, par suite être rudement mené

* **Chapon**, s. m. — Provin de vigne.

C'est la partie de la vigne qu'on *coupe* pour replanter.

Chaponner, *châtrer*, *chapuser*, sont tous des mots formés d'un vieux radical *chap, capar*, couper.

Couper est du reste synonyme de châtrer.

Olivier de Serres emploie le mot *chapon*, de vigne.

(Ordonnance de Franche-Comté, 1619) : « Que l'on ne doit

tirer, prendre, ... *chapons* chevelus des vignes, jeunes arbres, etc. »

Chapuser, v. a. — Couper du bois en petits morceaux.

Même racine que *chapeler*, *capolar*, couper, tailler ; radical *capar*.

Etym. : *chapuser* est un verbe formé de la racine *chappus*, billot où l'on coupait le bois, qui a fait *chapuis*, *chapuisier*, charpentier et *chapuser*, charpenter.

Le nom patronymique Chapuis est donc un nom de profession, comme *Fèvre*, *Lefèvre*, *Chapelier*, *Tailleur*, *Maréchal* et tant d'autres.

Nous ferons remarquer à propos de la terminaison *uisier* de *chapuisier*, qu'elle a été formée sans doute par analogie avec celle de *menuisier*. Les exemples de pareilles assimilations, lorsqu'il s'agit de mots de sens très rapprochés, sont fréquents dans toutes les langues.

Char de Vénus, s. m. — La fleur de l'aconit.

Etym. : ce nom de char vient de sa fleur qui, renversée, a l'apparence d'un char.

Charbouiller ou *chanbrouiller*, v. a. — Noircir au charbon, charbonner. « Avoir la figure toute charbouillée. »

Etym. : *carbunculare*, racine *carbo*, charbon.

On dit encore en français, des *blés charbouillés*, c'est-à-dire gâtés, noircis par la nielle.

Chardon bénit, s. m. — Nom de plante.

Le chardon des champs, *Eryngium campestre*. Ce nom est donné dans Littré à l'*argémone*, chardon bénit des Antilles, ou au *carthame* laineux, la *centaurea benedicta* de Linné.

Etym. : Le chardon bénit est encore employé comme diurétique et sudorifique; c'est à cause de ces vertus médicales qu'il a reçu le nom de *bénit*. La *Centaurea benedicta* est employée en médecine pour ses propriétés toniques et amères.

Charchin, s. m. — Vieux meuble encombrant, bric-à-brac « un tas de charchins. »

Charifoillon, s. m. — Des objets mélangés, emmêlés.

Charifoulot (en). — Tout ébouriffé, *être en charifoulot.*

Charifoulé. — Chiffonné.

Charger une maladie. — Equivaut à l'expression « attraper une maladie » qui est encore bien moins rationnelle.

Charlot casse-bras. — Sobriquet que l'on donne à ceux qui s'appellent Charles. C'est un souvenir de Charlot, un des célèbres bourreaux de Paris; on l'appelait casse-bras parce qu'il rouait les malfaiteurs en place de Grève.

Cette expression se trouve dans Vadé. « On t'a vu faire la procession dans la ville, derrière le confessional à deux roues à *Charlot casse-bras,* qui t'a marqué l'épaule au poinçon de Paris. »

Plus tard on a appelé *Charlot* tous les exécuteurs des hautes-œuvres.

Charmoise, s. f. — Coryza, rhume de cerveau. « Avoir la charmoise. »

Dans certaines parties de la Haute-Saône, *charmonge.* Les Lorrains disent *charmoture.*

Etym. : Italien, *cimoro, ciamoro*, morve.

Charpine ou *charpigne*, s. f. — Espèce de panier arrondi d'un côté et se terminant de l'autre en pointe.

Vieux français, *charpaigne* et *charpignier,* vannier.

Une de ses formes patoises est *charpagne*, dans la Haute-Saône et dans la Meuse.

* **Charrière**, s. f. — Chemin par lequel peut passer un char.

C'est le même mot que *carrière* qui a formé les expres-

sions « courir, embrasser une carrière, se lancer dans la carrière. »

Etym. : *carriera*, italien ; racine *currere*, courir.

Les Normands emploient *carrière* dans le sens de chemin creux, ravin, à peu près comme en Franche-Comté.

Vieux français, *cherrière*.

Dans la coutume de Valois, une *carrière* est un chemin de 8 pieds de largeur dans lequel on peut mener une charrette. « Tous mes bois dez la *charrière* de Cousilles. » (Charte du sire de Neufchatel, 1338.)

« Barrant les chemins et les *charrières*, quommuns. » (1354.)

« Alia *quarrieria* tendit versus turrim de Vaites. » (Charte 1340; Arch. du Doubs, fonds Saint-Paul.)

Au XVIIe siècle, *charrière* était synonyme de chemin. Pour l'entrée de Louis XIV à Besançon, la municipalité décida que « les cloches carillonneroient dez que le roy paroistra dans les *charières*. »

« Soldats du duc de Lorraine tués dans les *charrières*. » (Délibér. 23 juillet 1638.)

Charris, s. m. — Hangar où l'on abrite les voitures, les charrois.

Dans la langue du seizième siècle en trouve *chartis* et *chartil* ou *charretil*.

Vieux français, *charry*.

Racine : *Carrus*, char.

Charvancoler, v. n. — Mettre la charrue avant les bœufs, littéralement mettre « le char avant le collier. »

Cette expression curieuse par la contraction de ces trois mots est originaire de la montagne.

Vercoler, dans le patois de Montbéliard, se dit des bœufs qui quittent le sillon.

Etym. : *Char-vercoler* (?)

* **Chas**, s. m. — « Nom donné, en Franche-Comté, dans

une grange ou un hangar, à la portion qui s'étend d'une poutre à l'autre. » (Littré, Supplément.)

En vieux français, on l'écrivait aussi *chaas*. Ce mot a eu également le sens de cuisine.

Chasal, s. m. — Vieille maison en ruine. A Montbéliard, *chèsal* signifie place à bâtir.

Etym. : *Casalis* de *casa*, maison.

Autrefois le mot *chazal* s'appliquait à toute espèce de maison, neuve ou vieille, et aussi à un terrain de vigne, à une place à bâtir.

Dans le droit ancien *casale, casalagium*, *chezeau* désignait plus particulièrement le tènement des hommes de condition servile comme le *meix* ou *mas* (*mansio*). Lorsque les serfs furent affranchis, les droits sur les tènements conservèrent le nom de *chezeaux*.

Aujourd'hui, dans le languedocien, *casal* s'emploie dans le même sens que notre *chazal* comtois pour désigner un vieux bâtiment en ruines. Le mot ayant vieilli se sera appliqué naturellement à une vieille maison.

« Cuenat de Brognard prend à ferme des champs, prés, maisons, *chesals*, bois, curtils, oiches, etc... » (Charte de Montbéliard, 1318.)

« ..... Et voulons que tous *chaseaulx* et places vuydes de nostre dit bourg soient maisonnées par ceux qui vouldront habiter..... » (Charte de Jean de Chalon, 1354.)

« Si un particulier veut faire bâtir un mur de séparation le long d'un *meix* ou *chazal* où il n'y en aura encore point eu..... » (Ordonnance de la cité royale de Besançon, 1689.)

Chassoire, s. f. — La mèche qui s'attache au bout du fouet. (Montbéliard.)

Etym. : Ce qui chasse.

Vieux français : *Chassoire*, fouet. Autrefois en terme de fauconnerie on donnait ce nom à une baguette flexible.

* *Chassoir*, s. m., dans Littré, signifie l'outil qui sert au tonnelier à chasser les cerceaux sur la futaille.

Chat, dans cette expression : « Prendre le chat, » « faire le chat, » signifie célèbrer la fin de la moisson, et en général la fin de tout travail exécuté en commun.

Quelques personnes prétendent que cette expression vient de ce que dans les dîners rustiques le grand régal consistait à manger du chat...

Dans le Jura, on dit « tuer le chat » ou « tuer le chien » pour « faire la fête après la terminaison du travail. »

Chatal, s. m. — Matière première, mise de fonds. (Montbéliard.) Terme d'agriculture. « Il a mangé son chatal, » tout ce qu'il avait.

Etym. : *Capitalis*, capital.

Vieux français : *Chatel*, bien mobilier.

Même mot que *cheptel* et que *capital.*

Chatelot, s. m. — Petit monceau, pyramide. « Un chatelot de pommes, de noix. » Même sens que *châtelet*, petit château, qui est usité dans cette acception.

Les diminutifs à terminaison en *ot* sont franc-comtois.

Racine : *Castellum*, château, amoncellement, éminence.

Chatenère ou *Chatenière*, s. f. — Chatière, le trou ménagé au bas de la porte pour laisser passer les chats.

Châtre-chien, s. m. — Mauvais couteau, eustache. (Montbéliard.)

Chaubrec ou *chobrec* se dit quand on ne peut pas trouver le nom de quelqu'un. C'est... « chaubrec, » comme *machin* ou *chose*.

Ce mot a aussi un sens plaisant ou injurieux pour saluer quelqu'un : « Voici Chaubrec. » Ce sont aujourd'hui surtout les enfants qui emploient ce terme.

Dans le Jura, on dit *chobré* et *chobrimac*.

Chaucher, v. a. — Serrer, presser, fouler aux pieds.

Etym. : Vieux français, *chaucher*, (*calcare*); on dit aussi *caucher* d'où cauchemar. *Mar*, démon (allemand), qui *cauche*, qui serre, qui oppresse.

Le Jurassien et le Languedocien ont pour *cauchemar* un mot qui confirme bien cette étymologie, la *chauche-vieille*, la vieille qui oppresse.

Le tiercelet, dans certains dialectes locaux, est appelé *chauche-poule*.

Côcher, qui est français et qui signifie l'action du coq qui couvre la femelle, a la même origine. C'est une erreur de faire venir ce mot de coq.

Chaude, s. f. — Peur, angoisse. (Montbéliard.)

Métaphore analogue à celle de sueur dans cette expression : « J'en ai eu une sueur... »

Chaudière, *petite chaudière*, *chaudière d'enfer*, s. f. — Se dit généralement de toutes les renoncules à fleurs jaunes et aussi du *Caltha palustris* ou grand pissenlit, et du *Trollus europeus*, le trolle d'Europe, qu'on appelle encore la « renoncule de montagne. »

Dans le vieux langage français, on nommait *bassins* des fleurs jaunes qui croissent dans les prés. Sans doute parce que *chaudières* et *bassins* sont de cuivre jaune.

Chaudot, s. m. — Chaleur. « Faire un chaudot. » Chauffer le lit. « Etre au chaudot. » Avoir bien chaud.

Chauffe-panse, s. m. — Cheminée.

Vieux mot français.

Chauveau, s. m. — Ancienne mesure équivalant à un quart de la pinte.

Au dix-septième siècle, en 1608, la vieille forme *chauvel* subsistait. (Mém. de Despotots, Acad. de Besançon.)

Etym.: Vieux français, *choveau*, *chovelot*, *chauviau*.

« .... item un droit appellé le *fouraige* sur les meix et maisons situées en la rue de la Lue... pour lequel droit les dits sieurs vendeurs ont accoustumé prendre et retenir d'un chascun vendant vin à bannière esdites maisons, pour une chascune fois que l'on met bannière devant ladite maison, un *chauveau* de vin qui se vend lors en icelle. » (Contrat de vente, 1547. Manuscrits de la Bibliothèque de Besançon.)

Chavot, s. m. — La lotte-goujon ou chabot.

Petit poisson excellent en friture. Il se fait remarquer par la grosseur disproportionnée de sa tête. On le trouve sous les pierres. Les chavots de la Loue sont particulièrement renommés.

Courbet a fait une statue qu'on a vue jusqu'en 1871 sur la place d'Ornans et qu'on désignait sous le nom du « Pêcheur de chavots. »

La racine de ce mot est évidemment *caput*, qui a fait *cabet*, chef, *cabot* et *chavot*.

Etym. : *Cabeza,* la tête, en espagnol, d'où *cabecilla*, chef de bande. En vieux français, *chevèce* et chevet où repose la tête, ont le même radical.

Le *chavot* est *chabot* dans l'Académie. On dit aussi *cabot.* Les Rohan-Chabot ont ce poisson en écartèlement sur leurs armes.

Dans nos campagnes on donne aussi le nom de *têtard* au chavot ou encore de « roi des poissons » et, par abréviation, de « roi. » Ce nom lui vient sans doute de la grosseur de son chef, de sa tête. Et c'est là peut-être le motif pour lequel les orgueilleux Rohan l'ont fait figurer dans leurs armes.

Le *chavot*, comme nous l'avons dit, est un excellent comestible. Mathurin Régnier fait tort à ses connaissances gastronomiques lorsqu'il dit, satire XIII :

«Ne faites, s'il se peut, jamais présent ni don
» Si ce n'est d'un *chabot* pour avoir un gardon. »

Le *gardon* est certainement de beaucoup inférieur au chabot ou *chavot.*

Chécot et *têtot* sont des formes rurales qui désignent le même poisson. *Têtot* confirme bien notre étymologie.

Chavouillage, s. f. — L'action de *chavouiller*.

Chavouiller, v. n. — Mêler, remuer, chiffonner. Même sens que *gavouiller* ou *cacouiller*.

Le Génevois dit *chafouiller*, manger salement.

Chenéquer, v. n. — Fureter, être importun. (Montbéliard.)

Chenéqueur, s. m. — Qui *chenèque*, qui furète, fourre son nez partout, ou arrive en fâcheux. (Montbéliard.)

Chênette, s. f. — Petit canal.

Même sens que *chéneau*. Canal en bois ou en métal, gouttière.

Racine : *Canalis*, qui a fait chenal, chéneau.

Chenève, s. m. — Chanvre.

Berrichon, *cheneveu*. Génevois, *chenevar*. Vieux français, *cheneveu*.

Etym. : *Cannabis*, chanvre.

Chenève a formé directement *chenevotte*, tige de chanvre, qui est un mot du dictionnaire de l'Académie.

On écrivait autrefois chenefve. L'*f* est un rappel du *b*, de *cannabis*.

« Il est interdit et défendu à tous de mettre aucune *chenefve* naiser dans rivières, fontaines ou ruisseaux ou il y ait poissons, à peine de confiscation dudit *chenefve*, et de soixante sols appliquables au proffit des seigneurs rière la jurisdiction desquels tel acte sera commis. »

Chenil, s. m. — Poussière, ordures.

« Un porte-chenil ; » « avoir un chenil dans l'œil. »

Ce mot est un exemple frappant de la figure de rhétorique qui consiste à prendre le contenant pour le contenu. *Chenil* se dit en comtois pour les saletés qui se trouvent dans les loges

de chiens, dans les chenils, et par suite pour l'ordure en général.

Etym. : *Canilis, canile,* de *canis,* chien.

Chepagne, s. f. — Empan. (Montbéliard.)

Etym. : Allemand : *Spanne*, qui se prononce *chepann*. Vieux français : *Espane*.

Chetraque, s. f. — Jeu de paume. (Montbéliard.)

Etym. : Allemand : *Starck*, fort, raide.

Chetrique-nôdeule, s. f. — Espèce de macaroni ou de grosse nouille (*Noudel*). (Montbéliard.)

Etym. : Allemand, *Strick-nudel*, *strick*, corde, *nudel,* nouille. Nouilles en forme de cordes.

* **Chevanne,** *chevaine*, s. m. — Petit poisson blanc que dans d'autres pays on appelle *meunier*. On lui donne aussi le nom de derçon (voir plus loin).

Chevanne, s. f. — Feu de joie, perche autour de laquelle on attache de la paille et des fagots pour faire un feu de joie en l'honneur des mariés de l'année.

Cette cérémonie a lieu le premier dimanche de Carême ou des Piquerez, qu'on appelle aussi le dimanche des « pois frits. » Dans les villages, ce jour là, les enfants vont de maison en maison demander des pois frits, des pois simplement grillés sur le poèle de fonte, sans beurre et sans assaisonnement.

Dans Rabelais, le Carême-Prenant est qualifié d'avaleur de « pois gris. » C'est comme on le voit un très ancien usage de manger des pois à cette époque de l'année, Peut-être est-ce *pois frits* qu'il faudrait lire dans Rabelais, au lieu de pois *gris* qui semble ne pas avoir de sens.

Ces feux de joie, qui se font aussi à la Saint-Jean d'été ou à la veille de la fête des Rois, selon les localités, ont encore le nom de *faïes* ou *failles*.

Etym. : Certains historiens locaux font venir *chevanne* de

l'allemand *schwingen* et l'écrivent *schvann*. *Schwingen* veut dire « agiter. »

Chevanne, chevanton se retrouvent avec le sens de « feu de joie » dans l'ancien français.

Chèvre, s. f. — Cep de vigne chargé de raisins dont on fait présent d'ordinaire au porteur de la *bouille*.

Cette expression vient peut-être d'une métaphore plaisante « une chèvre qu'on donne à téter. »

Chevret, s. m. — Fromage de lait de chèvre de forme carrée dont on fait une grande consommation en Franche-Comté.

Chevril, s. m. — Grêle, gresil. Peut-être parce que la forme des grêlons rappelle les crottes de chèvre. Ou plutôt encore *gevril* est-il formé de givre.

Chien, s. m. — Espèce de renoncule, *Ranunculus arvensis*, L , *Cocalis daucoïdes* ou encore le *Galeopsis tetrahit*, L., qu'on appelle aussi en Comté « ortie puante. » Littré nomme ortie puante la *stachyde* ou l'*épiaire* des bois, *Galeopsis tetrahit*.

Les graines s'attachent aux habits et aux toisons.

Chie-nid, s. m. — Nom qu'on donne au dernier né d'une famille. Allusion au plus petit oiseau de la couvée qui n'a pas la force de faire ses excréments hors du nid, comme font les autres au bout de quelques jours. C'est le même sens que *culot*. (Académie.)

Chiffe ou *chiffon de pain*. — Morceau de pain.

Ce mot, aussi usité en Normandie et à Rennes (Bretagne), signifie petit morceau de quelque chose.

Etym. : *chiquer*, manger ; le Picard dit « chicon de pain ; » en normand, *chique* est synonyme de chiffon.

Chiffer, *tchiffer*, v. n. — Se gratter fortement la tête comme font les enfants qui ont des poux (Montbéliard).

Allemand, *schürfen*, pour *schirfen*, bas allemand, gratter, écorcher.

Chiffon. — Nom d'amitié qu'on donne à un enfant.

Voyez *chique*.

Etym. : petit morceau. (Voyez *chiffe*.)

Chiflette, s. f. — Gland d'une calotte, d'un bonnet grec.

Même sens que *chouque*, *chouquet* (voir plus loin) et même radical : *ciuffo*, italien.

Chinche, s. f. — Une espèce de grosse grive moins délicate que la grive de vigne.

Chinquer, v. a. — Donner quelque chose par dessus le marché (Montbéliard).

Etym. : Allemand, *schenken*, faire un présent, *schenk*, don.

Chinquer, donner, est sans doute le même mot que chinquer boire (voir *chinquette*). C'est « donner un pourboire. »

Chinquette, s. f. — Petite bouteille de la contenance environ d'un demi-litre.

« Boire sa chinquette de vin. »

Le verbe *chinquer*, boire, godailler, est de l'ancien français.

« Voyant qu'elles prenaient plaisir à chinquer du vin d'Arbois... » (Mémoires de Sully.)

Etym. : En allemand, *schenken* signifie aussi verser à boire.

Chiot de mouche. — Crotte de mouche. On dit « gros comme un chiot de mouche » pour indiquer un tout petit objet.

Chiotté signifie sali par les chiots de mouche : « Un cadre tout chiotté. » (Montbéliard.)

Chipoter (se). — Se disputer avec quelqu'un.

Chipoter, dans le dictionnaire de l'Académie, a un tout autre sens. Il signifie s'amuser, baguenauder, lanterner et nullemen disputer.

« *Se chipoter* » avait le sens comtois, dans le vieux français.

Etym. : *Chipault*, vieux français, désignait un homme couvert de haillons, *se chipoter* pourrait signifier se déchirer, se mettre en haillons.

Chique, s. f. — Morceau de pain ou d'autre comestible. (Montbéliard.)

Même sens en picard (voir *chiffe*).

Chique de tabac; *chiquer*, manger, mettre en petits morceaux.

Un bout de *chique* se dit d'un petit enfant malingre.

Etym. : Espagnol, *chico*, petit; italien, *cica*, petitesse.

En Normandie, *chique* se dit pour *chiffon*, morceau d'étoffe, de là l'expression *chiffon* de pain ou *chique* de pain et un *chiffon*, désignant un petit enfant ou « bout de chique. »

Chiri, s. m. — Nom de plante : *Saponaria ocimoides*.

Chiron, s. m. — Petit tas de foin, même sens que *cabotte*.

Cette expression est de la montagne.

Chironer signifie mettre le foin en petits tas.

Etym. : la racine est peut-être le grec χειρ, poignée, comme le latin *manus* celle de *ménevée*, une poignée de chanvre.

Vieux français, *chiron*, monceau de pierres (Dict. Roquefort); Poitevin, tas de pierres.

Choc. — Exclamation qui signifie : « que c'est chaud ! »

Chou ou *chouk*. — Exclamation signifiant : « que c'est froid ! »

Chouk est usité surtout à Belfort et à Montbéliard.

Etym. : Allemand, *schuckere*, frisson.

Chouchette, s. f. — Mèche de cheveux roulés et appliqués sur les tempes, ce qu'on appelle raccroche-cœur ou « rouflaquette, » dans l'argot parisien. (Montbéliard.)

Choucot, s. m. — Grappe, bouquet. « Un choucot de cerises, de noisettes. »

Etym. : *cioccha*, en italien, signifie aussi bouquet; allemand, *schock*.

Chou-gras, s. m. — Nom de plante, en général, les *Rumex* et plus particulièrement le *Rumex obtusifolius*.

Espèce d'oseille sauvage à la feuille un peu épaisse.

Chouiner, v. n. — Pleurer, se dit surtout dans un sens de moquerie. « Qu'as-tu à chouiner ? » (Voir *couiner*, plus loin.)

Dans certains patois de Comté, on dit *vouinner*, *vougnie*, *hougnie*, de l'allemand *weinen*, pleurer.

Choulette ou *choulotte*, s. f. — Nom de plante, c'est la valérianelle ou mâche, ou doucette. *Valerianella olitoria*, L., valériane potagère.

Etym. : petit chou.

Choupot, s. m. — Gros chignon, comme *chouque*.

Chouque, *chouquet*, s. m. — Huppe, toupet.

On dit aussi *chouffe*, dans le même sens.

Etym. : Italien : *ciuffo*; Provençal : *chaf*.

Chouquener, v. n — Frissonner, avoir froid, de *chouk* (Montbéliard), et *Schuckere* (allemand), frisson.

Chuler ou *tchuler*, v. a. — Sucer sa langue comme font les enfants. (Montbéliard.)

Chuleur, tchuleur, qui suce sa langue.

Tchulot, en patois de Montbéliard, pipe courte, brûle-gueule, et aussi le petit linge où l'on enveloppe l'indigo.

Cibler, v. a. — Prendre quelqu'un ou quelque chose comme but de ses coups. « On *cible* quelqu'un à coups de pierres. »

Clainture ou *clanture*, s. f. — Mauvaise connaissance. M. le

chanoine Dartois donne la forme *clânture* et fait venir ce mot de *clan*, tribut, famille. Nous pensons que la racine serait plutôt *clain*, *claim*, procès, plaintes en justice, d'où *clainture* désignerait des gens avec qui l'on ne peut avoir que des désagréments, des procès.

Clairer, v. n. — Brûler, flamber, « le feu claire. » « Faites clairer le feu. »

Claudinette, s. f. — Nom de plante qui s'applique au narcisse des poètes et au faux narcisse ; dans le dernier cas, on dit *claudinette jaune*.

On dit aussi *Jeannette* et *Olive* (voir ces mots).

Co, s. m. — Ver, larve du hanneton, ver blanc.

Cocon, chrysalide, est formé sans doute de cette racine.

L'on appelle aussi *co* ou *cou*, dans les campagnes, la pierre à aiguiser, d'où *couvier*, son fourreau de bois.

Etym. : *cos*, pierre à aiguiser.

Cochon de Saint-Antoine. — Cloporte.

Etym. : Cloporte, d'après Saumaise et Ménage, viendrait de *claudere*, clore, et *porcus*, cochon, parce que ces animaux vivent dans des endroits clos et parce qu'on les appelle ordinairement et par tous pays, cochons, à cause de leur forme. En italien, *porceleti*. En Normandie, *trée,* truie.

Cloportes, autrement *pourcelets de Saint-Antoine,* petites bêtes plates qu'on treuve es caves humides, sous les pierres. (Olivier de Serres, xvie siècle).

Dans le Jura, on appelle le cloporte, *pou de Saint-Claude*.

Cochonnade, s. f. — Charcuterie, viande de cochon. (Montbéliard). — Littré donne le même sens à *cochonnaille*.

Coco, Coin ou **Coq**, s. m. — Nom de plante. *Tanacetum balsamita,* tanaisie baumière.

On appelle aussi cette plante, dans d'autres pays, *coq des jardins* ou encore *menthe-coq*.

Colot, s. m. — Calotte. C'est le masculin de *cale,* coiffure de femme.

On dit aussi *cale,* bonnet. C'est le radical qui a fait *caline.*

* **Combe**, s. f. — Dépression de terrain plus ou moins profonde et qui affecte généralement la forme circulaire. Les combes sont très fréquentes dans les environs de Besançon. « La combe au loup; la combe aux chiens. »

On trouve cette expression dès le XII[e] siècle: Li os (l'armée) chevauche par tertres et par combes. (GARIN LE LOHERAIN).

Etym. : Provençal et espagnol, *comba. Comb,* dans certains dialectes anglais, indique une vallée. Le latin *concava,* d'après Diez, a pu donner *comba*; grec, κόμβος, cavité.

Incumbo, *procumbo* viennent d'un radical *cumba*, qui aura disparu.

Comme, adv. — Comment.

« Comme êtes-vous ? » Comment vous portez-vous ?

Compagnons blancs, s. m. — Nom de plante, le *Silene pratensis*, G et G.

Ailleurs on donne le nom de compagnons blancs à la lychnide dioïque (*Lychnis dioïca*).

Compagnons rouges, s. m. pl. — C'est le nom comtois du *Silene diurna*, G. et G. qu'on appelle aussi, en Comté, *ivrognes* et *jolis garçons.*

Confaron, s. m. — Bannière de procession (Jura).

Même mot que *gonfanon*, *gonfalon*, d'où *gonfalonnier,* celui qui porte la bannière.

Le Génevois dit *confaron ;* provençal, *gonfano;* italien, *gonfalone ;* bas latin, *guntfano ;* du haut allemand, *gundja*, combat, et *fano, fahn,* étendard, drapeau.

Confront, dans cette expression, « vente au confront. » Terme employé dans les fromageries pour signifier une vente

de fromage à condition, au prix que les autres vendeurs demanderont à une époque déterminée.

Etym. : *confronter*, mettre en présence pour comparer.

* **Coquefredouille** ou *coqfreguille*, s. m. — Un pauvre diable, qui met la main à tout.

Coquefreguille, dans le Jura, a plutôt le sens d'homme qui court après les femmes.

Vieux français : malotru, misérable. (Dictionnaire de Roquefort.)

Coquelle, s. f. — Ustensile de cuisine, ordinairement une casserolle en fonte.

Etym. : racine de *coquere*, cuire : bas latin, *cucumella*.

A Montbéliard, on dit *caquelle* et on lui donne au figuré le sens de tête. M. Contejean (*Dictionnaire patois* de Montbéliard) fait remarquer l'analogie de cette désignation avec *teste*, latin *tessa*, qui a fait *tesson* et qui signifie aussi vaisselle, marmite, pot. Nous ajouterons que le mot *pot* a désigné aussi un casque, « avoir le pot en tête, » à cause de la ressemblance d'un pot avec la tête ou avec le casque.

« Fourneau de *coquelles* fait dans la salle de l'intendant. » (Délibér., septembre 1703.)

Cornart, s. m. — Cornet de berger fait en écorce. (Montbéliard.)

Corne *de lard*, s. f. — Couenne de lard.

On dit du reste dans la langue générale, en parlant d'une viande dure : « c'est de la corne. »

Corner au cul, se dit d'un flatteur obséquieux (Montbéliard). « Corne-moi au cul » signifie aussi va te promener; laisse-moi en paix. On y ajoute quelquefois *nicsagen*, de l'allemand *nichts sage*, ne dis rien. (Contejean).

Cosse, s. f. — Courge, citrouille, par extension, ce nom est employé pour désigner la tête.

Piémontais, *coussa ;* anglais *quash.*

On dit de béliers qui se battent à coups de tête « qu'ils se *cossent.* »

Le vieux français, *cosse*, a les deux sens de potiron et de tête. (Dict. de Roquefort.)

Cosser, v. a. — Blesser.

Cosser, se heurter de front (voir *cosse.*) (Académie). « Se battre à coups de tête. »

Côte, s. f. — Mesure pour la vendange.

C'est peut-être le même mot que *cote* dans cette expression *cote mal taillée*, *quote part*, etc., *quota pars;* espagnol et italien *cotta.*

Le sens de *cote* ou *quote* a de l'analogie en effet avec une mesure.

« La côte, en usage à Besançon et au voisinage, doit tenir de vin clair 22 chasnes et se doit mesurer rase de clair et comble de grains de vendange, le clair répanchant. » (Traité de la police de Besançon, 1583.)

Il faut 8 côtes pour un muid de vendange et 12 pour la bosse.

On estime que la côte de vendange donne 30 à 35 litres de vin clair.

Côtis, s. m. — Côtes, « côtis de porc. »

Coton, s. m. — Botanique, désigne toutes les espèces du genre *Eriophorum* (porte-laine).

Côtons, s. m. — Même sens que côte, s'applique surtout aux légumes et aux feuilles : « des côtons de choux. »

Coucou-barillot ou *barillet.* — « Porter à coucou-barillot, » c'est porter sur son dos un enfant qui passe ses bras autour de votre cou.

Cette expression vient de ce qu'on crie en même temps « au

vinaigre! » On est supposé vendre du vinaigre et l'enfant représente le barillot.

Couenne, s. f. — Terme injurieux : imbécile : « espèce de couenne. »

Couenneux, vieux franç., signifie gras, épais, lourd, envieux.

Couenneau, s. m. — La première planche qu'on coupe dans le sapin, comme la peau de l'arbre. *Couenne* veut dire peau, en effet, et a pour racine *cutis, cutaneus.*

Codena, en italien, signifie l'épaisseur d'un morceau.

* **Couette**, s. f. — Petite queue.

S'employait autrefois pour la queue de cheveux tressés derrière la tête.

Etym. : *cauda,* diminutif *codetta*, *coue,* queue; *coda*, italien, *couette*. La *coue,* en patois franc-comtois, la queue.

Le mot *couette* a été employé par Diderot.

Un vieux mot français, *écouer*, signifiait couper la queue.

« En la *coue* (queue) disait le proverbe, est li encombres. » Ce qu'on traduit en langage moderne : « la queue est le plus difficile à écorcher. »

« Qui tient la paële (la poèle) par la *coue*, si la tourne où il voet (veut). »

Coufle ou *couffe,* ou *cofe,* dans le Jura *caffe,* s. f. — Peau de fruit ou de légume, « *coufle* de raisin, de pois, etc. »

Etym. : Peut-être *cophinus,* panier, vase, contenant en général, qui a donné *coffre.*

Littré a le mot *couffe,* sorte de panier; on trouve aussi *couffle,* dans le même sens.

Etym. : Provençal, *cofa;* espagnol, *cofia* et *escofia;* italien, *cuffia;* bas latin, *cofea* et *cuphia.*

Coiffe vient évidemment du même radical, surtout la coiffe en terme de boucherie, la membrane séreuse de l'intestin dans laquelle on fait cuire le foie.

Vieux français : *coufle.* (ROQUEFORT.)

Couillonner, v. a. — Railler, se moquer de quelqu'un. « Est-ce que tu couillonnes ? » te moques-tu de moi ?

A aussi le sens de faire lentement quelque chose et de montrer de la lâcheté.

Couiner ou *chouiner*, v. n. — Crier, pleurer en geignant.

Vient peut-être du cri plaintif de la *choue* ou *chouette*.

Chigner, qui semble provenir de la même origine, se dit pour *pleurer*, dans l'argot parisien.

Vieux français, *couinner;* berrichon, *couiner,* grogner.

A Belfort, on appelle « *couineur* » celui qui se plaint continuellement et sans motifs.

Couleuse, s. f. — Fruits tombés de l'arbre, « aller à la couleuse, » aller ramasser les fruits tombés. (Montbéliard.)

Etym. : Couler, coulage, gaspillage, perte.

Coulorer, v. a. — Enluminer.

Counot ou *coinot,* s. m. — Passage, coin, recoin.

Racine, *cuneus*, coin.

Counurier ou *counireux*, s. m. — Espèce de prunier, *Prunus Mahaleb,* L. On donne aussi ce nom, en quelques localités comtoises, au merisier ou bois de Sainte-Lucie.

Coupotte, s. f. — Nom de plante, *Carlina acaulis,* L.

Etym. : *coupette,* petite coupe.

Coupe, s. f. — Mesure de blé. Dans le Jura, *coupalon* et *coupelle*.

Etym. : *cupa, cupella.*

Courager, v. a. — « Courager quelqu'un. » Manger ou boire volontiers après quelqu'un, ne pas montrer de répugnance. (Montbéliard.)

Courater, v. a. — Courir après quelqu'un.

* **Courgée**, s. f. — Sarment recourbé de la vigne.

Le mot *corge*, dans Littré, signifie bâton recourbé; xve siècle « un certain bâton appelé *corge,* » (DUCANGE) *corgo.*

Cette racine *corgo* a vraisemblablement donné naissance à *courgée*, *courdgière*, fouet, en patois comtois, et au mot français actuel *escourgée,* qui a le même sens.

« L'an mil quatre cens dix-sept, le jour de la Saint-Martin, quatrième de juillet, il arriva dedans Besançon une bande d'hommes, de femmes et d'enffans qui s'allaient battans de verges et *courgées* de fer, et ce par le preschement d'ung Jacopin... » (Mémoires inédits, Académie, vol. VII, p. 271).

Vieux français, *corgiée*, *courgie*, *corgie*, *écorgie*, *écourgée*, *escourgée*, sangle de cuir, fouet; radical : *corium*, cuir; bas latin, *corrigia*, qui a fait courroie.

Couriolot, s. m. — Enfant de chœur.

Etym. : *curiolatus*, petit curé, ou *chorus,* chœur.

Courotter, v. n. — Courir, être toujours en chemin.

Courroir, s. m. — Corridor.

Corridor est la forme moderne de *courroir,* dont il n'est que la traduction.

Italien, *corridore;* espagnol, *corredor,* lieu où l'on court. « Les courses de taureaux, *corridas de toros.* »

Couteau 1° (*de miel*). — Un rayon de miel.

C'est une expression issue de la figure de rhétorique qui désigne la cause pour l'effet, l'instrument qui coupe pour la chose coupée. Comme on dit « une faux de pré. »

Bas latin, *costrellus*.

2° On appelle aussi *couteau*, les gousses allongées de certains légumes, comme, par exemple, les gousses de haricots qui ont en effet la forme recourbée du cimeterre.

Coutevet ou *coussevet*, s. m. — La nuque (usité dans la montagne).

L'italien *collottola,* nuque, donnerait, en subissant une déformation régulière, *coutoue.* Si l'on admet un diminutif, *collottoletta*, nous avons *coutouet* et *coutevet* qui se rattachent naturellement à ce mot.

Coutevet signifie donc littéralement le petit cou.

L'espagnol *cottula* a le même sens.

Grec, κοτὶς, occiput; grec moderne, κουτικας, occiput.

Couvert, s. m., pour couvercle : « le couvert de la marmite. »

On dit aussi le *couvert* pour le toit. « Les tuiles du couvert. » « La ville sera chargée de l'entretien des couverts de la maison. » (Délibér., 1712.)

Etym. : Racine, *cooperire, couprir,* couvrir.

Couvier ou *couvié*, s. m. — Espèce de fourreau de bois ou de fer blanc où les faucheurs mettent tremper dans l'eau la pierre à faux et qu'ils pendent à leur ceinture.

En patois, la pierre à faux se dit *co* ou *cou*, du latin *cos*, *cotis*.

Couvier vient peut-être du latin *cupa* coupe, qui aurait eu une forme *cuparia.*

Nous préférons néanmoins à cette étymologie celle tirée d'un adjectif *cotarius* se rapportant à la pierre à aiguiser.

Dans d'autres pays on dit *coyer* pour désigner ce même instrument.

Queux, dans l'Académie, désigne la pierre à aiguiser la faux. C'est toujours la même racine.

Cracher aux cendres, v. n. — S'emploie pour dire qu'une femme est enceinte.

Cette expression vient des maux de cœur qui caractérisent la grossesse.

Craffe, s. f. — Force. (Montbéliard.)

Dans le patois, on dit *croffe.*

Etym. : Allemand, *kraft*, force.

Cramail, s. m. — Crémaillère. Dans le Jura, *coumacle*.

Etym. : (Ducange) bas latin, *crammale*. Le Champenois dit aussi *cramaille*.

Racine : *cremare*, brûler, ou allemand *kram*, crampon. *Coumacle* viendrait d'une forme, *cramaculum*.

Cramaillot, s. m. — Chicorée, pissenlit, *Taraxacum officinale* (Wigg.)

Etym. : Comme *cramail, cramaillier* (Littré) crémaillère et crémaillon. (Dict. académique.)

Ce nom désigne en général un objet dentelé. Il faut chercher un radical avec ce sens. *Kram*, bas allemand, signifiant crampon, est peut-être la racine commune de ces différents mots.

La Dent de lion, *Leontodon taraxacum*, qui est un des noms de la chicorée sauvage, justifie bien cette étymologie de *cramaillot*, à cause de sa feuille dentelée.

Crampet, *crampin*, s. m. — Petit homme trapu et robuste; au figuré, fier, vaniteux. Vieux français, *cropet*, trapu.

Duvernoy, dans ses Ephémérides de Montbéliard, assigne à ce mot une origine allemande *Krœmer. Krœmper*, mercier, revendeur : En 1662, les neiges étaient tellement abondantes que « les charretiers ne pouvaient charrier nulle part, ni les *crampets* faire leur trafic. »

Le même auteur ajoute que *crampet* signifie une personne qui n'a ni courage ni force physique.

Crampir, v. n. — Se cramponner. C'est une autre forme, mais issue de la même racine *crampe, crampon;* en allemand, *krampf;* italien, *grampa*.

Crapé, s. m. — Espèce de mets de farine, crêpe.

Crâpé se dit aussi d'un gros crachat ou d'une large escarre de plaie, par analogie de forme.

C'est le même mot que *crêpe*.

Italien, *crespello;* racine : *crispus,* frisé, parce qu'on les fait frire.

Crépi, s. m. — Crépissage.

Peuvent être autorisés pour les constructions dépassant l'alignement.....; les *crepis* et rejointoiements. (Règlement de voirie, 1879.)

Cresson de Saint-Georges, s. m. — Le cresson des prés, *Cardamine pratensis*, L.

On appelle aussi, en Comté, « cresson de vigne » la *Cardamine hirsuta*, et « cresson de bois » la *Dentaria digitata*, L.

Crêt, s. m. — Cîme, sommet, même sens que crête.

Ce mot est surtout usité dans la montagne et le Jura suisse. On trouve parfois *creste* dans des textes anciens.

Etym. : Latin, *crista*, qui a fait crête.

On dit dans différents de nos patois, *cratot, cra, cratre.*

Creuille-bouset, s. m. — Nom d'un insecte, le bousier. (Voir *fouille-merde* (Montbéliard.)

Creuiller en patois signifie *creuser.*

Creuillon, s. m. — Cerneau (Jura). *Creuiller,* faire des cerneaux, creuser.

Etym. : *creux, cerne* (Dictionnaire académique).

Cerner a un peu le sens de creuser ; on fait un *cerne* pour détacher le cerneau.

Creuiole, s. f. — Pie-grièche ou gros-bec.

Cric, s. m. — Dans cette expression « que le cric me croque, » équivalant à « que le diable m'emporte. »

Crielot, s. m. — Espèce de panier à salade où on la met égoutter. (Montbéliard.)

Du patois *criéle, crible.*

Vieux français, *creil,* claie.

Crôgue, s. f. — Cruche (Montbéliard).

Allemand, *krug* (kroug).

Croix, s. f. — Dans cette expression : « faire la croix sur quelque chose, » y renoncer pour jamais. C'est sans doute une allusion au signe de croix qu'on fait avec le goupillon sur le cercueil.

Crôler, v. a. — Secouer, agiter, ébranler.

Crôle-menton, se dit, en Comté, de vieilles gens qui branlent le menton.

On dit aussi « crôler les prunes » secouer le prunier pour faire tomber les fruits.

En terme de vénerie, « crouler la queue » se dit d'une bête qui remue la queue en signe de frayeur.

Etym. : *crollare*, cette racine a fait crouler et aussi *grouiller*, remuer (crouiller).

Vieux français, *crolar*, *crosler*, *crouler*, *crolle*, ébranlement, secousse : « le crolle de la terre, » tremblement de terre.

Crolotte, s. f. — Ebranlement.

Dans cette expression « faire crolotte, » tomber au moindre choc (Montbéliard).

Etym. : *croler*, crouler, ébranler, secouer.

Crompîre ou *croumpire*, s. f. — Pomme de terre.

Etym. : *grundbirne* (allemand), poires de terre. C'est le mot qui, en Allemagne, désigne les tubercules des topinambours.

Crosser, v. a. — Fortifier avec des poutres, étançonner. De crosse, béquille, appui (Montbéliard).

Vieux français, *crosser*, courber; *crux*, croix. Les étançons sont terminés par une croix, c'est-à-dire par une poutre horizontale.

Croupeton ou *cropeton* (à). — Dans une position accroupie, comme on disait autrefois à *genoillons* pour « à genoux. »

Racine : *croupe*.

Le Génevois dit *à crepetons ;* le Lorrain, *à crépatons.*

VILLON : « Pauvres vieilles gens assises à croppetons, tout en un tas. »

Cude, s. f. — Sottise, folie.

Cudot, s. m. — Qui fait des cudes. Dans le patois de Montbéliard, *cudot* se dit aussi de quelqu'un qui est toujours pressé.

Etym. : vieux mot *cuider,* croire, et, par suite, *présumer;* d'où un cudot, un présomptueux, un individu qui fait des sottises par vanité et par outre-*cuidance.* Anglais, *cuddy;* latin, *cogitare* (?)

Ce sens de présomption, le mot *cuider* l'avait déjà dans plus d'un cas. C'est ainsi que la *cuidance* était toujours opposée à la sapience, comme l'attestent les proverbes suivants :

Tel cuide avoir fait, qui commence.
Tel cuide l'autrui avoir
Qu'il pert son cors et son avoir.
En un quart de quider n'ad plein poing de saver.
Ou : en quart de cuidance il n'y a pas un plein poing de science,
Ou bien encore : en un tonnel de cuidance n'a pas un pot de sapience.

Au moyen-âge on trouve *cuidiers* avec le sens de *cudot.*

« Cuidiers fu un sos. » (XIIIe siècle.)

Cudiau, dans la Suisse romande, signifie pensif, qui réfléchit.

Cude a été employé, en vieux français, pour estime, considération, *cogitatio.*

Cuidereaux désignait les jeunes gens présomptueux.

VILLON : « A cuidereaux d'amour transis. »

Cuite, s. f. — Dans cette expression, « avoir une cuite, » être gris.

On appelle *cuite* aussi, la quantité de marc ou de fruits qu'il faut pour remplir la cuve de l'alambic. « Je n'ai de genne que pour une cuite. »

C'est peut-être de ce deuxième sens que vient la première expression.

Cuiture, *cuisure*, s. f. — Le résidu du beurre quand on l'a fait fondre. « On mange la cuiture en tartine. »

Les Belfortains disent *retuiture*. — Dans certains patois, on appelle la cuiture *kermeuche* ou encore *derre au chat*.

Etym. : cuire, *cuiture*, beurre qui a cuit.

Cul-bénit, s. m. — Un dévot, une dévote, qui fréquente continuellement les églises.

Cette expression mal séante n'est pas nouvelle. Elle a même dû précéder, comme la cause précède l'effet, celle de *péteur d'église*, qui avait jadis la même signification.

« L'un avecques prudence au ciel s'impatronise
Et l'autre en fut chassé comme un péteux d'église. »
Math. (*Régnier, Satire* 14).

« Si dis-je cette dame Elise
Comme de vrais *péteurs d'église*,
Les eut chassés de son Etat. »
Scarron, (*Virgile travesti*).

Peut-être *cul-bénit* est-il une corruption d'une très ancienne forme, *benescuz*, de *benedictus* (benectus-benescuz).

Culs de chien, s. m. — Nèfles.

Ce nom vient de la forme de ce fruit.

Avoir, les doigts en « culs de chien, » avoir l'onglée.

D

Dains, s. m. — Aiguilles, feuilles du sapin. On dit *Dai* dans le patois des Fourgs.

Dale ou *dalle* (Jura *Dèle*), s. f. — Branche horizontale du sapin, ou copeau du sapin (Jura).

On appelle aussi *daille* le pin, dans le patois des Fourgs et en Savoie.

Ce mot est vraisemblablement le même que *talle* du Dictionnaire de l'Académie et qui signifie un rejet, un drugeon d'un arbre.

Etym. : *Tallo* espagnol, *thallus*, θαλλός, latin et grec.

Dâl est resté dans l'irlandais *daille,* qui signifie feuille.

En anglais, *deal* se dit du sapin.

Damotte, s. f. — 1° Nom d'une espèce de mésange à longue queue, comme « les queues-de-casse. »

Etym. : *Damotte*, petite dame, sans doute à cause de sa longue queue.

2° C'est aussi le nom d'une plante, de l'*ivrogne* ou *bec-d'oie* (voir ces mots), que les botanistes appellent *Corydalis cava*, ou encore de l'*Arum maculatum*, (L.), dit *Pied de veau.*

Dandine, s. f. — Volée de coups, correction. « Donner une dandine. »

Même sens que *danse* dans l'expression « donner une danse. »

Etym. : C'est le substantif du verbe *dandiner* ou *se dandiner*, qui signifie danser sur un pied et sur l'autre.

Usité à Genève.

Dardène, s. f. — C'était le nom que l'on donnait à une pièce de cuivre jaune qui valait deux liards.

Provençal, *Darden.*

Le mot *Dardenaire* que nous trouvons dans les ordonnances de Franche-Comté 1619, comme synonyme d'acheteur en gros, avait peut-être *dardène* pour radical.

* **Dare-dare** ou *dardar.* — A la hâte.

Diderot a employé cette expression.

La racine est un vieux mot *darer* qui signifiait courir ; agir avec vivacité. On disait aussi *daurer.*

Dé de la Vierge, s. m. — La digitale; sa fleur a la forme d'un dé.

On l'appelle aussi dans d'autres pays « Gant de la Vierge. »

Débagager, v. a. — Déménager (enlever ses bagages), comme *déniper* enlever ses nippes, ou *déménager* enlever son ménage, par opposition à *emménager*.

Débaudriller (se), v. a. — Se former, se développer. Se dit des jeunes gens et des jeunes filles qui se forment (Jura).

Déberlinguer, v. a. — Défaire, démolir.

Débringuenaudé, part. adj. — Débraillé, agité.

Dégouliner, v. n. — Couler goutte à goutte. « La pluie me dégouline dans le dos. »

Etym. : Couler comme par un goulot ou *goule* qui a formé *gueule*. On disait dans le vieux français *dégoult* dans le sens de canal, égoût.

Décombattre, v. a. — Séparer des combattants.

Décombre, s. m. — Débarras. « C'est un bon décombre, » c'est un bon débarras. Se dit d'un importun qui finit par s'en aller. Par opposition à *encombre*. (Montbéliard.)

* **Décommander**, v. a., pour contremander.

Décroit, s m. — Dans cette expression « avoir le décroit » (Montbéliard), avoir un membre atrophié. Se dit aussi d'une personne dont la croissance est arrêtée.

Décroûter, v. a., se dit dans le jeu de bille quand on chasse la bille de son adversaire de la position qu'elle occupait sur le terrain. (Montbéliard.)

Etym. : On l'enlève de « la croûte, » c'est-à-dire de la terre.

Décru, s. m. — La diminution du nombre des mailles du tricot. « Faire un décru. »

Etym. : *Décroître*, le contraire d'accroître.

A Genève on dit *décrue*.

Dédevenir, v. n. — S'affaiblir, maigrir.

Dégayé (prononcez dégaillé) ou *dégailli*, part. pris adjectivement. — Décolleté, débraillé, déchiré.

Nous ferons remarquer que *gay*, en terme de blason, a le sens de nu et se dit d'un cheval sans harnais.

Dégruauder, v. a. — Secouer violemment, meurtrir. « Les *sargots* (cahots) de cette voiture m'ont *dégruaudé* le ventre. »

Etym. : Peut-être le radical est-il le vieux mot *gru*, *gruau*, le grain grossièrement concassé auquel on a enlevé sa pellicule. « Je suis dégruaudé » aurait le même sens et serait emprunté à la même métaphore que « je suis moulu. »

On donnait anciennement aussi le nom de *grue* à un instrument de punition pour les soldats. Dans ce cas, « être dégruaudé » serait emprunté à un autre ordre d'idées et équivaudrait à être *roué* ou *rompu*.

Déguenîller, v. a. — Déménager.

Etym. : « Enlever ses guenilles, » comme *dénipper* « enlever ses nippes. »

Délassante, s. f. — Canapé, sofa. Un siége où l'on se délasse.

Délie, adjectif des deux genres. — Mince, délié. « Il faut couper cela *délie*. »

Etym. : C'est une forme de *délié* qui se trouve avec le même sens dans le Dictionnaire de 1751.

Démanguillé, adj. — Déchiré, disloqué.

Dénanger, v. a. — Débarrasser, nettoyer. « *Dénanger* un carreau de jardin des mauvaises herbes. »

Dénipper, v. n. — S'enfuir, décamper, déménager.

On dit parfois dans le même sens *déguenillier* enlever ses guenilles.

Ce mot est peut-être aussi une forme de *déniter*, sortir du nid. On dit à Genève *dénioter,* pour arracher quelqu'un de chez lui.

Dépantené, adj. — Qui a les habits usés, déchirés. (Jura.)

Etym. : Radical *pannus* haillon, morceau d'étoffe. Comme *dépanné.*

* **Dépendeur d'andouilles**, s. m. — Homme grand et maigre, grand flandrin.

Les andouilles, dans les habitations de la campagne, sont ordinairement pendues au plafond ou tout au-dessus de la cheminée.

Dépense, s. f. — Piquette. « Boire de la dépense. »

C'est probablement un souvenir du couvent ou du collége, où l'on appelle *dépense* l'office aux provisions, et *dépensier* le fonctionnaire préposé à leur garde.

Etym. : *Dispensare,* distribuer, qui a formé *dépense*, *dispensaire,* etc.

Dépioter, v. a. — Enlever la peau d'un animal, l'écorcher.

Etym. : Vieux français, *piaut*, peau, *dépiauter.*

Déplancher, v. a. — Labourer la vigne.

Etym. : *Dé* et *plancher,* aplanir, faire que le sol ne soit plus plat comme une planche de jardin, mais creusé et labouré profondément, ainsi que doit l'être une vigne.

Déquepiller ou *décapiller,* v a — « Faire du décapillon. » Démêler, parfiler, effilocher. Le contraire d'*enquepiller.* (Voir ce mot.)

Etym. : Radical latin, *capilli*, cheveux.

Derçon ou *derson*, s. m. — Espèce de poisson blanc. C'est

le chevanne. On lui donne encore souvent en Franche-Comté le nom de *meunier* ou *cabotin*.

Dernier, 1° adv. — Derrière. « Il demeure *dernier* chez nous. »
2° *Dernier*, s. m. — « Il lui a donné un coup de pied au *dernier*. »

Usité aussi à Genève.

Dans le principe, *dernier* et *derrière* se confondent. Ils ont certainement tous les deux le même radical. Le patois du Berry présente les formes *derrier* et *darrier* pour *dernier*. Le Provençal *derrier*, *derrer* se prononçait *derrière*.

Du reste, le *dernier* n'est-il pas celui qui reste *derrière?*

Le radical latin *de retrò* aura formé un adjectif bas latin : *Derrenarius*, *derrenier*.

On lit sur la pierre tombale du sire de Tavannes à Porrentruy : Cy gist noble escuyer Jehan de Tasvane le *derrier* de sa rasse (1549).

Dernier temps. — L'automne. Comme on dit le *premier temps* pour le printemps *(primum tempus)*, ce qui est parfaitement conforme à la logique de la formation de la langue.

Dérocher, v. n. et a. — Rouler en bas, ou jeter en bas, dégringoler.

Etym. : Italien, *Rocca*, roche ; *derrocar* en Espagnol, tomber, de *rocca*.

Rabelais emploie couramment le mot *dérocher* dans ce sens.

On disait aussi dans le vieux français : *déroquer*, *desrocher*, *dérocher*.

A Montbéliard, *déroucher*.

Descente de lit, s. f. — Tapis de pied.

Désespoir du peintre, s. m. — Nom d'une plante, *Saxifraga umbrosa* de Linné, saxifrage ombreux.

Desserrer, v. n. — Dégeler. On dit : « Il desserre, » pour « il dégèle, » comme « il serre » pour « il gèle. »

Dessevrer, v. a. — Trier, choisir.

Etym. : Latin : *De separare*, séparer, comme on dirait *dé-séparer*.

Sevrer, appliqué à un nourrisson, ne signifie autre chose que le *séparer*, le priver de sa mère.

Le vieux français avait *desseurer, desseuvrer, dessoivrer* dans le même sens.

« Pourquoi, Sire, ti es tu desseurez loing de tes amis?... » (Comment. sur le Psautier.)

Détalet, s. m. — Gouttière (Jura).

Même radical que *détaler*, se sauver (s'écouler).

Dététer, v. a. — Sevrer. « Dététer un enfant. »

Détour, s. m. — Foulure, entorse. « Se donner un détour, » se faire une entorse. »

Détraper, v. a. — Détruire, dépenser.

On dit en patois *détropai, détrôper*.

Vieux français, *destraper*, débarrasser, tirer du piége, de la trappe.

Deventrée, s. f. — Plein un tablier; tout ce qu'on peut porter dans un tablier.

« Je l'ai vu qui emportait une *deventrée* de pommes. »

Etym. : Ce qui peut tenir devant soi appuyé contre son *ventre*, ou dans le *devanti*.

Le tablier, dans le vieux langage, s'appelait *devantrier*. En patois comtois *devanti*.

Dévoré, part. adj. — Déchiré. « Cet enfant est tout dévoré. »

Métaphore tirée du sens littéral.

Devinotte, *devinette*. — Rébus, charade qu'il faut deviner.

Diable ou *diadia*, s. m. - L'iris germanique, *Iris germanica;* on l'appelle aussi *Gliale*.

Dans d'autres pays on lui donne le nom de *Couteau*, et généralement on appelle les iris *Flambes*, sans doute à cause de leurs feuilles en formes de flammes, comme on appelait l'ogive *flamboyante*.

C'est de cette ressemblance avec des flammes que vient peut-être, pour l'iris, son nom comtois de *Diable*. A moins que cette dénomination ne provienne des propriétés médicinales de sa racine, qui agit comme l'émétique.

Diacre (faire), se dit d'une femme qui laisse passer son jupon sous sa robe.

Le diacre porte un *rochet*; or le rochet, dans le vieux français, est synonyme de jupon.

Diane des étangs, s. f. — Botanique; un des noms du nénuphar (*Nymphea alba*, Linné); on l'appelle aussi *Rose des lacs*.

Digne, s. f. — La tige du chanvre qu'on va tiller.

Dans la Haute-Saône, la *digne* d'un puits se dit de cette longue pièce de bois qui fait contrepoids pour amener le seau à la margelle.

Etym. : Peut-être du latin *tignum*, tige (solive).

Djeter, v. a. — Nettoyer une étable, une soue à cochons. (Montbéliard.)

C'est le mot « jeter, » jeter dehors.

Djoffer, v. n. — Ecumer, jeter de l'écume. (Montbéliard.)

Djoueter, v. n. — Jouer, sauter, folâtrer, comme font les jeunes chiens. (Montbéliard.)

Djoueter est une forme de prononciation patoise pour *jouter*. Le *j* se prononce *dj*.

Vieux français : *Jouter*, combattre, se dit encore de certains animaux qu'on fait combattre les uns contre les autres. « La joute des coqs. »

De la préposition *juxta, jouxte,* contre. *Jouter,* c'est littéralement se joindre.

Docher, v. n. — Pleuvoir à verse. (Montbéliard.)

Etym. : Par extension, *doucher*, arroser avec une douche, une conduite d'eau (radical *ducere*), dans un sens général, a signifié une aspersion de liquide par quelque moyen que ce soit.

Doitte, s. f. — Pierre plate assez mince qu'on tire des carrières des environs de Besançon ; moëllon.

« Toutes murailles devans porter de grands couverts, ou devans être élevées pour deux étages et plus, hors de terre, seront d'épaisseur hors d'icelle, au moins d'un pied trois quarts et seront de bonnes *doittes* posées à chaux et arenne, etc... » (Ordonnance de la cité royale de Besançon, 1689.)

Etym. : Peut-être *douette, douvette*, petite *douve*, par analogie avec un morceau de bois plat.

Dondaine, s. f. — Grosse femme, même sens que « grosse dondon. »

Vieux français : *Dondaine,* femme de mauvaise vie.

Au moyen âge, *dondaine* était le nom d'une machine à lancer de grosses pierres. Il a signifié aussi une espèce de cornemuse.

Ces deux mots, *Dondaine*, *dondon*, se retrouvent comme synonymes dans les refrains de chansons joyeuses : la fari-*dondaine,* la fari-*dondon.*

Donner le tour. — Faire un tour de promenade. « Nous avons donné le tour par les remparts. »

Cette expression est également employée à Genève.

Dorve, s. f. — Nom de plante, la Lysimachie, *Lysimachia nummularia*, L. — Dans d'autres contrées, aux environs de Montbéliard, on donne ce nom à une espèce de renoncule qui est, dit-on, très nuisible au bétail, *Ranunculus flammula*

de Linné. De là le mot ENDORVER, procurer des étourdissements, des vertiges, ou une espèce de somnolence.

Doublot, s. m. — Mouchoir blanc que les femmes se nouent autour de la tête. (Montbéliard.)

Etym. : Sans doute parce que ce mouchoir est plié en deux, doublé.

Vieux français : *Doublet*, espèce de vêtement, sac.

Douçot, s. m. — Nom d'une espèce de racine qui vient dans les prés et que mangent les enfants. On l'appelle aussi *Olive* (voir ce mot) ou scorsonnère sauvage. Dans le patois de Salins, on lui donne le nom de *Calambo* et de *Barboichot* dans le patois des environs de Besançon. (Voir *Barbotte.*)

Douillette, s. f. — Entonnoir, cylindre avec lequel on introduit la chair des saucisses dans le boyau. Diminutif de *douille.* (Montbéliard.)

Etym. : *Douillette* diminutif de *douille*, patois *doille.* (*Endouille*, *en-doille,* patois), d'où andouille et andouillette.

Bas latin : *Ductile*, de *ducere*, gouttière, canal.

Douraize, *dauraze*, *deraise* ou *doullaze*, s. f. — Barrière de pâtures comme il y en a dans la montagne, pour empêcher le bétail de passer.

Racine : Grec, θύρα, porte ; Allemand, *thür.*

Bas latin : *Daresiæ,* grillage en bois ou en fer entre la nef et le chœur de l'église.

A Pontarlier, ces barrières se nomment *cledar* et *cleda*, claie (bas latin). On les appelle aussi *clédas* dans le canton de Neuchatel.

* **Douzil**, *dozi*, *deset*, *dèse*, *deusille* (patois), s. m — Robinet de tonneau, petite cheville pour boucher un trou du tonneau, le fausset.

« Saint-Claude, dans le Jura, est le pays où l'on fabrique les douzils. »

Etym. : *Duciculus* (Ducange), diminutif de *dux*, conduite, petite conduite, tuyau. *Ductilis.*

Dans le Berry, on trouve *doizil*, *duizi;* provençal, *dozil.*

Rabelais : *Douzil.*

Dousiller, v. n. — Se servir souvent du dousil, du fausset, pour goûter le vin, et par extension : « boire dans sa cave. »

Dragon, s. m. — Cerf-volant, insecte. (Montbéliard.)

Drille, s. f. — Diarrhée.

Driller, 1° v. n. — Avoir la diarrhée. Peut-être est-ce le même mot que *trouiller, triller*. Avoir la *courante.*

2° * *Driller*, v. n. — Courir vite. (Montbéliard.)

Ce mot figurait encore dans l'édition du dictionnaire de l'Académie en 1718.

« Toute la cour *drille* vers la Guienne. » (Scarron.)

Drouille, s. f. — Femme de mauvaise vie. Matière fécale liquide.

Ce mot vient encore à l'appui de cette observation que la terminaison *ouille* est péjorative, c'est-à-dire qu'elle indique un défaut : vadr*ouille*, varp*ouille*, etc., terme d'argot.

Drouillotter, courir la gueuse.

Drouille est le même mot vraisemblablement que *drille.* Ne dit-on pas une *coureuse?* Or *driller* signifie courir.

Druesse, s. f. — Fumier, gadoue qu'on met au pied des plantes pour les faire pousser *dru.*

Etym. : En piémontais, *dru*, fertile ; génois, *drus*, dense ; provençal, *drut;* bas latin, *drudus.*

Druesse s'emploie encore pour exprimer la fécondité du sol. Ainsi on dira d'une terre affaiblie, usée, « qu'elle a perdu sa *druesse.* »

Druaie, dans le patois de Montbéliard, signifie les ordures qui restent au fond d'un nid abandonné. C'est le même sens que ci-dessus.

Druger, v. n. — Sauter, bondir, cabrioler. (Jura.)

Druge, en breton, badin, enjoué.

Radical : *Dru*, fort, vif. (Voir *Adrugeons.*)

Druge a signifié, en vieux français, vacarme, bruit.

> « Leurs grands cris, leur horrible *druge*
> Semble le meschief du déluge..... »
> (Guillaume Guiart.)

Duvet, s. m. — Edredon. C'est le couvre-pied fait avec du *duvet*.

On sait qu'*édredon* signifie la plume de cette espèce d'oie appelée l'*eider*, qu'on prononce en allemand *edre*.

Le *duvet* d'un lit est formé des petites plumes du ventre de l'oie.

E

Eau-bénitier, s. m. — Bénitier.

On a dit primitivement *eau-bénitier*, et plus tard *bénitier*, par abréviation.

« Toute la chapelle, à savoir une croix, un calice, un *eau beneystier*, etc... » (Inventaire du palais Granvelle, 1607.)

Eauveu, adj. — Humide, qui retient l'eau.

En patois on dit *aivu*. (Montbéliard.) Le Poitevin a *aiveux* dans le même sens.

Etym. : *Ave,* eau ; vieux français, *aive*.

Ebauche, s. f. — Ce qui sert de plafond aux granges. « Un plancher qui n'est qu'*ébauché*. »

Etym. : Il y a un radical *bauche* qui a le sens de mortier et qui a formé *ébaucher*, tirer de la *bauche*, donner une forme.

Eble, s. f. — Nom d'une plante, *Sambucus Ebulus*, L. C'est l'Hièble du dictionnaire de l'Académie.

Etym. : Latin : *Ebulum*.

Ebluette, s. f. — Eblouissement, étincelles. « Avoir les ébluettes » signifie « avoir un éblouissement. »

Le mot *bluette*, dans l'Académie, a le même sens: En Normandie, *beluette;* vieux français, *bluetter*, lancer des étincelles.

Berlue, *avoir la berlue* a le même radical, c'est voir des étincelles ; n'y voir que du feu.

Etym. : Provençal, *beluga;* vieux français, *esblauir*, faire voir bleu ou *bluet.*

Ebretinguer, v. a. — Abasourdir.

Ecaffé, *écaflé*, adj. — Ecrasé.

Radical : *Couffe (coufle)*, *é-caffé*, sorti de sa *caffe;* on dit aussi *écoflé*, sorti de sa *coufle.*

Littré a « *écaffer,* terme de vannier, partager l'osier en deux dans le sens de son épaisseur. »

Le dictionnaire de Roquefort donne aussi ce dernier sens.

Vieux français : *Escacher, écacher.*

Ecalvarger, v. a. — Répandre tout au travers. Même sens qu'*écampourer.*

Ecamboiner, v. n. — Ouvrir largement, élargir. (Montbéliard.)

Le patois dit *écaboinai*, ce qui laisse supposer le radical *cabone*, caverne; *écamboinai* serait donc comme *écaverner*, ouvrir au large comme une caverne.

Ecampiller, v. a. — Même sens : éparpiller.

Catalan : *Escampar.* « La poudre d'*escampette.* »

Ecampourer, v. a. — Même sens que les précédents.

Etym. : Répandre *per campos*, à travers champs. *Echampourer.*

Dans le patois de la Haute-Saône, on dit *écamfoussi* qui, francisé, ferait *écamfousser.*

Un autre verbe de même signification existe encore dans les mêmes localités, c'est *écapoigi.*

Il y a, comme on le voit, un véritable luxe d'expressions pour cette action d'éparpiller.

Ecarasse, s. f. — Carde.

Ecarasser, v. a. — Carder.

On disait autrefois *escarde*, *écard.*

Ecarpiller, v. a. — Eparpiller, répandre.

Est usité aussi en Normandie.

Ecatriller, v. a. — Ecarter. « *Ecatriller* les jambes. »

Ecarquiller les jambes est dans le dictionnaire de l'Académie.

Ecatriller est une forme d'*écartiller,* vieux mot français fort usité jadis.

Etym. : *Ecartiller* ou *écarquiller* a la même racine qu'*écarteler* dont il diffère peu du reste. C'est tirer ou ouvrir avec exagération, de façon à « fendre l'objet en quatre. » Le radical est *quater,* quatre.

Echaille, s. f. — Echarde. C'est le même mot sous une forme dialectale.

Etym. : Italien, *scardo*, chardon; latin, *carduus.* Le piquant du chardon entre aisément dans la chair.

Il ne faut pas s'étonner de voir l'*r* de *scardo* changée en *l* dans *échaille.* Le fait est fréquent. Exemple : *fragrare* qui a fait f*l*airer.

Echaille se dit aussi d'un morceau de bois qui n'est pas coupé net. C'est donc aussi un synonyme d'*ételle.*

Vieux français : *Echalier*, clôture faite de morceaux de bois, de pieux ou de branches.

Echailler ou *échauler*, v. a. — Enlever la peau des noix et des noisettes.

Même mot sous une autre forme qu'*écailler* et *écaler*, enlever l'*écale* des noix, l'enveloppe qui couvre la coquille.

Echailler, en Comté, a le sens d'enlever non pas l'enveloppe de la coque, mais la peau de la noix.

Ecaler a fait *échaler*, *échailler*. *Ecaille* est le même mot que *écale*, de l'allemand *skale (escale)*. Italien, *scaglia*.

Echarbouton, s. m. — Nœud, embrouillement de fil.

Le Génevois dit *écharboter*, embrouiller un écheveau de fil.

Richelet donne *encharboté* pour em*barrassé*, et Rabelais *escharbotter* pour remuer, agiter :

« En attendant graisler les chataignes, escript au foyer avec un long baston, brulé d'ung bout, dont on *escharbotte* le feu. »

Encharboté, dans le dictionnaire de Roquefort (langue romane), signifie embarrassé, brouillé, sans ordre.

Echarvet, s. m. — Grappe de raisin égrenée; ce qui reste au sortir du pressoir.

« Maigre comme un écharvet. »

Le vieux mot français *eschevi* veut dire maigre.

Echaulon, s. m. — Noix fraîche. La noix qui a encore son *écale*. (Voir *échailler*.)

Vieux français : *Calon*, *chalon*, noix.

Echenée, s. f. — Conduit en bois ou en métal pour faire écouler l'eau.

Même mot que *échenal* sous une autre forme, ou *écheneau*, *chêneau*, *chenal*, *chênette*.

Vieux français : *Echaux*.

Echepper, v. a. — Laver le linge à grande eau pour enlever le savon. (Montbéliard.)

Vieux français : *Eschopper*, battre, frapper.

* **Echevette**, s. f. — Echeveau.

Le Génevois dit aussi échevette. « *Echarboter* une échevette, » embrouiller un écheveau.

Echine (de bois), s. f. — Une grosse bûche. (Montbéliard.)

Echogie, s. f. — Courant d'air froid entrant par une porte. (Montbéliard.)

Ecofler, v. a. — Ecraser. Se dit surtout des fruits ou des légumes qui ont une *coufle,* une pulpe. (Voyez *écaffé, éclafé.*)

Vieux français : *Eclaffer,* éclater, fendre.

Ecot, s. m. — Tuyau qu'on trouve sur le corps des jeunes poulets quand on les plume. C'est à proprement parler le rudiment non encore développé de la plume qu'on brûle en faisant flamber la volaille, avant de la rôtir.

Ce mot est analogue à celui d'*écot*, terme d'eaux et forêts, signifiant tronc, rejeton d'arbre, et qui a donné lieu à notre proverbe comtois : « Sec ou maigre comme un écot. »

Dans ce sens forestier, *écot* est français.

Etym. : Espagnol, *escoto;* suédois, *skate;* allemand mod., *schiessen*, pousser des rejetons. La plume imparfaite du poulet est assimilée à un rejet, à une pousse.

Le Génevois emploie *écot* dans le sens de brindille de bois sec.

Ecouener, v. a. — Sarcler. Ecobuer, enlever la peau, la *couenne* de la terre.

Ecrafouiller ou *écafouiller*, v. a. — Ecraser.

L'Académie a *écarbouiller*. En champenois *écrabouiller.*

L'origine serait un vieux mot *garbouil* ou bien le latin *excarbunculare*, réduire en charbon, en menus morceaux. Ce sens est indiqué par le mot belge *scrabouilles* qui désigne la poussière de charbon, les scories pulvérisées.

Ecrepi, adj. — Ressemblant. S'emploie dans cette expression : « C'est son père tout *écrepi*, » pour dire d'un enfant qu'il est le vivant portrait de son auteur.

Ecressi-e, adj. — Maigre, efflanqué.

Un enfant « écressi, » malingre.

On dira d'une écriture maigre et allongée qu'elle est « écressie. »

Etym. : *Ex grossus*, qui diminue, qui est dégrossi, amaigri. Le mot patois (Haute-Saône) *égrochi*, dégrossi, accentue cette étymologie. Dans le patois de Montbéliard, on a, comme abréviation de ce mot, *écrit*.

Vieux français : *Cresse* pour graisse; *écressi*, *égraissé*, synonyme de dé*graissé*.

Ecrignaule, s. m. — Maigrelet, avorton.

Dans le patois de Montbéliard, *écrignaule* est le nom de la pie-grièche.

Voyez *Creuiole* qui est le même mot avec le suffixe *é*; *écreuiole, escreuiole*.

Ecuit, *écuire*, part. pas. — « Etre écuit » signifie avoir certaines parties de la peau enflammées, comme les ont les enfants trop gras, dans les plis des cuisses ou du postérieur.

Ce mot s'emploie à Genève concurremment avec *écuissoté*, qui a un sens analogue. Ainsi l'on dit s'*écuissotter* par une longue marche. De fait, c'est généralement au pli des cuisses et de l'aine qu'on est *écuit*.

Etym. : Languedoc, *escoï;* bas breton, *scuisa* ou *scouisa*, être las, fatigué.

Ecuire ayant aussi le sens d'écorcher, le mot vient probablement d'*excoriare*, qui a fait anciennement *escoirer*.

Efraser, v. a. — Emietter, écraser.

Ce verbe a aussi un fréquentatif *éfrasiller*.

Fraisa, miette. (Suisse romande.)

Le dictionnaire de Roquefort donne *éfracer* dans le même sens.

Etym. : Latin, *fressus* de *frendere*, casser, écraser, mettre en miettes.

Egouttiot, s. m. — L'instrument de bois en forme de pelle avec lequel on vide les bateaux.

Vient d'*égoutter*.

Egralir (s'), v. p. — Se disjoindre, se détendre.

Se dit particulièrement des douves d'un tonneau qui se séparent lorsqu'elles sont sèches.

Egrali ou *égreli* a le même sens et la même étymologie que *grêle*, *gracilis*, mince, par opposition avec le gonflement que subit le bois lorsqu'il est mouillé.

Le bois sec se retire et par suite le tonneau se disjoint, se dessèche.

L'abbé Dartois donne pour étymologie *gré*, *grélot* de *graal*, vase. S'*égralir*, se détendre comme font les vaisseaux de bois.

Vieux français : *Aigrailir*, affaiblir, diminuer; berrichon, *aigreli*, transi de froid (resserré).

On dit aussi au figuré *égreli* pour amaigri par la maladie. (Montbéliard.)

Nous trouvons dans le dictionnaire de Littré un mot qui ne se rencontre pas dans le dictionnaire de l'Académie et qui a le même sens que *s'égralir*, c'est ÉBAROUIR.

Elabrer (s'), v. p. — Etendre trop les bras. Se dit d'une personne qui se hausse les bras en l'air pour accrocher ou décrocher quelque chose. « Vous allez vous faire du mal à vous *élabrer* ainsi. »

Délabrer, dont la forme se rapproche de ce terme, n'a pas encore trouvé son étymologiste.

Vieux français : *Elambri*, flasque, efflanqué.

Latin : *Lamberare*, déchirer, qui a fait *lambel*, lambeau.

Dans le patois de Montbéliard, *élambresse* se dit de la déchirure d'une étoffe. On dit aussi *élambrenesse*.

S'élabrer voudrait donc dire se déchirer.

Eleucher, v. a. — Déchirer, effilocher, disloquer, écarteler.

Dans les environs de Montbéliard, *éleuché* ou *éleutché* veut dire aussi, sans doute métaphoriquement, éreinté, battu. « Il est sorti tout *éleuché* de la bataille. »

Etym. : Vieux français, *Eslocher*, arracher; *eslocher*, *elochier*, ébranler, secouer. *Elocare* comme disloquer.

Emaier (s'), v. p. — S'étonner, s'émouvoir.

Un de nos proverbes comtois dit : « On ne doit jamais *s'émaier* que quand on voit sa tête devant ses pieds. »

Etym. : Provençal, *Esmaiar* qui a fait *esmoyer*, et le substantif *émoi*.

« Dites li ne *s'esmait* ne que je *m'esmoi*. » Aujourd'hui on dit *s'émouvoir*.

Au XIIIe siècle :

Li vilains dist en son proverbe
Que de grant folie *s'esmaie*
Qui bien acroit et rien ne paie.

Dans le proverbe de *Seneke le philosophe*, on lit : « Ne t'*esmaie* si un sos t'aprent; bon est li sens où l'on le preingne. »

Embaudriller, v. a. — Salir avec une matière colorante, barbouiller.

Emberge, s. f. — L'endroit où l'on rentre les herbages. Même sens et même racine que abergement, hébergement, qui a formé le nom de plusieurs villages de la Comté.

« L'Abergement du Navois, l'Abergement Sainte-Marie, etc. »

Emberguer, dans le vieux français, signifiait couvrir, mettre à l'abri.

Etym. : Latin, *apricari*, abriter.

Embilecoqué, adj. — A demi ivre, étourdi par les fumées du vin. (Montbéliard.)

C'est une forme du vieux mot *emberlicoquer*, couvrir la tête ou se coiffer d'une idée. On a dit aussi *embrelicoquer*.

On trouve dans ce mot le radical *berlue*, *berlu*, *huluberlu*

et *coque,* capuchon. Se coiffer d'idées extravagantes comme d'un capuchon.

Embosser, v. a. — Remplir une *bosse* avec l'entonnoir.
On dit aussi *embusser*.
Etym. : Vieux français, *embout*, *embut*, entonnoir.

Embouaille, s. f. — Epouvantail, mannequin pour effrayer les oiseaux.

Embouchillé, part. pas. pris adjectiv. — Embrouillé, emmêlé. Se dit particulièrement d'un écheveau de fil.
Même sens qu'*enquepillé*.
Etym. : Fréquentatif d'*emboucler*, vieux mot qui signifiait serrer, attacher avec une boucle.

Embouchure, s. f. — Baisure du pain ou du gâteau.

Embruer ou *Ambruer*, v. a. — Mettre en mouvement, mettre en train, a pour corrélatif *débruer* qui signifie arrêter. *Embruer*, mettre en branle.
Commencer à sonner une cloche. On dit aussi « embrayer. »
Dans Littré, *embrayer* a un sens analogue à *embruer*.
S'embruer, c'est se mettre en train, prendre son essor, son élan.
Etym. : Le *B* est peut-être ici purement euphonique et ce verbe aurait le sens de « en-ruer, » mettre dans le chemin, dans le sillon, dans la raie, ou *rue, ruga* (latin).
Bas latin : *Ampruare*, faire mouvoir rapidement.
Grec : βρύω, je jette, je pousse. (Voir *Bruants*)

Emicheloquer, v. a. — Déchirer en morceaux, effilocher. (Haute montagne.)

Emmachurer, v. a. — Même sens que *machurer* (Voir ce mot.)

Emmiouler, v. a. — Amadouer, séduire, enjôler.

La racine est *miel;* c'est évidemment une forme d'*emmieller.*

O muse, je t'invoque : emmielle-moi le bec!
(Math. Régnier.)

Emorcander, v. a. — Frapper violemment, blesser. (Montbéliard.)

Empâturer (s'), v. pr. — S'embarrasser les jambes dans quelque chose.

Empâturer, littéralement, a le sens de mettre des liens aux pieds d'un cheval ou d'une bête quelconque pour l'empêcher d'aller *pâturer* trop loin.

Dans certaines localités de Franche-Comté, on appelle *péture* la corde avec laquelle on attache les bêtes qui paissent.

Empêche, s. m. — Empêchement, obstacle. (Montbéliard.)
C'est une abréviation d'empêchement.

Empiquer, v. a. — Fixer quelque chose au moyen d'une pointe, d'une épingle.

Vieux français : *Empiquer*, empaler.

Emprêter, v. a. — Emprunter.

Etym. : *Impræstare*, prêter. Berry, *enprêter*, *empreuter*; vieux français, *emprest*. Les deux sens de *prêter* et d'*emprunter* se sont toujours substitués l'un à l'autre. En italien, la confusion est la même, *inprontar* signifie prêter et emprunter.

La raison de ce fait est sans doute dans l'analogie des formes primitives *in-præstare* et *improntare* (*promutuare*). (Littré.)

* **Enchâtre**, s. m. — Couvercle qui se lève sur une espèce de niche dans un mur, caisse où l'on met la graine.

Même origine que le verbe *encastrer*. Littré définit *encastrer :* terme de construction, pièce servant à encastrer.

Etym. : Provençal, *encastrar;* allemand, *kasten*, coffre.

La racine, comme on le voit, offre le sens du mot comtois *enchâtre*. Vieux français, *Chètron*, caisse, tiroir.

Dans le patois de Montbéliard, on appelle la caisse à graines *entretchêtre.*

Encroître, v. imp. — Eprouver de la peine. (Montbéliard.)

Encronner, v. a. — Faire un cran. (Montbéliard.)

Encroûter, v. a. — Encrotter, enterrer. (Montbéliard.)
Vieux français : *Encroûter,* creuser ; *crot,* creux.

Endorler, v. a. et n. — Etourdir. Etre étourdi après avoir tourné sur place. (Voir Endorver.)

Endorver, v. a. — Occasionner des étourdissements.
On attribue cette action à la *dorve* (*Ranunculus flammula,* L.), une espèce de renoncule qui est nuisible aux bestiaux.

Endouiller, v. a. — Donner mal au cœur, provoquer des nausées. (Montbéliard.)

Endroit (à l'). — Signifie à l'exposition du soleil, au midi, tandis que à *l'envers* signifie à l'exposition du nord.
Cette expression est très rationnelle, puisque le sens littéral étant *in directo,* en droit. « L'en droit » par excellence, c'est ce qui fait face au soleil ; les autres *en droits* ne sont que relatifs, eu égard à certains objets ou à certains lieux.
On dit en Franche-Comté : « Cet arbre a cru à l'en droit, » c'est-à-dire à l'exposition du soleil ; ou bien « à l'envers, » au nord.

Enencrer, v. a. — Tacher d'encre. (Montbéliard.)

Enfantomé. — Ennuyé, assombri. Se dit de quelqu'un qui a la tête pleine de soucis, d'*imaginations,* c'est-à-dire de fantômes (*phantasma*). C'est dans le même sens qu'on dit : « Se faire des fantômes, » des idées noires.
Etym. : *Enfantomé* signifie littéralement « ensorcelé. » Il se trouve avec ce sens dans le vieux langage.

Enfariné (l'), adj. pris substantiv. — Nom d'un cépage.

Enficher, v. a. — Exciter une personne contre une autre, l'indisposer. (Jura.)

Enfle, adj. *enflé*. — « Il est tout enfle. » (Voir Bourrenfle.)
Etym. : *Inflatus* (latin).

Enfonçure, s. f. — Terme de bâtiment; évidement. (Ordonnance de la cité royale de Besançon.)

Enfondré, s. m. — Résidu, fond de bouteille. (Montbéliard.)
Ce qui est dans le fond, *en-fondré*.

Enfouiner, v. a. — Glisser, insinuer. (Montbéliard.)
Radical : *Fouine*. Glisser adroitement comme la fouine.

Engagère, s. f. — Engagement. « Avoir un domaine par engagère. »
Edit de 1618 : « Rentes engagères. » Le contrat s'appelait *engagerie*.
« Par un arrêt du conseil de Louis XVI en date du 12 janvier 1777, on fit droit aux réclamations des Laubespin en leur accordant, comme indemnité, l'*engagère* pour 30 ans des revenus de la principauté des Dombes. » (Notice sur Charles-Achille de Laubespin, par M. Lionel DE LAUBESPIN (Société d'Emul. du Doubs, 1878.)

Engaîner, (s'), v. pr. — S'enfoncer dans quelque chose. « S'engainer dans sa chemise. » Au figuré on dit : *S'engaîner* dans une mauvaise affaire. « Voilà une affaire mal engaînée, » mal commencée.
Etym. : La racine est gaîne; *vagina* (latin), fourreau. On sait que le *v* se change volontiers en *g*. La forme primitive du mot a dû être *gagne* (gaigne, *gaîne*).

Engamosser, v. a. — Barbouiller, salir. (Montbéliard.)
Etym. : Peut-être barbouiller de lie de raisin, de *gamay*. (Voir ce mot.)

Englauder, v. a. — Tromper, duper. Un *Glaude* ou *Claude* est un niais. (Voir *Iodot.*)

Engouliron, s. m. — Entonnoir. Un chemin en *engouliron* se dit d'un de ces chemins de montagne en lacets qui descendent au fond de la vallée, comme dans un entonnoir.

Etym. : *Engoulé* signifiait autrefois rangé, disposé autour d'une ouverture. Latin, *gula,* gueule, gouffre.

Engueneler, v. a. — Produire la constipation par l'accumulation dans les intestins de noyaux de cerises ou de pépins de raisins. (Montbéliard.)

En patois, *guené* signifie noyau ; de là *engueneler.*

Enguer (s'), v. p. — S'aggraver, se propager. « La maladie s'enguë, » devient plus générale et plus grave.

Etym. : Latin, *acutus,* aigu ; *acuere*, rendre aigu.

Engugner, v. a. — Bosseler. (Montbéliard.)

De *gugne*, bosse. (Voir ce mot.)

Enlessiver, *enlissiver,* v. n. — Mettre le linge à la lessive.

Enoucher (s'), v. pr. — S'engouer, s'étrangler quand les aliments ou les liquides vont dans les voies respiratoires.

Le Génevois *s'ennosser* nous met sur la voie de l'étymologie, s'embarrasser le gosier d'un *os.* S'en-*ocher ,* s'en *oucher.* Languedocien, *enossar.*

Dans d'autres localités de Franche-Comté, on dit *s'étouper*, du radical germanique *stop*, bouchon, ou *d'étoupes*, le fil du chanvre qui est employé fréquemment à boucher des trous ou des fissures.

Etym. : Vieux français, *énosser*, étrangler, casser les os.

Et se la male mort l'*enosse*
Bien le convoi jusqu'à la fosse.
(Roman de *La rose.*)

Enquepillé ou *équepillé,* adj. — Emmêlé. « Des cheveux ou un écheveau enquepillé. »

Etym. : Radical espagnol, *copo,* flocon. Le verbe *déquepiller,* effilocher, existe dans le patois de la Haute-Saône.

Enreutchener, v. a. — Enrouer, enrhumer. (Montbéliard.)

Vieux français : *Enraucher;* latin, *raucus*, rauque (qui rend la voix rauque).

Enrisoulé, part. adj. — Qui a envie de rire, qui rit à propos de tout.

« Je ne sais ce qu'elle a aujourd'hui, elle est tout *enrisoulée.* »

Il est fâcheux que ce mot expressif et gracieux ne soit pas entré dans la langue usuelle. Il exprime une idée qui n'a pas d'expression en français.

Vieux français : *Enrisé* avait le même sens.

Ensaigner, v. a. — Ensanglanter. « Il est tout ensaigné. »

Entemis, *entremi* ou *enquemi,* adj. — Engourdi; avoir des fourmillements dans un membre.

« Avoir le pied enquemi. » On dit aussi dans le même sens « avoir les « fourmis » dans la main, dans le bras. »

Etym.: Catalan, *entumir;* espagnol, *se entumir,* s'engourdir.

Vieux français : *Antomi* ou *entomi,* engourdi, endormi.

Entrape, adj. — Embarrassé, *entravé.* (Montbéliard.)

C'est encore un exemple d'adjectifs en *e* muet au lieu d'*é* fermé.

Etym. : *Entrape* pour *entrave ;* de *trabes*, poutre, parce que l'entrave des bestiaux consiste à leur attacher au pied et par le milieu un long morceau de bois qu'ils peuvent traîner, mais qui les empêche de traverser les barrières ou les portes.

Entraper, v. a. — Empêtrer, embarrasser, entraver.

On sait que le *v* et le *p* se substituent fréquemment l'un à l'autre.

Entrebochure, s. f. — Terme d'architecture; pièce de bois formant chevète. (Ordon. de la cité royale de Besançon.)

Entremi, préposition. — Entre, au milieu, parmi.

Etym. : *Intra medium;* même formation que *parmi : per medium.*

Vieux mot français.

Entrioler, v. a. — Séduire, enguirlander.

Riole veut dire conte, plaisanterie.

Entrôler, v. n. — C'est, dans les jeux d'enfants, l'action de déterminer celui qui doit être le patient : celui qui doit l'*être*, comme ils disent. Ainsi on *entrôle* avant de commencer la ronde pour savoir qui sera au milieu.

Il y a de nombreuses formules d'*entrôlements*. Ce sont d'ordinaire des mots enfilés les uns au bout des autres sans raison, sinon sans rimes. Ainsi :

Uni, unelle,
Berribon, berribelle,
Sicandi, sicandelle,
Si boyard — trou.

—

Pimpon ni caille
Le roi des papillons,
En se faisant la barbe,
Se coupa le menton.

—

Une poule sur un mur,
Picotait du pain dur,
Picotin, picota,
Lève la queue et s'en va.

Etym. : Peut-être *entrôler* est-il le même mot qu'*enrôler*.

Nous notons simplement à titre de curiosité qu'en argot *entroller* signifie voler, et *entrollement* vol. Italien, *travolare*, voler, fuir.

Dans les provincialismes génevois, nous trouvons avec le même sens *emprôger*, qui n'est pas sans une certaine analogie avec le mot comtois.

Le Jurassien dit *entroner;* on sait que l'*n* se substitue facilement à *l*.

Envelle, s. m. — Goûter de dames, *lunch*. (Montbéliard.)

Enver, s. m. — Furoncle, clou, mal blanc au doigt.

La racine, comme *en-viron*, est *virer*, tourner, *vire*, anneau, d'où *virole*.

Un *enver* serait le mal qui « entoure le doigt comme un anneau. »

Ce mot est usité aussi à Genève.

Dans le Jura, on dit « une vire » pour un mal blanc, un panaris.

Peut-être le latin *virus*, poison ; venin n'est-il pas étranger à l'étymologie de ce mot.

Enviecheler, v. a. — Mettre dans un tonneau. (Montbéliard.)

Vaiché, en patois, signifie tonneau.

Etym. : Vaisseau, vaissel. On dit *enviecheler* (*envaisseler*), mettre dans un tonneau, comme *embosser* mettre dans une *bosse*.

Environ, s. m. — Grosse vrille, tarière, foret.

Radical : *Virer*, tourner ; *in-virare*.

Envoiler (s'), v. imp. — Le feu *s'envoile*. Cette expression s'emploie pour dire que le feu se développe dans un incendie. Sans doute s'étend, se gonfle comme une *voile* dans la direction du vent.

Epafourer, v. a. — « S'épafourer de rire. »

Du dictionnaire de 1755, tombé en désuétude.

* **Epar**, s. m. — Morceau de bois qui en relie deux autres.

C'est le même mot qu'*espar* que Littré définit : « Terme de marine. Longue pièce de sapin dont on fait de petits mats, des bouts-dehors, des vergues, etc... »

Le radical *sparren* (allemand), chevron, se rapproche plutôt du sens comtois.

Vieux français : *Esparre*, barre.

Epenoches, s. f. — Epinards.

Vieux français : *Epinoche.*

Etym. : Latin, *spinacium ;* anglais, *spinage.*

Eparasser (s'), v. pr.— Bailler, s'étendre avant de s'éveiller.

Etym. : Comme *s'éparesser*, secouer la paresse.

Epétrosser (s'), v. pr. — Se fâcher. Terme usité dans la montagne.

Pétrou, en patois de la même région, signifie prompt, facile à se mettre en colère.

Epingles. — « Avoir les épingles. » Se dit quand on a le pied ou la main engourdis et qu'on y éprouve des picotements.

Même sens qu'*entremi*, *enquemi*, ou « avoir des fourmis. »

Du dictionnaire de 1755 ; tombé en désuétude.

Epousse, s. f. — Mouvement brusque, d'effroi. « Il s'est sauvé d'une belle épousse. »

C'est peut-être une corruption du vieux mot *escousse*, élan, « prendre son escousse. »

Vieux français : *S'espourir*, avoir peur, s'effrayer; de *pour*, peur.

Vieux français : *S'épouffer,* s'esquiver, se sauver.

Ernas. — Dans cette expression : « Avoir les ernas, » maux de reins. (Haute montagne.)

Radical : *Rhena*, reins.

Equeutrer, v. a. — Elargir, évaser. (Montbéliard.)

Equevilles, s. f. pl. — Balayures, immondices.

Vieux français : *Esquevilles*, *escouvilles*, *escouvyes ;* bas latin, *scobillæ.*

Racine : *Scopa* qui aura fait *scova*, *escova*, *escovilla.* D'où *écouvillon* pour nettoyer le canon ou le four.

Ecouville est le nom du petit balai des maréchaux ferrants.

Equevilles a fourni le verbe *équeviller* qui a le sens de balayer, et au figuré chasser les importuns.

Etym. : Grec, σκυβαλιζειν, balayer, σκυβαλον, balayure; vieux français, *escoube*, balai; bas breton, *scubellen.*

« Ne leur permettra bruller pailles, *esquevilles*, ny aultres immondices esdictes maisons. » (Police de la peste, Besançon, 1568.)

Esquille, fragment d'os, est sans doute le même mot.

Equisser, v. a. — Lancer de l'eau avec une seringue, éclabousser. (Montbéliard.)

Le radical patois est *équisse*, seringue. On donne aussi ce nom à l'angélique sauvage dont les tiges creuses servent aux enfants à fabriquer une espèce de seringue.

Erité, s. m. — Courtilière. (Montbéliard.)

Même mot que *arote*, aridelle.

Ermiture, s. f. — Terrain en friche, abandonné. (Jura.)

Etym. : *Ermite*, *ermitage*, lieu désert.

Vieux français : *Erme*, *ermes*, *hermes*, *herme*, terres en friche ; grec, ερεμος, désert.

Escrin ou *escringuigné*, s. m. — Grand, sec, chétif. (Jura.) (Voir *Ecrignaule.*)

Essourdriller, v. a. — Assourdir. « Ce bruit m'essourdrille. »

Dictionnaire de 1755; n'est plus usité.

C'est évidemment une forme fréquentative d'assourdir, *essourdir*.

Essouriller, Jura, *Souriller,* v. n. — Ecouter aux portes.

Dans le patois berrichon *essouriller* a ce même sens.

Essoriller, dans l'Académie, veut dire couper les oreilles.

Essuer, v. a. — Essuyer. (Montbéliard.)

Vieux français : *Essuer*. C'est la forme primitive d'essuyer.

Racine : non pas *exsuccare*, enlever le suc, mais *ex-sudere*, *e-suer*, *ex-suer*, ne plus suer, empêcher de suer.

On a dû l'employer primitivement avec « faire, » « faire essuer. »

Etanche, s. f. — Petit barrage que font les enfants dans les ruisseaux avec de la boue ou du sable. (Montbéliard.)

Etym. : *Etancher*, dessécher. L'adjectif *étanche*, dans Littré, se dit de tout ce qui retient les liquides. *Etancher* a le sens d'éteindre, dessécher.

Latin : *Extinguere*, *extinguer*, *estincher*, *estancher* nous semble la filière de ce mot qui a fait éteindre et étancher. *Ex-stinguere*, ôter, enlever, en appuyant comme on fait pour extraire le liquide d'un linge ou d'une éponge.

* **Etelles**, s. f. — Eclats de bois.

Etym. : *Hastella*, *hastula*, petit bâton qui a fait *haste*, broche, et *attelle* en chirurgie. Bas latin, *astalia*, *astella*; vieux français, *astèle*, *estelle*, *esteiles*, *esteilles*, *astilles*.

Ce mot *ételles* est usité aussi en Lorraine et en Savoie. Le Normand dit *attelle*.

« Li lances volent en *astèles*. »
(Roman du *Renart*.)

« Ils ne permettront aucun établissement de chantier de sabotiers, aucuns tas de copeaux dit communément *ételles*. » (Ordonn. des forêts, avril 1776, pour l'exploitation de Chailluz.)

Eteller, v. a. — Mettre des attelles à un membre cassé.

Etoules ou *étroubles*, s. m. — Chaume coupé.

C'est la forme dialectale du mot français *éteule*, autrefois *esteule*, *estouble*.

Etym. : Provençal, *estobla*, de la racine latine *stipula*, paille.

Car il pert assez à l'*esteule*
Que bons n'est mie li espis.

Car il apparaît assez à la paille que l'épi ne vaut rien (Fabliaux, XIIIe siècle.)

On sait que le verbe *stipuler*, convenir de quelque chose, signifie étymologiquement « contracter par la paille. » Chez les romains, la paille rompue était le symbole du contrat.

L'*estoublage* était le droit dû au seigneur sur la paille et le chaume.

On disait aussi *esteulle*. Primitivement l'*étoule* désignait l grosse paille destinée à couvrir les maisons.

Au XIIIe siècle : « S'aucun a maison et grange à couvrir, il doit venir devant le Prouvost et devant les Esquievins et ils ly asseueront *esteulle* à couvrir. » (Charte de 1216.)

Etrossé, part. — Serré dans ses habits, être à l'étroit dans ses vêtements. (Montbéliard.)

Vieux français : *Estroissier*, raccourcir, élaguer.

Etruller (s') ou *s'entruler*, v. pr. — Ne pas se réveiller à temps, se tromper d'heure.

Etym. : Vieux français, *enturlé*, fou, lunatique.

Evargué, adj. p. — Evaporé. « C'est une évarguée » se dit d'une tête à moitié folle.

Everbé, s. m. — Commérage, cancan. (Montbéliard.)

Radical latin, *verbum*, mot, parole.

F

Failles, (Jura) *Fouailles*, s. f. pl. — Torches de paille qu'on brûle dans les feux de joie, notamment autour de la *Chevanne*. (Voir ce mot)

« Le dimanche des failles » n'est autre que le dimanche des brandons.

Etym. : Provençal, *faia*, bûche ; vieux français, *failles*,

flambeau, de *facula* ou de *focalia*; allemand, *Fakel;* breton, *fagl.*

Dans le Jura, les jeunes gens de la campagne allument des feux sur les montagnes, le soir de Noël. Ils appellent ces feux les *bourdifailles.*

Fanée, s. f. — Mauvaise farine, folle farine.

Fanfardé, adj. — Fardé. On dit dans le Jura : « Ciel pommelé et fille *fanfardée* ne sont pas de longue durée. »

Fasil ou *Fasy,* s. m. — L'*l* ne se prononce pas. Menu charbon de bois ou poussière de charbon. C'est le *Fraisil* du dictionnaire de l'Académie.

Fasy signifie *vin* dans la langue des Bons-Cousins, Charbonniers ou Carbonari.

Etym. : Vieux français, *faisil*, ordures, vidange, ce qui reste quand le charbon a été fait. Se dit de tout ce qui est menu. Même sens que *fragile*, de *frangere.*

Fau, s. m. — Le hêtre. (Voir *Foyard.*)

On dit *fau* en Normandie et dans le vieux français.

Etym. : Latin, *fagus;* grec, φηγὸς.

Nous trouvons *fou* dans un document du XIVe siècle. (Voir *Marsaule.*

Fouteau est un diminutif de la racine *fou.*

Il y a peu de mots qui aient des formes aussi variées : *fau, fauteau, fayart, fou, fouteau.*

Dans une ordonnance de Franche-Comté de 1586, nous rencontrons ce mot écrit avec le *g*, qui est la marque de son étymologie.

« Il est interdit et deffendu à tous de sur le pied parer et escorcher aucuns chesnes, pommiers, poiriers, *faugs*, et autres bois .. »

Dans un édit de 1644, nous retrouvons encore *faug.*

Faux de pré. — Mesure agraire. On disait aussi autrefois *fauchée.*

La *faux de pré* équivalait à 360 perches carrées. La perche était de 9 pieds 1/2. Actuellement la faux de pré est de 36 ares.

« Nos loons, ouctroyons et confermons... doues fauchées de prels qu'on dit Prels-Renart. » (1286. — Charte concernant l'abbaye de Montigny, Dunod.)

Faux café, s. m. — Nom de plante. *Lupinus sativus* (L.).

Fausse fraise, s. f. — La potentille fraise, *Potentilla fragaria* (Poir.).

Faux persil, s. m. — Nom de plante. C'est l'*Acthusa cynapium* de Linné.

Favée, s. f. — Nom de plante. *Berula angustifolia* (Koch.). Ce nom se donne aussi à l'*Helosciadium nodiflorum* (Koch.).

Favioles, s. m. — Haricots.

Etym. : *Faba*, fève; *fabiola*, *faviole*. Roman, *faviau*, *faviou;* dauphinois, *fiageole;* lyonnais, *fiajoule*.

A Genève, on dit *faviole* ou *faviolon*.

Faye ou *Faïe*, adj. — Coquette, caressante; se dit surtout d'une femme.

C'est sans doute le même mot que *fée*, qu'on écrivait *faïe*, ou peut-être simplement fille, qu'on prononce en patois *feille* ou *faille*. (Jura.)

A Genève, *faye* ou *fayau* se dit d'une femme singulière, originale. Ce sens indiquerait plutôt la racine *fée*.

* **Fémeline** (race). — Race de bêtes à cornes de la Haute-Saône et du Doubs.

La race *fèmeline* se caractérise par sa couleur jaune clair et par ses formes délicates.

Etym. : Femelle, *fémelin* pour féminin a le sens d'efféminé, de frêle.

Le Génevois dit *fémelin* pour signifier un tempérament de femme.

Fenillotte ou *feuillotte,* s. f. — Nom de plante. La bistorte, *Polygonum bistorta* (L.).

C'est, en médecine, un des meilleurs astringents indigènes.

Fêtiers, s. m. — Les gens invités à la fête du village. Chaque maison, ce jour là, a ses *fêtiers,* ses invités.

Feu, s. m. — Nom de plante (voir *fil*) : la Cuscute. Sans doute à cause de sa couleur jaune, tache de feu.

Feuner, v. n. — Fureter partout, de façon indiscrète.

Ce mot vient sans doute de *fouine,* comme *fureter* vient de furet qui est un animal analogue.

Feuneur, s. m. — Qui *feune*.

Fier, adj. — Aigre, acide. « Un vin fier, » un vin acide.

Etym. : *Ferus,* sauvage, désagréable.

« Tel cuyde avoir de bonnes nouvelles qui les a *fières* et désagréables. »

Nous ferons remarquer, pour expliquer cette signification un peu détournée de l'acception ordinaire, qu'*acer,* qui a fait *aigre*, a aussi en latin le sens de courageux.

Rabelais donne à une espèce de raisins le nom de *fiers*. Il nous semble que ce sens viendrait plutôt de leur acidité que du goût de figue (*ficus*) qui, selon Ménage, leur aurait valu ce nom.

Fiétons, s. m. — Gens fiers. On dit aussi *fiérots*.

Fil, 1° s. m. — Nom de plante : la Cuscute, cette herbe parasite qui s'étend sur les prés comme un tissu de *fils* déliés.

On l'appelle aussi *feu*, *teigne*, *teignasse*, *rache*.

2° *Fil* (tenir le fil). — Couler sans discontinuité, par comparaison avec l'unité du fil.

« Son sang tient le fil, » coule sans discontinuer.

3° *Fil*, s. f. — Verrue. (Montbéliard.)

Filette, s. f. — Rouet à filer.

Fille d'artichaut, s. m. — Les rejets de l'artichaut dont on se sert pour propager ce légume.

A Genève, on dit des *filleules* d'artichaut. Ce mot est usité aussi dans le Dauphiné.

Fiolet, s. m. — Bâtonnet.

C'est le morceau de bois en forme de fuseau sur une extrémité duquel frappe le joueur et qu'il s'agit d'atteindre de nouveau lorsqu'il est en l'air.

On appelle aussi ce jeu le *quênet*. (Voir ce mot.)

Les enfants crient : « *Fiolet* (ou *quênet*) est-il droit ? Non, répond-on, il est bossu comme toi. »

Finfener, v. n. — Bruire, siffler comme le bois vert qui s'enflamme ou comme l'eau qui va bouillir. (Montbéliard.)

C'est une onomatopée.

Flammer, v. n. — Flamber. (Montbéliard.)

Flaupée ou *Floppée*, s. f. — Grande quantité de choses, une foule.

C'est aussi un mot de vieil argot dans le même sens.

Fleur au loup, s. f. — L'ellébore. C'est un caustique et un poison ; de là sans doute son nom. On l'appelle aussi *rage au loup*.

Fleurier, s. m. — Drap dont on tapisse le cuveau où se fait la lessive et au fond duquel on met les cendres. — Le mot de l'Académie est *charrier*, drap de lessive contenant les cendres ou *charrée*.

Radical latin : *Fluere*, couler. C'est le linge au travers duquel coule l'eau de la lessive.

En Normandie, cette même toile s'appelle *carrier*. *Carrier* (*charrier*), l'analogie est évidente.

A Genève, *fleurier* est employé pour désigner un drap qu'on étend sur la table pendant le repas. (Glossaire génevois, 1820.) « Secouer le fleurier. »

Floutot, *floutot*, s. m. — Sifflet, flageolet, de *fluteau*, diminutif de flûte.

Foinesse ou *Foinasse*, s. f. — Nom que l'on donne à toutes les petites graminées.

Etym. : Graminées dont l'ensemble forme le *foin*.

Foirard. s. m. — Une espèce de raisin blanc.

Ce nom de cépage se trouve dans Rabelais.

Foire-franche, s. f. — Vente aux enchères.

Cette expression est surtout usitée dans la montagne.

Autrefois on appelait *foires-franches* des foires établies avec certains privilèges ou exemptions de droits. La foire de Beaucaire était une *foire-franche*, ainsi que celle de Saint-Denis et de Saint-Germain. Non-seulement les forains et les étrangers pouvaient y établir et y vendre leurs marchandises, mais encore les marchands et les fabricants qui n'avaient pas la maîtrise pouvaient y venir sans être inquiétés par les jurés de la ville.

Dans l'ancien droit coutumier, les *foires* n'étaient autre chose que des marchés qui, par exception et privilège, étaient exempts des droits que les seigneurs percevaient d'ordinaire sur toutes les transactions.

Etym. : *Forum*, place publique. *Nundinarium forum*, marché sur la place publique (Pline). *Foire* a donc eu toujours le sens de *vente*, *marché*, et même de tribunal, *forum*. On dit encore le *forum* pour le tribunal. C'est de là que vient l'expression philosophique le *for* intérieur, tribunal intime pour désigner la conscience.

* **Foirolle**, s. f. — Littré : « Un des noms vulgaires de la « mercuriale annuelle, » *Mercurialis annua* (L.). « Etym. : *Foirer*. »

En Franche-Comté, on donne encore à cette plante le nom de *Bai blanc*.

Folle, s. f. — Nom de plante : l'arroche des jardins, *Atri-*

plex hortensis (L.). On dit aussi quelquefois *folle fanouse* pour désigner l'arroche des prés, qui est une mauvaise herbe.

Le dictionnaire de Littré donne le nom de Folle blanche à un cépage célèbre des eaux-de-vie de Cognac, dans les Charentes et dans le Gers.

Dans d'autres pays, on appelle encore l'arroche des jardins *Follette*, Belle-Dame, Prude-Femme, Irible, etc.

Follemot, s. m. — Flocon, duvet, cendre de papier brûlé.

De *fol*, léger, fou, poil *follet*.

Fondrée, s. f. — Fonds d'herbes, herbe épaisse.

Quand l'année a été trop pluvieuse, on dit : « Les herbes sont hautes, mais il n'y a pas de *fondrée*. »

Racine : L'italien, *fodero*, *fourrage*, et le vieux mot français *feurre*, paille, blé ont la même origine.

* **Fonger**, v. n. — Se dit du papier non collé qui boit l'encre.

« Papier fongeant, » papier brouillard.

Etym. : *Fungus*, champignon, végétation spongieuse.

« Il est interdit à tous officiers et ministres de justice, etc., de se servir aux expéditions de justice de papier *fongeant* et qui ne soit bien et deüement encolé. » (Edit de Franche-Comté, 4 février 1621.)

Fontaine des oiseaux, s. f. — Nom de plante. (Voir *Bénitier*.)

Fontenis, s. m. — Grande flaque d'eau dans les prés au bord des rivières, notamment de l'Ognon. Lieux marécageux.

Etym. : Petite fontaine.

Vieux français.

Fosser, v. a. — « Fosser un lit, » le border.

Etym. : Latin, *fodere*, fouir, enfouir, cacher les draps e les couvertures comme dans une fosse.

A Montbéliard, on dit *fasser*. Vieux français, *faisse*, bande

de toile; *faisser*, poser des bandes de toile pour faire un pansement.

* **Fossoir** ou *fossou*, *fessou*, *vessou*, s. m. — Espèce de houe pour travailler les vignes.

« Journées de vingt et ung hommes vignerons..... que Jaiques Soichard, besajeur de la cité, a mené ès plantz de Charmont et Arennes, pour iceulx faict du tier et dernier copt de *fessoul*. » (Compte de 1527.)

En génevois, on dit *fossoir* ou *foussoir;* en provençal, *fussor*.

Racine : *Fodere* (fouir), supin, *fossum*, a formé *fossoyer*, faire une fosse.

En Comté, on dit faire des *fosses* dans les vignes, pour les recoucher.

Fouetrer (se), v. pr. — Se gorger de nourriture. (Montbéliard.)

Etym. : Allemand, *Futter*, doublure. *Fouetrer*, signifiait se doubler; « se *fouetrer* la panse. »

Ce mot peut aussi venir de *feutrer*, garnir de feutre, de bourre; il serait alors synonyme de bourrer, se bourrer.

Fougne, s. f. — Espèce de trident, de fourchette ou harpon emmanché au bout d'une longue perche et avec laquelle on pique la truite et les gros poissons dans les eaux claires.

Le verbe *fougner* signifie pêcher à la *fougne*.

Vieux français : *Foynne*.

Dans certains pays, on appelle cet instrument de pêche, cette fourche, *foène* ou *fouane* dont le verbe est *foéner*. Dans d'autres contrées, on prononce *foine*, et l'on désigne sous ce nom une fourche à trois dents pour charger le fumier.

Foinette est aussi usité dans un sens analogue et indique une fourche à remuer le foin. Le mot français, académique, est *fouine*, fourche, trident servant à faner et à prendre des poissons.

Etym. : Latin, *fuscina*, trident, qui a fait *fusne*, d'où *foène*,

fouine et notre *fougne*. *Fouinette* (Diction. Roquefort), petite fourche.

En italien, *fognare*, signifiant « écarter l'eau, » donne une étymologie plus directe pour *fougne*. Latin, *fodere*, creuser.

Ducange : « Un baston nommé *foyne* dont on a accoustumé de tuer poissons en eau. » (xve siècle.)

Fouletot, *folletot* ou *fouloutot*, s. m. — Homme vif, turbulent, farfadet. « Le rouge fouletot. » Petit lutin familier des légendes populaires qui tourmente les filles, panse les chevaux, trait les vaches, etc. C'est le « Trilby » de Charles Nodier.

Etym. : Esprit *follet*, petit fou. Le *follet* est comme le *fouletot* un esprit familier, plus souvent serviable que méchant.

Il est au Mogol des follets
Qui font l'office de valets.
(Lafontaine.)

A Montbéliard, le *foulletot* est un tourbillon de vent.

Bas latin : *Follettus*, d'un radical *follus* qui a donné *fol*, qu'on a prononcé fou.

Vieux français : *Fouletcour*, esprit follet. (Dict. Roquefort.)

Fouliguer ou *bouliguer*, v. a. — Secouer, fouiller, remuer en cherchant.

Founiller, v. n. — Ranger et déranger. « Il ne sait que founiller. » C'est peut-être une forme de *feniller* qui serait tirée de *fenil*, grenier à foin, qui signifie aussi *meule de foin*. *Feniller* aurait signifié remuer le foin, faire et défaire la meule pour que l'herbe puisse sécher.

Fourchettes, s. f. pl. — Nom d'une plante : le *Rubus saxatilis* de Linné. (*Rubus*, ronce).

Fournache, s. f. — Tas de terre ou de mauvaises herbes qu'on brûle dans les champs. (Jura.)

Etym. : Même mot que *fournaise* qui se dit en provençal *fornatz* ; italien, *fornace*, du cas oblique *fornacis*, four (latin).

Foussotte, s. f. — Le derrière de la tête, l'occiput, la nuque.

Quand on réfléchit, « on se gratte la foussotte. »

Etym. : Petite fosse, *fossette ;* or l'occiput a, en effet, la forme d'une petite fosse.

Foutimasser, v. n. — Même sens que *bêtiser,* s'amuser, s'occuper à des riens, faire de mauvais travail.

* **Foyard**, s. m. — Littré : « Un des noms vulgaires du hêtre. »

» Etym. : *Fou*, qui était synonyme de hêtre. Pourtant Roullin remarque qu'on dit aussi *Fouillard*, parce que *foyard* vient de *feuille.* »

Nous ne saurions accepter cette dernière étymologie qui nous paraît par trop fantaisiste. *Fou* dérive évidemment de *fagus :* en Comté, on dit *fau ; foyard* vient d'un mot de basse latinité formé du radical *fou* ou *fau* avec une désinence en *ard*, comme *vieillard* de *vieil, pendard* de *pendre*, etc.

« ..... En gardant le chesne, le *fou*, le pommier. » (Charte du sire de Neufchâtel, 1338.) (Voir *Fau.*)

Fracher, v. a. — Egrener le raisin avec une espèce de peigne de bois en forme de fer à cheval et qui s'appelle *frachoir.*

Etym : Latin, *frangere*, briser ; a dû faire *francher* et *frager.*

Frachoir, s. m. — Instrument qui sert à *fracher.*

Provençal : *Frachura.*

Fraichun, s. m. — Odeur de la viande un peu faisandée.

Etym. : Languedocien, *frescun.*

Dans le Jura, on appelle *frechenne* l'odeur des boyaux du porc.

Francillener, v. n. — Parler français avec prétention, comme pindariser. On dit aussi franciser. (Montbéliard.)

Vieux français : *Françoier.*

Frâne, s. m. — Le frêne; on l'écrit aussi Frasnes. C'est le nom de plusieurs localités du pays : Frasnes dans la montagne, Frasnes-le-Château.

Etym. : *Fraxinus.*

Franger, v. a. — Effleurer, toucher légèrement, friser. (Montbéliard.)

Franger et *friser* nous paraissent issus du même radical. Ils ont du reste un sens presque toujours analogue. En terme de marine, *friser* les sabords, signifie les border d'une bande de laine pour empêcher l'eau d'y entrer. On aurait pu dire aussi bien chou *frangé* que chou *frisé*. En allemand, *frange* se dit *franse.*

Le sens de *franger*, à Montbéliard, est un argument de plus en faveur de cette communauté d'origine.

Vieux français : *Friser* signifie orner; bas latin, *fresium, frigium* a signifié *broderie*, *frange*, etc. La *frise*, en architecture, est aussi un ornement.

Frasillon ou *frésillon*, *frésillot*, *fragillon* (Jura), s. m. — Le troëne (arbuste), *Ligustrum vulgare* (Linné).

« On fait des cages avec le frasillon. » Cet arbuste se nomme encore *Sauvagneux*. (Voir plus loin.)

Etym. : Radical, *fraxinellus,* petit frêne, ou *fragilis*, fragile, cassant. Vieux français, *frasin*, qui est de frêne. A Genève, *frésillon* s'applique aussi au troëne.

Dans certaines localités, on désigne sous ce nom l'*Evonymus europeus* de Linné, fusain ou *bois carré.*

Fredouiller, v. n. — Chercher partout. Nous avons vu *Coqfredouille*, celui qui met son nez partout.

Fregonner, v. a. — Remuer le feu.

C'est le même mot que *fourgonner* sous une autre forme; remuer le feu, la braise avec un fourgon. *Fregon* ou *fragon*, selon les divers patois, signifie crochet, grappin.

Etym. : Italien, *frugar* de *furca*, *fourche.*

Freguiller, v. n. — Remuer, frétiller. C'est une autre forme de *frétiller*.

Provençal : *Frezilhar*.

Le *g* de fréguiller donnerait raison à l'étymologie qui fait venir *frétiller* du radical *frangere*, briser, qui a produit *fractilium*, pilon à poivre. Le mouvement de va et vient du pilon correspond à l'idée exprimée par le verbe *frétiller* ou *fréguiller*.

Frelade, s. f. — Un feu clair et vif. « Faire une bonne frelade de sarments secs. »

Etym. : Racine, *flagrare*, brûler.

On dit aussi une *frelée* dans le même sens.

Freler, v. n. — Brûler.

Etym. : *Flagrare*, brûler. Il y a eu substitution et interversion des voyelles liquides. Ce cas est très fréquent du remplacement de *l* par l'*r* et réciproquement.

Frelore, adj. — Perdu.

Etym. : En allemand, *Verloren*, perdre (le *v* se prononce comme l'*f*). Ou bien ce serait une forme de freler (*flagrare*) comme on dit *flambé* pour perdu.

Cependant la première origine allemande nous paraît plus vraisemblable, d'autant mieux que ce mot se trouve dans Rabelais accolé à un autre mot allemand : « Tout est *frelore bigot*, » (*bei gott*, par Dieu).

On lit dans la farce de Pathelin :

> Notre fait serait tout *frelore*
> S'il vous trouvait levé.

Frelore est une de ces épaves que les populations envahies retiennent longtemps dans leur langue, comme *nix* ou *caput*, de la guerre de 1870.

Dans le dictionnaire d'argot de Larchey, le mot *fourloure* signifie malade, et *fourloureur*, assassin. Ce sont des variantes de *frelore* avec la même racine *Verloren*.

Freluche ou *Ferluche*, s. f. — Petit filet à attraper les papillons.

Freluche, dans le dictionnaire de l'Académie, signifie des houppes de soie; anciennement, au figuré : bagatelles; d'où *fanfreluches*.

Fourloucher, forlouchier, vieux mot français, a le sens de chasser.

Friper, v. a. — Manquer sa classe ou ses leçons, faire l'école buissonnière.

Friper, littéralement, veut dire user, manger, dévorer, perdre. C'est comme si l'on disait « manger sa classe, » comme on dit « manger la consigne. »

Frisette, s. des deux genres. — Se dit des enfants qui ont les cheveux bouclés. (Montbéliard.)

Frogner, v. a. — Frotter, *se frogner*, se gratter. « Se frogner contre quelqu'un. »

Racine : Latin, *fricare*, frotter.

On disait autrefois, en vieux français, *froier. froer, froyer.*

Froillure, *freyure*, s. f. — Espèce de pâte, de *goumeau* que l'on met sur les gâteaux.

En patois, *froillie.*

Fromage fort, s. m. — Espèce de fromage qui se fait dans les familles. On laisse le lait s'aigrir et fermenter derrière le poêle. C'est la *cancoillotte*. (Voir ce mot.)

On l'appelle aussi *fromage de femme* ou *fromagère*. Ce nom lui vient sans doute de ce que, dans nos campagnes, le beurre, la crême et cette espèce de fromage sont abandonnés à la femme qui conserve pour elle, pour ses menues dépenses, le prix de la vente de ces produits.

Fromageot, s. m. — Nom de la mauve, qu'on appelle en d'autres pays *fromageon* à cause de la forme de ses fruits, qui imitent un petit fromage.

La mauve sylvestre, *Malva sylvestris* (L.), s'appelle le grand *fromageot*.

Fromagère, s. f. — Fromage blanc ; lait caillé mêlé avec de la crème.

Frondener, v. n. — Bourdonner. (Montbéliard.)

Sans doute le même mot que *fredonner* sous une autre forme.

En patois, *frondon* est le nom du bourdon.

Froucasse, adj. — Etourdi, brusque dans ses mouvements.

On prétend que ce mot vient de Forcatz, un des chefs de la cavalerie croate, qui fit campagne en Franche-Comté vers 1636.

Il nous semble plus rationnel de lui donner pour origine *fougasse*, coup de tête, mouvement désordonné, qui aurait fait *frougasse* ou *froucasse*.

Frouiller, v. n. — Tromper au jeu, tricher. On dit aussi *brouiller* et *brouilleur* ou *frouilleur*, celui qui trompe au jeu.

De là cette expression proverbiale : « Les *frouilleurs* n'en reviennent pas, » les tricheurs finissent toujours par perdre.

Le dictionnaire de 1755 n'a pas *frouiller* ni *frouilleur*, mais seulement *brouilleur* et *brouillerie*, et il rapporte le proverbe d'une autre façon, moins facile à expliquer. « Les brouilleries en reviennent au jeu, » qu'il explique par « les tricheries retombent sur leurs auteurs. »

Frouiller n'est qu'une forme de brouiller. Nous avons d'autres exemples de ce changement du *b* en *f* : ainsi écra*f*ouiller au lieu d'écar*b*ouiller ou d'écra*b*ouiller.

Frousse, s. f. — Peur. « Avoir la frousse ; » on dit aussi la *frette* ou *fresse*.

Le radical est sans doute le même que celui de *frisson*, du bas latin *frictionem*, équivalent de *frigitio*, froid (frigere). *Frisson*, anciennement, était féminin ; on disait *la frisson* comme *la frousse*.

Fruit de sang, s. m. — Diarrhée, flux de sang. (Montbéliard.)

Transposition de *l* à *r*. En patois, *fru* de sang.

Fruit de sang est une véritable locution vicieuse.

Fuelée, s. f. — Feu vif et clair, comme *frelade*. (Montbéliard.)

Vieux français : *Fuée*, grand feu clair.

Fumerotte ou bois *fumerot*, s. f. — La tige de la clématite. Ce nom lui vient de ce que les enfants l'allument et s'amusent à la fumer comme un cigare.

C'est aussi la plante qu'on appelle *Vehier* ou *Vélier* et qui sert de lien pour attacher les arbres ou les plantes à des tuteurs.

On lui donne encore le nom de « bois à la vieille. »

Fuve, *Fue, Fuotte,* s. f. — Espèce de sapin qu'on appelle aussi *pesse*. C'est le *Pinus abies* de Linné, le sapin de Norvège.

Dans le Jura, *fuve* désigne la femelle du sapin.

G

Gâ. — Exclamation explétive qui donne plus de force à l'affirmation. Elle s'emploie à peu près dans le même sens que « *tiens!* » « *Gâ* le voilà! »

Etym. : C'est peut-être le même mot que *Da*. « Oui da; nenni da, » qui viendrait de Dea, *diva*.

L'exclamation *Va!* n'a pas pour origine l'impératif d'aller. Cette particule est vraisemblablement encore une autre forme dialectale du mot *Da*. Or le *v*, comme on le sait, se change souvent en *g* (garde de *ward*, guet de *wacht*). *Va* ou *wa* aurait donc pu former *gâ*.

On trouve dans Grégoire de Tours : « Cum Chlotarius graviter vexaretur a febre, orabat : *Wa!* quid putatis qualis est

ille rex cœlestis qui sic tam magnos reges interficit! » Chlotaire étant très malade de la fièvre, disait : *ga* (wa) quel est donc ce roi du ciel qui fait tant souffrir les grands rois. » Ce *wa* est employé tout à fait au sens comtois.

Le mot *goi*, de l'ancien français, était une autre forme de cette particule *ga*. Vertu *goi*, jarni *goi*, qu'on prononçait *gué* ou *gieu* dans d'autres provinces.

Gadrouiller, v. a. — Remuer de l'eau avec les mains, faire un travail dégoûtant dans le liquide. (Montbéliard.)

Etym. : *Gadoue*, ordure, fumier. (Voir *Gavouiller*.)

Gaffe, s. f. — Giffle.

La racine est peut-être le mot allemand *gafel* ou *gabel*, fourchette. La main qui donne la giffle est comme on dit dans le peuple la « fourchette du père Adam. » *Gafar*, en espagnol, veut dire *prendre*, or l'on prend avec la main.

L'italien a *gufo* qui indique (la giffle) l'enflure de l'oreille. Le napolitain *guoffola* a pu donner giffle.

Gaille, s. f. — Chiffon. (Montbéliard.)

En patois, on dit *goille*. Les *goilles* de la « Tante-Airie » sont les gros flocons de neige. C'est un souvenir du conte allemand rapporté par Grimm.

Gaîne, s. f. — Dans cette expression : « Traîner la gaine, » traîner la misère. Etre désœuvré, vagabonder.

Etym. : C'est sans doute le radical dont *guenille* ne serait que le diminutif. *Quene*, en flamand, signifie un surtout de laine; *gonne*, une robe en vieux français, a fait *gôné* (mal *gôné*, comtois) ; guenille pour *gonille*.

En Bretagne, *guener* veut dire salir. « Traîner la gaîne » doit donc être l'équivalent de « traîner la guenille. » Ce qui confirme cette supposition, c'est que dans le Jura on dit « traîner la *guenelle* » dans le même sens.

Gêne, misère, vient peut-être de ce mot plutôt que de *gehenne*, prison.

« Trainegaînier, » dans le vieux langage, avait le sens de bretteur. Ce serait peut-être un équivalent de « traîneur de sabre; » *gaîne* signifiant fourreau.

Galandure, s. f. — Cloison mince.

Littré donne *galandage* et *galandise* dans le même sens. Mais l'Académie n'a aucun de ces deux noms.

Etym. : *Gallandus*. (Ducange.)

Ordonnance générale des arts et métiers de la cité de Besançon, an. 1689 : « Lorsqu'entre deux voisins il s'y trouve une *galandure* de bois, de plâtre ou de briques... »

Galapian, *Galapiat*, s. m. — Mauvais sujet.

Même racine que *Galopin*.

Galefatrer, v. a. — Avaler gloutonnement; se montrer dépensier, prodigue. (Montbéliard.)

Vieux français : *Galafre*. (Voir *Goulafre*.) *Galefretier* signifiait aussi jadis gueux, vagabond.

Galline, s. f. — Jeu du bouchon. « Jouer à la galline. »

On sait qu'en vieux français *Galline* veut dire *poule*. Le jeu de la galline c'est donc le jeu de la *poule*. Or, en terme de jeu, la *poule* se dit de la mise qui, dans l'espèce, est représentée directement par les sous posés sur le bouchon.

* **Gamay** ou *Gamet*, s. m. — Cépage, plant commun et très abondant. Littré : « Le gamay est de qualité inférieure. Il serait à désirer qu'on renouvelât l'ordonnance de Charles IX, qui défendait de planter l'infâme gamay dans les vignes qui produisent des vins fins. » (A. Jullien, Topog. des vignobles.)

Etym. : Gamay, nom d'un village de Bourgogne.

Philippe, roi d'Espagne en 1567, défendit à tous les habitants de la Franche-Comté « de planter et édifier, en quelque lieu que ce fut, *gamez*, melons et autres plants de semblable nature et espèce. Et ce à peine de cinquante livres pour chacun journal et d'extirpation desdites vignes. »

Le parlement de Dole renouvela cette défense en 1612. Aujourd'hui c'est le *gamay* qui domine dans nos vignes de Comté.

Gambi, s. m. — Boiteux. Dans certains patois de Comté, on dit *Cambi.*

Racine : *Gamba*, jambe. On a dit longtemps gambe pour jambe. On en voit la trace dans l'adjectif *ingambe.*

Viola di gamba, en italien le violoncelle, se traduit par la *viole de jambe.*

Etym. : Italien, *cambaio,* qui a les jambes tordues.

Le verbe français actuel *gambiller* a la même origine. L'Académie fait signifier à ce mot « remuer les jambes. » En Franche-Comté, il veut dire *boiter*, et nous croyons que c'est le vrai sens. On dit aussi *ganguiller* et même *gamboller.*

Vieux français : *Gambiller* signifiait boiter aussi bien que sauter.

Le Génevois dit *gambion* dans le même sens que notre *gambi.*

Dans le patois de Montbéliard, on dit *bambiller* et *cambilie.* (Voir *Chambiller.*)

Gangan, s. f. — Vieille femme grondeuse, acariâtre.

Garder (se), v. pr. — Rester seul à la maison. Quand la femme est dehors, l'homme « se garde » à la maison.

Gargasses, s. f. — Les culottes, les chausses.

C'est une forme dialectale du mot *grègues*, qu'on appelait *garguesques* sous le règne de Henri III, et plus tard *gregues-ques*, chausses à la grecque. *Grègues* est d'une origine encore postérieure.

Il paraît que les Kymrites avaient le mot *gwregys* qui signifiait chausses. Les amateurs d'étymologies celtiques n'admettront naturellement pas que *gargasses* et *grègues* veulent dire chausses à la grecque. Voici cependant un texte en faveur de cette origine. Blaise de Vigenère, traducteur de Tite Live, faisant la description d'un costume de ses contemporains sous

Henri III, parle de culottes marinesques, provençales et *gregues sques.*

Gargot, s. m. — Gosier. (Montbéliard.)

En patois, *gairgotte.*

Vieux français : *gargate;* espagnol, *garganta,* d'où Gargantua.

Garguillotte ou *garguelotte* (Jura), s. f. — Le gosier. « Couper la garguillotte, » couper le cou.

Etym. : Bas latin, *gargula*, gosier, qui a fait *gargoule*, *gargouille,* le tuyau de descente pour la pluie. *Gargouille* a eu pour diminutif *gargouillotte* ou *garguillotte*, petite gargouille ; le gosier est un tuyau de descente.

En Languedoc, on dit *gargaillot.*

Le radical de tous ces mots est *gurges* (latin).

Allemand, *gurgel;* vieux français, *gargate.* Dans le Jura, on dit *gargotte* dans le sens de gosier, et *gargot* à Montbéliard. *Gargole*, *gargamelle* sont des formes patoises de ce même mot. Dans les Vosges, on dit *gargolatte.*

Gauche, s. f. — Nom d'un plant de vigne ; espèce de raisin blanc.

Dans le Jura, on dit *gueuche.*

Vieux français : *Gauche*, le souci des champs. Peut-être ce raisin a-t-il été nommé ainsi à cause de sa couleur jaune-souci ?

Il existait autrefois une espèce de cépage appelé *gauts* et qui fut proscrit des vignes du pays Messin en 1338.

Gauchée, s. f. — Becquée. (Montbéliard.) En patois, *gatchie.*

Le mot *gâcher* a peut-être la même racine. C'est détremper dans l'eau, délayer du mortier, faire une bouillie analogue à la pâtée qu'on donne en becquée.

Gaudi-Bontemps, s. m. — Se dit, particulièrement dans le

Jura, d'un homme insouciant qui prend le temps comme il vient.

Gauger, v. n.— Se mouiller, se mouiller les mains, les pieds, patauger dans la boue.

A Genève, on dit *se gauler* dans le sens de se crotter, se salir.

Etym. : Grec, γαυλὸς, sentine.

Gaupé, part. pas. — Mal habillé, à peu près le même sens que *gôné*. (Voir plus loin.)

Littré a *gauperie* signifiant tenue de « gaupe. »

Ducange tire le mot *gaupe* de *gausape*, qui s'est dit dans le moyen âge pour une sorte de manteau. Le nom du vêtement aurait passé à celle qui le portait.

« Une belle gaupe, » chez les Génevois, se dit d'une grosse fille, sans aucune intention défavorable, comme on dit dans le Midi une belle *garse*, féminin de *gars*.

En Franche-Comté, *gaupe* a aussi le sens de poupée à amuser les enfants ; c'est ordinairement une poupée de chiffons.

Gaupe, vieux français, une femme paresseuse, qui se néglige ; d'où *gaupée*, d'une tenue négligée.

Gavot, s. m. — Patois.

Du Dictionnaire de 1755 ; tombé en désuétude.

Gavouiller ou *cafouiller, gafouiller, chavouiller*, v. a. — Barbotter, s'amuser les mains dans l'eau comme font les enfants ; troubler, salir un liquide.

Dans d'autres pays, on dit *patouiller* pour barbotter.

Cafouiller ou *carfouiller* se dit aussi en Normandie, mais avec le sens de chercher dans tous les coins.

Nous ferons remarquer la fréquence de la terminaison *ouille* pour indiquer quelque chose de boueux, de marécageux. Gav*ouiller*, cac*ouiller*, *gouillat* sont des onomatopées.

Racine : *Gave*, eau, torrent, dans le Midi.

Geguiller, v. n. — Avoir l'onglée. « Les doigts me geguillent. »

Gelantine, s. f. — Le nom comtois de la plante que les botanistes appellent Ancolie, *Aquilegia vulgaris* (Linné). On la nomme aussi chez nous *Clochette*. Dans d'autres pays, *Aiglantine*, *Colombine*, *Sceau de Notre-Dame* et enfin *Galantine*, ce qui est à peu près notre nom comtois.

Etym. : *Aquilegia*. *Gelantine* comme *galantine* sont probablement une corruption d'*a*glantine. *A*galantine, dont le radical est toujours *aqua*, eau, qui a fourni *Aquilegia*, fontaine, réservoir d'eau, à cause de la forme en capsule de sa fleur.

Gendre, s. m. — Dans cette expression : « Se marier gendre, » se dit du garçon qui va demeurer dans la famille de sa femme. On dit aussi *aller gendre* dans telle famille.

Genêtre, s. f. — Nom d'arbrisseau, le genêt. S'applique au *Spartium scoparium* et au *Genista tinctoria* (L.) ou genêt des teinturiers.

Etym. : *Genista*, qui a dû faire *geniste*, *geneste*, *genestre* et *genêtre*.

Genêtre est la vieille forme française de genêt. On la rencontre encore dans les textes du XVIe siècle.

Génevois, s. m. — Nom de plante. Le petit œillet d'Inde jaune, *Tagetes patula* (L.). On l'appelle aussi *puant*.

Dans d'autres pays, on donne à cette fleur le nom de *passe-velours*.

Etym. : Jaune. En wallon, *gène;* picard, *gane;* latin, *galbinus*.

Autrefois on appelait « Jennevois » les habitants de Gènes aussi bien que ceux de Genève.

Genne, s. f. — Marc du raisin dont on fait de l'eau-de-vie. « L'eau-de-vie de genne, » synonyme d'eau-de-vie de marc ou eau-de-vie du pays.

Gent, s. f. — Personne. On dit de quelqu'un : c'est « une bonne gent » pour : c'est une bonne personne. S'emploie aussi bien pour un homme que pour une femme.

Cette expression est curieuse à noter, le mot *gens* ayant toujours un sens collectif.

Etym. : *Genitus,* dans le sens qu'on attribuait autrefois à né, c'est-à-dire signifiant de bonne naissance, bien né, fait *gentil, gentilhomme*, homme bien né, (*une bonne gent*).

Gesses, Jura, *gencis;* patois mont., *gencès*, s. f. — Agacement des gencives. « Avoir les gesses. » Ce qui est acide « donne les gesses. »

Dans le Jura, *faire les gencis,* allécher, exciter la salivation par le désir de manger quelque chose de bon ou d'acide.

La racine de ce mot serait peut-être la même que celle d'*agacer*, qu'on écrivait *aguasser;* ce serait un vieux mot allemand *gatzen*, issu lui-même du haut allemand *gaashan.* L'*a* serait simplement une prothèse comme on en rencontre si souvent.

Dans la coutume de Bretagne, *gesse* a le sens de gouttière. « Avoir les gesses » signifierait-il avoir des gouttières de salive de chaque côté de la bouche ?

Giboulot, s. m. — Un haricot, un hochepot, ragoût de viande coupé en morceaux.

Du Dictionnaire de 1755 ; aujourd'hui inusité.

Giboulot a sans doute la même origine que *gibelotte*, qui est aussi un ragoût de viande. Autrefois *gibelotte* ne s'appliquait pas exclusivement au ragoût de lapin. En anglais, *giblets* signifie *abattis.*

Etym. : Racine, *Gibier.* Gibelez, gibelet, giblet, gimbelet, giobet, guimbelet, gimblet. Gibier, *cibarium* (latin).

Cil amainent pocins en rost,
Oisons noveax et *gibelet*
Tost entremêlé de poulet.
(Bataille de Karesme et de Charnage.)

* **Gicler**, v. n. et a. — Jaillir. Faire jaillir, lancer.

« En patrigotant dans le gouillat, je me suis fait *gicler* de l'eau jusqu'au genou. »

Le concombre sauvage, qu'on appelle *giclet*, tire évidemment son nom du verbe *gicler*, tombé en désuétude en dehors de la Franche-Comté. Cette plante, dont le nom scientifique est *Momardica elaterium* et qu'on nomme encore vulgairement concombre d'âne ou d'attrape, a dû son nom de *giclet* à cette particularité que lorsqu'on touche son fruit, il lance avec force son suc et une partie de sa graine.

Racine : *Jaculari*, lancer. Vieux français, *ghisclar*, jeter.

Gicle ou *Chicle*, s. f. — Sarbacane, tuyau creux en bois muni d'un piston et au moyen duquel les enfants jettent de l'eau, des boules de terre, des noyaux de cerise, etc.

Le Génevois dit une *giclée* pour un jaillissement. En Dauphiné, ce mot est également usité. Provençal, *giscle ;* languedocien, *gisclada*. A Rennes (Bretagne), on dit *giler*.

* **Giffles**, s. f. — Enflure des joues vers le cou, ou *oreillons*. « Avoir les giffles. »

Etym. : *Gifler*, enfler. *Giffle*, dans le bourguignon ancien, signifie *joue*. Le Génevois dit encore *gifflard*, joufflu. On appelait un trompette Jean *Gifflard* parce qu'il a les joues enflées.

Le mot français actuel *giffler* s'explique donc ainsi : donner un coup sur la joue, de façon à la faire enfler.

Italien, *gufo*, enflure de l'oreille ; napolitain, *guoffola*.

Gigi ou *Gigier*, s. m. — Jabot des poules.

Etym. : Ce mot est une des formes de *gésier* et qu'on trouve dans le wallon, *gigi*. Hainaut, *gigé ;* génevois, *gigier*, du latin *gigeria*, entrailles de poules.

Gigot, s. m. — Espèce de jeu qui consiste à courir après quelqu'un et à le toucher de la main. « Jouer au gigot. »

Etym. : *Gigot*, jambe, qui a fait *gigotter*, remuer les jambes, et *gigue*, espèce de danse rapide.

« Jouer au gigot » n'est donc autre chose que « jouer des jambes, » jouer à courir.

A Montbéliard, on dit *chicot*, ce qui pourrait laisser supposer comme racine *chicoter*, contrarier, disputer. Le jeu du *chicot* où il faut se frapper, se toucher, pourrait avoir ce même sens. La première étymologie nous paraît toutefois plus vraisemblable.

Gigue (de mouton), s. f. — Pour gigot.

Gingeoler, v. n. — S'amuser, batifoler.

Même sens que *ginguer* dont il serait une forme fréquentative.

* **Ginguer**, v. n. — Rire, s'amuser, jouer comme font les jeunes chats.

Littré dit simplement de ce mot : « Terme des campagnes : ruer. »

Etym. : C'est probablement, avec une nasale, le verbe *giguer*, qui signifie danser, sauter. D'où cette espèce de danse la *gigue* et l'expression *gigotter*.

Racine : *Gigue*, jambe, qui a fait *gigot*.

Vieux français : *Gengler*, badiner, folâtrer, *jongler*, *jongleor* et jongleur.

En argot, *ginguer* signifie lancer des coups de pied. C'est le sens de ruer. Ce terme est usité à Genève.

Gipper, *Juper* ou *Giber*, v. n. — Ruer, lancer des coups de pied, gambader.

Regipper, dans le Berri et en Bourgogne, a le sens de ruer. Dans le Jura, *regipper* se dit pour rejaillir, comme *regicler* dont il n'est peut-être qu'une déformation.

Regimber est évidemment le même mot que *regipper*, mais d'une autre formation ; le radical est sans doute *gamba*, jambe.

Qui contre aguilon (aiguillon) *regibe*, deux fois se point (se pique). (Prov., XIIIe siècle.)

Vieux français : *Giber*, se débattre, agiter les pieds.

* **Girarde**, s. f. — Nom de plante. La Julienne, *Hesperis matronalis*. « La Girarde blanche. »

On appelle *Girarde jaune* la plante des botanistes *Barbarea vulgaris*.

Dans d'autres pays, la *Girarde blanche* est appelée Arragon, Bouton d'argent, Cassolette, Giroflée des dames, Giroflée musquée, etc.

La Girarde jaune se nomme ailleurs : Herbe Sainte-Barbe, Julienne jaune, Cassolette jaune, etc.

Girarde est usité à Genève.

* **Giries**, s. f. — Manières affectées, façons. « Elle fait des giries. »

Littré, qui mentionne cette expression, l'appuie d'un exemple emprunté au romancier Charles de Bernard. Or cet auteur était Franc-Comtois.

Jaubert, dans son Glossaire, écrit *gyrie* et fait venir ce mot de *gyrus*, cercle, tour.

On trouve *gyrer*, dans Rabelais, avec le sens de tourner. C'est évidemment de girer qu'est venu *girouette*.

Le mot *gires*, dans le vieux français, signifiait les maux d'enfant. Ce serait peut-être bien de là que viendrait *giries*, qui aurait eu le sens de *criailleries*, d'où, par comparaison, les façons que font les femmes pour se rendre intéressantes.

* **Givré**, adj. — Couvert de givre. (Montbéliard.) En patois, *dgievrai* a peut-être formé *chevri*, *gevri*. (Voir ce mot.)

Glaviau, s. m. — Crachat.

Dans Littré, ce mot est un des noms vulgaires de la clavelée, la maladie des moutons.

Le dictionnaire d'argot de Larchey a ce terme dans le même sens, mais il l'écrit *glaviot*. D'Hautel dit *Claviot*.

Gliale, s. f. — Nom de plante : l'Iris. (Voir *Diable*.)

Etym. : L'Iris, qu'on appelle aussi en certains pays *couteau*, a des feuilles en forme de glaive, *gladiolus*. Ce mot

pourrait être l'origine de *gliale.* Voici la série hypothétique des transformations : gladiole, glayole (glayeul vient déjà de *gladiolus*), gliole et gliale.

Vieux français : Glai, glaiaire, glaie, glaiolai, glais, glayolais, glau, glaye : *glayeul;* tous ces noms s'appliquaient à l'*Iris* d'aujourd'hui.

Glinglin, s. m. — Nom enfantin du petit doigt.

Dans le grec moderne, *ginglos* veut dire nain.

Allemand : *Klein*-(deux fois répété), comme petit-petit ou *Kleinchen.*

Gloria fili, s. m. — Nom de plante : la Benoite, *Geum urbanum* (L.).

Benoit était l'ancienne forme de bénit. *Gloria fili* est emprunté au même ordre d'idées religieuses. Les racines de cette plante très odorantes étaient peut-être employées dans quelques préparations pharmaceutiques par l'ordre de Saint-Benoît. C'est encore un vulnéraire usité dans la pharmacie.

Gnon ou *Nion*, s. m. — Coup de poing. « Donner un gnon. »

Gobeleter, v. a. — Tuyauter. « Fer à gobeleter, » fer à tuyauter pour les repasseuses. C'est avec ce fer qu'on fait les *gobelets,* le tuyautage.

Gobelet et *gobeleter* ont été formés de la même façon que *godet* et *goder* qui sont presque synonymes. *Godet* comme *gobelet* signifie un vase creux et allongé, et *goder* se dit d'une étoffe qui fait un pli.

En résumé, *goder* et *gobeleter* ont le sens de plisser.

Nous ferons remarquer le parallélisme persistant de *godet* et de *gobelet* dans les deux sens. *Godet,* en comtois, s'emploie aussi pour vase à boire, d'où *godailler*, boire souvent, comme *gobelotter.*

Goche, s. f. — Tranche, morceau. « Une goche de pain. »

* **Godailler**, v. n. — Boire souvent, s'amuser à boire.

Un vieux mot *godaille* signifie ribotte, débauche. On le fait venir du flamand *goud ale*, bonne bière, mais *godet*, verre, vase à boire, semble plutôt être la racine de ce mot. *Gobelet* serait peut-être un diminutif de godet, *godelet*.

Ménage cite un vieux mot *gondus* signifiant coupe, vase à boire, d'où *gondenée*, tournée, rasade, dans le patois de la montagne.

Roquefort a *godale*, mauvais vin, piquette.

Goguenettes, s. f. pl. — Plaisanteries, grivoiseries.

« Dire des goguenettes. »

Le primitif est le vieux mot *gogue*, qu'on trouve dans Littré avec le même sens. *Goguenettes* serait une forme diminutive comme goguettes, qui signifie aussi « propos joyeux. »

« N'ot jeu ne rien, fête ne *gogue*. (Ducange.)»

Goguenard, *goguenarde* sont formés de ce radical.

Le dialecte lorrain a, comme le franc-comtois, le mot *goguettes*; le génevois dit *goguinettes*.

Etym. : En bas breton, *goguen*, tromper, se moquer.

Gogues a signifié aussi une espèce de *farce*, de ragoût mêlé d'épices qu'on faisait cuire dans une panse de mouton. Il est curieux de constater comment *gogue* et *farce* ont le même sens au figuré.

Golèches, s. f. — Guêtres en toile qui vont jusqu'aux genoux comme en portaient autrefois nos vignerons.

Dans le Jura, on les appelle *garodes* ou *varodes*. *Garauda*, *garenda*, dans le patois de certaines localités; *garoches* à Ornans.

Etym. : En languedocien, *gairaoudos*, de *garo*, jambe, du même idiome ; on sait que l'*l* se substitue fréquemment à l'*r*. *Golèche* semble le même mot que *galoche*, dont le premier sens (Dict. Académie) s'applique à une guêtre. Ce n'est que plus récemment qu'on a désigné sous ce nom un soulier de cuir à semelle de bois.

Ce genre de hautes guêtres rappelle le vêtement de jambes

que portent les Gaulois prisonniers représentés sur les bas-reliefs romains. Aussi l'étymologie de *Gallicæ* pour *golèches, gaulèches* ne semble-t-elle pas invraisemblable.

Ducange donne *galochia* dans un texte de 1382.

Gômer ou *Gaumer*, v. a. — Tremper. « Mettre *gômer*, » mettre tremper dans un liquide.

Gomeau vient sans doute de ce mot.

* **Gondoler** (se), v. pr. — Se courber, se « voiler. » Se dit d'un verre, d'un bois qui se courbe à la chaleur et à l'humidité, « qui travaille. »

Etym. : Une gondole a une forme creuse et arquée.

Gôné, *Gauné*. — Sali, mal habillé, mal arrangé. « Comme elle est gônée ! »

La *gonne*, de l'italien *gonna*, était autrefois un vêtement de femme. On a aussi donné ce nom à la robe des moines et en général à l'habit de dessous qui devint plus tard la chemise.

On trouve au XVIe siècle, dans un inventaire de meubles au pays de Montbéliard, « des *goneys* de drap vert » (jupons).

Gôné aurait donc le sens de mal habillé et, pour une femme, mal enjuponnée. Dans le patois de l'arrondissement de Pontarlier, *gouniau* se dit pour jupon.

En Bretagne, *guener* signifie salir et se rapproche par conséquent d'un des sens de *gôner*.

Gonfle, adjectif des deux genres. — Pour gonflé. « On est gonfle » quand on a le ventre et l'estomac ballonnés.

C'est une particularité comtoise que cette espèce d'adjectifs des deux genres formés sans la terminaison *é*, comme le *brûle* pour le brûlé, *trempe* pour trempé. « Il sent le brûle. » « Je suis tout trempe. » « Il est gonfle. »

Gougne, s. f. — Femme de mauvaise vie. Dans le Jura, *cougne*.

Même mot que *gouge, gouine* en vieux français.

Gouilland, *Gôliand*, s. m. — Mauvais sujet.

Gouillander, v. n. — Faire le mauvais sujet; courir les rues, battre le pavé.

Gouillandise, s. f. — Débauche.

Etym. : Bas latin, *goliardus*, vaurien, ribaud. En limousin, *gooulan*, fainéant. Ou vraisemblablement encore *guille* qui existe dans le génevois avec le sens de gris, à demi-ivre, et qui aurait formé *guille*-ret; ou « courir le *guilledou*, » s'amuser, courir les filles. *Gouillander* serait peut-être pour *guillander*, s'enivrer. (Voir ce mot.)

Gouillat, s. m. — Flaque d'eau. « Patrigoter dans le gouillat, » patauger.

On dit aussi une *gouille* pour désigner une mare d'eau un peu considérable. Cette racine se retrouve dans « margouillis. »

Gouillat est usité également à Genève et dans le Dauphiné.

Dans le patois de Montbéliard, *Boillet* a le même sens; dans d'autres patois, on dit *gouille* et *gouillet*.

* **Goujonner**, v. a. — Terme de charpenterie. Fixer une pièce de bois à une autre au moyen d'un *goujon*.

Etym. : *Goujon*, cheville de fer ou de bois. On a dit anciennement *gougon*.

Goulafre, s. m. — Goulu, qui mange avidement.

Littré donne *gouliafre* dans ce sens. On trouve *goulafre* au XIIIe siècle.

Etym. : Radical, *gula*, gueule, goule.

Les Lorrains emploient ce mot. En génevois, *galiaufre* et *galiaufrer*, manger goulûment. Dauphiné, *galiaufe*. Roman, *galifre*. Vieux français, *galafre*.

Gouliche, s. f. — Tuyau par où l'eau s'écoule.

Racine : *Gula*, gueule, goule.

Goulin, s. m. — Petit morceau de viande, de lard, etc. Même sens que *bouchée*, *goulée*.

Racine : *Gula*.

Goulotte ou *Goulette*, s. f. — Petite vallée étroite. Même sens que le mot académique *goulet*, entrée étroite d'un port.

Goulot, en terme d'architecture (Diction. academ.), signifie petit canal. *Goule* a le même sens.

Etym. : *Gula*, gueule ; cou, *goulot* d'une bouteille.

Goumeau ou *Gommeau* ; dans le Jura, *Commeau*, *Kemeau ;* en Bresse, *Cumar*, s. m. — Farine délayée pour faire frire les boulettes, le poisson, etc.

Se dit aussi de la pâte liquide et sucrée qu'on étend sur les gâteaux, comme la *froyure*. (Voir ce mot.)

Goumer ou *Gommer*, v. n. — Cuire à petit feu, ou tremper. Se dit dans ce dernier sens, par exemple, d'un morceau de pain qui « gomme dans l'eau. »

Métaphoriquement, *goumer* signifie couver sa colère ; se contenir à peine.

Gourd ou *Gou* ou *Goi*, s. m. — Trou profond dans les rivières, gouffre d'eau. « Le *gourd* de Conches près Salins. »

C'est le même mot évidemment que *gord* défini de la façon suivante par l'Académie, mais dans un sens beaucoup trop restreint selon nous. « Pêcherie composée de deux rangs de perches plantées dans le fond de la rivière, qui forment un angle au sommet duquel est un filet où les deux rangs de perches conduisent le poisson. »

Les *gourds* sont naturellement poissonneux par le seul fait de la profondeur de l'eau ; c'est ce qui a pu amener ce sens actuel de *gord*.

Li autres passent si avant
Qu'il se vont en plain gort lavant.
(Roman de la Rose.)

Dans la Nièvre, *gourd* a le même sens qu'en Franche-Comté. C'est un vieux mot français.

Etym. : Latin, *gurges*, gouffre.

Gouri, s. m. — Petit cochon.

. Etym. : *Gorre*. Vieux français, *gorron*, *gorreau*; français moderne, *goret*; provençal moderne, *gorrin*. *Gorren*, *gurren*, en allemand, signifie grogner comme le porc.

Le *v* se changeant habituellement en *g*, le mot latin *verres* a pu faire *guerrès*, *goret* (?) Grec : Χαῖρος, petit porc.

Gourmandises, s. f. — Friandises.

Gouterot, s. m. — Le mur qui porte les chaîneaux C'est le mur opposé à la *talevane*. (Voir ce mot.)

Etym. : Gouttière.

« Toutes cheminées posées dans les gouterots.... » (Ordon des arts et métiers de Besançon, 1689.)

On disait autrefois *gouterot* pour gouttière. Cette expression est encore aujourd'hui usitée dans le Jura.

Goutte de sang, s. f. — Nom de plante : l'Adonide d'été, *Adonis æstivalis* (L.).

Ce nom lui vient de ses fleurs qui sont petites et d'un rouge foncé.

On l'appelle aussi, en d'autres pays, « Renoncule des blés. »

Grabon, s. m. — Rillon. En patois, *grobon*. (Voir *Gramesson* et *Grabson*.)

Littré : *Grabeau*, petit fragment. Le vieux verbe *grubeler* signifiait éplucher. Latin, *garbellare*, passer au crible, et *garbotum* ou *grabotum*, ce qui est rejeté, le résidu.

Grabonner, v. n. — Faire des rillons ; « le saindoux grabonne. »

Grafiner ou *Grafigner*, v. a. — Egratigner.

Rabelais emploie *grafiner* dans ce même sens.

Etym. : Italien, *graffio;* espagnol, *garfio;* provençal, *grafio*, égratignure ; italien, *graffiare*, égratigner. Le *greffier*, nom donné au chat. Le haut allemand a *krafo* avec la même signification (*greifen*, prendre, saisir). Provençal, *grafignar*

Grater, gratiner, gratigner, graffe pour *griffe*, vieux français.

A Genève on dit aussi *grafigner* pour égratigner.

Graibussener, v. a. — Gratter. (Montbéliard.)

Verbe formé de *graibusse*, *graibeusse*, qui est le nom patois de l'écrevisse, de l'allemand *krebs* ou de *graben*, creuser.

L'écrevisse, la *graibeusse*, s'enfonce dans la vase, sous les pierres.

Graissotte, s. f. — La mâche ; salade.

Dict. de 1755, aujourd'hui inusité.

Dans Littré, la *Grassette* est une espèce de plante aquatique de la famille des *Lentibulariées*.

Gramesson ou *Grabson* ou *Grabon*. (Voir ce dernier mot.) — Certains patois disent aussi *grabessons*.

Etym. : Ducange, bas latin : radical, *cremium*, qui a fait *gremium*.

Grandent, s. m. — (Voir *Aiguille des dames*.)

Grangerie, s. f. — Grange.

Grangerie, dans Littré, signifie l'office de granger ou fermier.

Granvallier ou *Granvoyer*, s. m. — Voiturier (dans la montagne). On prétend que ce nom vient des rouliers du « Grand-Vaux » qui transportent les longues pièces de sapin qu'on appelle « bois de la marine. »

Nous préférerions la forme *granvoyer* qui donnerait une étymologie beaucoup plus rationnelle. Le *grandvoyer* serait le voiturier de la grande route, de la « grande voie. »

Grapillotte ou *Grapiotte* ou *Grapille*, s. f. — Petit sentier de montagne, raide, ardu.

Ce mot vient peut-être de ce qu'il faut être *grappé* pour y monter, c'est-à-dire avoir des crochets à la semelle de ses souliers.

Même radical que grimper.

En poitevin, on dit *gripet, gripé* dans le même sens.

Grappe, s. f. — Fer à glace.

Grapper, v. a. — « On grappe les chevaux pour les empêcher de glisser sur la glace. »

Etym. : Bas latin, *grappa*, crochet. *Grappin* a la même origine. Le Normand dit *grapper*, *agrapper, agripper*.

Griffe, *graffe, agrafe* ont la même racine.

Grappin, s. m. — Etre fantastique dont on effraie les enfants pour les empêcher d'approcher des puits et des citernes. C'est le Croquemitaine des trous.

Ce nom lui vient sans doute de ce qu'il vous « jette le grappin dessus. »

Graveter ou *Gravotter, graboter, gravenotter*, v. a. — Ramener la terre sur des plantes semées, herser à la pioche.

Le Génevois dit *égraveter* pour gratter la terre. « Les poules *égravettent* dans le jardin. »

Etym. : *Gravois, gravas*. Radical, *grave*, qui a fait gravier.

Gré, s. m. — Vase, corbillon où l'on met la pâte dans les boulangeries. Il est ordinairement en osier. C'est la *vannotte*. (Voir ce mot.)

Etym. : *Graal*, vase, qui a fait *grélot*.

Grebeusse, s. f. — Ecrevisse. Mot patois souvent employé pourtant dans le langage familier de la ville, mais avec une intention comique. « Tiens, prends une grebeusse, » disent les gamins en montrant le dos de leur main pour signifier qu'ils n'ont rien, qu'ils ne peuvent rien donner de ce qu'on leur réclame.

Etym. : Allemand, *krebs*, écrevisse.

A Belfort, on donne le nom de *grébeusse* à une vieille femme comme terme d'injure.

Grebi, adj. — Farci, rempli de quelque chose.

Racine : Latin, *creber*, fréquent, dru, serré, *crebratus*. Vieux français, *grobi*, gros ; allemand, *grobian*, grossier.

Grebiller, v. a. — Croquer, ronger. Le rat *grebille* les noix le renard *grebille* une poule. (Jura.) (Voir *Greviller*.)

Gredache, s. f. — Gringuenaude. (Montbéliard.)

Gredoler, v. n. — Faire un petit bruit, comme font les souris.

C'est sans doute le même mot que *grevoler* (génevois), sonner comme un grelot. (Voir plus loin à *Grevolon*.)

Grélot, s. m. — Un petit vase, un petit *gré*. S'emploie particulièrement pour signifier une terrine, un vase de terre ébréché sans valeur.

Grélot a le même sens dans le patois du Berri, et *grêle* se dit à Rennes (Bretagne) d'une petite corbeille carrée où l'on met le beurre. *Grélot* est un diminutif de *gré*.

Ce mot a eu des formes nombreuses : *graal*, *grasal* du vieux français. Le saint *graal* des romans de gestes (le vase qui contenait le sang de Jésus-Christ), *gradal* et *gradalis* ou *gradale*.

Peut-être la racine est-elle *crater*, coupe, qui aurait fait l'adjectif *cratalis*, GRADALIS. (Voir *Gré*.)

Grelu, adj. pris substantiv. — Pauvre diable, malheureux, déguenillé.

Le Dictionnaire de Trévoux donne *grelu* comme un mot bourguignon avec le sens qu'il a actuellement en Franche-Comté. Il serait possible que *grelu* fût une forme dialectale de grelé. Un paysan dont la récolte a été détruite par la grêle est un *grelu*, un pauvre diable, un malheureux. C'est dans ce sens que Destouches a dit.

Il a l'air bien *grêlé*... Selon toute apparence
Cet homme n'a pas fait fortune à l'intendance.

On pourrait encore proposer comme radical : *gracilis*, grêle, mince, maigre.

Gremeaux, s. m. — Grumeaux. Pépins de fruits. (Voyez *Grume*.)

Gremôle, s. f. — Cartilage. Même sens que *gresôle*. (Voir plus loin.)

Gremer, en patois de Montbéliard, signifie mâcher avec bruit quelque chose de dur. Au sens neutre, grincer des dents.

Vieux français : *Grumer*, mâcher.

Gremotte, s. f. — Petit grumeau.

Gresignon ou *Gregnon*, s. m. — Croûton de pain, la baisure du pain, ou le gonflement de la croûte.

Vieux français : Grignon, grignette, croûte et bord du pain, d'où *grignotter*, manger les bords du pain.

Grésiller, v. n. — Pétiller en brûlant ; craquer sous la dent.

Le *grésil*, en tombant, fait un petit bruit sec qui ne manque pas d'analogie avec le pétillement.

Du reste, « le bois qui grésille » pourrait signifier simplement le bois qui brûle. *Grésiller* est une forme fréquentative de griller. (Voir Académie.)

Provençal, *grazilhar*, griller ; bas latin, *gradizia*, gril.

Gresolle, *Gresaule* ou *Gremole*, s. m. — Cartilage tendre dans la viande de boucherie.

Dans le patois des Fourgs, on dit *crecélot*, et *creci* signifie qui craque sous la dent.

Etym. : *Crecelle*, qui crie, qui craque. Il faudrait peut-être écrire *creçaule* ou *creçolle*.

Greviller, v. a. — Gratter, chercher en grattant comme

font les poules, faire un petit bruit. « J'entends greviller les souris dans l'armoire. » « Greviller le feu, » l'attiser.

Etym. : Allemand, *graben,* creuser. Ce mot francisé a pu faire *graber*, puis un fréquentatif *grabiller, graviller*, *greviller.* Pour les changements du *b* en *v*, les exemples abondent.

Vieux français : *Greuillon*, instrument à ouvrir, à cerner les noix ; *grevillon.*

Greviller, c'est *greuiller,* ancienne orthographe; de *crolare,* crouler, grouiller, crôle-menton, branle-menton.

Grevolon ou *Grevalon* (Montbéliard), *Granvollon*, s. m. — Bourdon, l'insecte.

Ce nom est tiré de la même particularité que celui de *bourdon,* c'est-à-dire du bruit que fait cette grosse mouche en volant.

Le *bourdon* est une cloche, le *grelot* ou *graile* (vieux français) une clochette. *Grelotter*, sonner comme un grelot, se dit en Savoie *grevoler* et en génevois *greboler.*

Etym. : Latin, *crabro*, frelon, a fait peut-être *grabo*, *grabolino* et *gravolino.*

Griboulé, adj. — Grivelé. (Montbéliard.)

Brigoulé (voir ce mot), semble être le même terme avec une interversion de la première syllabe, comme dans le Berry on dit *migrace* pour grimace.

Grièche, adj. des deux genres. — Aigre, acide. « Un fruit grièche. »

Le français classique n'admet *grièche* qu'avec *pie* et *ortie,* et les étymologistes font ce mot synonyme de *grecque* dont il serait une corruption !

Nous pensons que le sens comtois exprimant l'acidité est le vrai. La racine paraît plutôt devoir être cherchée dans *griesse*, que nous verrons plus loin, et qui signifie tristesse, malheur, mauvaise humeur, et qui a fait l'adjectif *griez*. renfrogné,

méchant. Le féminin *griesse* aurait tout naturellement donné *grièche*.

Etym. : *Grie*, *griet*, *griez*, *grivat*. Provençal, *greu*, *grieu*; latin, *gravatus*, fâcheux, incommode, inquiétant.

Rutebeuf a donné à des pièces de vers le titre de *Griesche d'été* et *Griesche d'hyver*, où il examine les incommodités de ces deux saisons.

Griesse ou *Grignesse*, s. f. — Tristesse, peur.

Racine : *Gravis*, grave, fâcheux, qui a fait, en provençal, *greu*, *grieu*; *grief* en français. (Voir *Grigne* et *Grièche*.)

Griffe ou *Greffe*, adj. des deux genres. — Se dit des fruits dont le noyau se détache difficilement et particulièrement des noix adhérentes à la coque. « Des noix griffes. »

Etym. : Qui tient comme par des griffes. On donne le nom de *griffe*, en français, aux vrilles de la vigne et des plantes grimpantes.

Grigne ou *Gris*, adj. — De mauvaise humeur, mal disposé. « Cet enfant est tout *grigne* aujourd'hui. »

Grigne s'appliquait autrefois à celui qui montre les dents; d'où le verbe *grigner* et son fréquentatif *grignotter* qui a pris le sens de ronger.

Etym. : *Greinen*, montrer les dents, ou mieux *gravis*, *grieu* (grief), qui s'écrivait, au XIIe siècle, *griez*.

L'étymologie la plus vraisemblable nous paraît celle de l'italien *gramo*, provençal *grame*, qui a fait *graim* en langue d'oil et *graigne*, colère, aigri, chagrin.

Nous citerons encore comme origine possible l'italien *gricciare*, qui signifie justement faire une figure renfrognée.

Au XIIe siècle, *griez* avait déjà le sens du comtois *gris*, de mauvaise humeur. Ainsi dans la traduction versifiée des distiques de Dyonisius Cato, nous trouvons *Blandus esto*, soyez doux, traduit par :

> Soyez doux et soef (suavis)
> Et ne mie grièz.

Le Génevois dit *gringe*. Dans le patois de la montagne, on dit *gregnon*. Dans le Jura, *greugnon*, d'où il appert que *grognon* a le même radical.

Grignot, *Grignotte*, s. m. — Même sens. « Une grignotte » se dit d'une femme maussade, triste, toujours de mauvaise humeur.

Grille du pied, s. f. — La cheville du pied.

Le mot *cheville* indique proprement ce qui ferme et vient de *clavis*, clé, *clavicula*. Or une *grille* est aussi ce qui ferme. On voit l'analogie.

Etym. : *Crates, craticola, graticola.*

Cette expression se rencontre aussi à Genève.

Griller, v. n. — Sonner, tinter. « L'argent *grille* dans la poche. »

Etym. : Latin, *grillare*, faire du bruit comme les grillons.

En terme de blason, on dit des oiseaux de proie qu'ils sont *grillettés*, lorsqu'ils ont des sonnettes aux pieds.

Grillot, 1° s. m. — Grelot. Dans d'autres pays, on dit *grillet;* c'est le même mot. En comtois, la forme du diminutif est *ot*.

C'est la même racine que *griller,* tinter, sonner.

Le *grillon*, l'insecte, au bruit strident et aigu, s'appelle aussi *grillot*. Il se trouve avec ce sens dans Littré.

Racine : Latin, *gryllus*, grillon, l'insecte du foyer.

Grillot, 2° s. m. — Grand grillot. Nom de plante : le Rhinanthe trompe d'éléphant, *Rhinanthus major* (Ehrh). Littré donne *grillot blanc,* espèce de narcisse.

Le petit *grillot* désigne le *Rhinanthus crista-galli* (crête de coq).

Etym. : *Grillot*, comme nous l'avons vu, est synonyme de clochette.

Grillots, 3° s. m. pl. — « Avoir les grillots, » c'est être malade au lendemain d'une orgie ; avoir mal aux cheveux.

Etym. : Nous avons vu que *grillot* était une forme comtoise de grillon. Or, autrefois on prenait *grillons* dans le sens de caprices, fantaisies de malade. On disait : avoir des grillons dans la tête, comme on dit aujourd'hui en argot d'atelier : « Avoir un hanneton. » « Du Chevalier âgé qui fit sortir les *grillons* de la teste de sa femme. » (XVIe siècle.) Avoir les *grillots* ou avoir les grillons signifie donc avoir la tête encore embarrassée des fumées, des visions de l'ivresse.

Grimoner, *Gremonner* ou *Grimoiner*, v. n. — Murmurer, gronder, être de mauvaise humeur, grommeler. Même sens que *ravonner*. (Voir ce mot.)

On dit *griboina* dans le patois de Plancher-les-Mines.

Le berrichon a aussi *grimoner, grimouner,* grommeler; picard, *grumeler;* ancien allemand, *grummeln;* Vosges, *grimoler.*

Grommeler a évidemment la même racine.

Etym. : Haut allemand, *grimm*, furieux, colère.

Grimpant, s. m. — Nom de plante : le Lyciet à feuilles lancéolées, *Lycium barbarum* (L.). C'est un arbrisseau grimpant de la famille des jasmins. Les fleurs sont d'un blanc pourpré.

Grincer, v. n. — Pleurer en grimaçant. (Montbéliard.)

En patois, *grincie* signifie grimace ; *grinçu*, grimacier, pleurnicheur.

Allemand, *greinen*, pleurer; haut allemand, *grimm,* colère, furieux.

Grippe, s. f. — Nom de plante. C'est le Glouteron (Acad.), la Bardane ou le *Caille-lait* accrochant. On l'appelle aussi en Franche-Comté *Ranson* (*Galium aparine* (L.).

Etym. : *Gripper*, accrocher, dérober.

Grippe-tout, s. m. — Grand filet qui se tend parallèlement aux rives et près du bord.

De *gripper*, saisir.

Grippette, s. f. — « Danser à la grippette » se dit de ce jeu d'enfant qui consiste à se prendre par l'extrémité des doigts recourbés et à tourner rapidement pieds contre pieds et le corps rejeté en arrière.

Etym. : *Gripper;* Allemand, *greifen*, saisir.

Grispine, s. f. — Espiègle, effrontée.

Peut-être le féminin de Crispin, ce type de comédie qui représente un valet éveillé. La *Crispine* serait la soubrette espiègle et délurée.

Le mot génevois *grispiller*, friponner, est peut-être pour *grispiner* et aurait pour origine *Crispin*, le type du valet fripon.

* **Groise**, s. f. — Littré définit ainsi ce mot qui ne se trouve pas dans le dictionnaire de l'Académie : « Nom donné dans la Lorraine aux dépôts de débris incohérents qui forment des talus plus ou moins inclinés sur les pentes et au pied des escarpements des terrains jurassiques. » C'est ce qu'on appelle en géologie « débris des pentes. »

Il ne donne pas l'étymologie de ce mot. Nous pensons que ce terme doit venir, comme *grès*, du bas latin *gressius*, *gresum*, gravier, qui a fait *grèse*.

Si l'on prononce l'*oi* en *ai*, comme l'usage a prévalu, on a *graise* qui est absolument le même mot que *groise*.

La groise, en résumé, n'est qu'un gravier.

Le verbe comtois *groiser* veut dire couvrir une surface de groise, comme *sabler* couvrir de sable.

Groisière, s. f. — Carrière de groise.

Gromon, *Gremon* ou *Grimmond*, s. m. — Nom de plante : le Chiendent, *Triticum repens* (L.).

Le Génevois dit *gramon*.

Etym. : Vieux français, *grame*, gazon ; latin, *gramen*.

Grottons, s. m. — Même sens que *gramessons*, reste de la panne de saindoux. (Voir *Grobons, grabon.*)

Le mot français, dans l'Académie, est *cretons.*

Etym. : Bas latin : *Cremium;* picard, *crotons.*

La *cretonnée* était autrefois une espèce de mets.

Grouver, v. n. — Couver sa colère, être furieux en dedans, comme *goumer.* (Montbéliard.)

Vieux français : *Grever,* mettre en colère, exaspérer, contrarier.

* **Gru**, s. m. — Gruau.

C'est l'ancienne forme primitive de gruau. On disait aussi *gruel.*

« Gru le muid, mesure de Paris payera comme orge. » (Tarif 1664.)

En Champagne, *gru* signifie le son; en génevois, *grus* désigne, comme chez nous, l'orge mondé.

Etym. : Bas latin, *grutum;* allemand, *grütze.* On disait autrefois *gruer* pour faire des grus.

« Lou quartal à la mesure d'Arbois par cet mesme prix modre et *gruer.* » (Charte de 1282.)

« Piler les *grus* » se dit au figuré dans le même sens que « piler du poivre. » C'est piétiner sur place, marcher avec difficulté après une longue course.

Gruler ou *Grouler*, v. n. — Grelotter.

C'est le primitif du verbe dont *grelotter* n'est que le fréquentatif. Il est sans doute très ancien et a pour substantif le vieux mot *grèle* ou *graile* qui a formé *grelot*, son diminutif.

En génevois, on dit *greuler,* qui est à peu près identique à *groler.*

Tous ces mots ont pour origine une métaphore qui consiste à comparer le claquement des dents occasionné par le froid au son des grelots, à moins qu'ils ne viennent de *croler*, *crollare,* secouer, qui a fait *crouler* et *grouler* ou grouiller, remuer.

Etym. : Vieux français, *groullér;* bas latin, *grollare,* grelotter, trembler de froid.

Grume, s. f. — La grappe du raisin après que les grains ont été enlevés. Même sens qu'*écharvet.* (Voir *Gremeau.*

La Coutume de Nivernais, art. 10 et 11, tit. Prises de bêtes, dit que les « bestes *grument* lorsqu'il paraît par leur fiente qu'elles ont mangé du raisin dans les vignes, auquel cas elles sont confisquées à la justice. »

Vieux français, *gru,* gruau, *gruel;* latin, *grumus,* grain de raisin ; fruits sauvages.

On appelait ceux qui vont glaner par les vignes des *esgrumeteurs* ou *esgrommeteurs* et *esgrumeurs.* (Ordon. de Franche-Comté, 1561.)

Gueule de lion, s. f. — Nom de plante : le Muflier, *Antirrhinum majus* (L.). C'est ce qu'on appelle d'ordinaire la *gueule de loup.*

Cette plante est également nommée *langue de cerf* en Franche-Comté ; et ailleurs Mufle de veau.

La *gueule de lion jaune* est la *Linaria vulgaris* (Mœnch.), Linaire commune.

Guibôles ou *Guibaules*, s. f. — Les jambes.

Le vieux mot *guiber* signifiait jouer des jambes.

L'argot emploie aussi *guibe* et *guibon*, qui ont le sens de jambes. *Guibe* est évidemment le radical de *guibolle*, qui n'en serait que le diminutif.

Guigne ou *Gugne*. s. f. — Bosse à la tête; coup.

Etym. : Berry, *gueugne.* Peut-être est-ce une altération de *bugne,* coup, contusion.

Guillander, *Guillegander*, v. a. — Même sens que *gouillander.* Battre le pavé, courir les rues en mauvais sujet.

Guille, s. f. — Excrément, crotte. Se dit particulièrement du mouton ou de la chèvre.

Etym. : Allemand, *kegel*, boulet, petite boule. C'est sans doute cette forme qui a valu le même nom de *guille* au cône de sapin dans certains patois de nos pays.

Guiller se dit, en français, de la fermentation de la bière.

Guille sert souvent de terme de comparaison. « Gros comme une guille de chèvre, » pour désigner un objet petit, sans valeur. (Voir *Roi de guille*.)

A Belfort, on dit « guéguille, » qui confirme exactement notre étymologie allemande de *kegel*.

Guillener, v. a. — Faire quelque chose lentement, en lambinant. (Montbéliard.)

En patois, *guillenu*, lambin.

Guilleribouton ou *Quilleribouton*, s. m. — Le fruit de l'églantier, vulgairement « gratte-cul. »

Dans le patois de la montagne, *gueill'bouton*.

Guille signifiant crotte, excréments de chèvre, de mouton, etc., il y a là encore un certain rapport avec « gratte-cul. »

On sait aussi que le mot *guille*, dans le vieux français, signifie tromperie ; *guiller*, tromper ; *guillebouton* pourrait donc signifier faux bouton ; le fruit de l'églantier a assez l'apparence d'un bouton de rose.

Guillotte, s. f. — Petit robinet de tonneau, *douzil*.

Etym. : *Guille;* bois allongé et en fuseau, comme le cône du sapin qui porte ce nom.

A Genève, on dit *guillon*.

Guinche, s. f. — Grande femme mal faite, ou mal habillée, négligée.

On trouve dans le Dictionnaire de l'Académie ce mot avec le sens d'outil pour polir le talon d'un soulier. Serait-ce de la forme de cet outil que viendrait le sens comtois ?

Guincher avait, au moyen âge, le sens de pencher, jeter de côté. En genevois, ce mot signifie *loucher*.

Etym. : *Guenchis*. Vieux français, *gauchi*, tourné de côté.

Guinguer, v. n. — Jouer du violon. (Montbéliard.)

En patois, *guingue*, violon, a formé peut-être *guinguette* où l'on joue du violon.

Etym. : Allemand, *geige*, violon.

H

Haché, adj. — Argenté. « Flambeau d'argent haché. » Dictionnaire de 1755; tombé en désuétude.

Nous pensons qu'il faudrait dire « Flambeau haché d'argent. » Le radical serait le vieux mot *acesment*, ornement, du verbe *acesmer*, orner, qui a fait le terme de blason *hachement*. *Haché* d'argent signifierait donc simplement *orné* d'argent.

* **Haim**, s. m. — Hameçon.

Etym. : Latin, *hamus*.

Ce mot n'est pas usité seulement en Franche-Comté, mais dans d'autres parties de la France, notamment en Normandie.

Un peschierres geta illuec son *haim*, et quand il cuida avoir pris un grand poisson... (Ducange.)

Rabelais fait usage de ce mot. Un proverbe, qu'on rencontre au xvie siècle dans le Trésor des sentences de Gabriel Meurier, dit :

> Poisson qui cherche le *haim*
> Cherche son propre daim.

On trouve aussi :

> Petit don est le *haim* du plus grand don.

> Qui n'amorce son *haim*
> Pesche en vain.

Happechar, s. m. — Avare, scélérat.

Ce mot est la forme à désinence patoise de Happe-chair, qui est français. (Dict. de l'Académie.)

Haricot fleur, s. m. — Nom de plante : *Phaseolus couineus* (Linné).

Haridelle, s. f. — Courtillière, taupe-grillon.

On l'appelle aussi en Franche-Comté, à cause de sa forme et de sa couleur, « écrevisse de terre, » ou *harote*.

Harote, s. f. — Taupe-grillon, courtillière. (Voir *Haridelle.*) Dans le wallon, ce mot, exactement le même, signifie, comme *haridelle*, rosse, mauvais cheval. Le Normand dit *Harousse* pour désigner un mauvais cheval.

C'est vraisemblablement l'aspect décharné de la *haridelle*, insecte, qui a suggéré d'appliquer ce nom au cheval maigre et étique.

Dictionnaire de Roquefort : *Arote*, mauvais cheval.

Harpaillan, s. m. — Vaurien, aventurier (Jura). D. Monnier suppose que ce nom pourrait être une déformation d'*arpailleur*, chercheur d'or dans les rivières, et il rappelle que le Doubs passait autrefois pour charrier des parcelles de ce métal. Cette étymologie fait honneur à son imagination, mais nous préférons celle d'*harpailler*, que nous trouvons dans le dictionnaire de l'Académie avec le sens de se disputer, et qui est un fréquentatif d'un autre mot *harper* et *se harper*, se battre, qu'on rencontre également dans le même dictionnaire. « L'Olive passa une partie de la nuit à recoudre son habit qui s'était décousu... quand il s'était *harpé* avec Ragotin. » (Roman comique de Scarron.)

Etym. : Allemand, *hart. Arfan*, saisir. *Arpagare*, d'ἅρπη, croc.

Vieux français : *Harpaille, herpaille*, troupes de gueux qui se soulevèrent sous Charles VII et qui pillaient le pays. (Roquefort, Dict. de la langue romane.)

Harte, s. f. — (*L'h* est aspirée). Mite.

« Ces fourrures sont mangées des *hartes*. »

Dans différents patois du pays, on dit *artuson* et *atreson*.

En bas breton, *Hartouz; tartouz* a la même signification. En roman, *arte*, *artison*, *artuson*.

Herbe 1° (*aux verrues*), s. f. — C'est le nom de l'*Eclaire* ou Chélidoine des botanistes. L'extrême âcreté de cette plante lui donne des propriétés vésicantes.

On l'appelait autrefois « l'herbe aux écrouelles. » Le nom d'*Eclaire* lui vient de ce qu'elle passait pour guérir de la cécité, pour *éclairer,* éclaircir la vue.

Littré donne ce nom d'*Herbe aux verrues* à l'Héliotrope d'Europe.

2° *Herbe à cent trous.* — Le Millepertuis : *Hypericum perforatum* (L.). On sait que *pertuis* est synonyme de trou.

3° *Herbe au diable.* — *Potentilla tormentilla ;* on l'appelle aussi *Mort du diable* ou *Mors du diable* et *Herbe à l'effort.* Dans Littré, l'*Herbe du diable* est le *Datura strammonium,* un poison.

4° *Herbe à cinq feuilles.* — *Potentilla reptor,* Potentille rampante. On appelle vulgairement la Potentille, dans d'autres contrées, *Quintefeuille.*

5° *Herbe aux coupures.* — La Joubarbe des toits, *Semper vivum tectorum,* ou encore la *Scrofularia nodosa* (L.), ou la *Quadrifolia listera ovata.*

En Comté, on donne encore ce nom à l'Orpin, *Sedum telephium* que nous trouvons ainsi désigné dans Littré. Ce dernier appelle également *Herbe aux coupures* la grande Consoude.

Le *Semper vivum tectorum* a aussi en Franche-Comté le nom de *Houillie.*

Dans d'autres pays, on appelle encore *Herbe aux coupures* l'Achillée millefeuilles, dite également pour la même raison « Herbe aux Charpentiers. »

6° *Herbe au chêne.* — La *Sanicula europea* (L.).

7° *Herbe aux chats.* — Valériane. Les chats, en effet, se roulent sur cette plante comme les chiens sur la charogne.

Littré donne le nom d' « Herbe aux chats » à la Népète *cataire* dite aussi *chataire* et à la Germandrée maritime, appelée encore *marum.* Toutes deux appartiennent à la famille des Labiées et ont la propriété d'attirer les chats.

8° *Herbe* ou racine de *Sainte-Geneviève*. — *Phyteuma spicatum* (L.). Raiponce.

Dans Pline, le Phyteuma est une herbe employée dans les philtres pour se faire aimer. De là vient sans doute le caractère populaire et légendaire de la Raiponce.

9° *Herbe de Notre-Dame* ou *Herbe à la Vierge*.. — Cynoglosse, *Cynoglossum officinale*.

Dans Littré, l' « Herbe à la Vierge » est le Narcisse des poètes, *Narcissus poeticus* (L.), (Amaryllidées) notre *Jeannette* ou *Claudinette*.

La Cynoglosse est considérée comme un calmant.

10° *Herbe noire*. — La Scrofulaire noueuse, *Scrophularia nodosa* (L.). On l'appelle aussi en Comté l' « Herbe aux coupures. »

11° *Herbe aux femmes*. — *Nepeta cataria*.

Dans Littré, c'est l' « Herbe aux chats. »

Ce nom d' « Herbe aux femmes » vient à cette plante, non pas comme on pourrait le croire, d'une allusion à la chatte métamorphosée en femme, mais de ce que la plante a la propriété de rappeler les menstrues.

12° *Herbe aux cors*. — *Polygonatum vulgare* et *Polygonatum multiflorum* (All.).

13° *Herbe à deux feuilles*. — *Listera ovata* (R. Br.), qu'on appelle aussi Herbe aux coupures.

14° *Herbe à récurer*. — *Equisetum hyemale* (L.). La Prèle d'hiver. Les menuisiers et les tourneurs se servent des tiges rudes de cette plante pour donner un beau poli à leur ouvrage.

15° *Herbe folle*. — *Alopecurus agrestis* (L.), queue de renard.

16° *Herbe à l'effort*. — *Potentilla tormentilla* (voir *Herbe au diable*). On appelle vulgairement *effort* une rupture d'intestins ou hernie.

En dehors de Franche-Comté, dans certains pays, on donne au Sceau de Salomon (*Convallaria polygonatum*) le nom d'herbe à la rupture.

17° *Herbe à la poule* (arrondissement de Pontarlier). — L'*Anserine* blanche (*Chenopodium album* (L.).

Histrion, s. m. — Mauvais sujet, canaille.

Histrion, qui signifiait primitivement, en Etrusque, joueur de flûte, a désigné ensuite toute espèce de comédiens, puis les mauvais comédiens ou cabotins.

De là à mauvais sujet la transition était facile, surtout avec les préjugés si longtemps persistants contre les acteurs.

Hivernage, s. m. — « Etre à l'hivernage » signifie être situé du côté du nord. « Cette maison est à l'hivernage. »

Etym. : *Hibernus*, hiver. Anciennement, *hivernage* signifiait la saison de l'hiver.

Huisselet, s. m. Petite porte. (Montbéliard.)

Diminutif d'*huis*, porte, qui a fait *huissier*, celui qui ouvre la porte.

Houteau, s. m. — La cuisine et, par extension, la maison.

Provençal : *Houstaou;* espagnol, *hostal.* L'Auvergnat dit *ousto*.

Hospital a le sens littéral de logis, abri couvert.

Hupper, *Juper* ou *Iouper*, v. a. — Héler, appeler, hucher.

On dit en patois *iouper*, ce qui nous indique l'étymologie. Huper ou juper, c'est crier *ioup* la la, ou « ioup coucou, » ou « iou ou ou, » c'est-à-dire le cri des conscrits, des garçons de village.

Les Latins avaient l'exclamation *io* qui signifiait la joie.

I

Iamet. — Même sens que *Lasmoi!* Hélas! « Que je suis las! » On dit de même en italien, *me lasso!*

C'est aussi un terme de caresse fréquemment employé quand on parle aux enfants.

Idoule, s. f. — Fille niaise et paresseuse. « Grande idoule! » C'est un mot de la vieille langue française.

Idoul (Dict. de Roquefort), fainéant, qui reste en la même place au lieu de travailler.

Etym. : *Idolum*, idole, d'où *Idoul*, immobile comme une statue, comme une idole.

Indique, s. f. — Indigo.

On dit *indiquer* le linge pour « le passer au bleu. »

En italien, *indaco;* espagnol, *indico;* latin, *indicum*, parce que cette teinture bleue venait primitivement de l'Inde. Longtemps on l'a appelée *Inde*, qu'on écrivait aussi *Ynde*.

> Chevaliers armés en bataille
> Sur beaulx destriers trestous couvers
> D'armes *Yndes*, jaunes ou vers,...
> . . . .
> A donc prent l'air son mantel Inde
> Qu'il vest trop volentiers en Inde.
> (Roman de la Rose.)

Inficier, v. a. — Nier.

Dictionnaire de 1755; inusité aujourd'hui.

Etym. : Latin, *inficiare*.

Iodot, s. m. — Idiot, niais.

En patois, Iodot est un diminutif de Claude, qu'on prononce *iaude*. Chifflet, dans sa grammaire, recommande de prononcer Glaude. Comme on dit en Comté *Reine-Glaude*, *Glaudine*, etc.

Claude, dans l'Académie, a le sens d'imbécile. « C'est un vrai Claude; » « il n'est pas si Claude qu'il en a l'air. »

Djean-Iode (Jean-Claude), dans le patois de Montbéliard, signifie un niais.

Ioutre, s. m. — Juif.

Etym. : De l'allemand *Iude*, qui se prononce « ioude. »

Ivrogne, s. m. — Nom de plusieurs plantes de couleur rouge et notamment des *Orchis*, du *Silene diurna*, qu'on appelle aussi Pentecôtes, Jolis garçons, Compagnons rouges. (Voir ces mots.)

J

Jabadris, s. m. — Taudis.

Dictionnaire de 1755 ; inusité.

* **Jacot** ou *Jacquot*, s. m. — Nom du geai.

L'argot a *rejacquer* pour appeler. En Comté, « appeler Jacquot, » c'est s'embrasser bruyamment, parce qu'on appelle les geais en baisant fortement le dessus de sa main.

Jacasser, qui se dit des geais et des pies, est formé sans doute de ce mot. Du reste, on appelle souvent la pie : *Jacqueline*.

Jaffer, v. a. — Manger gloutonnement. (Jura.)

Jafre, adj. des deux genres. — Acide, aigre. Se dit généralement des fruits verts.

Etym. : Allemand, *geifer*, écume, bave, morve; ce qui fait venir la salive à la bouche.

On trouve dans le poète bisontin Ferry Juliot, au xve siècle :

> En te rendant hydeuse *jaffre* et morgue.

Et dans un autre passage du même auteur :

> Vos deux yeux larges et profonds
> Estans dessoubs en obscurs fonds
> Pour certains ne sont moins affreux
> Que sont ceulx d'un taureau *jaffreux*.

D'un taureau qui écume.

Jaqueline, 1° s. f. — Grosse jaquette. (Montbéliard.)

Vieux français : *Jaque*, corselet.

2° Un des noms de la pie.

Jaquesson, s. m. — Jaquette. (Montbéliard.)

Est formé de *jaque*, vieux mot qui signifiait un vêtement court et serré, espèce de corselet, qui a fait jaquette.

On suppose que ce terme vient des insurgés rustiques du moyen âge, les *Jacques*.

Javiôle, s. f. — Une grande cage ronde en osier où l'on élève les poussins.

Etym. : Italien, *gabbia*, cage, qui a pour diminutif *gabbiola*.

Le vieux français avait *jagiole*, *jaiole*, *jajole*, *jaole*, d'où « geôle, » prison ; de *cava*, *caveola* (gaveola).

Quand ce ot dit si s'envola,
Et li vilains qui remest là
Pensa se il le porroit prendre,
Assez tost le porroit vendre;
Et se vendre ne le povoit,
En *jaiole* l'enfermeroit.
(Li lais de l'oiselet.)

Dans le Jura, on appelle la javiôle *boidon*.

Jeannette, s. f. — Narcisse des poètes et aussi le faux Narcisse. On l'appelle encore *Claudinette*.

Etym. : Ce nom a été donné à un certain nombre de fleurs de couleur blanche, d'où l'on pourrait lui supposer pour racine, *canus*, blanc, qui a fait *chenu* (chanette). Le vieux français appelle *Janette* toute espèce de fleurs *blanches*.

Jeannot (battre). — Dire des folies, des bêtises. « Battre la campagne. »

Jésus, s. m. — Une grosse saucisse courte qui se fabrique à Morteau.

On appelle aussi ce comestible un « bon jésus. »

Jeu ou *Jeus*. — Exclamation abréviative de Jésus. « Jeus (prononcez *jeusse*) Maria ! quel malheur ! »

Jeu pourrait être aussi considéré comme un reste de l'an-

cienne exclamation par Jupiter! (*Jos-jovis*) qui aurait fait *Jou* et *Jeu!*

Jeu est resté dans *jeu*-di (dies jovis).

Jolis garçons, s. m. — Nom d'une plante : le Silène, *Silene diurna*, qu'on appelle aussi *ivrognes* et *compagnons rouges*, à à cause de sa couleur.

Etym. : « Joli garçon » se dit populairement (voir l'Acad.) de quelqu'un qui s'est enivré. C'est donc un synonyme d'*ivrogne*.

Jongière, s. f. — Botte de joncs dont se servent les enfants comme de vessies pour apprendre à nager. (Montbéliard.)

Bas latin : *Juncaria*, jonchère, lieu couvert de joncs.

Vieux français : *Jonchée, jonchiée*, botte de joncs.

Joug, s. m. — Perchoir. On dit des poules, lorsqu'elles sont sur leur perchoir, qu'elles sont *à joug*, (juchées).

Etym. : *Joc*, juchoir, de *jugum*. Vieux français, *jouc*. Latin, *jugum*, montagne, éminence, hauteur.

Jou ou *joux*, en Franche-Comté, est un nom de lieu fréquemment usité et qui désigne en général une élévation. « Le fort de Joux, » « Montjoux, » « la Joux. »

Dans les ordonnances de Franche-Comté, 1602, la *Joux* est employée comme nom commun : « La Joux dite de Bégasse, » C'est à tort, croyons-nous, qu'on a donné comme étymologie à ce mot le nom de Jupiter, *Jos-jovis*.

Jucher vient aussi de *jugum*. *Jouchou* est le nom patois du juchoir dans le Jura. *Joc*, à Rennes (Bretagne), a le même sens. Quand on raconte quelque chose d'extraordinaire, d'invraisemblable, on dit : « Cela ferait tomber les poules du *joc*. »

Jouguer, *Jouquer* ou *Joquer*, v. n. — Attendre, faire le pied de grue. « On m'a fait jouquer deux heures. »

Etym. : Vieux français, *joquer* signifie ne rien faire, être en repos, comme les poules à *joug*. *Jouquer, jouquier*, se jucher.

Joume, s. f. — La mousse d'un liquide. *Joumer,* mousser.

Etym. : En allemand, *schaum ;* flamand, *schaim*, aura fait *choume* et *joume.* Le mot « écume » a la même racine, qui a subi une transformation différente.

Joumer se dit, au figuré, d'une personne en colère et qui se contient; qui écume en dedans.

K

Kaliferstène, s. f. — Une imbécile ou idiote. « C'est une vieille kaliferstène. »

Ce mot est une forme corrompue tirée de l'Allemand, comme « choucroute, » « sabretache, » etc. « Kann nicht verstehen, » « je ne comprends pas. » Comme *Pétra* vient du Breton qui veut dire *quoi?* C'est un imbécile qui ne comprend pas ce qu'on lui dit et qui, à toutes les questions, répond « quoi ? » ou « je ne comprends pas : *Ich kann nicht verstehen.* »

L

Lachotte, *Lasotte* ou *Largeotte*, s. f. — Nom de plante : le Laitron, *Sonchus oleraceus* (L.).

Etym. : En patois, lait se dit *laché.* La *lachotte* serait donc synonyme de *laitron* à cause du suc laiteux de cette plante si fort appréciée des lapins.

Vieux français : *Lacheron*, *laicteron,* de *lac*, lait.

* **Laitia**, s. f. ou m. — Espèce d'eau qui reste après le lait battu. C'est ce qu'on appelle encore *batture.* On donne ce liquide aux porcs.

Littré : « *Laitiot,* nom, dans le Jura, d'un petit lait aigre

dans lequel on fait macérer divers fruits sauvages et qu'on emploie comme boisson rafraîchissante. »

Lambris, s. m. — Planche mince de sapin ou de chêne.

Le vieux mot *lambre* ou *lambru* signifiait latte dans le même sens.

« Le millier de *lambrus*, 4 deniers. » (Ducange.)

Il y a eu aussi la forme *lambruys*.

Lâmoi! Exclamation : Hélas!

Etym. : *Lassus*, las, primitivement, signifiait *malheureux*. Plus tard il a perdu ce sens et a pris celui de *fatigué*.

Hé-las a la même origine que *las moi. Ahi lasso! me lasso,* moi las! disent les Italiens, et les Franc-Comtois, plaçant le pronom après l'adjectif, disent *las moi!*

Lampe, s. f. — Glissoire sur la glace. Les gamins de Montbéliard disent « tailler une lampe » pour faire une glissoire.

Lamper, v. n. — Glisser sur la glace.

Lampi, s. m. — Odeur de la viande qui commence à se faisander; même sens que *relan*.

* **Lancis**, s. m. — Terme de construction; bois de charpente.

On disait autrefois *lanciers*.

Languaine, s. f. — Quelque chose de long. « Une grande languaine de terrain, » un terrain long et étroit.

Même sens que *langue* dont ce mot n'est qu'un augmentatif.

C'est dans un sens analogue qu'on dit *lèche* : « une lèche de pain. » (Dict. Académie.)

Laquage, s. f. — Flaque d'eau répandue par terre.

Etym. : De *lac*.

Larmier, s. m. — Soupirail de cave.

Ce mot existe dans l'Académie comme terme d'architecture, mais avec un autre sens, celui d'une saillie pour empêcher l'eau de couler le long d'un mur. Le *larmier* suinte, pleure, de là son nom.

En flamand, *larmier* a aussi le sens comtois de soupirail de cave.

Etym. : *Lacrymarius.*

Nous ne savons pas pourquoi ce nom expressif s'applique à un soupirail en Franche-Comté.

Là où? — Interrogation pour *où*. « Là où allez-vous? »

Lave, s. f. — Pierre plate et mince; on s'en sert pour couvrir les toits.

Etym. : Bas latin, *lavia, laveria;* italien, *lavagna.*

Ordonnance de la cité royale de Besançon, 1619 : « Tous toisemens de muraille dehors et dedans terre, et des couverts de tuiles, *laves* et tavaillons seront faits à la toise ancienne de la cité, longue de neuf pieds et telle qu'elle est marquée au front de l'Hôtel de ville. »

Laver, v. a. — Daller avec des pierres plates. (Montbéliard.)

Lavière, s. f. — Carrière de laves.

Lavon, *Loon*, *Laon*, *Lovon*, s. m. — Planche. (Jura.)

Nous trouvons dans les Ordonnances de la cité royale de Besançon, 1659, *laon,* terme de charpenterie. C'est peut-être lavon qui a fait *laon,* comme *tavon* a fait taon.

D'où « scieur de *loon*, » qu'on écrit « scieur de long » par une fausse analogie avec la longueur.

Lohons, XVIe siècle. (Documents franc-comtois.) « Les charretiers conduisans fustes, plots et aix ou *lohons* de sappin... » (Edit 1623, Franche-Comté.)

Vieux français : *Lavon,* planche.

Lavout, s. m. — Planche à lessive, qu'on appelle aussi « banc à lessive. » (Quingey.)

Lècherie, s. f. — Friandise. (Montbéliard.)

Vient sans doute de l'expression « donner à *lécher* aux bestiaux, » pour leur donner du sel dont ils sont très friands.

Lècheux, adj. — Lécheur, gourmand.

Lessu, s. m. — L'eau de la lessive.

Etym. : En provençal et lyonnais, *lissiu*, *leissiu;* génevois, *lissu* ou *lissieu;* à Neuchâtel, *lienssu.*

En latin, *lixivium* ou *lixivia*, lessive. De *lix-licis*, cendres, parce qu'on met des cendres dans l'eau de lessive.

Le nom de *Luxeuil*, la ville d'eau des Vosges, tire vraisemblablement son origine de ce radical. La forme Luxeuil est, en effet, moderne et on la voit apparaître pour la première fois à la fin du XVIIIe siècle. On disait précédemment *Lixu*, *Lissu*, en latin *Lixovium* (eau de lessive, eau chaude). On sait que les anciennes stations balnéaires portaient à peu près toutes un nom indiquant leur caractère essentiel. Ainsi *Aix*, dont le nom est resté à plusieurs villes, vient d'*aqua,* eau.

Leue, *Lu*, *Lue* ou *Glieu*, s. f. — Traîneau.

En patois de Montbéliard, on dit « une *liotte.* »

Ce mot est de la montagne. A Genève et dans toutes les alpes de la Suisse romande, on rencontre *luge.*

Lucher, en patois jurassien, signifie glisser. On dit *se lutchi.*

Etym. : Lisser; lisse, surface lisse sur laquelle on glisse, a la même origine.

Allemand, *glitschen*, du grec, λισσός, lisse, poli; italien, *lisciare*, rendre lisse.

Ducange a *Lezia,* espèce de char.

Dans certains de nos patois, glisser se dit *leze*, *lezie*, *luchie.* La lettre *l* mouillée peut laisser supposer un radical *gli*, *glieu*, comme on le prononce encore dans certains patois de la montagne.

Leul, *Leu*, *Lu*, *Liu*, s. m. — Nom de plante : l'Ivraie, *Lo-*

lium temulentum (L.). Le petit Leu, le *Lolium perenne* (L.) ou ivraie vivace, est le gazon anglais, Ray-grass.

Etym. : *Leul* ou *liu* est formé directement de *Lolium*, le nom de l'ivraie dans Virgile.

Leute, pronom possessif, féminin de leur. — « C'est *leute* affaire. »

En patois, on dit *lieute*.

Levrau, *Levrôt*, s. m. — Balance romaine, peson. (Jura.)

On appelait autrefois *livrot* une mesure pour les grains en usage dans le Forez.

Etym. : Latin, *libra*, livre.

Ligneul, s. m. — Le Liseron, *Convolvulus arvensis* (L.), qu'on appelle aussi le petit *liset* ou petite *véhie*. (Voir ce mot.)

Etym. : Le radical est *ligne*, dans le sens de corde, ficelle (*linum*, lin, *linea*), d'où *ligne* à pêcher. La terminaison *eul* vient d'un diminutif en *olus* (*lineolus, liniolus*).

Ce mot *ligneul* fait supposer que *liseron*, dont il est le synonyme comtois ou *liset* (Académie), aurait formé les mots *liserer, liseré, lisière*. En effet, dans le Liseron, ce qui a dû frapper l'habitant des campagnes, c'est l'utilité de sa tige longue, mince et flexible pour lier. (*Véhie, Vehier*, Voir ces mots.) C'est comme une corde, une ficelle végétale, un « ligneul » (fil de cordonnier).

C'est avec les fils, cordes ou cordonnets que l'on brode ou que l'on broche, et que se font les liserés et les lisières.

Ligousse, s. f. — S'emploie dans cette expression seulement, « tirer la ligousse, » être fatigué. Au figuré, cette locution signifie être dans la gêne, tirer le diable par la queue.

Un terme d'argot, *ligote* et *ligotante*, qui signifie corde et qui a pour racine *ligare*, lier, est sans doute le même mot que *ligousse*.

« Tirer la ligousse » serait donc tirer la corde, le licou.

Limoge, s. f. — Coton rouge dont on se sert habituellement pour marquer le linge.

Se dit aussi à Genève.

Etym. : C'est sans doute parce qu'on le fabriquait à Limoges, comme on a appelé *limousine* le manteau de droguet des voituriers.

* **Lisieu** ou *Lisier*, s. m. — Purin.

Littré donne *lizier :* « Terme d'agriculture. Liquide provenant du mélange des urines et des excréments des animaux que l'on conserve dans des fosses couvertes pour s'en servir comme engrais. »

Loup (faire un). — Vol domestique. Se dit d'une femme, d'un enfant qui dérobent des provisions à la maison, pour les vendre et se faire une bourse. Ils « font un loup. »

Nous avons trouvé cette expression dans le dictionnaire d'argot de Larchey :

« *Loup*, sottise, erreur ; *Loup*, DETTE CRIARDE, CRÉANCIER. » Et avec une autre orthographe, mais dans le même sens, *louter*, faire un *lou*, faire une sottise.

Loupe, dans l'argot des *pignards*, signifie mensonge.

« Faire un loup » a aussi, en Comté, le sens de se tromper, faire une malfaçon dans son ouvrage.

Lourot, *Lérot*, *Léret*, s. m. — Serpe, serpette, petite faucille.

Lourrin ou *Nourrin*, s. m. — Petit cochon.

Racine : *Nutrire,* nourrir. L'*l* et l'*n* se transposent fréquemment. Exemple : Orphe*l*in. *orphaninus*.

* **Louvart**, s. m. — Jeune loup d'un à deux ans. C'est l'intermédiaire entre le loup et le louveteau.

M

Machabées (l'arbre des), ou « l'arbre de la pluie. »

C'est une forme de nuages représentant grossièrement une longue tige d'où partent des branches. Quand on l'aperçoit au ciel, c'est, d'après nos cultivateurs, un signe infaillible de pluie. On l'appelle aussi l'*arbre du temps*. Ce nom de *machabée*, emprunté à l'Histoire sainte, vient peut-être de ce que cette forme rappelle celle du chandelier hébraïque, du chandelier à sept branches. On dit du reste assez souvent un *machabée* pour un Juif.

Dans l'argot de Paris, un *machabée* est synonyme de cadavre.

Macle, s. m. — Le chanvre qui porte le chènevis. (Jura.)

Etym. : *Masculus*, mâle. Ce qui prouverait que la plante n'est pas femelle, comme on le dit.

En vieux français, *macle* s'employait pour mâle.

Macvin ou *Maquevin*, s. m. — Vin doux non fermenté qu'on fait cuire pour le conserver.

Etym. : Espagnol, *maca*, écrasement de fruits, pressurage. Un vieux mot français, *maquer*, signifie écraser. Ce sens se rapporterait au raisin mis dans le pressoir et dont le jus sert à fabriquer ce qu'on appelle le *maquevin*.

Madeu (parler). — Parler à la manière des enfants, en imitant leur prononciation.

C'est peut-être « parler merdeux. » *Madeux*, dans le patois de la montagne, signifie en effet merdeux.

Mafi. — Exclamation pour ma foi ! « Mafi oui ! »

On dit *mafiou* et *mafiougui* dans la Bresse.

Magnin, 1° s. m. — Chaudronnier, raccommodeur d'ustensiles de ménage, étameur. Châtreur de cochons.

On dit en Comté : « Faire comme le magnin, mettre la pièce à côté du trou. » Ce mot s'emploie aussi à Genève.

« .... de tous *magnins* qui viennent à Besançon et plantent enclume et besoignent dessus pour un chascun fois cinq solz estevenants (1). » (Charte, 1547.) Dans le même document, ce mot est écrit une autre fois *maignins*.

Etym. : Italien, *magnano*, serrurier, chaudronnier. Bas latin, *magninus*. Dans la Lorraine, on dit *magni*.

Racine : *Manuarius*, manœuvre (?). Suisse romande, *magnin*.

Vieux mot français : *Maignen*, *maignan*, *maignien*. On le rencontre aux XIIe et XIIIe siècles.

« Leauté querez, mais non el maignen, » ne cherchez pas la loyauté dans le *magnin*.

2° *Magnin* se dit aussi d'un brouillard malfaisant qui nuit aux raisins, aux pommes de terre, etc. « Le magnin a passé dessus, » dit-on des vignes malades, ou bien, « les vignes sont *magnenées*. »

Etym. : Vieux français, *mahaigner*, maltraiter.

C'est peut-être du sens de *magnin*, châtreur de cochons, que viendrait cette expression qui serait métaphorique.

Mahon ou *Maon*, s. m. — Gésier des oiseaux.

En patois de Montbéliard, *movon*.

Etym. : Italien, *magone ;* vieil allemand, *mago*, d'où *magen*, estomac, dans l'allemand moderne. Anglo-Saxon, *maga*.

Mailler, v. a. et réfléchi, *se mailler*, v. pr. — Serrer ou se tordre, se contorsionner. On « se maille » dans des convulsions.

Cette expression vient sans doute des mouvements qu'on

(1) C'est la monnaie épiscopale de Saint-Etienne, ancien nom de la cathédrale de Besançon.

voit faire aux poissons lorsqu'ils sont pris dans les mailles d'un filet. Ils se maillent, c'est-à-dire qu'ils s'enfoncent de plus en plus dans les mailles.

Quant au sens actif, *mailler* signifie (Littré) « battre au maillet. » « On maille le fer sur une enclume. »

Radical : Latin, *malleus,* marteau, maillet, qui a donné la forme moderne « malléable, » qui se travaille facilement au marteau. La forme ancienne a dû être *maillable.*

Maishui, adv. — Maintenant, dorénavant.

C'est le mot de l'ancien français.

Etym. : Latin, *magis hùc*, plus ici, jamais plus ; ou *magis hodie*, *non magis hodie*, « jamais, plus aujourd'hui, » plus d'aujourd'hui.

Maître. — Dans cette expression « être à maître, » être domestique.

Malbrou, s. f. — Une grosse voiture.

C'est sans doute pour *Malborough*. Tout ce qui concerne les chevaux et les équipages est désigné, le plus souvent, par des dénominations anglaises.

Maloua, s. m. — Certains fonds payant une redevance à la commune. (Montbéliard.)

Mandrille, s. f. — Mendicité. (Montbéliard.)

Etym. : Le radical est mendier.

Mangeotte, s. f. — Petit sac dans lequel on met des légumes, de la farine, etc., qu'on veut conserver pour la semence ou pour tout autre usage.

Etym. : Une provision destinée à être mangée. Comme « mettre-cuire, » que nous verrons plus loin.

Mange-profit, s. m. — Dépensier.

Manôts, s. m. pl. — Mucus nasal durci. Il a le nez plein de *manôts*.

Etym. : *Maunot,* mal net; en patois, *manot,* quelque chose de sale; *manôts*, saletés.

* **Mante**, s. f. — Couverture de lit.

Provençal, espagnol et italien, *manta*, manteau.

« Incontinent envoya quérir un bon lit garny de linceulx (draps), *mante* et courtepointte. » (Nouvelles de la reine de Navarre.)

Mante se dit, dans le patois de la montagne, de la toile qui enveloppe le pain sur la table.

Latin : *Mantile,* serviette.

Manteline, s. f. — Petite mante, mantelet.

Marabout, s. m. — Le *Rhus cotynus* de Linné, qu'on appelle aussi *arbre à perruque.*

Etym. : La ressemblance de ses fleurs avec des plumes de marabout.

Marcon, s. m. — Palonnier. (Montbéliard.) La grosse pièce de bois à laquelle sont attachés par derrière les traits des chevaux.

Margou, s. m. — Matou. (Montbéliard.)

Maréchau, s. m. — Espèce de Coléoptère de couleur rouge et noire qu'on appelle aussi la « bête à bon Dieu. » Les enfants le mettent sur le dos et l'interrogent sur le temps qu'il fera.

Marguillier, s. m. — Fossoyeur. (Jura.)

Ce mot est passé du fabricien au fossoyeur, qui est aussi un employé de l'église.

Marjulien, s. m. — Nom d'un cépage; raisin noir.

Marmot, s. m. — Menton. Dans ces expressions « Claquer le marmot, » « battre le marmot, » claquer des dents.

« Marmotter » vient évidemment de ce mot. C'est parler

entre ses dents en faisant mouvoir seulement son menton, comme font les gens qui lisent à voix basse ou parlent en dedans.

Marmottine, s. f. — Fichu que les femmes se mettent autour de la tête pour se tenir chaud aux oreilles et au *menton*.

Etym. : *Marmot*, menton.

Mar-nu, adj. — Complétement nu.

Mar, dans le français du XIIIe siècle, signifie malheureux. Ce sens se rapporterait assez naturellement à cette expression comtoise qu'on emploie du reste pour exprimer la commisération.

« Droit dit : *mar* fu nés qui n'aimende. »

Le droit dit : Il est né malheureux celui qui ne se corrige pas. (Dictons de droit du XIIIe siècle.)

Le même proverbe se retrouve sous cette forme plus concise : « *Mar* naît qui n'amende. »

Quant à l'étymologie de *mar,* nous ferons observer qu'on disait autrefois *malur*, *malurti* pour malheur et misère. *Malur* aurait pu donner *maür* et *mar*.

Mar-nu est sans doute pour *mar-né,* comme on le trouve dans les deux proverbes que nous avons cités, *né*, malheureux.

Ou bien la racine est *mere-nudus*. (*Mere*, en latin, *purement, complètement.*) Cet adverbe se rapporte très bien au sens de *mar-nu*, complétement nu.

Nous ferons encore observer que dans l'argot des Pignards du haut Jura, *mar* signifie petit. De *petit,* chétif, au sens de malheureux, l'analogie est évidente.

* **Marsaule** ou *Marsauce*, s. m. — Non d'une espèce de Saule : *Salix caprea* (L.).

Littré, qui a écrit ce nom *marsault,* dit : « On écrit aussi marseau. » « Il n'y a que la graine de marseau qui réussisse et qui croisse assez promptement sans culture. » (BUFFON.)

Hist., XIVe siècle : « Et est à entendre mort bois, boulz (bouleau), tramble, fou (hêtre), *marsaus* et genestres » (DU-CANGE) ; *marsalix*. XVIe siècle, *marsaul* (COTGRAVE).

Etym. : Bas latin, *marsalix*, de *mas*, mâle, et *Salix*, saule, saule mâle. Vieux français : *Marsaus*.

Marteau, 1° s. m. — La dent molaire. « Je me suis fait arracher un marteau. »

Etym. : A cause de sa forme aplatie à la couronne.

2° *Marteau*, espèce de grosse fraise blanche.

Matefin ou *Matafin*, s. m. — Gâteau ressemblant aux crêpes. (Jura.)

Etym. : Qui « mâte la faim, » qui tue la faim. Languedocien, *matar*, tuer ; latin, *mactare*.

Mâter (prononcez *mâtère*). — Exclamation ; même sens que peste ! ou diable !

Etym. : Sans doute « Mater dolorosa, » comme on dit *Jeus Maria !* Jésus Maria !

Matras, *Maltras* ou *Martras*, s. m. — Fumier.

Matrasser, fumer les champs en y répandant du matras.

C'est le même mot que matelas dont l'ancienne forme, qu'on rencontre dans Rabelais, est *matras*. On peut dire un matelas de fumier comme on dit un *lit*, une *couche*, deux métaphores empruntées au même ordre d'idées.

Etym. : La forme italienne de matelas est *materasso* ; ancienne forme allemande, *matraz*, et moderne *matraze* et *mast* ; anglais, *mattress*.

Bas latin : *Matura*, *materacium*, *matalacium*.

« Quant le Roy vint en sa nef, il ne trouva onques que sa gent lui eussent riens appareillié, ne lits, ne robes, ainçois li convint gesir, tant que nous fumes en Acre, sur le *materas* que le soudanc li avoit baillez. » (SIRE DE JOINVILLE.)

Matrouille, s. f. — Lait caillé. (Montbéliard.)

Dans le patois du pays, on dit *motrouille*.

Mauger (se), v. pr. — Se soigner une blessure, se panser. Vieux mot français.

Etym. : *Medicare*

Maunot ou *Maunet*, adj. — Malpropre. « Cuisinier maunot. »

Etym. : Mal net, *maunet*.

Maussanne ou *Mansienne*, s. f. — Nom de plante : *Viburnum lantana* (L.). Viorne commune de la famille du chèvrefeuille.

C'est aussi le nom du *Mavuron* ou *muron*. (Voir ce mot.)

La Mancienne blanche est le *Viburnus opulus* ou Boule de neige ; on appelle aussi cette dernière *Savougnot*.

Dans d'autres pays, on donne encore à la Viorne commune le nom de Bourdaine blanche et Coudre *moinsienne*.

Mavurons, s. m. — Les fruits de la Viorne mancienne. Rouges d'abord, ils deviennent noirs en séchant, avec un goût fade et un peu sucré. Dans la montagne, on les appelle *meurons*. Cette dénomination indique l'étymologie. C'est un fruit qui ne se mange que complétement « mûr, » et pour en hâter la maturation, on le met dans la paillasse du lit. Si nous nous rappelons qu'on dit en Comté *mavu* et *meure* pour mûre, nous n'aurons plus aucun doute sur l'origine de ce mot.

En patois de Montbéliard, *maivuri*, mûrir.

L'arbuste s'appelle aussi *maussanne*, et *mûron*.

Mazeret, s. m — Scories de fer ou rognons de fer, minerais qu'on trouve dans le sol de nos pays.

Le Dictionnaire de Littré mentionne un certain nombre de mots dont la racine est commune avec celle de *Mazeret*. ce sont *mazage*, *mazeau*, *mazelle* et *mazer*, qui tous indiquent certaines opérations qu'on fait subir à la fonte généralement pour la décarburer

Maisir, patois de l'arrondissement de Pontarlier, indique un tas de bois à brûler.

Etym. : Bas latin, *maseria*, même sens.

Mèche, s. f. — Dans cette expression : « Il n'y a pas mèche, » il n'y a pas moyen.

C'est sans doute par allusion à la mèche du canon ou de la mine. Le coup ne part pas quand la mèche manque.

« Eventer la mèche, » « vendre la mèche, » se rapportent au même ordre d'idées.

On dit aussi il n'y a pas *misse* (voir ce mot), qui s'emploie pour *mèche* « dans la « misse du fouet. »

En patois, la mèche du fouet se dit « mouchi. »

Mégnin, s. m. — Comme *manôt;* morve durcie dans le nez (Montbéliard.)

Melon, s. m. — Nom d'un cépage aujourd'hui assez estimé, Le raisin est blanc.

C'est peut-être le même plant qu'on appelait autrefois *melier* ou *mellier*, et qui était une espèce de raisin très doux.

Etym. : *Mel, mellis*, miel.

« Le melon avait été compris avec le gamay dans l'arrêt de proscription de Philippe en 1567, et du parlement de Dole en 1612. (Voir *Gamay*.)

Mémé, s f. — Grand'mère.

Menées, s. f. (de neige, de poussière). — Se dit des amas de neige ou de poussière que produit le vent sur son parcours.

Un vieux mot français *menée* signifiait des voitures et l'action de voiturer. Des « menées » de neige équivaudraient donc à : voitures, tombereaux de neige, comme on dit encore pour désigner de grandes quantités.

Mener du *violon*, du *piano*, etc. — Jouer du violon, du piano.

C'est à peu près dans ce sens que Mme de Sévigné dit : « *Mener la parole.* » Elle mena la parole si vigoureusement que le chevalier en fut ravi. »

Mener s'emploie aussi, en Comté, dans un sens absolu pour

chanter ou jouer d'un instrument quelconque. « Il mène bien. »

« Los anzos menont d'aubade. » Les anges mènent (donnent) l'aubade, est-il dit dans un noël bressan.

Mener est le radical de *ménestrel* et de *ménétrier*.

« Item paié à Jehan Taborin par ordonnance de mesdissieurs pour son salaire d'*avoir mené le taborin* à la feste de l'aparicion Nostre-Seigneur. » (Comptes municipaux de Besançon, 1656; Castan, Origines de la fête des rois, 1878 (Société d'Emulation.)

Ménevée, s. f. — Paquet de chanvre.

Etym. : Racine, *manus*, main, ce qui tient dans la main, une poignée; *manipulus, manipula.*

Manevis, en vieux français, du verbe *manevir*, signifie « qui est prêt. » Le radical est toujours *manus.*

Bas latin : *Menevellus*, qui a fait aussi *manivelle*, machine à tourner avec la main.

Mérandon ou *Marandon*, s. m. — Le repas de onze heures. (montagne et Jura.)

Il y a aussi les verbes *mérander*, dîner, et *marandiner*, faire le mérandon.

Etym. : Méridien, méridienne. Latin, *meridianus; meri* équivaut à *med.* (medius), une moitié du jour.

Espagnol : *Merendar*, dîner; *marena* (Suisse romande), *marendon*, dans le même dialecte, signifie goûter, faire le goûter dans l'après-midi.

Vieux français : *Marende*. On disait aussi *merinde*, *merinder*, goûter, faire collation.

Merdaillon, s. m. — Gamin, merdeux.

Merderie, s. f. — Chose de peu de valeur. « C'est un tas de merderies. »

Mesainé, adj. — Blessé, estropié. (Montbéliard.)

Vieux français : *Meshaigniez*.

Meset ou *Musot*, s. m. — Musaraigne, rat des champs.

Dans d'autres pays, on appelle ce petit animal *musette* et *muset*.

Etym. : Latin, *mus*, souris, qui aura fait *musetta*, petite souris.

Messotte, s. f. — Instrument de pêche; espèce de filet qui sert presque spécialement à prendre les *soufres*. (Voir ce mot.)

Met ou *Maie*, s. f. — Le pétrin.

Le proverbe comtois dit : Hâle de mars, pluie d'avril, rosée de mai, amènent la pâte à la *met* (ou *maie*).

Ce vieux mot se rencontre dès le XIIIe siècle; on l'écrivait aussi *maict*.

Etym. : Le grec *mactra*, qui a aussi le même sens, se rapproche de cette forme. Italien, *madia*.

« Et si facent faire une tines et quatre espusoirs et une *mait* de 8 piés de lonc por le fu... » (Règlements et édits, 1247.)

On écrivait encore *meet*. « ...Si donne toute ma bouticle de boulengerie compris les meetz. » (1674.)

Met, *Mette*, adj. (Le *t* se fait sentir même au masculin.) — Mol, faible.

« La chaleur me rend met. »

C'est sans doute le même mot que *moite*, prononcé à la moderne, comme *Français* qu'on disait *François*.

Etym : De *mucidus*, moisi, pourri, amolli ; ou de *mitis*, doux ; italien *mezzo*.

En anglais, *moist* fournirait encore une autre étymologie ; *musteus*, jeune, doux.

En allemand, *matt* a le même sens.

Mettre-cuire, locution prise substantivement. — Une quantité de viande, de légumes, etc., de quoi mettre cuire pour une fois.

« *Un mettre-cuire* de pois, de pommes de terre, etc. »

Mettre-écumer, v. a. — Mettre le pot au feu, faire la soupe grasse.

« Nous mettons écumer tous les dimanches. »

Meurette, s. f. — Plat de poisson analogue à la matelotte, avec cette différence que la meurette se fait avec du vin rouge, et la matelotte avec du vin blanc. La meurette est à proprement parler un civet de poisson.

Etym. : Peut-être le mot vient-il de *moret*, au féminin *morette,* noire, à cause de la couleur du mets et par opposition à la matelotte qui est blanche.

Moret, comme *moreau* (un cheval moreau), venait de Maures ou Mores, le nom des nègres. « Le More de Venise. »

On disait aussi autrefois *meurotte*, et ce nom s'appliquait aussi bien à un ragoût de poisson que de gibier. Le dictionnaire de 1755 dit « une *meurette de pigeons.* »

Meurette, au figuré, signifie ruse. « J'ai flairé ta meurette, » j'ai éventé ta ruse. (Max Buchon, *Le Matachin.*)

Mévu ou *Mavu*, part. adj. — Mûr. « Ce raisin est mévu. »

Nous avons le mot *mavuron* qui vient du vieux verbe *mévoir*, d'autant mieux qu'on l'appelle aussi *meuron* dans la montagne.

Etym. : *Mévoir*, *mavu*, *mavuron* sont des formes dialectales de mûrir, mûr, qu'on écrivait meurir, meur, et qui vient de *maturus;* en espagnol, *maduro*, (*mavuro*, mavuron, mavur), *maur*, meur.

On prononçait autrefois *meur*, comme nos vieillards le prononcent encore.

* **Michotte**, s. f. — Petite brioche ronde en forme de miche.

Diminutif de miche, *michette*, *michotte*.

Littré ne donne pas à ce mot tout à fait le même sens. Voici sa définition : « Petite miche de pain de deux livres, qu'on donne aux vendangeurs dans la Basse-Bourgogne. »

Michotter, v. a. — Cajoler, être aux petits soins pour quelqu'un. Même sens que *mignotter*.

Etym. : *Mijoter*. Ce mot s'emploie dans le sens de « traiter avec un excès de délicatesse et de mignardise. » On dit *mijoter* quelqu'un et se *mijoter*.

Mignot, s. m. — Favori, benjamin, enfant gâté. Dans le vieux français, *mignot* avait le même sens que mignon. On disait « mignonner » comme on dit encore *mignotter*, caresser, gâter.

Vieux français : *Mignot, mignotte*, *mion*, joli, agréable, bien fait.

Mignotise, s. f. — Nom de plante : l'Œillet mignardise, *Dianthus moschatus* de Linné. En génevois, *mignotise* se dit du Thym.

Nous rappelons que *mignot* a le même sens en comtois que mignard ou mignon.

Vieux français : *Mignotise*, *mignotie*, gentillesse, recherche en parure.

Miguer, v. n. — Guetter, désirer. « Je le migue du coin de l'œil. »

C'est la forme comtoise du verbe français *mugueter*, qui avait le même sens.

« De loing muguettoit la viande. » (Dubelloy.)

L'origine est le mot *muguet*, galant qui fait la cour, qui cherche à s'approcher de ce qu'il désire. Or *muguet* fait *miguet* en Franche-Comté.

Dans le patois de la montagne (Mouthe), *miguets* se dit des yeux tendres, amoureux.

Mille, s. m. — Dans cette expression « un gros mille » pour signifier quelque chose d'énorme. (Montbéliard.)

* **Millerand**, adj. — Littré : « Raisins millerands, raisins donnant des grains très petits, en grand nombre et dépourvus de pépins.

Etym. : Probablement de *mille grana*, mille grains. (Marès et Planchon, Acad. des sciences, Compte-rendu, t. LXIV, p. 256.)

Nous croyons, nous, que c'est plutôt le millet, le grain de mil qui a fourni cette dénomination. On appelait autrefois *millerines* des terres où l'on avait semé du mil.

* **Minable**, adj. — Misérable. « Il a l'air minable. »

Littré pense que ce mot est une extension de *minable*, susceptible d'être attaqué par une mine. Un vieux château *minable* qui ne tient pas, qui a l'air peu solide.

Mine, s. f. — Chatte. (Montagnes du Doubs.) « La vieille mine, » la vieille chatte.

Etym. : C'est le radical qui a formé *minette*, petite chatte; *minon*, petit chat.

Misse, (Jura) *Meussa*, s. f. — La rate.

1° La *misse*, comme viande de boucherie, est le morceau qu'on donne avec le foie de bœuf pour mettre dans la soupe.

Etym. : Italien, *milza;* espagnol, *melza;* provençal moderne, *melso;* dauphinois, *milza*, foie. Ces mots ont fait, dans la langue d'oil, *milz* et *misse*.

2° *Misse* se dit aussi de la *mèche* d'un fouet, c'est-à-dire de la partie de ficelle non tournée qui termine le fouet et le fait claquer.

Etym. : Italien, *miccia*, mèche.

Au figuré, on dit de quelqu'un « qu'il a assez de misse, » pour dire qu'il est suffisamment fort. Mais *misse* a peut-être là le sens de rate.

Etym. : Dans les deux sens, le mot misse vient vraisemblablement de *mus*, souris. On sait que le terme *rate* vient de ce que cette partie du corps a la forme d'une souris. La mèche du fouet affecte aussi un peu cette silhouette.

Les expressions « il n'y a pas misse » ou « il a assez de misse, » proviennent peut-être d'un autre sens, d'un vieux

mot *misses* qui s'employait pour désigner des sommes d'argent.

Bas latin : *Misia*, *misio* (mise, mise de fonds).

Misse-coulante, s. f, — Douceur, sirop.

Barbizier, dans les Noëls, appelle le vin de *Ragot* de la « misse-coulante. »

Miste, adj. — Joli, paré. (Jura.) Vieux mot français.

« Muguets propres et *mistes*. » (Ferry JULIOT.)

Etym. : *Mixtus*, bien arrangé.

Mistifrisé, adj. — Paré à l'excès.

Etym. : *Miste* et frisé.

Dans le Jura, on emploie encore le mot *miste* dans le sens de paré.

Mitan ou *Moitan*, s. m. — Le milieu.

Etym : *Medius*, *medianus*, *median*, *metan*; en patois on dit le *moitan*.

Provençal, *meitat, mitat;* espagnol, *mitad;* l'ancien français a *meitiet*.

Mitan avait donné *mitanier*, qui avait le même sens que métayer, fermier qui cultive à moitié.

C'est de *mitan* que vient aussi *mitaine*, moitié de gant.

« Le mitan du pont de Baptant. » (XVIe siècle.)

Mite, s. f. — Mitaine.

La *mite* ou mitaine est la moitié d'un gant. (Voir *Mitan*.)

*** Miton-mitaine**. — Ni bien ni mal. « C'est de l'onguent miton-mitaine. »

Cette expression vient de la ressemblance entre les deux formes de gant, le miton et la mitaine, ressemblance qui rend un choix difficile. « Miton-mitaine équivaudrait par conséquent à « bonnet blanc et blanc bonnet » ou « vert jus et jus vert. »

Le miton est, en effet, l'espèce de manchette qu'on se met autour des poignets, et la mitaine un demi-gant.

Etym. : *Mite*, *mitan*, moitié.

Le *miton*, au xve siècle, était aussi une pièce de l'armure destinée à protéger les mains et dont les doigts n'étaient pas séparés comme dans le gantelet.

Nous croyons que Littré, qui tire cette locution miton-mitaine de *miton*, mie de pain, est dans l'erreur.

Mitte, s. f. — Dans cette expression « avoir la mitte à l'œil, » être près de pleurer.

Nous trouvons dans Littré : « *Mitte*, vapeur qui s'exhale des fosses d'aisances et qui cause des maux d'yeux; elle est composée d'ammoniaque unie aux acides carbonique et sulfhydrique. » Maladie d'yeux provoquée par la mitte.

Etym. : On rencontre dans le vieux français un mot composé de cette racine *mite-moe* ou *mite-moue*, désignant quelqu'un qui affecte une douleur hypocrite, qui verse des larmes de crocodile, « qui a la mitte à l'œil. »

Moine (tête de), s. f. — Nom du fromage qu'on appelle à Paris Gêromé, déformation de Gérardmer (Vosges).

Moineaux, *Moigneaux*, *Maneaux*, s. m. — Les croûtes du nez. On dit d'un enfant « qui se pille le nez, » qu'il va à « la chasse au moineaux. » (Voir *Manôts*.)

Moisse, s. f. — Marmelade de fruits, raisiné. (Montbéliard.)

Allemand : *Mus* (prononcez mousse).

C'est peut-être le mot latin *mustum*, moust, moût de vin, qui a formé entre autres mots moutarde, parce qu'elle se faisait primitivement avec du moût de vin.

Môlotte, s. f. — La grande Oseille ou oseille sauvage, *Rumex acetosa* (L.). On l'appelle aussi *Neusiotte*. (Voir ce mot.)

Dans d'autres pays, cette oseille est appelée Surelle et Vinette.

Patois de Montbéliard, *malotte*.

Mômière, s. f. — Sac à ouvrage, aumonière. (Montbéliard.)

Montagnon, adj. pris substantivement. — Un habitant de la montagne, par opposition à ceux de la plaine. « Un montagnon. »

Monté, part. pas. — Se dit du temps lorsqu'il est orageux. « Le temps est monté. » C'est un sens analogue à celui de monter exciter, surexciter, « monter la tête à quelqu'un, » « se monter la tête. » « Il est très monté contre vous. »

Mordot, s. m. — Bouchée. « Un mordot de pain. »

Morgonner, v. n. — Bougonner, rognonner.

Etym. : Dérivé fréquentatif de *morguer*, qui veut dire insulter, invectiver. *Morgue*, orgueil.

Moriant-e, adj. — Mourant. « Il a l'air tout moriant. » « Avoir des yeux moriants. »

Mortes, s. f. — Grandes flaques d'eau qui restent dans les prés au bord des rivières après les inondations, ou qui proviennent des infiltrations.

C'est ce qu'on appelle aussi *Fontenis*.

Bas latin : *Morta*. En piémontais, *mortis d'acqua*.

Etym. : *Aquæ mortuæ*, eaux mortes, eaux dormantes.

Motale, s. f. — Nom de plante : espèce de Sénevé ou graine de moutarde, *Sinapis alba* (L.). *Motale* noire, *Sinapis nigra*.

Etym. : La même origine que moutarde, du latin *mustum*, moût.

L'espagnol *mostalla*, moutarde, se rapproche beaucoup de notre mot comtois.

Motâ, dans le patois jurassien, signifie moût de vin.

Mouard-arde, adj. — Qui fait la moue.

Dictionnaire de 1755 ; n'est plus usité.

Vieux français : *Mouard, mouarde*, singe, guenon.

Mouches-bénies, s. f. — Les abeilles.

On bénit les ruches aux Rogations.

Moucher, v. n. — Dans cette expression : « Mon feu *mouche*, il ne prend pas ; » c'est-à-dire que le bois fume, ne brûle pas, fait des *mouchots*. (Voir ce mot.)

Mouchetic, s. m. — Bout du tuyau de pipe en ambre ou en corne. (Montbéliard.)

Allemand : *Mundstück*, morceau de bouche, embouchure. En Alsace, ou l'*u* pointé se prononce *i*, on dit *mound schtick*.

Mouchot ou *Mouchon*, s. m. — Le morceau de charbon mal brûlé qui ne se consume pas et fume. C'est un vieux mot français.

Se dit aussi du lumignon ou fumeron de la chandelle.

Etym. : Latin, *mucus*.

* **Mouille**, s. f. — Petite mare, le plus souvent dans un bois. Flaque, eau répandue par terre.

Se dit aussi à Genève.

Mouillotte, s. f. — Vin sucré dans lequel on trempe du pain.

« Faire la mouillotte, » c'est manger du pain trempé dans du vin sucré. On dit aussi « faire la trempotte. »

Mouniche, s. m. — Même sens que *mounin*, *marmouset*. Les Italiens qui vendent des figurines de plâtre sont appelés « marchands de mouniches. »

Mounin, s. m. — Une petite figure en bois. Marmouset.

Le mot « mounin de boutique » désignait, il y a une trentaine d'années encore, les têtes de turc en bois peint qui servaient d'enseigne aux marchands de tabac. Par extension, on l'appliquait à un individu laid et contrefait.

Etym. : Italien, *monna*, singe ; provençal, *mouni*, *mounino*, singe, guenon.

Vieux français : *Mounin*, *mounette*, *mounine*, singe et guenon.

Ou *menin*, petit enfant, qui vient de *minus*.

Mourfiller, v. n. — Manger peu, mais souvent, grignotter comme font les enfants délicats. C'est un sens un peu analogue à celui de *peuchniotter*. (Voir ce mot.)

Mourfilleur-euse, s. m. — « Qui mourfille.

Mournifle, s. f. — Giffle, calotte, claque sur la figure.

Etym. : *Mourre,* museau, muffle et *nifle; niffe*, qui se trouve dans *renifler*. Italien, *niffa*, *niffo*, nez. En picard, *nifler* signifie flairer.

Mouron, s. m. — Ce nom est donné, en Franche-Comté, à plusieurs plantes autres que le mouron des oiseaux. (*Alsine media* (L.) On appelle « mouron jaune » la Lysimachie des bois, *Lysimachia nemorum* (L.), mouron rouge et mouron bleu l'*Anagallis arvensis* (L.) de la famille des Primulacées, qui a des fleurs tachetées de bleu et de rouge.

Mourre, s. m. — Muffle des animaux, museau, visage. (Voir *Mournifle*.)

Vieux français : *Mourre*, museau.

En patois, « faire la mourre, » c'est faire mauvaise mine, bouder.

* **Moutelle** ou *Motelle*, s. f. — Petit poisson à chair grasse, de forme un peu allongée et qu'on mange en friture.

On trouve la *moutelle* sous les pierres comme les *chavots*, et comme eux aussi elle est une excellente amorce vive pour la pêche des gros poissons.

Littré croit que la *moutelle* est un des noms de la lotte, mais jamais la *moutelle* n'atteint les dimensions de la lotte.

En génevois, on dit aussi *moutaile* ou *moutelle* pour désigner la lotte.

Etym. : *Mustela*, en latin, s'applique à la lamproie.

Moutet, s. m. — Nom de plante : le Froment d'hiver, *Triticum vulgare hybernum* (L.). Variété imberbe.

Moutte, adj. f. — Chèvre *moutte* qui n'a pas de cornes, qui naît sans cornes.

En provençal moderne, on dit *cabro mouto*.

Etym. : C'est évidemment le même mot que l'adjectif *mousse*, émoussé, rendu moins aigu. On sait que l'*s* se substitue ordinairement au *t* et réciproquement.

Haut allemand, *mutzen;* hollandais, *mots*, émoussé. Ce radical est aussi celui de *mut*-ilé.

Muguet ou *Miguet*, s. m. — Lilas.

Ce nom de *muguet* s'appliquait primitivement à plusieurs plantes odorantes et non spécialement au *Convallaria majalis* des botanistes. De là le nom de *muguet* donné aux jeunes gens élégants qui se parfument. Le radical serait *muge*, de l'ancien français, qui signifiait musc. *Noix muguette* était le nom de la muscade. En patois de Montbéliard, *migue* se dit du lilas et du muguet. On appelle *miguet-bianc* (muguet blanc) la Cardamine des prés.

En Comté, on donne le nom de *muguet* à beaucoup d'autres plantes, notamment à l'Aspérule odorante ou reine des bois ou muguet étoilé; au Syringa odorant, *Philadelphus coronarius*, et à la Scille, *Scilla bifolia* (L.), *muguet* bleu.

Muger, v. n. — Faire du bruit, du vacarme. Ainsi on dira d'un endroit d'où s'échappent des bruits assourdissants : « Comme ça muge là dedans. »

Etym. : Forme parallèle de *mugir*.

* **Muire**, s. f. — Le sel plus ou moins liquéfié dans lequel on conserve la viande.

Littré ne donne pas tout à fait cette définition : « 1° Eau salée qu'on tire des puits pour en faire le sel... » « Ensemble les quartiers et portions de muires qui nous appartiennent aux puits à muire du bourg dessous Salins..... et de toutes muires provenantes des sources et fontaines salées étant auxdits puits. » (Bail Boutet, lett. pat. 27 juin 1680.) « 2° Nom

qu'on donne dans les salines à l'eau saturée de sel après qu'on lui a fait subir l'opération nécessaire. »

Le *puits à muire* de Lons-le-Saunier, que nous voyons figurer dans de nombreux documents concernant la Franche-Comté, était une des plus anciennes possessions de l'archevêché de Besançon.

Etym. : Latin, *muria*, saumure, qui se retrouve dans le grec. L'acide *muriatique* est ainsi nommé parce qu'on retire du sel commun le muriate de soude.

Nous ajouterons que « saumure » vient de ce radical, *Salmuire*, muire de sel, ce qui semble une redondance.

Le Génevois dit *moire* ou *mouare*.

Mure de chat ou *Ronce de chat*, s. f. — Fruit du *Rubus cæsius* (L.). Ronce bleue.

* **Murger** ou *Murgier*, s. m. — Monceau de pierres.

Littré dit qu'en Brie et en Basse-Bourgogne on dit *merger*.

Au XVIe siècle, on écrivait *murgier*. « Auprès d'un murgier de pierres à bâtir. » (d'Augirey.)

Bas latin : *Murgerium*.

Murie, s. f. — Charogne. S'emploie comme injure, au figuré.

Etym. : Italien, *muria*, peste, épizootie ; bas latin, *moria*, charogne ; espagnol, *morrina*, épizootie.

Dans le vieux langage, *morie* ou *murie* désigne une maladie des bestiaux. Ce sens a passé aux victimes du fléau.

Racine : *Mori*, mourir.

Les ordonnances de la cité royale de Besançon, 1689, emploient *murie* dans le sens de maladie des bestiaux : « Ne pourra être exposée en vente aux boucheries, chair de bête morte de *murie*, mais seulement de bœufs, vaches, veaux, moutons, agneaux, porcs sains et autres pareils. »

Mute, s. f. — L'oiseau qu'on attache avec un corselet au-

près du filet et qu'on fait s'enlever de terre pour attirer ceux qui passent.

Étym. : *Mota*, de *movere*, remuer. *Mota* a fait aussi meute.

Peut-être cette expression vient-elle plutôt de l'ancien adjectif *mut-mute* (mutus), signifiant muet. La *mute* est, en effet, un rappel *muet* comparé aux autres qui sont en cage et qui chantent.

On pourrait rattacher *mute* au provençal et au vieux français *motir*, appeler, attirer, qui vient du latin *mutire*, parler, italien *motto*, d'où le français *mot*. *Muttum*, en bas latin, avait le sens de *mot*. « Muttum nullum emittit, » il ne dit mot.

L'étymologie de *mota* (*movere*) est appuyée par le texte suivant des ordonnances de Franche-Comté, 1459 : « La beste *mute* de la chasse d'aucun ayant droit et pouvoir de faire chasse se peut poursuivre en autre justice ou seigneurie. »

N

Nailles, s. f. pl. — Les dragées qu'on jette aux enfants à l'occasion du baptême.

Même étymologie que celle de Noël : *Natalia*.

Naisir, v. n. et a. — Moisir, rouir, tremper.

Se dit aussi de la peau ridée par l'eau au bout des doigts. « Quand on a laissé longtemps ses mains dans l'eau chaude, on a les doigts *naisis*. »

« Faire *naisir* le chanvre » pour rouir.

Allemand : *nassen*, tremper, d'où l'instrument de pêche la *nasse*. En arabe, *nada* signifie être humide.

En génevois, *naiser*. Dans le patois de la montagne, *naijeu* se dit de la pièce d'eau où l'on met rouir le chanvre. Dans le vieux français, *neez, neette* a le même sens.

En droit coutumier, le *naisage* était le droit de porter à un étang son chanvre pour le faire rouir. (Bresse.)

Edits de Franche-Comté, 1621 : « Pour obvenir aux inconvéniens qui arrivent de ce que plusieurs mettent *naiser* leur chenefves (chanvre) dans les rivières, fontaines et ruisseaux poissonneux... »

Naque, *Niaque* ou *Naquet*, s. f. — Morve. « Il a la *naque* au nez. »

Etym. : Vieux français, *nasque*, qui a fait *renasquer*, une forme provinciale de « renacler » (génevois). *Renasquer* signifierait faire remonter la morve en reniflant. De *naque* vient *naquet*, morveux, et *naquer*, avoir de la morve au nez. A Montbéliard, on dit *niquer*.

Dans Littré, *naquet* a le sens de valet, laquais.

Laquais, d'après certains étymologistes, serait, du reste, le même mot que *naquet*. Nous n'y voyons pas d'inconvénient; mais au lieu de tirer ces deux mots de l'arabe, pourquoi ne les rapporterait-on pas au sens méprisant de *morveux?*

Le mot *nidus* a une forme italienne, *nidiace* signifiant qui sort du nid. C'est de là qu'est venu *niais*, avec le sens de naïf, de béjaune (bec-jaune). *Niais* a eu pour origine directe un mot bas latin, *nidiacus*, féminin *nidiaca*, qui a dû faire *niaque*, diminutif *niaquet*, avec le sens de *bec-jaune*, d'enfant sortant du nid et qui a toujours le nez morveux.

Naquer, v. a. — Rendre, donner contre son gré. (Montbéliard.)

Vieux français, *naqueter*, contester.

Naqué, adj. — Mouillé, trempé. (Jura.)

Nau, s. f. — Auge, bassin.

Etym. : *Navis*, nef, *nauf*, *nau*. C'est le mot qu'on trouve dans tous les composés de *navis* : *nau*frage, *nau*tique, *nau*tonnier, etc.

Une auge a, en effet, la forme d'un bateau. Dans tous les cas, c'est un vaisseau, une nef, dans le sens de nef ou vaisseau d'église.

Neusiotte ou *Nusillotte*, s. f. — La grande Oseille ou Oseille sauvage, *Rumex acetosa* (L.). On l'appelle aussi *mólotte.* (Voir ce mot.)

Nian-nian, s. m. — Un niais, un idiot, ou qui simule la niaiserie pour mieux tromper.

Niau ou *Nichet*, s. m. — L'œuf qu'on met aux poules dans leur nid pour les engager à pondre.

Etym. : Latin, *nidus;* italien, *nido;* provençal, *niu, nieu;* vieux français. *niau*, *nieu*, *niot.*

« Niais » vient aussi de *nidus.* Primitivement ce mot désignait l'oiseau pris au nid, qui n'avait pas encore volé, et par extension l'homme inexpérimenté, naïf. C'est dans le même sens qu'on disait béjaune (bec-jaune), parce que les oiseaux encore au nid ont le bec jaune.

Le mot *niau* s'emploie aussi à Genève. A Belfort et à Montbéliard, on dit *nia.*

Niflet, s. m. — Petit homme maigre, et aussi un nigaud ou niais. Signifie encore, dans le Jura, délicat, difficile sur le manger.

Niguedandouille, *Niquedouille*, *Nigusse*, s. m. — Niais, imbécile. C'est un composé expressif de nigaud et d'andouille.

On dit en Franche-Comté, faire le nigaud et « faire l'andouille, » faire la bête.

Nous trouvons dans le *Pédant joué* de Cyrano de Bergerac : « Niquedouille qui ne sçaurait rire sans montrer les dents. »

Littré donne *niguedouille* comme synonyme de nigaud, nigaude.

Usité à Genève. Dans le Languedoc, on dit *nigadouïa.*

Niguedandouiller, v. n. — S'amuser à des riens.

Niguedouillerie, s. f. — Sottise, niaiserie.

Niolerie ou *Niauterie*, s. f. — Sottise, enfantillage, folie.

« Débiter des nioleries. »

Dans le Jura, *niole* ou *gniole* signifie niais, qui sort du nid (*niau*).

Ce mot vient peut-être aussi de *nieule*, espèce d'oublie très mince comme les pains à chanter, et a pu signifier bagatelle.

Niquer (se), v. pr. — Se moucher avec les doigts. (Montbéliard.)

De *naque*, *naquer*. (Voir ce mot.)

Niquet, s. m. — Petit somme. « Faire un niquet. »

Ce mot ne vient pas, comme on l'a prétendu, de l'allemand *nicken*, branler la tête, dire oui avec la tête, qui a fait, en vieux français, *niquer* avec ce sens, parce que les gens qui dorment assis inclinent, en effet, la tête de haut en bas, comme s'ils approuvaient ce que l'on dit. Il est bien plus naturel de donner pour origine à *niquet* le verbe *niquer*, dormir. Bas latin, *nictare*, dormir d'un œil.

Niquet était usité dans le vieux langage.

Noirin, s. m. — Nom d'un cépage estimé. Le noirin gris est un raisin particulièrement recherché, qui donne un vin d'un bouquet très fin.

Non fait. — Contre partie de la locution « Si fait. »

Dict. de 1755. Aujourd'hui cette locution n'est plus usitée.

O

Obron ou *Oblon* (Montbéliard), s. m. — Le houblon commun, *Humulus lupulus* (L.).

Etym. : *Obron* est le même mot que Houblon, l'*l* se substituant régulièrement à l'*r*, *houbron*, *obron*. En génevois, *obelon*. On disait autrefois une *oblonnière* pour une houblonière.

Œil de serpent, s. m. — Nom de plante : une espèce d'Œillet, le *Dianthus Carthusianorum* (L.).

Œil de souris, s. m. — Le Myosotis ou *plus je te vois, plus je t'aime*. On l'appelle aussi, en Comté, *Freguissmini*, corruption de l'allemand, « *Vergiss mein nicht*, » ne m'oubliez pas.

Etym. : La traduction du grec *myosotis* est *oreille* de souris et non pas *œil*.

Dans d'autres pays, on appelle le Myosotis : Gremillet, Scorpionne des marais, etc.

Œillé (pain), s. m. — Pain spongieux, rempli de trous, d'*yeux*. (Montbéliard.)

Œillots, s. m. — Petits yeux. « Faire les œillots » se dit des enfants qui commencent à avoir sommeil. Cette expression est aussi synonyme de « faire les yeux doux. »

Œuvre, s. f. — Filasse, chanvre, ce qui garnit la quenouille.

« J'ai assez d'œuvre à ma quenouille » s'emploie pour dire, « j'ai assez d'occupations sans en accepter encore de nouvelles. »

Bouillé cite un proverbe du xvie siècle qui dit : « Il y a tout plain d'estouppes en ma quenouille. »

Etym. : Même sens qu'*œuvre* ouvrage, *opera*, *ovra*, qui a fait œuvre et ouvrer, *operare*.

On appelle, en Comté, « poupée d'œuvre » une certaine quantité de chanvre qui garnit la quenouille.

Oï, oï, oï. — Exclamation de douleur.

C'est la même exclamation qui se trouve si souvent répétée dans le *Philoctète* d'Eschyle.

Olive, s. f. — On donne ce nom à différentes plantes qui n'ont aucun rapport avec l'olive. L' « olive blanche » est le Narcisse des poètes ou Jeannette ; l'*olive jaune* le faux Narcisse.

A Genève, on appelle *olive* la Primevère.

Etym. : Peut-être ce mot vient-il de la couleur jaune-verdâtre de l'olive.

Oquel, s. m. — Un individu sans cervelle, sur qui l'on ne peut compter; importun, quémandeur, chicaneur.

Se dit aussi d'un mauvais cheval, d'une rosse.

Etym. : *Auques*, vieux mot français, signifiant de nulle valeur. Si *auquel* provient de cette racine, il équivaudrait à « un propre *à rien*, » de même qu'on dit un *atout* pour désigner quelqu'un qui est capable de tout.

Aquel, en espagnol, a le sens de *celui-ci* (*icel* en français); l'adjectif démonstratif a souvent un sens péjoratif : « Regardez-moi donc *celui-ci !* »

Le Bourguignon donne à ce mot, qu'on écrit aussi *hoquelle*, le sens de chicaneur, importun. En patois de la montagne, *oquèlot*, flâneur. Vieux français, *hocqueleur*, marchandeur, chicaneur. En patois, *ôquelle, ôquela*, et à Montbéliard, *oqueleur* a ce sens.

Oqueler, v. n. — Passer sa vie à fainéantiser, au cabaret, marchander, chicaner.

Ordon ou *Ourdon*, s. m. — Tâche; partie de champ à labourer; un rang de pieds de vigne; une bande de terre. etc. « Avoir fini son ordon. »

Bas latin, *ordo*, ordre, tâche commandée.

Oreillette, s. f. — Corne faite à un livre pour remplacer le signet. (Montbéliard.)

Orval, s. m. — Accident, et plus généralement tout ce qui arrive. Cependant ce mot s'applique d'habitude aux phénomènes fâcheux de l'atmosphère, orages, grêle, gelée.

Etym. : En patois de la montagne, *orvaier* signifie simplement arriver. *Orvale* serait donc formé d'arriver (*arrivale*), comme accident d'*accedere*, arriver.

On trouve dans le bas latin *orvalium* avec le sens comtois. Dans le vieux français, *arvale* a le sens de mauvais dessein.

« Outre ce que de tout temps ladite forest a été gardée pour survenant quelque *orval* de feu, les sujets en être assistez et secourus. » (Ord. de la Franche-Comté, 1590, PÉTREMAND.)

« Formes de ce qu'est à observer pour la garde de la cité de Besançon, tant en cas d'alarme ou *orvalles* de feug, desquelx Dieu la vueille préserver. » (XVII[e] siècle.)

Patois de Montbéliard, *orvalu*, adjectif, sujet à s'abimer, à dépérir, à disparaître.

Orveau, s. m. — Nom de plante, *Lithospermum officinale* (L.). On l'appelle aussi, en Comté, *Œil de perdrix* et *Thé*.

Oseille de lièvre, s. f. — La petite Oseille, *Rumex acetosella* (L.). C'est la plante que l'Académie désigne sous le nom « d'Oseille de brebis. »

On dit aussi, en Comté, sans doute par corruption d'*oseille*, « oreille de lièvre. »

Ossaille, s. f. — Tas d'os. S'emploie surtout pour désigner des os de charcuterie, la plate-côte et autres qu'on vend à peu près sans chair. (Montbéliard.)

Ouchener, v. n. — Pleurer, sangloter. Se dit particulièrement du sifflement de la poitrine précédant les pleurs.

Etym. : Vieux français, *hucher*, crier.

Ouille ! — Exclamation, cri de douleur. C'est le même mot que aïe ! avec la substitution si ordinaire de l'*o* pour l'*a*.

Ouille, *Ouillon* et *Ouillotte*, s. f. — Oie, petite oie et, par extension, une femme sotte.

Etym. : La racine est le latin *auca;* italien *oca*, qui a dû avoir pour diminutif *ocella* et *ocelletta*, d'où est venu notre mot comtois. Vieux français, *oue*, oie.

Une petite oie est une *oielette* ou *ouillotte*. On sait que la forme *otte* est le diminutif comtois au féminin.

Ouistiatia, s. m. — Non d'oiseau, Traquet. On dit encore « Alouette des prés. »

* **Ouvrée** ou *Œuvrée* (Jura), s. f. — Mesure araire qui s'applique spécialement aux vignes. C'est la huitième partie du journal.

Bas latin : *Operata*, ce qu'on travaille; ce qu'un homme peut cultiver en un jour. Vieux français : *Ouvrée*.

L'ouvrée actuelle vaut 4 ares 28 centiares. On compte généralement 25 ouvrées pour faire un hectare.

Dans le patois de Montbéliard, *ouvraie* s'emploie aussi pour signifier un ouvrage fait ou à faire.

P

Pâchenée, s. f. — Coup donné du plat de la main sur les fesses.

Etym. : Bas allemand, *patsch*, même sens.

Pain, 1° s. m. — Dans cette expression : « C'est mon pain, » c'est mon plaisir. (Montbéliard.)

2° *Pain de chèvre*. — Vinetier, *Berberis vulgaris* (L.). (Montbéliard.)

3° *Pain du loup*. — Nom de plante, l'Ellébore. Littré donne ce nom à une espèce de champignon.

4° *Pain d'oiseau* ou *pain de coucou*. — Le *Sedum album* (L.) ou le *Sedum acre*, deux espèces d'orpin ou de joubarbe. A Montbéliard, c'est l'*Oxalis acetosella* de Linné. On donne encore ce nom à la *Briza media* (L.).

* **Palanche**, s. f. — Une forte perche.

Le dictionnaire de Littré contient ce mot, mais avec un sens un peu plus spécial : « Nom que les porteurs d'eau donnent à l'instrument de bois, un peu concave dans le milieu,

qu'ils se mettent sur l'épaule pour porter deux seaux, accrochés aux deux bouts. »

XIIIᵉ siècle :

> Mon balai je nomme ma langue
> Et mon fourchon et ma *palangue*
> Dont touts ordures je baloie.

DUCANGE : *Palanga* ou *palanque.* « *Pallingus.* »

Etym. : Latin, *palanca*, rouleau de bois.

Le terme de charpenterie. *palançons*, vient du même radical : *pal*, pieu, piquet. Vieux français : *Palanche*, ais de bois, levier.

Pallière, s. f. — « Une pallière de vigne, » une rangée de ceps.

Pallière a le même sens et la même origine qu'*espalier.*

Olivier DE SERRES dit : « Telle ordonnance de fruitiers est appelée *espalier* et *palissade*, par laquelle les arbres plantés en haie s'entre-embrassent, s'entre-lient les uns les autres. »

Etym. : Pal, espalier, palissade, palier, pieu sont évidemment dérivés du même radical latin *palus*, pieu.

* **Palot**, adj. — Lourd, maladroit, grossier, qui tombe souvent. (Montbéliard.)

En patois, *polot* se dit aussi d'une grosse pierre, d'un palet avec lequel on joue.

LITTRÉ : Villageois, grossier, rustre. De *pale*, pelle ; *palot*, celui qui se sert de la pelle.

Pamelle, s. f. — Espèce de ferrement, tige de fer plat qui se cloue sur du bois. La *pamelle* se termine ordinairement par une charnière ou par un gond.

C'est une forme de *paumelle.*

Etym. : *Palma*, paume, main, qui tient comme une main.

Au XVᵉ siècle, on trouve *poumelle :* « Deux gonds et une grosse poumelle. »

« Seront amandés arbitrairement si les *pamelles*, équaires, loquets, verrouillets et autres ferremens qu'ils auront mis

dans leurs ouvrages ne sont bien et dûëment posés au rapport des jurés serruriers. » (Ordon. de la cité royale de Besançon, 1689.)

Panafiou, s. m. — Peigneur de chanvre. (Montbéliard.)

Panier *à crocs* ou *à crot*, s. m. — Espèce de panier plat en forme de van dont on se sert pour porter la terre, le fumier ou les gravats.

Son nom vient sans doute de ce que cette sorte de panier s'emploie surtout lorsqu'on travaille avec un croc, ou pour vider un creux. *Crot*, dans le vieux français, signifie creux.

Panner, v. a. (Jura). — Essuyer.

Vieux français : *Pannes*, lambeau, étoffe.

Etym. : *Pannus*, lambeau, chiffon ; *pannosus*, couvert de haillons, d'où *pané*, *panné*, malheureux, en argot d'atelier.

Panosse, adj. — Se dit d'un individu mou, sans énergie, paresseux, indolent.

A Genève, *panosse* signifie du mauvais linge. Le sens comtois, pris au figuré, serait emprunté au même ordre d'idées que cette expression : « Mou comme une *chiffe* » (chiffon).

* **Panouille**, s. f. — Le fruit du maïs, du millet, etc. La rape de maïs telle qu'on la suspend au plancher pour la faire sécher.

Dans le Mâconnais et l'Autunnois, on emploie aussi ce nom pour désigner le *rôt*, le fruit du *Turquie*.

Etym. : *Panoja*. Italien, *panocchia* ; catalan, *panolla* ; latin, *paniculus*, en forme de panache. *Panicule*, terme de botanique.

Le patois jurassien a *panecia* pour signifier la tige de maïs coupée avec ses fruits, son *panache*.

Pansoir, s. m. — Appui de la fenêtre.

C'est la barre où l'on s'appuie le ventre, « la panse. »

Pantenires, *Patenières* ou *Pantières*, s. f. — Double poche

reliée par un cordon et que les femmes s'attachent autour de la taille sous leur jupon.

La *pantière*, terme de chasse, est un filet ou poche. C'est aussi le sac à mailles qui sert aux chasseurs pour mettre leurs provisions de bouche et pour rapporter le gibier. » (LITTRÉ.)

Etym. : Italien, *pantera*, du latin *pantherum*, filet.

On appelle ce filet *pantaine*, dans le Jura, où il est fort en usage pour prendre les grives. Vieux français, *pantonière*.

Pantet, s. m. — La chemise, le *pan* de la chemise.

« Les petits garçons laissent passer leur pantet à travers leur culotte. »

Etym. : Petit pan. Radical latin, *pannus*, morceau d'étoffe. L'origine est peut-être aussi le verbe *pendere; penditus*, ce qui *pend*... de la chemise. A la fin du XVI[e] siècle, nous trouvons les rideaux appelés des « pantes de lict. »

Paour ou *Baour*, s. m. — « Pétras, » rustre, grossier.

Etym. : Allemand, *bauer*, paysan.

Paperot, s. m. — Le papier sur lequel on a fait cuire les biscuits ou les massepains et que les pâtissiers vendent aux enfants.

Etym. : Papier.

Paradis, s. m. — Décoration qu'on fait dans les églises le jour du jeudi saint.

Etym. : Bas latin, *paradisus* ou paradis. Vieux français, parvis, parc-huiz, devant de l'église. C'est, en effet, devant les églises qu'on faisait ordinairement les reposoirs.

On appelait, au moyen âge, « paradis, » les jardins, les parterres de fleurs. Les croisés avaient rapporté d'Orient ce mode d'ornementation, qu'ils appliquèrent aux châteaux et demeures princières. Le premier « paradis » qui fut établi à Vienne, au château, date de 1458. C'est à la même époque que Mathias Corvin décora de jardins à la mode orientale son château de Visegrad.

Parbouillir, v. n. — Réduire à force de cuire. Se dit aussi des légumes qu'on fait à moitié cuire, blanchir.

Le préfixe *par* indique l'action du verbe poussée à l'extrême, jusqu'au bout. Ainsi *par*faire, *par*fait. On disait *per*lu d'un livre qu'on avait lu jusqu'au bout. Cependant le second sens *parbouillir des légumes* est opposé à celui que nous indiquons, et il est très ancien. Nous trouvons, en effet, dans un Ménagier du XIVe siècle, à l'article Haricot de mouton : « Despeciez le par petites pièces, puis le mettez *pourboulir* une onde, » etc...

Le Génevois dit aussi *parbouillir* et le Provençal *prébouillir*.

Parguer, v. n. — Fumer. Se dit des terres.

C'est vraisemblablement une déformation du mot *parquer*, qui signifie fertiliser une terre en y faisant séjourner un parc de moutons. Ce terme a passé des moutons à la terre elle-même.

Vieux français : *Parger*, *espargier*, fumer, engraisser les terres en y faisant parquer les bêtes à laine. *Pargue*, enclos.

Parmi-terre. — Mitoyenneté, moitié de terre. Il faudrait l'écrire *par-miterre*.

Ce mot se rencontre dans les ordonnances de la cité royale de Besançon.

Par-vers, préposition. — Vers. (Montbéliard.)

* **Patapouf**, s. m. — Gros homme apoplectique. « C'est un gros patapouf. »

Littré ne donne comme étymologie qu'une onomatopée populaire. Nous l'admettons volontiers pour la syllabe finale *pouf*, mais nous trouvons dans *pataud* l'indication du radical *pata*, patte, qui semble indiquer que *patapouf* s'appliquait surtout à un homme massif qui a de « gros pieds, » comme on appelle *pataud* un chien qui a de grosses pattes.

Le Franc-Comtois dit aussi dans le même sens *patoufle*.

Patarou ou *Patarouf*. — Ce mot s'emploie dans cette expres-

sion : « Il est tout en patarou, et qui signifie « il est dans tous ses états, » sens dessus dessous. « Etre hors de soi. »

Pataud, s. m. — « Payer son pataud, » payer sa bienvenue, son *béjaune*.

Pataud, qui se dit des jeunes chiens à grosses pattes, a pu tout naturellement s'employer dans un sens analogue à celui de *béjaune* (bec jaune). On sait que cette dernière expression désigne l'oisillon nouvellement éclos. Niais (*qui sort du nid*) a le même sens.

Dict. de 1755. Cette expression, « payer son pataud, » n'est plus usitée aujourd'hui.

Dans les ordonnances de la cité royale de Besançon, 1689, ce mot est orthographié *patoz*. On sait que cette terminaison *oz* est essentiellement comtoise : *Bolandoz*, *Eternoz*, *Tarragnoz*, etc.

Après chaque chapitre concernant un corps de métier, il est dit que l'apprenti reçu maître, devra payer pour *patoz* tant de livres tournois.

Patenailles, s. f. — Panais (*Pastinea sativa* de Linné).

Pastenade est l'ancien nom du panais (Dict. Académie).

Etym. : Latin, *pastinaca*, panais (Columelle). Il y a eu sans doute un diminutif *pastinacula*, qui a fait patenailles.

Provençal, *pastenargo;* languedocien, *pastenague;* en breton, *pastounadez;* en allemand, *pestinak*.

Patrigoter ou *Patricoter*, v. a. — Remuer quelque chose avec les mains ou avec les pieds ; patauger.

« Patrigoter dans le gouillat, » marcher dans les flaques d'eau. Se dit aussi à Genève.

Littré inscrit dans son dictionnaire le mot *patricotage* emprunté à d'Argenson et qui signifie, au figuré, *manigances*, *intrigues*. On dit aussi en Comté, au figuré, « patrigoter dans de sales affaires » avec le sens de *manigancer*.

La racine de ce mot est *patte*, en provençal *pata*, qui a

donné *patouiller, patrouiller, patauger,* tous trois synonymes de *patrigoter.*

Dans le Hainaut, on dit *patriquer* dont *patricoter* ne serait qu'une forme fréquentative.

A Genève, « se mettre dans le patrigot » signifie se mettre dans l'embarras. En Dauphiné et en Provence, on emploie aussi *patrigot.*

Patrouille ou *Patoigne,* s. f. — Nom de plante, *Bunium bulbocastaneum* (L.).

Espèce de navet à bulbe de châtaigne.

Etym. : Même radical que celui de *patenailles.* Latin, *pastinaca.* Formes probables, *patigne, patègne, patoigne.*

Patte, adj. — Flasque, creux; se dit des petits radis creux ou mous.

Etym. : *Patte,* chiffon. On dit « mou comme une patte, » et, dans d'autres pays, « mou comme une chiffe. »

Patroigner, v. n. — Patauger. (Montbéliard.) Même sens que *patrigoter.*

Vieux français : *Patoier,* de patte.

* **Pattes,** s. f. — Chiffons. *Pattier,* le marchand de pattes.

C'est un vieux mot français qui a pour origine *pata,* provençal; *patta,* italien. Vieux français : « Linge vieil, vieux drappeaux, drilles et pattes. »

Pattier, s. m. — Marchand de pattes. « Jurer comme un pattier. »

Pégo, s. m. — Paysan, rustaud, lourdaud.

Etym, : Latin, *paganus,* paysan; italien, *pagano.*

C'est le même mot qui a fait *païen,* parce que les paysans gardèrent plus longtemps leur idolâtrie; et *pékin,* terme de mépris employé par la caste militaire, pour désigner les hommes en dehors d'elle. C'est ainsi que les soldats disent

également dans le même sens, « c'est un bourgeois, » habitant des bourgs.

Pec, en vieux français, féminin *pèque,* signifiait lourdaud, imbécile. Molière emploie *pecque.* Provençal, *pega;* portugais, *peco.* En rattachant *pégo* à ce mot, il viendrait de *pecus*, bête, qui avait déjà ce sens en latin. C'est de *pecus*, *pecora* que vient le français *pécore.* Vieux français, *pégoux*, importun, fâcheux.

Peigne, s. m. — Nom d'une plante; espèce de Chardon, *Dipsacus sylvestris;* on le nomme aussi Bénitier et Fontaine des oiseaux.

Etym. : On l'a appelé ainsi, parce qu'on se sert de la tête de cette plante pour carder ou peigner la laine. Chardon à foulon (Chardon lanier).

Peignette, s. f. — Le peigne fin pour enlever la crasse de la tête. Petit peigne.

Peinturluré, part. adj. — Peint de couleurs éclatantes, criardes.

Pèlerin, s. m. — Nom populaire de la Primevère ou Coucou. Ce nom lui vient de sa fleur en forme de gourde.

Peloter. v. n. — Lancer des boules de neige. (Montbéliard.)

Penal, s. m. — Mesure de grains. On disait aussi autrefois *penot.* S'emploie encore comme mesure agraire dans la Haute-Saône; c'est alors la contenance d'un 6e de journal.

Le *penal* était déjà connu à la fin du XIIIe siècle; il est cité dans un acte de cette époque comme mesure, à Fondrement. C'était la moitié de la quarte, ou deux mesures, ou le 12e du bichot. « C'est dans ce sens qu'on l'emploie encore dans les baux de dîmes, de terrage, etc., à Baume-les-Dames, à Belvoir et à Chatillon, où plusieurs siècles avant nous il désignait déjà la même mesure. » (Rech. sur les anciennes monnaies du comté de Bourgogne, 1782.)

Pendrouiller, v. n. — Pendre, pendiller s'emploie avec un sens trivial et péjoratif, comme du reste tous les mots à désinence en *ouille*.

Penelles, s. f. — Prunelle, le fruit de l'Epine noire, *Prunus spinosa*.

On confectionne une excellente liqueur de ménage en faisant infuser dans l'eau-de-vie les noyaux concassés de ce fruit. C'est la *prunellière* que certains liquoristes commencent à exploiter.

On dit le *penellier* ou *prunellier* pour désigner l'Epine noire.

Etym. : Latin, *prunella*, petite prune.

Penguiller, v. n. — Même sens que pendiller.

Penguillon ou *Pendillòn*, s. m. — Ce qui est suspendu et remue, comme un lambeau d'étoffe.

* **Penne**, s. f. — Terme de charpentier. Pignon de maison.

Littré lui donne le sens de solive..... « Pour faire des poutres, doubles pennes, simples pennes, recharges, solives et autres ouvrages de charpente. » (Ord. de Lorraine, novembre 1707.)

Pennon, s. m. — Quartier de la ville, (qui suit une bannière). (Jura.)

C'est ainsi qu'on appelait autrefois à Besançon *bannières* les divers quartiers. « Les bannières de Saint-Quentin, d'Arènes, etc. »

Etym. : *Pennon*, étendard; de *pannus*, lambeau d'étoffe, lambel. Bas latin, *penoncellus*, qui a donné panonceau.

Penottier, s. m. — Celui qui fait les mottes de tan, les mottes à brûler. (Montbéliard.)

Penot, en patois, désigne les mottes de tan. Vieux français, *penet*, gâteau ; de *panis*, pain.

Pentecôtes, s. m. pl. — Nom que l'on donne aux *Orchis*,

sans doute à cause de l'époque à laquelle ils fleurissent dans les bois et les prairies.

Pépé, s. m. — Grand-père.

Pépet ou *Paipai*, s. m. — Farine bouillie. Le *paipai* est le mets des enfants qui commencent à manger. De là ce mot de formation enfantine comme *maman*, *papa*, *bonbon*.

Bas latin : *Pappa*, bouillie. *Pappare*, manger des aliments qui n'ont pas besoin d'être mâchés. Allemand, *papp;* italien, *pappa ;* anglais, *pap;* Génevois, *papet*.

« Un *paipai* composé de farine blanche et de cinq œufs pondus par une poule noire était offert aux diables qui hantaient les écuries et rendaient le bétail malade, 1697. » (Eph. de Montbél., DUVERNOY.)

Pequignot, adj. — Petit.

Etym. : Espagnol, *Pequeño*, (prononcez *pequenio*). Quelques étymologistes prétendent que *péquin*, *pékin*, dont se servent les militaires pour désigner les bourgeois, vient de cette même racine.

Perchette, s. f. — Tringle.

Dict. de 1755 ; hors d'usage.

Percerette ou *Percerotte*, s. f. — La vrille « qui perce. »

Perlimpinpin, s. m. — La Primevère jaune.

L'Académie ne connaît que la « poudre de perlimpinpin » et estime que ce mot est de pure fantaisie.

Nous rappellerons qu'en Comté la Primevère s'appelle *Pèlerin*. Ce mot a pu faire *perlin* avec la désinence enfantine de *pinpin*.

* **Perrière**, s. f. — Carrière de pierre.

Lieu dit « aux Vieilles-Perrières. »

Etym. : Pierre. On disait aussi *Parrière* en vieux français.

Perruque, s. f. — Le *Rhuscotynus*, qu'on nomme aussi Marabout à cause des longs filaments de ses fleurs.

Perneveuille, s. f. — La tige du Chanvre débarrassée de son enveloppe textile.

C'est avec les *perneveuilles* qu'on fait les grandes allumettes soufrées dont on se sert dans les ménages de cultivateurs.

* **Pesettes** ou *Besettes*, s. f. — Vesces, plante fourragère.

Ce nom lui vient de ses grains ronds qui ressemblent à des petits pois.

Littré : « Un des noms provinciaux de la vesce. Du mil, » du tournesol, des pesettes. » (J.-J. Rousseau, Nouvelle Héloïse.)

On les appelle aussi, en Comté, *Voisses* et *vosses*, corruption du mot *vesce*.

* **Pesse**, s. f. — Nom vulgaire du sapin. Le *picea* ou le *Pinus abies*.

Etym. : *Picea* de *pix*, poix, à cause de la résine qui est une espèce de poix.

Pessière, s. f. — Pont-levis des anciens pantalons. (Montbéliard.)

Vient de *pichie*, patois, pisser. En patois, cette pièce s'appelle *pechierre*.

Pételer, v. a. — Demander l'aumône avec insistance (Montbéliard.)

Allemand : *Betteln*, qu'on prononce souvent *petteln*, mendier.

Petteleur, s. m. — Mendiant.

Allemand : *Betteler*.

Petenier, *Peute* ou *Pute*, s. m. et f. — Le Sorbier des oiseaux ou des oiseleurs, *Sorbus aucuparia* L.

Dans d'autres pays, on donne encore au Sorbier les noms suivants : Alliance, Arbre aux grives, Arbre aux merles, Arbre de Rouen.

Pute, *petenier* ont une analogie marquée avec les mots *pul-*

tier, *putiet* qui désignent, dans certains pays, le Merisier en grappes.

Pétouille, s. f. — Contrebande. Ce terme n'est usité que dans la montagne. (Pontarlier.)

Pétouillon, s. m. — Contrebandier.

* **Pétras**, s. m. — Littré : homme lourd et borné.

Ce mot viendrait du bas breton *pétra*, quoi? qu'on aurait appliqué aux hommes de ce pays et qui aurait fini par signifier lourdaud. Les gens qui ne comprennent pas se font répéter les choses et ont toujours à la bouche le mot *quoi?*

Peuchniotter, *Pignotter* ou *Pechiller*, *Petchiller*, patois. — Manger du bout des dents, en choisissant ses morceaux ; sans appétit.

Le mot *pigne* désigne le fruit caché sous chacune des écailles du cône du pin. *Pignotter* voudrait donc dire arracher des *pignes*, manger comme un oiseau qui détache un à un ces petits fruits. On sait qu'en effet beaucoup d'oiseaux en font leur nourriture, notamment l'espèce singulière qu'on appelle le « bec croisé. »

Ces deux formes comtoises *peuchniotter* ou *pignotter* ne sont certainement que des variétés du mot français *pignocher* qui a le même sens. « Elle m'a fait rester à table, tête à tête avec elle, trois gros quarts d'heure à la voir *pignocher*, éplucher et manger tout ce qu'elle a commencé par mettre au rebut. » (Mme Du Deffand.)

Scheler tire ce mot d'*épine*, comme si c'était *épinocher*.

En dialecte de Sienne, *pilucare*, qui ferait en français *pilocher*, signifie manger un raisin grain à grain. En langage d'atelier, *pignocher* s'emploie pour peindre à petits coups de pinceaux, faire de la peinture léchée.

On dit à Lyon *pillocher* (*pilucare*), à Lausanne *pichogner*.

Etym. : Peigne, *pecten*, peigner, *peignotter* (qui a fait *pigna*,

pignard), démêler les aliments comme on démêle les cheveux avec un peigne. Latin, *pettinare.*

Peuciller, v. a. — Creuser avec les doigts, enlever par petits fragments du bois pourri, par exemple. (Montbéliard.)

Du patois *peuce,* pouce.

Peur. — Dans cette expression « à moi la peur. »

C'est une façon de nier ironiquement. Ainsi l'on dirait : « Si jamais vous me retrouvez dans une pareille affaire, *à moi la peur.* » Cette expression s'emploie dans le même sens que le latin *per-eam*, que je meure !

L'italien dit à peu près avec le sens comtois *peritarsi. Me perito.* Il y a là comme un semblant d'analogie que nous mentionnons pour ce qu'il vaut.

Peut, peute, adj. — Laid.

« Peute chatte, beaux minons, » dit notre proverbe.

Peut se dit aussi dans les Vosges.

Etym. : Latin, *putidus* (*puttus*), comme net de *nitidus.* Italien, *putto.* Le vieux français avait *put.* Les hérétiques étaient qualifiés de « pute gent. » Nous ferons observer que *peut* pourrait se prononcer put, comme *eu*, participe du verbe avoir, se prononce *u*, comme *meur* s'est prononcé *mûr*, etc.

Un ancien proverbe disait : *De put œf*, *put oisel*, « de vilain œuf, vilain oiseau. » Et un autre du XIIIe siècle : « De pute racine, pute herbe. »

Putain est un dérivé de *pute*, avec un sens spécial; peut-être est-ce un cas oblique comme nonnain était le génitif de nonne.

Peut, *put* étaient des synonymes de puant. « Deffense d'appeler larron, traytre ou *puant*, ou appeler femme putain ou puante. » (Charte de 1354, Franchises de Marnay.)

Peut ou *Pute,* s. f. — Le Sorbier des oiseaux. (Voir *Petenier.*)

Pic-grivé. — Pic-épeiche, *Picus major* (L.). *Grivé* est ici pour grivelé. (Montbéliard.)

* **Pie**, s. f. — Plaine cultivée; sole, assolement. « La pie des Varennes. »

Littré mentionne ce mot dans son dictionnaire avec l'explication suivante : « Nom donné, en Franche-Comté, aux » parcelles de l'assolement, aux soles. » « Pie de blé, de trèfle, etc. »

Nous croyons que *pie* a aujourd'hui un sens plus large que celui indiqué par le dictionnaire de Littré. Primitivement, il a dû signifier pièce de terre. *Pezza, pezzo*, en italien ; bas latin, *petium ; petia*, forme très fréquente, qui a fait *pie* et pièce.

Dans un grand nombre de localités aujourd'hui, surtout dans la Haute-Saône, le territoire des communes est partagé en trois parties ou assolements que l'on met successivement en culture. Chaque partie s'appelle une *pie*. *Pie* a donc un sens restreint : « une *pie* de trèfle, de blé, etc., » et un sens plus général s'appliquant à toute une étendue de territoire cultivé. En Bresse, on appelle *pies* les parts que chacun a dans le sol d'un étang lorsqu'il est à sec.

« Il est ordonné à toutes communautez (communes) ayant accoustumé avant l'année 1636 de semer par certaines *pies* ou cantons, de restablir et garder lesdites pies à l'advenir, comme aussi aux particuliers de les observer, à peine arbitraire, tant envers les communautez que les particuliers. » (Edit du 27 janvier 1648, de Franche-Comté.)

..... « Guieta vendidit... capitulo beate Marie Magdalenes bisuntine pro centum et quadraginta liberis stephaniensium, quandam *petiam* terre sitam en Chamarz... » (1259, Cartulaire de Sainte-Madeleine.)

Pied-boulot, s. m. — Pied-bot. (Jura.)

Etym. : Pied qui se termine en boule, pied arrondi, obtus. (Voir *Bot.*)

Pied-gogo. — Exemple : « Sauter à pied-gogo, » sauter sur un seul pied comme font les enfants.

Pieds-neufs (faire). — Se dit d'une femme enceinte, dans le commencement de sa grossesse.

En dehors de cette expression comtoise, il est curieux de remarquer les autres locutions populaires où ce mot *pied* intervient pour caractériser l'enfant dans le sein de sa mère. Ainsi on dit ailleurs d'une femme enceinte : « Les *petits pieds* font mal aux grands. »

Nous trouvons dans les contes de Bonaventure Desperriers : « L'avis des médecins étoit qu'elle changeât d'air, et ce en attendant que les petits pieds sortissent (qu'elle accouchât). »

Rabelais emploie « faire pieds neufs » dans le sens comtois.

Pied-pou. On dit aussi dans le Jura, *Piape*, *Pipe*, et *Pou-pied*, s. m. — Nom de plante qu'on appelle encore : *Mort aux vaches*, en Comté et ailleurs. C'est la Renoncule scélérate ou *Ranunculus repens.*

Le *Pied-pou* est le fléau des jardins, à cause de la vigueur avec laquelle il se développe et envahit tout. Quand il est en fleur, on l'appelle « Bouton d'or. »

Pied-pou est vraisemblablement une corruption de « pied de poule, » nom vulgaire d'une espèce de Chiendent mentionné par Littré. Ce qui confirme cette supposition, c'est que, dans ce même dictionnaire, la renoncule rampante, notre *Pied-pou*, est appelée « pied de coq. » Ce nom de Pied de poule ou de Pied de coq vient vraisemblablement de la ressemblance de la feuille avec la patte d'un oiseau.

On appelle aussi *pourpier*, en Franche-Comté, le *Pied-pou.*

Etym. : Latin, *pes pulli*, qui a donné *pied-poul*, *pied-pou.* Le nom de *Renoncule* donné à cette fleur vient déjà de l'analogie qu'on avait remarquée entre ses feuilles et la patte d'une grenouille : *rana, ranuncula.* Le point de départ est toujours le *pied.*

Pigasse, s. f. — Pioche, pic.

On trouve dans l'ancien français *picasse* avec le même sens.

Pigache signifiait aussi *pointe;* de là le nom de *pigache*

donné à ces chaussures à pointes qui furent en usage au moyen âge. On les appela aussi chaussures à « la poulaine, » c'est-à-dire à la *polonaise*. (*Poulaine* est une corruption de ce mot.)

Etym. : Picasse est un grand *pic;* la terminaison *asse* (en italien, *accio*) a le sens augmentatif.

« Rompirent la porte avec force d'ache, *pignesse* et aultres ustensilz de fert. » (Mémoires de Despotots, cogouverneur de Besançon, XVIIe siècle.)

Pigasser, v. a. — Piocher avec la pigasse.

Pignard, s. m. — Peigneur de chanvre et par extension un Bressand. A la fin de l'automne, on voit arriver dans nos contrées les *pignards*, qui vont de ferme en ferme offrir leur industrie.

La malignité comtoise s'est exercée sur ces étrangers. De là les locutions : « manger comme un pignard, » « sale comme un pignard. » On dit aussi : « ils vont comme des pignards, » c'est-à-dire l'un derrière l'autre, à la queue leu leu.

Pignard n'est, sous une autre forme, que Peigneur, de *peigner*. On appelait *Pignerres* les cardeurs (XVIIIe siècle). Au XVIe siècle, on disait *pigne* et *pigner* pour peigne et peigner.

Pignard, en argot, se dit du postérieur. Vieux français : *Pigneresse*, cardeuse de laine.

Pilegatier ou *Pirgatier*, s. m. — Culbute. (Montbéliard.)

Pilé, s. m. — Millet décortiqué comme de la semoule.

On en faisait une grande consommation, il y a une cinquantaine d'années, accommodé au lait. On criait ces gruaux de millet par les rues de Besançon : « au pilé ! au pilé ! »

Piller, v. a. — A le sens italien de *pigliare*, prendre, dans un grand nombre d'expressions.

On crie aux chiens « pille ! pille ! » apporte ! On dit aussi « se piller le nez. »

Pince-cul. — « Jouer au pince-cul, » jouer au colin-maillard.

Dict. de 1755. Cette expression, qui n'effarouchait pas les dames comtoises du XVIIIe siècle, n'est plus usitée dans ce sens aujourd'hui. On ne l'emploie plus guère qu'en argot pour désigner un bal ou un théâtre du dernier ordre.

Pinçot, s. m. — Pinçon. « Faire un pinçot, » pincer.

Comme le mot *pinçoter* existe dans le sens de pincer souvent, ce verbe vient évidemment de pinçot. *Pinçon* aurait donné *pinçonner*.

Pinot ou *Pineau*, s. m. — Nom d'un cépage. Vieux français.

Pione (faire la). — Se plaindre continuellement, comme fait la pie, qui jacasse toute la journée.

Le verbe *pioner* signifie se plaindre d'habitude.

Pionne, s. f. — Fleur rouge, Pivoine, *Pæonia officinalis* (L.).

Ce mot justifie l'étymologie du nom que les Lorrains donnent au Bouvreuil. Ils l'appellent *pion* ou *pione* à cause de sa couleur rouge.

Etym. : Latin, *peonia* (Péonie, une contrée de la Grèce) a fait Péone, encore usité, et *Pionne*. Vieux français : *Pyone* pour Pivoine.

Piper, v. a. — Parler. « Il ne pipe mot ; » « il ne pipe ni ne mime. » Il ne dit mot et ne fait aucun geste.

Piper, qui signifie siffler, a été appliqué par extension à la parole.

Pique (à la) *du jour*. — A la pointe du jour.

C'est la même métaphore que *pointe*.

Piques, s. f. — Dans cette expression : « Il en a sauté les piques, » il est mort.

« Passer par les piques » signifiait « passer par les armes ; » au figuré, se trouver en des circonstances dangereuses et souffrir des pertes, des dommages.

* **Pique-bois**, s. m. — Le Pic (Pic-vert, Pic-noir).

Etym. : Cet oiseau pique le bois, le frappe pour en faire sortir les insectes qu'il mange.

Pique-mouchet, s. m. — Nom commun de la Mésange charbonnière. « Il n'est pas plus gros qu'un Pic-mouchet » se dit d'un petit homme malingre.

Etÿm. : Cet oiseau « pique les mouches, » se nourrit d'insectes.

Littré a *Pique-mouche*, désignant le même oiseau.

Piquerez, *Picoré*, *Piconé*, *Picré* ou *Epiquerez*. — Le dimanche des *Piquerez*. C'est le dimanche de la fin du carnaval ; le premier dimanche après le mardi-gras, où se montrent encore des masques dans les rues.

C'est, comme nous l'avons vu au mot *Chevanne*, le dimanche des *pois frits*. L'abbé Dartois prétend que ce nom lui vient de l'usage qui astreint les mariés de l'année à donner à *piquer* (manger grain à grain) des pois frits aux garçons de la paroisse.

Pistanquène. s. f. — Mauvais vin, sans alcool ; piquette.

Pive, s. f. — Le cône du sapin.

Pivet, s. m. — Même sens que *quénet*. Le petit bâton en forme de fuseau que lancent les enfants. (Montbéliard.)

Peut-être à cause de sa forme qui ressemble à celle de la *pive* (cône du sapin).

Plachonner, v. n. — Manger beaucoup, avec gloutonnerie et de bons morceaux. (Montbéliard.)

Patois, *piachier*. On dit aussi *placher*.

Plachon, s. m. — Goulu, gourmand. Patois, *piachon*.

Plamusse, s. f. — Large claque. « Donner à quelqu'un une plamusse. »

Se dit aussi à la campagne d'une espèce de gâteau, de crêpe.

Vieux français : Roquefort l'écrit *plamuse,* coup de plat de la main.

Plan, s. m. — Dans cette expression : « Il n'y a pas plan, » pour « il n'y a pas moyen. »

C'est un terme d'argot.

Plants maldoux, s. m. — Nom général sous lequel on désigne tous les cépages qui donnent des vins acides, aigrelets.

Plateau, s. m. — Planche épaisse et large. « Un plateau de bois. »

Platelée, s. f. — Le contenu d'un plat. (Montbéliard.) Vieux français.

Platine *de cheminée*, s. f. — La plaque de fer en avant du foyer.

Etym. : Allemand et anglais, *platte.*

Ce mot comtois a la même origine, sans doute, que le terme de marine *platin*, que nous trouvons dans Littré avec le sens de petit banc uni, ou de partie d'une plage qui paraît à basse mer. *Platine* désigne donc simplement quelque chose de *plat* comme plateau. *Platine* signifiait aussi, dans l'ancien français, « fer à cheval. »

Plie, s. f. — Levée au jeu de cartes. « Faire une plie. »

Ce mot s'emploie aussi à Genève et à Lyon. Dans le Languedoc, on dit *plega.* A Rennes (Bretagne), on dit pli, « faire un pli. »

La « cinq plies, » à Montbéliard, sert à désigner une espèce de jeu ressemblant au rams ou rems, où l'on ne peut faire plus de cinq levées.

Etym. : *Pli,* de plier, *plicare.* Quand on fait une levée, on met les cartes l'une sur l'autre, en un petit paquet, comme si on les pliait.

Plongeotte, s. f. — Le bouchon de la ligne à pêcher.

* **Plot**, s. m. — Billot, bloc de bois.

C'était anciennement le billot sur lequel le bourreau décapitait. « De Thou s'étant ajusté sur le *plot*, reçut un coup sur l'os de la tête, qui ne fit que l'écorcher. » (LITTRÉ.)

Etym. : Berry et Genève, *plot*, billot ; bas latin, *ploda*, pièce de bois.

Le Normand dit *blot*, peut-être de bloc, le *p* et le *b* se substituant couramment l'un à l'autre.

« Sur remontrances faites à la cour souveraine du parlement à Dole..... des grandes distractions de fustes (futaies) et *plosts* de laons (voir ce mot) de sappin... » (Ordon. de Franche-Comté, 1657.)

Plouffet, s. m. — Bruit que fait la chute d'un corps dans l'eau. (Montbéliard.)

En patois, *piouffer*, onomatopée, ce qui fait *piouf*.

Plouque, s. f. — Grosse bille. (Montbéliard.)

Etym. : Allemand, *klucke* (klouke) a le même sens.

Plumer, v. a. — Oter la peau, l'écorce. On dit fréquemment dans la campagne, « plumer des pommes de terre. »

Du reste, *peler* ne vient pas comme on pourrait croire de *pellis*, peau. Son origine est l'italien *pelare*, qui signifie précisément arracher les plumes ou les poils. La racine est *pilare*, qui a fait le mot moderne *épiler*. *Peler* a donc étymologiquement le même sens que *plumer*. C'est pourquoi ils s'emploient mutuellement l'un pour l'autre.

Un vieux proverbe disait : « Dure oysel *pele* qui diable ou matouc escourche. » Il *pèle* un dur oiseau celui qui écorche un diable ou un matou.

On lit dans un recueil des Ordonnances de Franche-Comté en 1619, par Pétremand, conseiller au parlement de Dole :

« Voulons et ordonnons être punis ceux et celles qui *plumeront* arbres vifs de nos bois et forests. »

Plumon, s. m. — Edredon.

Plumon est formé comme *édredon*, avec un sens plus général, puisque édredon signifie littéralement ce qui est fait avec les plumes de l'*eider*, espèce d'oie du Nord.

* **Pochée**, s. f. — Ce qu'une poche peut contenir.

« Voulez-vous une *pochée* de soupe ? »

Pochon, s. m. — Grande cuillère à servir le potage ; à Paris, on l'appelle *louche*.

Vieux français : *Poche*, *pocon*, *pochonne* (*poculum*).

C'était le nom d'une ancienne mesure de grains en Franche-Comté. Un *pochon* de blé équivalait à une coupe.

A Rennes (Bretagne), on appelle *pochon* un sac en papier, une poche.

* **Poèle**, s. m. — La chambre à coucher ; la chambre commune. On écrivait autrefois *poille*.

Littré dit qu'on donne ce nom, en Allemagne et en Hollande, à la chambre où est le poèle. Il aurait pu ajouter qu'il en est ainsi en Franche-Comté. Quand la chambre est au rez-de-chaussée, on l'appelle, à Montbéliard, « poèle bas. »

Etym. : *Poèle*, en patois, se prononce *paille*, racine de *paillier*, d'où l'expression « être fort sur son palier » (ou paillier), c'est-à-dire être fort chez soi, dans son intérieur.

Il est à remarquer, du reste, que le mot poèle, désignant un appareil de chauffage, est inconnu dans nos campagnes. On dit *fournot* ou *fourneau*.

Pôgrener ou *Paugrener* (se), v. imp. — Même sens que se *potringuer*, se médicamenter, se dorloter.

Poirottes, s. f. — Les fruits de l'Aubépine. Epine blanche, *Cratægus oxyacantha* de Linné et *Crategus monogynes* de Jacq.

Ce nom vient de leur forme. Ce sont les *Cenelles*. (Voir ce mot.)

L'arbuste s'appelle *Poirottier* ou *Cenellier*.

Pois-asperge, s. m. — Nom du Pois sauvage, qu'on appelle en Comté et ailleurs, « Pois carré. » C'est le *Tetragonolobus siliquosus* (Roth.). Carré est comme la traduction du *Tetragonolobus.*

Poisser, v. n. — Etre enduit d'une matière visqueuse, comme de la poix.

« J'ai les doigts qui poissent. »

Pomé-ée, adj. — Se dit de la robe de certaines vaches tachetées de rouge et de blanc. De là le nom de *pomée*, en patois *poumée* qu'on donne aux vaches de cette couleur.

C'est le même mot que *pommelé* qui vient de la forme ronde des taches.

Popance ou *Popantze*, s. m. — Gros homme, apoplectique, poussah.

Porche, s. f. — La femelle du porc, comme on dit une *coche.* S'emploie le plus souvent pour désigner une femme sale.

Porte-chenil, s. m. — Pelle ou boîte à ordures, où l'on ramasse les balayures. (Voir *Chenil.*)

Porte-paquet, s. m. — Rapporteur, dénonciateur. (Montbéliard.)

Paquet est pris dans le sens de commérage, cancan.

Portion, s. f. — Dans cette expression du jeu de billes, « se faire une belle portion, » se ménager une belle position pour enlever facilement les billes du carré. (Montbéliard.)

De *portion*, part; se faire une belle part.

Posoir, s. m. — Rayon d'armoire étagère (Montbéliard) où l'on pose quelque objet.

Potringuer (se), v. p. — Se médicamenter.

A Genève, *potringue* se dit d'une mauvaise boisson, d'une drogue. En provençal, *poutringo* a le même sens.

Etym. : De *potus,* boisson, potion, et de l'allemand, *trinken*, boire (*potrinken* (?)).

Potus ou *Potelage*, s. m. — Construction où le bois est mêlé à la pierre.

Potelage vient du primitif *postel* qui a fait *poteau Postelage*, construction de poteaux, construction en bois ; comme on dit *carrelage* pour un assemblage de *carrons*.

Pouih. — Interjection pour Pouah ! Vient de l'allemand *pfui* (pfoui) qui a fait aussi fi !

Poupon de vigne, s. m. — Fruit de l'Alkekenge, *Physalis alkekengi* (L.).

Ce nom lui vient de ce que les enfants en confectionnent une espèce de poupée, comme on fait avec les pétales et la tête du coquelicot. (Montbéliard.)

Pouquand ou *Pacan*, s. m. — Homme fier, paresseux, grossier, rustre.

Pouquander, vivre en fainéant, en libertin.

Dans le sens de rustre, *pacan* serait peut-être un mot dérivé, ainsi que paysan de *paganus*, qui a fait, comme on le sait, païen et paganisme, parce que les paysans sont demeurés longtemps idolâtres, non convertis au christianisme.

Pourette, s. f. — Civette, ciboulette.

Littré a *porrette*, plant de poireau.

Etym. : *Porrum*, poireau ; *porrettum*, petit poireau.

Pourpier, s. m. — Un des noms de la Renoncule rampante ou *Pied-pou* en Franche-Comté.

Etym. : Pourpier ne serait qu'une forme de *Pied-pou* (*pou-pied*), pied de poule. En effet, en Anjou on appelle le pourpier *Pied-pou*, de même que chez nous on appelle le *Pied-pou* pourpier.

Paré, du reste, l'écrit *pourpied*.

Etym. : Du latin, *pulli pes* (poulpied) ; l'*l* se change naturellement en *r*.

Pousse, s. f. — Poussière ; résidu des herbes sèches, criblures de blé.

Même sens que *poussier*.

En patois, *poussot; freguille-poussot* est le nom qu'on donne à un enfant turbulent, comme si l'on disait « agite-poussière. »

Etym. : *Pulvis*, poussière, qui a fait *poulse* et *pousse*.

Pousser, v. a. — Saupoudrer, répandre de la *pousse*, de la poussière.

Pousseroue ou *Bouteroue*, s. m. — Borne qui repousse les roues. Ces sortes de bornes se trouvent d'ordinaire à l'entrée des portes cochères.

En Languedoc, *butorodo*.

Poutet ou *Poutot*, s. m. — Trou.

On dit *lo poutu* en patois.

Radical : Pertuis. Latin, *pertusum*.

Poutot, *Potot*, s. m. — Pot ; petit pot.

Vieux français : *Poutet*. Racine : latin, *potus*.

Prenant, s. m. — Piège pour les petits oiseaux. (Montbéliard.)

Prendre (le mâle). — S'accoupler ou concevoir ; se dit des animaux. « Cette chèvre n'a pas voulu *prendre* le bouc, » ou bien « Cette chèvre demande à *prendre* le bouc. »

Presson, s. m. — Levier en fer dont se servent les carrieurs.

On dit aussi « une presse. »

Prin, *Prime*, adj. — Menu, mince, chétif. (Jura.)

Dans le Diction. comtois de 1755, nous trouvons « parler prin, » parler brièvement, avec affectation. Le Dict. de Roquefort a aussi cette locution.

A Genève, comme dans le Jura, on emploie *prin*-bois, dans le sens de petit bois. Le patois jurassien dit, en parlant d'une

femme qui n'a pas de hanches : « L'é tota *prin*-ma su les hances, » mince sur les hanches. Dans le patois de Mouthe, *prinsellou* désigne un petit bardeau pour couvrir les toits ; de *prin*, mince, et *sellou* pour *esselle, ételle* (assula).

Etym. : Vieux français, *prin;* languedocien et catalan, *prim;* flamand, *pruim*, gentil, mignon.

Prin signifiant mince, et *prin* bois, petit bois, le mot *brin*, dont l'étymologie est inconnue, n'en est peut-être qu'une déformation.

Ordonn. de Franche-Comté, 1619 : « Les cuyrs de vaches seront couchés (recouverts d'une couche) de deux écorces tant *prime* que forte. »

Prôger, v. a. — Faire du volume. Se dit, par exemple, d'un plat avec une sauce. « Le gibier en salmis *prôge* plus que rôti. » Au figuré, se dit de quelque chose qui fait de l'effet.

Racine : Le préfixe *pro* et le verbe *augere*, augmenter ; ou *proficere*, profiter, faire du profit, qui aurait fait *proicere*, *progicere* et prôger. *Prodiguer*, du radical *prodigus*, est peut-être le même mot que *prôger*, avec le sens actif au lieu du sens neutre.

Prôgeon, s. m. — Dans le Jura, c'est ce qui *prôge*, ce qui s'enfle.

Etym. : *Prou*, beaucoup (peu ou *prou*) ; en italien, *pro* a le même sens.

Vieux français : *Proege*, profit, avantage.

Prôt ou *Prost*, s. m. — Pied de vigne.

Même sens que *provins*, qui vient sans doute de ce radical.

Prunter, v. n. — Prêter ou emprunter.

Puine, s. f. — Nom d'un arbrisseau : le Cornouiller sanguin, *Cornus sanguinea* (L.).

Ce mot se trouve dans l'Académie, mais avec un sens indéterminé, comme synonyme de mort-bois. On appelle aussi

cet arbrisseau *Savougnot*. L'épithète de sanguin lui vient du rouge vif des feuilles en hiver. La fleur est blanche et les fruits sont noirs.

Nous le trouvons dans le Coustumier général (xvie siècle) mentionné au nombre des arbrisseaux que la loi consentait à considérer comme mort bois :

« Item quod de cætero de nemoribus mortuis, videlicet gallice des *saulx, espine* et PUINE, aulne, genest et ronces. » C'est un mauvais traducteur de ce passage qui a induit l'Académie à penser que *puine* désignait généralement toute espèce de bois mort, tandis que c'est une espèce particulière, comme l'aulne, le genêt, l'épine, etc.

Etym. : Nous mentionnons simplement à titre d'analogie : *Putfust; putidum fustum*, bois puant. Ducange, *pufustum* (voir *Pinfou*). Dict. de Roquefort : *Puffeux*.

Pulsard ou *Poulsard*, s. m. — Le cépage qui donne les vins d'Arbois. Le raisin est à grains allongés et espacés. On l'appelle aussi *Arboisin* dans certaines localités.

Q

Quaine, *Quainard*, adj. — Boiteux. Se dit particulièrement de ceux qui boitent des deux côtés, en oscillant.

Etym. : *Kahn*, canard. Le canard se dandine en marchant comme ceux qui boitent des deux côtés. En patois, canard se dit *quaine; quainard* est donc bien pour canard.

Quarril, qu'on prononce *quarri*, s. m. — Barril, petit tonneau, quartaut. Le quart d'une pièce de vin, du muid, d'où son nom.

S'il pleut en mars,
Relie tonneau et quarts.

Le *quarril*, à Salins, vaut 75 litres.

Un vieux mot français, *karisel*, espèce de tonneau, avait évidemment pour racine *quarri*, carri ou *karri*.

* **Quarantain** ou *Quarantaine*, s. m. — Sorte de Giroflée. Littré donne ce nom à la Mathiole annuelle, dite aussi Giroflée d'été et Violier d'été.

En Comté, ce nom désigne plutôt le *Cheiranthus annuus* (L.), qu'on appelle aussi Violette de Saint-Georges.

Etym. : Grec latinisé, *Cheiranthus*, *Cheirantin*, quarantain. On devrait écrire, d'après l'étymologie, *Charantin*.

Quart (de), adv. — De côté, obliquement. « Regarder de quart. » (Jura.) (Voir *Quart en coin* ou *Carencoin*.)

Quartelage, s. m. — Bois de quartier. Le gros bois à brûler que l'on fend d'ordinaire en quatre.

C'est de là que vient son nom.

Etym. : Latin, *ex-quartare ; escarter*, écarteler (écartelage, cartelage).

Quatre-heures (faire les). — Goûter.

En Suisse et dans certains patois de la montagne, c'est faire le *marandon*, marandoner.

Quenet ou *Fiolet*, s. m. — Le jeu du bâtonnet.

Quenil, s. m. (l'*l* ne se prononce pas). — Nom d'amitié qu'on donne aux enfants. « Mon quenil. »

Etym. : *Conil*, conin, petit lapin.

Queniller, v. a. — Chercher partout, fureter. S'amuser en travaillant ou s'occuper de choses inutiles.

Un *quenillot* se dit d'un fureteur, d'un fouille au pot.

Quenillage (Jura), s. m. — Occupation sans utilité. On dit aussi dans le même sens *quenilleries*.

Etym. : Peut-être *conil* (vieux français), lapin ; les lapins fouillent partout pour faire leur terrier.

Queue. — Dans cette expression : « Il y a belle queue, » il y a bien longtemps. (Montbéliard.)

Queue étant l'extrémité d'une chose, « il y a belle queue » signifierait longtemps après ce qui est en dernier lieu.

On emploie encore ce mot dans les locutions suivantes : « Traîner sa queue, » se faufiler quelque part. « Avoir la queue cuite, » s'en retourner la queue entre les jambes, sans avoir réussi.

Queue de casse, s. f. — Le nom d'une mésange à longue queue; littéralement « queue de casserole. »

Queue au loup, s. f. — Une espèce d'Ellébore, *Helleborus fœtidus* (L.).

Quigneux, *Cugneuil* ou *Cognelot*, s. m. — Cadeau que le parrain ou la marraine donnent à leur filleul la veille de Noël. C'est ordinairement un gâteau ou un pain. A Montbéliard, on enfonce un gros sou dans la pâte.

En espagnol, *Quinion* (Quiñon) est un morceau de pain. D'après Littré, ce mot viendrait lui-même de *Cuneus*, coin, quartier, morceau. Dans le vieux français, *Cugnon* ou *Quénieux* avait ce sens. En Lorraine, on dit *Cugnue*. Dans le patois de Plancher-les-Mines (Dict. Poulet), *Queugnot* ou *Queugneut* signifie gâteau; *Cuigno*, patois de Montbéliard.

Ce gâteau s'appelait encore autrefois *Coignole*, *Conoignole*. C'était un gâteau pointu des deux côtés, large et creux dans le milieu, afin d'y recevoir un petit enfant Jésus en terre ou en sucre.

Cette forme pourrait indiquer comme étymologie l'espagnol *cuna*, berceau.

En Flandre, l'usage de donner un de ces gâteaux à la veille de Noël est encore très répandu.

Quillot ou *Quillon*, s. m. — Fausset, douzil, petite cheville de bois avec laquelle on bouche les trous faits au tonneau pour donner de l'air au vin.

Etym. : Petite *quille*, par analogie de forme.

Quincené, adj. — Se dit du raisin dont les grains ont souffert par une maturation forcée ou contrariée.

Dans le patois de Montbéliard, *équincener* signifie avoir froid, grelotter. On dit aussi *étincené*, peut-être du radical *extinguere*, éteindre, ce qui est éteint, est sans chaleur, souffre du froid.

On trouve dans une charte de 1227 (Dunod) ce nom de *Quincené* comme lieudit d'une vigne aux environs d'Arbois. « Quatuor modios vini censualis de manso *Quincené.* »

Quincher, *Quinsener*, v. n. — Crier.

Se dit des enfants qui pleurent ou qui crient avec une voix de fausset.

Quincheur, s. m. — Crieur.

Quinchée, s. f. — Cri perçant que jettent souvent les jeunes paysans à la fin de leurs chansons. « Riquiqui pour ma blonde » (blonde, amoureuse) est une *Quinchée.*

* **Quinson**, s. m. — Pinson.

Etym. : Peut-être *quinchon*, de *quincher*. Le chant du pinson est perçant. Ce qui confirmerait cette origine, c'est que dans le patois de Montbéliard *quinson*, outre qu'il désigne l'oiseau, signifie encore « cri aigu » et vient directement de *quinsener*, pousser un cri aigu.

Quioupper ou *Clouper*, v. n. — Glousser. C'est une onomatopée imitant le cri des poules.

On dit aussi *clouper* en Normandie, et *cloupionner* dans le même sens.

Quoniam bonus, s. m. — Nigaud, imbécile. «

Ces deux mots latins commencent une épître ou un évangile.

R

Rababouiner, v. a. — Gronder, mal accueillir, remettre à sa place. « Je l'ai joliment rababouiné. »

Racine : *Babouin,* singe. On appelait aussi « babouin » une figure que les soldats dessinaient sur la guérite et qu'ils faisaient baiser aux conscrits par forme de *brimade*, de punition. De là, peut-être, *rababouiner*, faire baiser le babouin.

Rabasse, s. f. — Se dit d'une averse ; « une rabasse de pluie, » une forte ondée.

Rabibocher, v. a. — Réconcilier. Même sens que *rabobiner*.

« Ils sont rabibochés. »

Ce mot, qui appartient à l'*argot*, est employé dans d'autres pays.

* **Rabobiner** ou *se rabobiner*, v. p. — Se raccommoder. « Ils sont rabobinés » ou « ils se sont rabobinés. »

Se dit aussi à Genève.

Etym. : Bobine ; le fil cassé qu'on remet sur la bobine.

Raboudot ou *Ravout*, s. m. — Le Loir, espèce de rat qui mange les fruits des jardins.

Etym. : On dit aussi *ratgoudot. Gou*, en patois, veut dire souris. Dans le bas breton, *goz* signifie taupe.

Rachatouiller, v. a. — Se remonter, récupérer ce qu'on avait perdu. (Montbéliard.)

Etym. : Allemand, *schatulle* (prononcez chatoulle), cassette ; ou racastiller, radouber un vaisseau, ce qui a pu faire *rachastiller* et *rachatouiller*.

* **Rache**, s. f. — La teigne ou une espèce de teigne, la rogne.

Etym. : Provençal, *rasca,* gale; espagnol, *rascar,* gratter; anglais, *rash.*

Rachet, adj. — Teigneux, maigre, décharné.

Racle-cheminée, s. m. — Ramoneur.

Au XVIIIe siècle, on trouve mentionnée parmi les couleurs celle de « racleur de cheminée. »

* **Raclette**, s. f. — Instrument pour racler dont se servent les ramoneurs.

Raclober, v. a. — Réunir, rassembler en coterie. (Montbéliard.)

Ra-*glober* comme en-*glober*.

Radoux, s. m. — Adoucissement de température. « Après la gelée vient le *radoux.* »

Etym. : *Re*doux. A Genève, on emploie *redoux* dans ce sens.

Radresser, v. a. — Ranger, cacher dans un meuble, resserrer.

Etym. : Radresser, remettre à son adresse, à sa destination. (R'adresser.)

Vieux français : *Radresser*, *radressir*, remettre droit, dans le bon chemin ; sens de redresser.

Raffoillon, s. m. — Un restant, un petit reste, trognon, reliefs d'un repas.

Raffut, s. m. — Bruit, tapage.

Vieux français : *Raffuter,* battre.

Ragaucher, v. a. — Attraper avec la main un objet qu'on vous lance. « On ragauche une paume, une balle à jouer. »

Ragrebiller, v. a. — Recoqueviller.

Se *ragrebiller*, v. p. — « Se ragrebiller les jambes, » replier ses jambes sous soi.

C'est peut-être dans ce mot qu'il faut rechercher la difficile étymologie de *rabougri*. *Ragrebiller* a pu donner un adjectif ou participe *ragrebi* qui, par une de ces interpositions fréquentes, aurait fait *rabegri* et rabougri.

Raguillot, s. m. — Avare.

Railer, v. n. — Crier, geindre, pleurer en criant. (Montbéliard.)

Même mot que râler.

Raim, s. m. — Petite branche, baguette, branchage dont on fait des fagots. « Prendre un raim pour corriger un chien. »

Etym. : *Ramus*, qui a donné *raim*, comme *ramicellus* a fait rinceau, qu'on devrait écrire *rainceau*.

Une ordonnance de Charles V (1376) appelle *rains* de forêts les lieux situés sur la lisière des forêts.

Dans la *Somme rurale*, il est dit qu'on mettait en possession par *rain et par baston*. C'était un des plus anciens signes d'investiture *per virgam et fustem*.

Dans le roman de la Rose :

Quant Narcisse vint à la fontaine
Que li pins de ses *rains* couvroit
Il se pensa qu'il y beuvroit.

Raisinet, s. m. — Les orpins dont la feuille affecte la forme de graines. (Montbéliard.)

* **Raisinier**, s. m. — Nom de plante. Littré désigne ainsi un arbre d'Amérique. En Comté, c'est le *Phytolacca decandra* (L.).

Ramandons, s. m. — Restes de viandes ; ce qu'on appelle à Paris l'*arlequin*.

Vieux français : *Ramendeur*, raccommodeur ; *ramendure*, raccommodement.

Ramasser, v. a. — 1° Nettoyer en mangeant, un plat, une casserole ; finir ce qui reste dans le plat.

2° On dit encore : « Ramasser une maladie, » avec autant de raison du reste que « prendre mal. »

3° « Ramasser un enfant » se dit d'une fille qui devient enceinte.

Dans le premier sens, « ramasser un plat » (nettoyer) a pour racine, sans doute, *remesse*, qui signifie le balai; d'où *remesser*, balayer, nettoyer. C'est le même mot évidemment que *ramasser*.

L'étymologie de *remesse,* balai, est ramon, de *ramus*, rameau, branches, ramilles avec lesquelles on fait des balais. D'où le verbe *ramoner*, nettoyer la cheminée avec un ramon, ou balai de ramilles.

Vieux français : *Ramassée,* verge; « donner de la ramassée, » donner le fouet. *Ramassée* signifie encore ramée, fagot.

* **Rampeau** (être). — Se dit lorsqu'au jeu on est manche à manche, qu'on a gagné chacun une partie et qu'il s'agit de jouer la belle.

Littré donne à ce mot une signification un peu différente. C'est, dit-il, « une partie de quilles qui se joue en un seul coup de boules ou le second coup de la partie qui se joue en deux coups. »

Hist. xvi° siècle. « Je lui manday que je ne voulois pas qu'il fust fait de luy un *rampeau* du capitaine Arne (qui venait d'être tué) et qu'il suffisoit d'avoir perdu un brave et vaillant capitaine et une compagnie de gens d'armes sans en perdre deux. » (Montluc, Mém.)

Vieux français : *Rapeau.*

Rampeau, dans le Jura, se dit d'un jeu de quilles où il s'agit d'abattre, d'un seul coup, trois quilles rangées obliquement par rapport au joueur. Ici le mot vient peut-être de ce que le terrain est en pente, en rampe.

Rancot, s. m. — Râle. « Avoir le rancot de la mort. »

Etym. : Latin, *runchus,* râle, ou *rancare*, rugir comme le lion. Grec, ῥάγχομαι, ronfler. Racine, de rauque.

Vieux français : *Rauquer*. L'*u* et l'*n*, par suite de leur forme à peu près pareille, se remplacent souvent l'un par l'autre : mo*n*stier, mo*u*stier, co*n*vent, co*u*vent.

Rancoyer, *Rancoiller* ou *Rancasser* (Jura), v. a. — Râler, avoir une voix qui graillonne. (Voir *Rancot*.)

Rancuser, v. a. — Dénoncer, trahir, accuser.

Certains étymologistes d'imagination ont fait venir ce mot de *Raguse*, « le duc de Raguse qui a trahi la France à Waterloo. »

Rancuser, d'une date évidemment plus ancienne, a la même étymologie, quoique avec un sens un peu détourné, que *récuser*, *re-cusare* ou *re-cudere*, frapper en arrière.

Un *rancuse-poutot*, en patois, signifie un traître.

Racine : *Incusare*, accuser. Vieux français, *raccuser*.

Ranqueni-ie, adj. — Se dit du linge, d'une étoffe mal lavée et de l'odeur du linge sale. Dans ce dernier sens, il est synonyme de *faguenat*.

Ce mot a aussi le sens de ridé, fané, ratatiné, moisi. A Belfort, *rentieumi* s'applique à quelqu'un qui reste continuellement enfermé, à un casanier.

Ranson, s. m. — Nom de plante : Glouteron, *Galium aparine* (L.) ou Caille-lait. Pline l'appelait *Philanthrope*, parce que ses fruits hérissés s'accrochent aux vêtements de l'homme.

Quant à son nom de *Caille-lait*, il paraît qu'il est complètement usurpé. Jamais on n'est parvenu à faire cailler du lait avec cette plante.

Rapondre, v. a. — Rapprocher deux morceaux d'étoffe en les cousant. Relier deux morceaux de fil ou de ficelle, etc., et en général mettre bout à bout.

« Ils portoient échelles qui se replioient et pouvoient être *rapondues* toutes en une. » (Ms d'Angirey, Surprise de Besançon, fin du XVIe siècle.)

Etym. : Re-*apponere*, mettre bout à bout, aurait fait *rapponre* et *rappondre*.

Rapponse, s. f. — Rapprochement de deux morceaux d'étoffe ou de fil.

Rapsauder, v. a. — Raccommoder, rapetasser.
Sans doute le même mot que ravauder. « Rapsauder des bas. » *Ravauderie* signifie aussi *bavardage*, absolument comme rapsodie.

Rasure, s. f. — Gratin ; la partie de la bouillie qui s'attache au fond de la marmite et dont les enfants sont très friands. « La rasure de gaudes. »
Etym. : *Radere*, raser, ce qu'on enlève en raclant la casserole.
Bas latin : *Rasura*.

* **Rasse**, s. f. — Panier à charbon. Il en faut cinq pour un mètre cube.
Etym. : Bas latin, *rassa*, faix.
Nous ne savons si *rasse* a toujours eu ce sens. Nous trouvons dans un texte comtois du XVIIe siècle : « Au moulin Saint-Paul une papeterie, une *rasse* et des batteurs. » (Mém. de DESPOTOTS.)

Ratasser, v. a. — Remuer, faire du bruit, ne pouvoir se tenir en place. On dit aussi *rabater*. Ce mot vient sans sans doute de s'agiter comme un *rat*.

Rate, s. f. — Souris. « Mouillé comme une rate. » *Rate-volate* (Jura), c'est-à-dire rate-volante, chauve-souris.

Rater, v. n. — Se dit des « rats de cave » employés des contributions indirectes, dans l'exercice de leurs fonctions. (Montbéliard.)

Rateuner, v. n. — Fureter à la façon des rats, qui cherchent quelque chose à ronger.
Etym. : Espagnol, *ratonar*, ronger comme les rats.

Ratiboiser, v. a. — Eliminer, dépouiller. Terme d'argot employé un peu partout. « Il est ratiboisé. »

Etym. : *Rateau*, *ratelé* dans le sens de nettoyer.

Ratotte, s. f. — Petite souris ; terme d'amitié qu'on donne aux enfants : « ma ratotte. »

Rattrouper, v. a. — Ramasser, rassembler. « Rattrouper ses jupons autour de soi » se dit d'une femme qui réunit ses jupes pour éviter la boue.

Racine : *Troupe*. *Rattrouper*, remettre dans la *troupe*, remettre dans un tout, dans un ensemble, une partie échappée qui en était distraite.

Ravauder, v. a. — Marchander.

Ravaudeur - euse, marchandeur, celui qui a l'habitude d'offrir des prix dérisoires.

Le wallon emploie *ravôdeu* dans le même sens, et le génevois *ravaudeur*, comme le comtois.

L'origine de ce mot est peut-être la particule *ra*, indiquant abaissement, et *valoir*, dont un temps, *vaut*, *vaud*, aurait donné *ravaudoir*, offrir moins que la chose ne *vaut*, comme *ravaler*. Autrefois, du reste, le mot *ravaler* s'appliquait aux adjudications publiques dont les prix sont annoncés en descendant, comme se font encore les adjudications de bois.

Ordon. de Franche-Comté : « Il sera procédé par appréciation en haussant et par *ravalement*... Et seront les délivrances faites au dernier enchérisseur ou *ravalant*, etc. » (1656.)

Ravauderie, s. f. — Chose sans valeur ; restes, reliefs de table.

Ravenaille, s. f. — Espèce de Rave, *Raphanus raphanistrum*. On l'appelle aussi *Senove* et *Senogue*.

Ravonner ou *Ragonner*, v. a. — Grogner, réprimander.
Espagnol : *Regañar*, gronder.

Ravonet, s. m. — Radis rouge, petite rave, *Raphanus sativa* (L.), *radicula*.

Ravout, s. m. — Le Loir. (Voir *Raboudot*.)

Rayonnage, s. m. — Un ensemble de planches, de tablettes, de rayons. « Faire poser un rayonnage dans une chambre. »

Rebeuiller, v. a. — Regarder bêtement, en ouvrant de gros yeux. « Qu'est-ce que tu as à me rebeuiller. »

On dit aussi *beuiller*.

Rebis, adj. — S'emploie dans cette expression : « cuit de rebis, » trop cuit. Cuit deux fois, comme *bis*cuit.

Vieux français : *Rebis* dans ce sens.

Rebouler, v. a. — Repousser, refouler. « J'ai été joliment *reboulé*. »

Rebouler, dans le sens neutre, signifie aussi rebondir.

Vieux français : *Reboule*, houlette, bâton à l'usage des pâtres, des bouviers. *Rebouler* signifierait alors littéralement chasser à coups de bâton.

Rebouiller, v. a. — Mettre sens dessus dessous, mettre tout en désordre en cherchant. « Rebouiller un tiroir. »

Usité aussi à Genève. Molière a employé *tribouiller* dans le même sens.

Rebra, s. m. — Détour que l'on fait faire à une voiture. « Prendre le rebra, » se détourner.

Dans le patois de Montbéliard, on dit *bra*, détour et *bratai*, contourner un coin de rue.

Etym. : Ce mot vient sans doute de revirer : REVERA, *rebera*.

Vieux français : *Brast*, tournant d'une rue.

Rebrater (Montbéliard). — Faire tourner une voiture sur place, changer de direction. Prendre le *rebra*. Au figuré, repousser, rembarrer.

Recaler, v. a. — Renvoyer, donner une rebuffade. « Il l'a bien recalé, » remis en place ; *calé*.

Recampir ou *Recamper*, v. a. — Rétablir, guérir, remettre en bon état. (Montbéliard.)

Rechange (à). — Tour à tour.

Dict. de 1755 ; ne s'emploie plus dans ce sens aujourd'hui. Cette expression est très ancienne. « Doré et argenté à rechange » (COTGRAVE) ; « à rechange de place » (Olivier DE LA MARCHE).

Vieux français : *Rechainge* dans le même sens.

Rechigner, v. a. — Singer, imiter, comme font les enfants qui répètent les mots qu'un autre dit, pour le faire enrager.

Un vieux mot *rechigner* ou *rechaner* signifiait faire entendre un bruit, un son. Ce sens se rapprochait du comtois.

Etym. : *Re* (*rursùs*) *canere*, chanter ; rechanter, rechaner ; *ricaner* vient de là. Le ricanement est souvent une imitation de la personne dont on veut se moquer.

Dans l'office burlesque célébré le jour de la fête de l'Ane, on chantait :

Biaux sire asne eh chantez
Belle bouche, RECHIGNEZ
Vous aurez aveine à plantez.

Chigner, dans l'argot parisien, se dit pour *pleurer*.

Le sens académique de *rechigner* est faire la moue.

Rechote ou *Ruchote*, s. f. — 1° Espèce de panier de forme cylindrique, ordinairement en écorce de cerisier et dont on se sert pour cueillir des fruits.

Bas latin : *Rusca*, *ruscia*, écorce ; en languedocien, *rusco*.

Le mot *ruche* a la même racine. Les ruches primitives étaient faites d'écorce d'arbre.

2° Mesure pour les grains équivalant environ à 30 litres. (Haute-Saône.)

Rechtringuer, v. a. — Parer, endimancher. (Montbéliard.) Allemand : *Striegeln* (chtriegeln), étriller, nettoyer.

Rechute, *Recheute*, s. f. — Auvent, toit avancé où les voitures et les instruments de labour sont à l'abri. (Jura.)

Recigner, v. n. — Souper une deuxième fois. (Montbéliard.) Vieux français : *Resseigner ;* latin, re-*cœnare*.

Reclin, s. m. — Instrument qui sert à appeler les oiseaux. « Un *reclin* d'alouettes, de bec-figues, etc. » Ce mot a fait le verbe *recliner*, appeler les oiseaux avec un reclin, qui a le même sens que réclamer.

On dit, en effet, « réclamer la caille, la perdrix, etc. » Des perdrix qui s'appellent entre elles, « *se réclament* ». *Reclin* n'est autre que *reclaim*, la vieille forme de réclame.

En terme de fauconnerie, on appelle réclame le pipeau qui attire les oiseaux. *Reclin* vient de réclamer, comme *appeau* d'appeler.

Dans la traduction en vers des distiques de Caton (XIIe siècle), on lit :

« Ne croi folement ta femme quant sovent de tes sergans (s rviteurs) se *claime* (se plaint). »

Etym. : Latin, *clamare*.

Dans Ferry Juliot, l'auteur franc-comtois réédité par Ern. Courbet et que nous avons déjà cité, nous trouvons *reclain* avec le même sens de siffler qu'il a aujourd'hui. Ainsi, « la Belle fille » raconte comment elle se levait à l'appel de son amant :

Combien de fois à l'insceu de mon père
(En mesprisant la défense ma mère)
Me suis levée en ma pure chemise,
Oyant sonner *reclains* et hauts sifflets.

Et plus loin, p. 48 :

Tu nous as fait comme fait l'oyseleur,
Ou bien comment le brigandin voleur,
Qui tous deux font *reclaims* et doulces suytes
Pour parvenir enfin à leurs poursuytes.

Nous rencontrons *reclain* avec le sens de réclamation dans une charte de Thierry, duc de Lorraine, à la date de 1285 : « Laisse et octroi... à toujours et sans *reclain.* » (Dunod.)

Recotser, v. n. — Vomir. (Montbéliard.)
Allemand : *Kotzen.*

Récrier, v. a. — Appeler quelqu'un de loin.

Recru, s. m. — Augmentation de la maille d'un tricot.

Redos, s. m. — La première planche du tronc dont une face extérieure par conséquent est ronde.

Vieux français : « Seoir à redos » signifiait être assis dos contre dos.

Redoublé, adj. pris substantivement. — *Un redoublé*, un parvenu. (Haute-Saône.)

Redoublé, dans le langage usuel, a souvent le sens de « considérablement augmenté ; » de là, sans doute, cette expression métaphorique désignant un parvenu.

Redouiller, v. a. — Tromper, mettre dedans.

En Normandie, ce mot a le sens de battre, rosser, qui est à peu près synonyme. Le normand emploie encore une autre forme analogue : *randouiller.*

Etym. : Anglais, *dull, dolt*, niais.

Refus, s. m. — Les os que les bouchers servent avec la viande. Ce qu'on appelle à Paris *réjouissance.*

Regingot, s. m. — Recommencement, refrain. « Le coup de regingot » est, dans les jeux d'enfant, le coup à recommencer.

« Le *regingot* d'une chanson, » le refrain.

Guinguer, nous l'avons déjà dit, signifie jouer ; *reginguer*, rejouer.

Réglisse (des bois), s. f. — Nom de plante, le *Polypodium vulgare* de Linné.

Regressi-ie, adj. — Ridé, ratatiné. « Une pomme regressie. » Au figuré, « une vieille toute regressie. »

Même sens que *regrigné.*

Etym. : *Re-gressus*, qui revient en arrière; retiré.

Regrigné, adj. — Maussade (Voir *Grigne*) et ridé, parce qu'on a le front ridé lorsqu'on est maussade.

Reintri, adj. — Ridé. « Une pomme *reintrie.* »

C'est peut-être le même sens que *rentré*, retiré, resserré sur soi-même.

Etym. : Re-*intratus.*

Rejeiner, *Rejaner*, Montbéliard : *Rejoner*, v. a. — Même sens que *rechigner*, singer, contrefaire quelqu'un.

Etym. : *Rechaner, re-cantare,* chanter, contre-imiter le chant, comme on dit « chanter la même antienne. »

En Bresse, on dit *déjainer.*

Rejoufler, v. n. — Se dit de la chair ou de tout autre matière comprimée qui déborde. « Ses pieds sont tellement serrés dans ses souliers que *ça rejoufle.* »

De *joufflu*, gonflé.

Relangard, s. m. — Rapporteur, mouchard.

La racine de ce mot est *langue* (lingua).

Relaver, v. a. — Laver *une fois.* « On relave une assiette » qui n'a pas encore été nettoyée.

« Un relaveur d'assiettes. »

Reluguer, v. n. — Abandonner un travail trop difficile; se décourager. (Montbéliard.)

Latin : *Reliquere.* Reléguer a le même radical.

* **Remanents**, s. m. — Ce qui reste du bois après une coupe; ce qu'on est obligé de laisser sur place. L'abatis de l'ébranchage.

« Les branchages, coupeaux et *remanents* des arbres. (Ord. des Eaux et forêts.)

« Doibvent lidit bourgeois payer deux vaytes (gardes) et li sires le *remenant* (le restant). » (Charte du sire de Neuchatel, 1338.)

Etym. : Latin, *remanere*, rester.

« **Remettre** (la peau sur les gaudes). » — Réparer une faute, une sottise, une maladresse.

La peau de gaude est ce qu'il y a de plus estimé dans ce mets comtois (bouillie de maïs).

Rembouiller, v. a. — Remettre du liquide dans un vase; du vin dans un tonneau pour le tenir toujours plein.

Le mot *ouiller*, usité dans diverses parties de la France et mentionné par Littré, a ce sens.

Le mot *rembouiller* a pour radical *bouille* (remplir la bouille); ou bien *ouiller* avec le préfixe *re-implere*, remplir, jusqu'à l'*ouille*, l'*œil* du tonneau qui est la bonde.

Il est possible aussi que la racine soit le vieux mot *buie* usité dans plusieurs provinces et qui a un sens analogue à celui de *bure*, vase à mettre du liquide.

Le mot primitif eût été alors *rembuier*, et il faudrait écrire « rembouier » au lieu de *rembouiller*.

Rembourer, v. a. — Même sens que le précédent. Remettre du liquide dans un vase, pour le maintenir plein.

En vieux français : *Bure, buire* signifient vase.

C'est la même racine qui a formé *burette*. *Rembourer* veut donc dire, tenir toujours pleines les *bu*rettes ou la *bure*.

Remettre, v. a. — Louer, donner à bail. « Il a remis ses champs et ses vignes. » Il les a donnés à ferme.

Rempichotter, v. a. — Engraisser, remettre en état. Se *rempichotter*, reprendre de l'embonpoint. Se dit aussi de celui qui regagne ce qu'il a perdu au jeu.

Peut-être la racine est-elle *rampeau*, que nous avons vu plus haut et qui est un terme de jeu.

Rempouiller (se), v. pr. — Même sens que le précédent.

Puisqu'on dit SE DÉPOUILLER, ôter ses vêtements, *se rempouiller* signifierait littéralement les remettre.

Etym. : *Pellex*, *pellicis*, peau. Se rempouiller équivaut à reprendre une nouvelle peau, faire peau neuve. On dit d'un oiseau, après la mue, qu'il « se rempouille. » Vieux français : *Rempoulier*, réintégrer.

* **Renaré**. — Rusé comme un renard.

Rentaire, s. m. — Fermage, revenu. « Toucher un rentaire. »

C'est le même sens, avec le même radical, que *rente*.

Racine : *Reddere*, ce que l'on rend, *redditus*. Provençal, *renta;* italien, *rendita*. *Rentaire* a dû venir d'une forme *rentaria*.

Le *rentaire* indiquait plus spécialement une rente en nature, en blé.

* **Renter** (des bas). — Remettre des pieds aux vieux bas.

Etym. : Re-*enter*, greffer une partie sur une autre.

Reparant, adj. — Important, considéré. (Montbéliard.)

Vieux français : *Repairer*, reparaître.

Répargnotte, s. f. — Argent épargné, mis de côté, comme *cagnotte*:

Dict. de 1755; hors d'usage.

Repiquer, 1° v. n. — Revenir à un plat que l'on aime. « Repiquez-donc puisque vous l'aimez. »

2° *Repiquer* ou *rempiquer*, v. n. — Se remettre d'une maladie, se fortifier. « Il a joliment repiqué, » il s'est bien rétabli.

Répler, *Répeler*, v. a. — Remplir.

Etym. : Latin, *replere*, remplir.

Cette même racine a formé l'adjectif replet.

Vieux français : *Replein*, rempli.

Requillou, s. m. — 1° Celui qui, au jeu de quilles, rejette les boules aux joueurs.

Etym. : *Re-quilleur*.

2° Un petit filet attaché au bout d'une perche et dans lequel on fait entrer le gros poisson pris à la ligne et qu'on a amené près du bord.

Ce sens vient du vieux mot français *requiller*, ramasser; même racine que « recueillir. »

Le verbe *requiller* s'emploie pour renvoyer les quilles et aussi pour pelotonner une ligne ou une corde autour d'un morceau de bois fendu qu'on appelle encore *requillou*. C'est toujours le sens de recueillir.

Resercir ou *Resarcir*, v. a. — Recoudre, réparer.

Ce mot s'emploie aussi, au figuré, dans le sens de compenser, se rattraper. Ainsi on dira : « Mon vendeur m'a fait payer bon marché sa maison, mais il s'est bien resarci sur les champs. »

Les ordonnances de Franche-Comté portent que les charretiers, rouliers, menuisiers et charrons qui auront coupé des bois dans les forêts seront frappés d'une amende, « outre le dommage et intérêt qu'ils seront tenus de *resarcir* » (1607, Rec. de Pétremand), de réparer.

Etym. : Latin, *re-sarcire*, recoudre.

Resiller, v. a. — Ronger, mordiller comme font les souris. A Montbéliard, on dit *rousiller*.

Etym. : *Rodere*, dont le supin est *rosum*, qui a fait *rosiller*, en patois *reusillie*. Vieux français : *reser*, raser, tondre.

Ressauter, v. n. — Tressaillir.

Resserrer, v. n. — Geler. « Il a resserré cette nuit. »

Le froid fait, en effet, resserrer tous les corps, de là ce proverbe du xve siècle : « De tant plus gelle et plus estraint. »

Ressuite, s. f. — Bonification, appoint en monnaie. (Montbéliard.)

Retendu, part. — Trompé, refait. (Montbéliard.) Une *tendue* est un piége pour le gibier.

Retenue, s. f. — Cheptel. Dans cette expression, « avoir des moutons en retenue. » C'est le bail que fait un propriétaire avec un fermier, par lequel le premier donne un certain nombre de bestiaux à nourrir et partage le profit.

Vieux français : *Retenue, retenure*, entretien. « Avoir des moutons en retenue » signifiait s'engager à entretenir des moutons. *Retenir* avait anciennement le sens d'entretenir, de réparer. C'est ainsi qu'on dit encore « retenir des chemises, retenir des bas, » pour les raccommoder.

Réteunir, v. a. — Remplir d'eau une futaille ; ce qu'on appelle en français combuger.

Retirer, v. a. — Ressembler. S'emploie de la façon suivante : « Il retire du côté de son père (Besançon), ou il retire après son père (Montbéliard), pour dire il ressemble à son père.

En patois, *tieres,* TRAITS de ressemblance. *Tiroiller*, *tireiller*, ressembler de visage.

Etym. : Italien, *ritratto,* portrait. On dit dans le peuple : « faire *tirer* son portrait. »

Retourner (se), v. p. — Changer de religion. (Montbéliard.) C'est l'analogue de se convertir ; *con-versus*, retourné.

Rétramouler, v. n. — Reculer d'horreur ou de dégoût.

Vieux français : *Tremeler,* trembler ; latin, *tremulare, retrò-tremulare.*

Rétricené, adj. — Rétréci, ratatiné. (Montbéliard.)

Même mot, sous une autre forme, que rétréci.

Retro, s. m. — Un coin où l'on se retire, où l'on cache quelque chose.

Les femmes et les chevaux
Ne savent pas leur *retrò*.

C'est-à-dire ne savent ni les uns ni les autres comment ils finiront, où ils termineront leur existence.

Retrò est une variante de l'espagnol *retiro; buen retiro*. En vieux français, on disait *retrait*, *retroy* dans le même sens de lieu retiré.

Reuper, v. n. — Roter. (Montbéliard.)

Reusure, adj. — Qui est couvert d'ordures sèches. Se dit des chemises souillées par les petits enfants. (Montbéliard.) C'est le même mot que *rasuré*, plein de rasure. En patois de Montbéliard, *rasure* se dit *reusure*.

Reutaler, v. n. — Même sens à peu près que *besir* (voir ce mot). Se dit d'une chose qui est restée trop longtemps sur le feu et qui a perdu de son goût. (Montbéliard.)

Revegnotte, s. m. — Ricochet. Se dit du mouvement d'une bille, par exemple, qui ne frappe pas directement, mais en ricochant. Ce mot est employé dans leurs jeux par les enfants. « Cela ne compte pas, c'est de revegnotte » (qui revient).

A Genève, on dit *revenette*.

Revoir (se), v. p. — Faire bombance : jouir d'une bonne aubaine. (Montbéliard.) Cette expression vient peut-être de ce qu'on fait généralement bombance lorsqu'on se revoit.

Revolée (à la). — A la légère (Montbéliard), à la volée.

Revoler se disait autrefois pour voler. « S'en revoler, » s'envoler.

* **Ribe**, Jura : *Rebate*, s. f. — Moulin à broyer et décrasser le chanvre.

Racine : Allemand, *reiben*, frotter.

Dans l'argot des *Pignards*, *curible* désigne le peigneur qui fait les étoupes.

Ribée, s. f. — La quantité de chanvre qu'on met à la ribe.

Riber, v. a. — Ecraser le chanvre avec la ribe ; frotter.

* **Riblettes**, s. f. — Espèce de pâtisserie.

Littré dit : Tranche mince de bœuf, veau ou porc qu'on sale, qu'on épice et qu'on fait griller.

En Franche-Comté, les *riblettes* sont des tranches de pain grillé.

Vieux français : Omelette au lard. (Dict. ROQUEFORT.)

* **Riblons**, s. m. — Débris de vieux fer.

* **Rincette** ou *Rincelette*. s. f. — Nouveau coup de vin ou d'eau-de-vie qu'on offre soi-disant pour rincer le verre.

Riole, 1° s. f. — Conte, histoire, drôlerie. (Montbéliard.)

2° Espèce d'instrument pour racler.

3° Noce, festin. « Faire la riole, » être en noce.

Rioler, v. a. — Conter, débiter des contes ; dire des drôleries.

Etym : Vieux français, *arioler*, prédire ; *ariole*, sorcier, devin ; latin, *hariolus*, *ariolus*, sorcier, charlatan.

Rioleur, s. m. — Conteur.

Ripopette, s. f. — Mélange de restes de vins. Même sens que *ripopée* du Dict. de l'Académie.

Riter, v. n. — Courir. (Montbéliard.)

Etym. : Allemand, *reiten*, aller à cheval.

Rocher, v. n. — Pleuvoir à verse. (Montbéliard.) (Voir *Rossée*.)

Rofenu ou *Roffeneux*, adj. — Rugueux. « Ce fruit a la peau rofenue. » Même sens que *chailleux*.

Etym. : *Roufle*, teigne, gale. On dit dans le même sens *rugneux;* et dans le patois de la montagne *rogneux*, de *rogne*, gale de la tête.

Vieux français : *Roffée*, gale, teigne.

Rogne, s. f. — Dans cette expression : « chercher rogne à quelqu'un, » lui chercher querelle.

Etym. : *Rogne*, comme on le sait, signifie gale de la tête, teigne. « Chercher rogne » a donc le même sens que « chercher des poux dans la tête, » reprocher à quelqu'un d'avoir de la gale, de la rogne. Italien, *rogna.*

Rognon, s. m. — Dans cette expression : « Le rognon des champs, » « le rognon du pays, » le meilleur de tous les champs du pays.

Rognon a eu anciennement le sens de partie excellente, d'autant mieux que ce mot s'appliquait non-seulement aux reins, mais encore aux testicules. On dit en Franche-Comté, dans ce dernier sens : « le rognon du poulet. »

« Je l'aime comme mes petits rognons. » (populaire.)

O mes fidèles compagnons
Que j'aime plus que mes rognons.
SCARRON.

De ce sens à la métaphore ci-dessus, la transition est naturelle.

Roi de guille, s. m. — Le Roitelet.

La malice populaire s'est complue, dans tous les pays, à qualifier d'épithètes méprisantes ou ironiques le plus petit des oiseaux. En Normandie, on l'appelle le *ré pépin;* dans le Berry, le *roi Bertaud;* en Saintonge, le *roi bédelet.* En italien et en allemand, le *roi des haies*, etc.

Roi de guilles (roi de crottes) est une dénomination qui rentre bien dans le caractère railleur de nos paysans. A moins cependant qu'on ne veuille rapporter le mot *guille* au vieux mot *guiller,* tromper, ce qui ferait du Roitelet le *roi de trom-*

perie, le faux roi. Mais le premier sens nous paraît plus naturel et par suite plus vraisemblable.

Rompu, adj. — Qui a une hernie, une « rupture. »

Roncier, s. m. — L'Eglantier, *Rosa canina* (L.), qui porte la rose sauvage ou rose de chien (Kynorrhod).

Rond-plantain, s. m. — Nom de plante : *Plantago major*. Le petit Plantain est le *Plantago lanceolata* (L.).

Ronde, s. f. — Petite cuve arrondie ou baquet.

On dit aussi *rondotte*, petite ronde.

* **Rondotte**, s. f. — Nom de plante. Littré désigne sous ce nom le *Barbarea vulgaris*. En Comté, c'est le *Ficaria ranunculoides* de Mœnch., ou encore le *Tanrètre* (voir ce mot), *Glechoma hederacea* de Linné, ou le *Rumex scutatus* (Verjoulot). (Voir ce mot.)

Roper (se), v. p. — Se gratter avec acharnement. « Se roper la tête. »

Racine : Latin, *rapere*, enlever ; italien, *rappare* ; espagnol, *rapar*, qui a aussi la signification de tondre, arracher les cheveux.

En Normandie, la teigne ou la gale s'appelle *ripe*. Se *roper* ou se *riper* signifie donc se gratter comme lorsqu'on a la gale.

Roquiller, v. a. — Boire beaucoup d'eau. (Montbéliard.)

Rorte ou *Rote*, s. f. — Pain en couronne.

Etym. : *Rota*, roue. *Rote*, *rorte*. Ou mieux, italien, *ritorta* ; provençal, *redorta* ; vieux français, *riorte*, *reorte*, *rorte*.

On donne aussi ce nom à la *torche* ou coussinet que les femmes mettent sous lee objets qu'elles portent sur leur tête.

Rose des lacs, s. f. — Le Nénuphar, *Nymphea alba* (L.). On l'appelle aussi « Diane des étangs. »

Rosier d'amour, s. m. — Nom du rosier qui porte la *Rosa rubiginosa* de Linné ; on le nomme aussi Rosier odorant.

Rossée, *Ropée*, s. f. — Grande pluie d'orage.

De même qu'on dit une *grêle*, une *giboulée* de coups, on a pu dire inversement une *rossée* de pluie.

Dans le patois de Montbéliard, *rocher* (rosser) signifie pleuvoir à verse. (Voir *Rocher*.)

Rossementon, s. m. — Un coup sous le menton.

Rôt, s. m. — Le panicule du blé de turquie ou maïs, non tout à fait mûr.

Etym. : Ce mot vient de l'habitude qu'ont les enfants de faire rôtir ce fruit sur le gril ou sur des charbons du foyer pour en manger les grains.

Rouchetiner, v. n. — Vagabonder, fainéantiser. (Montbéliard.)

Rouchetineur, s. m. — Vagabond.

Rouchie, s. f. — Femme de mauvaise vie.

Dans l'argot Pignard, *ruchi* veut dire chien ; *rouchie* équivaudrait à chienne.

Roufle ou *Roufe*, s. f. — Croûtes de la tête ; maladie des enfants ; eczéma.

Flamand, *roof*, croûtes d'une plaie. Même sens en anglais, *riff*, *ruff*, avec des composés.

On trouve dans Ferry Julyot, le poète franc-comtois du XVIe siècle, *roffée* avec ce sens de croûtes, plaques eczémateuses.

Roufler, v. n. — Etre en colère en dedans. Se dit aussi du chat qui souffle quand il est furieux. (Montbéliard.)

Littré donne *roufigner* dans ce dernier sens.

C'est le même mot peut-être que *ronfler*, l'*u* et l'*n* se remplaçant souvent.

Rouge-bouclette, s. f. — Rouge-gorge (Montbéliard), l'oiseau.

Rouge de chêne. — Se dit dans le Jura d'un tempérament de fer.

Le cœur du chêne est rouge. On dit du reste partout : « Fort comme un chêne. »

Rouge-poulet. — Dans cette expression : « C'est la chanson de Rouge-poulet, il dit toujours la même chose. »

Les enfants demandent : « Connais-tu la chanson de Rouge-poulet? » Et quelle que soit la réponse, ils ajoutent : « On ne dit pas comme cela. »

Cette locution est usitée aussi à Genève et dans le Dauphiné.

* **Rougeot**, s. m. — Littré : Nom donné, en Bourgogne, au Canard millouin, *Anas ferina* (L.).

Rougeotte, *Rougette* ou *Rougé*, s. f. — Nom de plante, le *Melampyrum arvense.*

On trouve dans l'Académie *rougette* appliqué à un genre de mousses, le genre *Discelium* de Bridel.

* **Roulière**, s. f. — Blouse des rouliers. Grande blouse bleue ordinairement soutachée de blanc aux épaules et par devant.

Rouquer, 1° v. n. — Rebondir fortement comme une pierre qu'on chasse avec un bâton.

2° *Rouquer*, v. a., secouer une porte violemment. (Montbéliard.)

Vieux français : *Rouquet,* bâton ferré.

Rougnasser, v. n. — Bruiner. (Jura.) « Le temps rougnasse, » il est à la pluie.

Route (Jura), s. f. — Bande, armée, troupe de soldats.

Vieux mot français. *Routier,* « un vieux routier » vient de là, avec le sens de vieux soldat.

Roux (taches de). — Taches de rousseur. « Elle a la figure pleine de taches de roux. »

A Genève, on dit « un visage plein de *rousses.* »

Etym. : Roux, rouge. Italien, *rosso.*

Ruche, s. f. — Panier d'écorce et principalement d'écorce de cerisier. (Voir *Rechote.*)

Etym. : Bas breton, *rusken,* écorce et ruche d'abeilles ; gaëlique, *rusg*, écorce ; provençal, *rusca*, écorce ; haut allemand, *rusca*, panier, corbeille ; bas latin, *ruscia, rusca,* écorce ; vieux français, *rusque*, écorce d'arbre.

La ruche d'abeilles est ainsi nommée parce qu'elle était faite primitivement avec des écorces. Il en existe encore, du reste, beaucoup de cette façon.

Ruines de Jérusalem, s. f. — Nom de plante, la *Linaria Cymbalaria* de Mill.

S

Sabbatier-ière, adj. — Qui fait du bruit, du sabbat.

Sabbater, v. n. — Faire du bruit.

Sabots du bon Dieu, s. m. — Petite Crucifère commune.

Son nom scientifique, *Calcéolaire*, lui vient aussi de la forme de sa fleur. *Calceolus* signifie pantoufle, chausson.

Sachot, s. m. — Petit sac. C'est la forme comtoise de *Sachet.*

Sadrouillard, s. m. — Sale, qui ne fait rien de propre.

Sadrouille, s. f. — Fille sale.

Sadrouiller, v. a. — Faire salement son ouvrage.

En argot, *soudrillard* signifie libertin (Vidocq). C'est une variante de *sadrouillard*.

Saignotte, *Saignée* ou *Saigne-nez*, s. f. — Nom populaire du Millefeuille, cette plante que les enfants se mettent dans le nez pour se faire saigner.

On l'appelle aussi ailleurs Herbe aux charpentiers ou Herbe aux coupures, parce qu'elle a passé de temps immémorial comme un excellent remède pour les coupures, pour arrêter l'effusion du sang, la *saignée*.

Saint, s. m. — Image.

Dans le principe, à peu près toutes les images représentaient des saints. Ce sont encore des images de ce genre qu'on donne aux enfants dans les écoles et qu'ils mettent dans leurs livres de messe.

« Un livre où il y a des saints » est un livre à images, quand même elles représenteraient tout autre chose que des saints.

Saintible, adj. (Montbéliard.) — Sain, bon à la santé.

C'est un mot du vieux langage.

Saint-longin, s. m. — Un homme lent, qui n'en finit pas.

Saivurier ou *Sévu*, *Seu*, *Sou*, s. m. Le Sureau, *Sambucus nigra* (L.).

On l'a appelé autrefois *Séhus*. (1266.)

Etym. : Sève. La tige du Sureau semble remplie d'une sève solidifiée.

Salure (gâteau de) (Montbéliard), s. m. — Gâteau couvert d'une purée de pommes de terre et d'oignons.

Sang (faire). — Locution : faire saigner. « Du premier coup de poing, il a fait sang. »

Nous avons retrouvé cette expression dans une charte du XIVe siècle :

« Nous voulons que se aucun enfans moindres de d'aaiges

de douze ans se quombattent et *facent sang* li un à l'autre..... n'en soient point tenus en amende. »

Sapine (Jura), s. f. — Grand cuveau où les vendangeurs jettent le raisin.

Etym. : Sapin ; le bois dont est fait cette cuve.

Saquer, v. a. — Renvoyer, donner son compte à un domestique, destituer, refuser un élève à un examen, secouer.

Etym. : Espagnol, *sacar* ; vieux français. *sachier*, *saker*, *sacher* et *saquer*. Le Picard et le Breton disent comme le Comtois, *saquer*. En breton, *saccade* a la même origine, ainsi que *sac* d'une ville. Le verbe *saccager* est une forme augmentative de ce même radical *sac* et *saquer*. Dans le vieux français, le *sac* d'une ville se disait le *saquement*.

Saquer ou *souquer* est aussi un mot d'argot. Même radical que *secouer* dont *saquer* a quelquefois le sens.

Sargot, s. m. — Cahot, soubresaut. « Les sargots d'une voiture. » Au figuré, *sargot* signifie aussi crève-cœur.

Sargoter, v. a. — Cahoter.

En provençal, *sargotar* signifie bredouiller, jargonner.

Nous remarquerons que cette communauté de signification entre les défauts de la marche et les défauts de la parole est assez fréquente. Ne dit-on pas qu'on a fait un *lapsus*, une chute, pour indiquer qu'on s'est trompé de mot. Nous verrons de même un peu plus loin le mot comtois *trateler* (tituber) expliqué par l'italien *tartagliare*, qui veut dire bégayer, bredouiller.

Le radical qui a formé *sargot* et *sargoter* se retrouve assez exactement dans le bas latin *salebrosus* (cahotant) qui, par le changement de l'*l* en *r* et du *b* en *v*, puis en *g*, a bien pu produire notre mot comtois. (*Sarbrosus, sarvosus, sargosus.*)

Sargouler, v. a. — Secouer fortement, sens de *sabouler*. (Montbéliard.)

Sauce, s. f. — Le Saule.

C'est un vieux mot qui est resté dans *marsauce* (voir ce mot) et dans « saussaie » (Dict. Acad.), lieu planté de saules.

Vieux français : *Sauchoie* pour saussaie, de plantation de saules. *Sauciaux*, pieux de bois de saule, et *salz*, saule.

En patois de Montbéliard, on dit *Sace*.

Saulier, s. m. — Saule. (Montbéliard)

Sauvagneux, *Savougnot*, *Sovignot*, *Sauvagnot*, s. m. — C'est un des noms du Troène, comme *fraisillon* ou *frasillon*, ou du *Cornus sanguinea* de Linné, qu'on appelle aussi, en Comté, Puine. (Voir ce mot.)

Savougnot désigne encore une espèce de Viorne, *Viburnum opulus* (L.), qu'on nomme, en Comté, *Mancienne blanche*.

Le *Cornus sanguinea* est le Cornouiller ou Cornier, qu'il ne faut pas confondre avec le Cormier, nom du Sorbier domestique, *Sorbus domestica* (L.).

A Genève, on appelle le Cornouiller sanguin *Savignon*.

Etym. : *Sanguineus*, *sanguinarius ;* formation hypothétique : Sanwinier, sauvignier, sauvigneux. L'*u* se sera substitué à l'*n*, comme dans couvent de *conventus*, moustier de *monasterium*, et le *w* au *g*.

Saver, v. n. — Se dit de la sève qui coule du bois.

Au printemps, quand les enfants font des sifflets avec le bois humide de sève, ils chantent en frappant sur l'écorce pour la faire détacher : « Save, save mon fioutot. » (Sève, sève mon sifflet). Ou bien encore :

> Sève, seve mon fioutot,
> C'est pour la dame du bo (bois).

Dans l'Angoumois, *saber* a le même sens.

Etym. : Latin, *Sapa*, suc, jus.

Saveur, s. f. — Les légumes qu'on met dans la soupe grasse, poireaux, carottes, panais (pour lui donner de la saveur). C'est l'effet pour la cause.

Savignieu ou *Savoignin*, s. m. — Espèce de cépage de vin blanc. Il se trouve surtout dans les bons vignobles d'Arbois. C'est ce plant qui donne le célèbre vin jaune de Château-Chalon. Les feuilles sont petites, peu découpées, les grappes moyennes; les grains de couleur verdâtre à peau épaisse.

Schlitte, s. f. — Traîneau.

* **Schlitter**, v. n. — Aller en traîneau ou conduire un traîneau. (Montbéliard.)
Allemand : *Schlitten*.

Schlitteur, s. m. — Qui aime aller en traîneau.

Schmequer, v. n. — Paraître bon au goût. « Cela me schmèque. »
Etym. : Allemand, *schmecken*, même sens.

Schnébergue, s. m. — Mauvais tabac à priser, souvent fait avec une autre plante que le tabac. (Montbéliard.)
Etym. : C'est un mot de bas allemand alsacien, *schneeberg*.

Schtrauler, v. a. — Aller de ci de là. Même sens et même mot à peu près que *trauler*, peut-être *se trauler*. (Montbéliard.)

Schtrauleur, s. m. — Qui flane en désœuvré.

Sèche, s. f. — Espèce de gâteau sec très cassant.

Séchon, s. m. — Chablis séchés sur pied.
Vieux français : *Séchons*, broussailles.

Seguiller, v. a. — Secouer, maltraiter. « Attends, je vais te seguiller. » Ce mot a aussi le sens de fouetter.

Dans nos patois de Comté, le mot *seguille* signifie une petite corde.

Etym. : En espagnol, *soga*, courroie, *soguilla*, petite corde; en allemand, *seil*.

* **Seille**, *Seillot* ou *Soillot*, s. f. — Seau en bois.

Etym. : Latin, *situla, sitla, sicla* ; provençal, *selha*.

Seille est un vieux mot français.

En 1471, le magistrat avait fait acheter à Francfort 55 *soillots* de cuir bouilli et façonner à Montbéliard 84 *soilles* de bois pour en faire usage dans les cas de feu. (Duvernoy, Ephém. de Montbéliard.)

« Après lesditz feugz, le trésorier et maistre des soillots.... » (Ordonn., Besançon, 1522 et 1524.)

Seillier, s. m. — Le rayon, la planche où l'on met les seilles.

Semou, s. m. — Lisière du drap.

« Des chaussons de semou, » pour des chaussons de lisière. On dit aussi *semousse*.

Languedocien, *simoussô*, italien, *cimossa*. La racine est peut-être la même que celle de *cime*, *cimaise*, tête, extrémité, bord supérieur. Le *semou* est la cimaise d'une pièce d'étoffe.

En allemand, *saûm* a aussi le sens de lisière.

Dans le patois de la montagne, *soumou* désigne non-seulement la lisière du drap, mais même celle d'un champ.

Sénager, v. a. — Pressentir, présager, songer, pronostiquer.

Racine : *Signum*, signe, qui a fait seing (*senagium*, *senagire?*), *significare*.

Sénager, dans certaines localités, a aussi le sens de couver une maladie ; avoir les symptômes, les signes d'une maladie, ce qui rentre assez exactement dans le sens du radical *signum*.

Senage se disait anciennement du droit qu'on payait pour mettre une enseigne.

La racine est donc bien *signum*.

* **Senelles** ou *Cenelles*, s. f. — Fruits rouges de l'Epine blanche, *Cratægus oxyacantha* (L.) et *Crat. monogyna* (Jacq.). On les appelle aussi, en Comté, poirottes à cause de leur forme.

Dans certaines parties de la Bourgogne, on dit *Cinelles*. Littré croit que ce mot vient d'une contraction de *coccinella*, cochenille, et de *coccum*, kermès, fruit ainsi nommé à cause de sa couleur rouge.

Vieux français : *Senelée*, haie d'épine blanche, *Cenelle*, *sanelle, senelle.*

« Meures mangent et ceneles
Boutons, cornilles et pruneles. »
CHRESTIEN DE TROYES.

Sentibon, s. m. — Thym.

Etym. : *Sentbon* avec *i* euphonique. *Saturcia hortensis* (L.).

*** Sept-œils**, s. m. — Nom de la Lamproie à Montbéliard. Dans Littré, c'est le nom du *Petromyson*, de Lacépède.

Serclette, *Sarclette*, *Serclerette*, *Serclerot*, *Sarclote*, s. f. — Forme comtoise de sarcloir, instrument de jardinage avec lequel on sarcle.

Littré a le mot *sarclet* avec le même sens.

Seret ou *Serat*, s. m. — Ce qu'on retire du petit lait dans la fabrication du fromage.

Racine : *Serum*, petit lait ; *serescere*, tourner en petit lait.

En Suisse, on dit *serac* et *seracée*. J.-J. Rousseau, qui emploie ce mot, l'écrit *céracée*. L'étymologie indique un *s* et non un *c*.

Bas latin : *Seraceus*, *seracium*. Les paysans du Piémont appellent aussi *séré* ce fromage.

Servisant, adj. — Serviable. Cet adjectif est logiquement formé de servir, comme *plaisant* de plaire, *luisant* de luire, *suffisant* de suffire, etc. Dans la conjugaison des verbes en *ir*, le participe présent devrait faire *servissant*, comme *finissant*, *applaudissant*, etc.

Vieux français : *Servise*, service, et *servisable*, serviable.

Serviteur au roi. — Nom qu'on donne à la Huppe (oiseau) à Montbéliard.

Seusses ou *Seuces.* — Associés.

Ce mot s'employait exclusivement pour désigner ceux qui s'associaient dans le but de faire cuire leur pain chez un fournier. Par extension, il désignait aussi les pains de ces associés. Il n'y a pas très longtemps encore qu'on pouvait lire à Battant, sur la façade de certaines maisons : « Four à cuire les seusses. »

On raconte, en plaisantant, que lorsque les Suisses vinrent établir à Besançon leur colonie horlogère, l'un d'eux ayant vu ces enseignes, repartit immédiatement pour son pays. Il avait lu : Four à cuire les Suisses.

Etym. : *Socius*, associé. M. Dartois cite un document de 1361 qui confirme cette étymologie : « Li fourniers doit avoir de celui qui aura plein le four un pain ; et se *soces* cuisent, lidit fournier doit avoir deux pains. » (Ord. des rois de France.) Quand le fournier cuit pour plusieurs personnes associées, il a deux pains.

Dans Ducange, *socina* est employé dans le sens d'association pour cuire au four.

Nous avons trouvé dans les Ordonnances de 1689 :

« Tous citoyens ayant Fourgs qui voudront cuire des seuces, présenteront requête au magistrat pour en avoir permission. » (Ordon. de la cité royale de Besançon, 1689.)

On lit dans les *Rudimenta practica* de Jules Chiflet, manuscrit de la Bibliothèque de Besançon, un article *seusse* ainsi conçu :

« *Seusses*, c'est comme qui diroit *socii*, ce terme signifiant, comme il fait, tous ceux qui sont obligez de cuire leur pain à un certain four. Il est en usage à Besançon plus qu'en nul autre lieu de la province, parce qu'il y a des fours, comme celuy du chapitre métropolitain, celuy du Saint-Esprit, celuy de Sainte-Brigitte, qui est de la grande chantrerie, ceux de Saint-Paul et de Saint-Vincent, auxquels respectivement certains particuliers sont obligez d'aller cuire et non autre part. »

Cuiseurs de seuces. (Règlement de 1706.)

* **Signole**, s. f. — Manivelle; ce qui se tourne avec la main; cric à manivelle.

Littré ne donne ce nom qu'au dévidoir construit sur l'axe d'un treuil.

Etym. : Espagnol, *cigonuela*, manivelle; latin, *ciconia*, cigogne, espèce de manivelle (Columelle); *signole* viendrait du diminutif *ciconiola*. Il faudrait écrire alors *Cignole*.

Silé, adj. — Compacte, mal cuit. « Du pain silé » Se dit aussi des pommes de terre non farineuses. (Montbéliard.)

A Besançon, on dit *ciré*, parce que la pâte ressemble à de la cire.

Sillot, s. m. — Espèce d'anis qu'on met dans le fromage. C'est le même mot que *sisot*.

Simer ou *Cimer*, v. n. — Suinter. « Un tonneau *égrali*, *sime*. »

Se dit aussi en Lorraine. En languedocien, *chima*.

Sinquer, v. n. — Souffler avec bruit. « Ce cheval ne peut plus sinquer. »

Etym. : Racine, *singultare*. Une respiration *singulteuse*, en terme de médecine, est une respiration bruyante, entrecoupée.

Sequet ou *suquet*, en patois, signifie le hoquet. Dans le patois de Montbéliard, on dit *sinquener*.

Sisot, s. m. — Nom de plante, *Bunium carvi*. Cette ombellifère est appelée, dans Littré, *Cumin des prés;* en Comté, on la nomme aussi *Cumin* ou encore *Faux anis*.

Etym. : *Seseli montanum* (L.). Le Sison est un genre de la famille des ombellifères à laquelle appartient le Cumin et le Séseli.

* **Sombres**, s. f. pl. — Terres en jachère.

Nous trouvons dans le Dict. de Littré le mot *sombre* comme terme rural signifiant « le premier labour. » Le Poitevin dit « labourer sombre, » pour labourer peu profondément.

On dit aussi chez nous *sombrer*, pour labourer la vigne.

« Les Francoys de Marnay, de Noirontes, de Torpes et Corcondray firent tousiours assez de dommage autour de Besançon, si que l'on n'y sema guères ni ne *sombra.* » (Mém. anonyme, xv[e] siècle. Doc. inéd. Acad. de Besançon.)

* **Sommière,** s. f. — Tranchée. Les *sommières* sont les plus larges tranchées dans une forêt.

* **Soue,** *Sout* ou *Sou*, s. f. — Etable à porc, toit à porc.

Etym. : Latin, *sus*, porc ; anglais, *sow*, truie.

Rabelais emploie ce mot.

En allemand, *sau* signifie porc.

Un proverbe du xv[e] siècle dit : « Pourceau gras rompt la sout. »

Sout est peut-être simplement pour *soute,* abri. Ce qui semblerait l'indiquer, c'est que dans le Jura on ne dit pas la *soue* ou la *sout*, mais l'*assout*, ce qui est le même mot qu'*essoute*, terme du moyen âge signifiant abri, comme *soute* (voir ce mot) qui n'en est qu'une variante.

Soufre, s. f. — Nom d'une espèce de poisson blanc de mauvaise qualité, très répandu dans les cours d'eau du pays.

C'est le poisson que Littré appelle *soëf*, du nom qu'on donne dans l'Ain au *Chondrosioma nasus.* On l'appelle aussi *soife*, *soufe* et *sife* dans le Jura.

Souliers du bon Dieu, s. m. — Nom de plante, le *Lotus corniculatus* de Linné.

Soupe. — Dans cette expression : « Faire la soupe » (Montbéliard), balancer un bateau en se penchant alternativement d'un côté et de l'autre.

Souste, s. f. — Carte faible appuyée d'une plus forte.

En provençal, *sousta* a le même sens.

Etym. : Racine, *subtus*, en dessous.

Soute, s. f. — Abri. « Mettre à la soute. » Ce mot n'est plus

usité en français qu'en terme de marine : « la soute aux poudres. »

A Montbéliard, on dit *saute* et *essaute*.

Etym. : Latin, *subtus*, en dessous; vieux français, *essoute*, lieu où l'on se met à l'abri de la pluie; italien, *all' asciutto*, au sec. Dans les cantons de Vaud et de Neuchâtel, on emploie dans le même sens la *chotta*. Le Génevois dit être à la sioute. Allemand, *schütten*, protéger.

« Aussy furent brusley tous les ornemens de l'église, et n'y demeura place aulcune du bas en hault, où l'on seusse se mettre à la *soutte* contre la pluye. » (Aucunes choses mémorables, etc. Documents inéd. publ. par l'Acad. de Besançon, vol. VII, p. 22.)

Avantoy pour tenir à la *soulte* les aschielles. (Compte de 1527, Franche-Comté.)

Stoc (avoir du). — Avoir de l'esprit.

Italien : *Avere stocco*.

Le Dict. de 1755 donne à *stoc* le sens inusité aujourd'hui de coffre-fort. Il suffit, du reste, souvent d'avoir de l'argent pour avoir la réputation d'un homme d'esprit.

Suffi-est-il (Montbéliard). — Toujours est-il.

Suissette, s. f. — Petite prune ronde et rouge.

Super (Jura), v. a. — Humer, aspirer. « On supe le lait d'un œuf mollet. »

Le Normand dit aussi *super* pour aspirer. Anglais, *to sip*, boire à petits coups.

Super se dit encore en terme de marine pour une pompe qui aspire l'eau. C'est un vieux mot français.

Etym. : Racine, peut être *sorbere* (latin).

T

Tabaquin, s. m. — Grande armoire, meuble encombrant.

Tacates, s. f. pl. — Castagnettes (Montbéliard), pour taquettes.

Tacater, v. n. — Secouer des castagnettes.

Tache, s. f. — Emplacement, quantité d'un objet. Dans cette expression : « Savoir la tache, » savoir où une plante, un objet quelconque existe en grande quantité. « Une tache de violettes » un endroit couvert de violettes.

Tache signifiait, dans le vieux français, place, endroit.

Tacon, s. m. — Pièce, morceau rapporté à un soulier, à un vêtement. (Montbéliard.)

* **Taconné**, adj part. — Battu, pressé, foulé.

Se dit du terrain battu par les pas.

Littré mentionne ce mot seulement comme un terme de typographie signifiant frappé, nivelé. La racine est *tacot*, en Bourgogne le nom du battoir à lessive. *Tacot* vient de *taquer* que nous trouverons plus loin.

Taconné a encore un autre sens, celui d'abîmé, de taché, d'agglutiné. On dit en Comté du pain *taconné*, c'est-à-dire *ciré*, dont la farine a été mal cuite.

Littré mentionne l'expression de « raisin taconné, » dont la peau a été altérée par le soleil. Dans ce sens, la racine serait *tac*, pointe, tache.

On pourrait encore rattacher ce mot, dans son premier sens, au vieux français *tangonner*, qui veut dire aussi fouler, presser. *Tangunare* (basse latinité), (tanconner, taconner).

A Montbéliard comme à Genève, *taconner* ou *rataconner* ou *retaconner* veut dire rapiécer.

On appelle aussi *Taconnier*, dans le Jura, le savetier.

* **Taconnet**, s. m. — Nom de plante. Littré donne ce nom au Pas d'ane. En Comté, il désigne le *Petasites officinalis* de Mœnch.

Talée, s. f. — Coups. « Donner ou recevoir une *talée*, » comme on dit aussi une raclée.

C'est un mot formé de la même racine que *taler* et *talure* (voir plus loin), qui a donné aussi *taloche*.

Etym. : Espagnol, *talar*, couper.

Vieux français, même sens; bas latin, *talare*.

Taler (se), v. p. — Se meurtrir. « On se tale la main. »

Etym. : Espagnol, *talar*, tailler, couper. Une *talure* est une blessure, une *entaille*. Vieux français, *taler*, meurtrir. C'est le radical de *taloche*.

Talevane, s. f. — Pignon, mur mitoyen, mur léger, souvent en pièces de bois imbriquées du côté du *vent* (de l'ouest), le vent de la pluie. Désigne le plus souvent un mur transversal.

Etym. : Le vieux mot *talevas*, bouclier, de *tavola*, pièce de bois (tabula), était le nom d'un grand bouclier carré qui couvrait tout le corps. Une forme *tavolana* aurait pu donner *tavelana* et, par interversion des voyelles liquides, *talevana*. *Tavolaccia*, en italien, signifie un bouclier de bois. *Talbenn*, en bas breton, indique un mur de façade.

Talure, s. f. — Meurtrissure. « Avoir une talure au pied, à la main; » « un fruit qui a une *talure*. »

Tanrêtre ou *Tanrère*, en patois *Terêtre*, s. m. — Le Lierre terrestre, *Hedera Helix* (L.), ou encore le *Glechoma hederacea* ou *Rondotte, anselle*.

On sait que *lierre* vient de *heredra*, qui a fait *ierre*, l'*ierre*, comme on disait autrefois. L'article a été doublé par ignorance de l'étymologie, et nous avons eu *le lierre*.

Dans *tanrêtre,* la terminaison *être* pourrait bien avoir pour origine le latin *heredra*. Mais cette racine ne donnerait pas

l'explication de la première syllabe *tan.* Il faut donc voir dans *tanrêtre* une déformation de *terrestre* qui est le nom d'une espèce de plante très connue qu'on appelle *Lierre terrestre*, Gléchome hédéracé. Dans certains patois, on dit *tarrêtre* au lieu de *tanrêtre.*

On se sert de ce lierre pour lier les vignes. Littré donne le nom de *Terrette* au *Glechoma hederacea,* ce qui confirme bien notre étymologie.

Un proverbe comtois dit : « Quand le *tanrêtre* est bien en fruit, la vendange donne du clair, » c'est-à-dire est abondante.

A l'occasion de l'arrivée du camérier du pape qui apportait à l'archevêque Claude de la Baume le bonnet de cardinal, la municipalité de Besançon décida qu'on ferait « arcs de triomphe de buis ou *terrestre.* » (Délibération municipale du 25 mars 1578.)

Tapage, s. m. — Une grande quantité. Même sens que *tapée* qui ne figure pas non plus dans le Dict. de l'Académie. « Il a un tapage d'enfants, » une nombreuse famille.

Tapot, s. m. — Toute fleur, feuille ou sac gonflé d'air que l'on fait *taper* avec bruit.

Racine : Espagnol, *topar*, heurter, frapper.

Plus spécialement, le *tapot* désigne une plante, le *Silene inflata* (Sm.). On dit aussi *tacot,* de *taquer.* (Voir ce mot.)

Au figuré, *tapot,* un petit homme replet.

Taquer, v. a. — Cogner. « Se taquer la tête. »

C'est un vieux terme qui n'a laissé de trace dans le français académique qu'au mot *taquoir*, signifiant la pièce de bois sur laquelle on *taque* avec le maillet pour égaliser les caractères dans la forme. (Imprimerie.)

En Bourgogne, le *taquot* est le battoir des lessiveuses. Ce qu'on appelle dans certaines localités comtoises *topeure.*

« Taquer aux œufs, » c'est jouer avec des œufs durs à qui cassera l'œuf de son partenaire. Cet usage enfantin, qui s'ob-

servait aux environs de Pâques, tend tous les jours à disparaître. (Voir *Roulée.*)

Taraux, *Tarauts* ou *Terreaux*, s. m. — Fossés creusés pour planter la vigne, en droite ligne. (Jura.)

Etym. : Bas latin, *terrale, terralium;* vieux français, *terral, terrail.*

Tartouille, s. f. — Pomme de terre. (Jura.)

Etym. : Corruption de *Kartoffel* (allemand). On disait aussi anciennement *tartifle.*

Tasson, s. m. — Blaireau (l'animal).

Etym. : Latin, *taxo-onis.*

L'Académie dit *taisson;* le wallon, le génevois, *tasson;* l'italien, *tasso ;* provençal, *taiso ;* espagnol, *texon ;* allemand, *dachs.* On sait que dans cette langue le *d* se prononce *t.*

Dans le Jura, *tessonnière* se dit du repaire du blaireau.

Tastigoter, v. a. — Prendre et reprendre, fouiller.

C'est une forme fréquentative de tâter, qu'on écrivait autrefois *taster.*

Etym. : *Taxare, taxitare,* toucher, toucher souvent.

Roquefort, dans son Dictionnaire, donne à ce mot le sens de « parler argot. »

Tâtot, s. m. — Un vieux pot cassé, ébréché.

Racine : Latin, *testa.* C'est le même radical qui a fait « têt (Dict. de l'Acad.) et tessons, » morceaux de pots.

Tatouille, s. f. — Correction (*raclée*). « Recevoir une tatouille. »

Un vieux mot français, *tatoiller,* signifiait chatouiller *titillare.* Comme on dit « chatouiller les côtes, » une litote qui signifie frapper fortement.

Les Belfortains disent *toutouille.*

Taugnée, s. f. — Une raclée, une dégelée de coups. « Il lui a donné une fameuse *taugnée.* »

A Belfort, on dit dans le même sens *tignée* et *se tigner* pour se battre.

* **Tavillons** ou *Tavaillons*, s. m. — Morceaux de bois légers, au moyen desquels on couvre les murs du côté de la pluie.

Littré donne *tavaillon* avec le même sens, mais sans indication d'origine.

Racine : *Tabula*, qui a eu sans doute un diminutif.

Tavillonner, couvrir un mur de *tavillons*.

Tavin, (Montbéliard) *Tavan*, s. m. — Le Taon.

« Quand un moucheron le pique, il se croit que c'est un *tavin*, » dit-on d'un homme qui s'exagère tout.

Etym. : La même que celle de *taon, tabanus*. La forme comtoise est même plus rapprochée du latin. *Tabanus* a fait *tabano* en espagnol, *taffano* en italien. Il existe une vieille forme française *tavan*. A Genève, elle est encore employée. A Neuchâtel, on dit *taban*.

Nous n'insisterons pas sur le changement ordinaire du *b* en *v*. Quant à la substitution de l'*i* à l'*a*, les exemples n'en sont pas rares. S*a*nglot de s*i*ngultus, s*a*nglier de s*i*ngularis (porcus).

Teigne, s. f. — Nom de plante : Jusquiame noire, *Hyosciamus nigra* (L.), ou plutôt encore la Cuscute qui s'étend sur les prés et les luzernes, comme la teigne sur le cuir chevelu.

Temer, v. n. — Bouillonner, écumer, déborder.

Etym. : Latin, *tumescere* ou *temere*.

Temps, s. m. — Dans les expressions suivantes : « Il ne fait pas de temps, » pour dire qu'il ne pleut pas, mais pourtant qu'il ne fait pas beau temps. C'est la réponse à : « quel temps fait-il ? » En revanche, « faire du temps, » c'est pleuvoir ou neiger.

Tendons, s. m. pl. — Arrête-bœuf, *Ononis campestris*.

Tendue ou *Tendure*, s. f. — Cloison de planches.

Même sens que *galandure*.

Tenotte, s. f. — Petite cuve à bords élevés où l'on jette les grappes du raisin égréné.

C'est un diminutif du mot *tine* qui se trouve dans Littré et qui a formé *tinel*, *tinaillier*, *tenoille*.

Dans l'argot bellau des *pignards* du Haut-Jura, *tenotte* se dit pour *marmite*. (Glossaire bellau de M. Toubin.)

Tenne, usité autrefois, était une forme de *tine*.

« Tous citoiens seront tenuz avoir ung aulge ou soille à col en leurs maisons selon leur faculté et en temps de bize, vents et inconvéniens, ensemble leurs cuveaux, *tenoilles*, soilles, soillots devant leurdictes maisons remply le tout d'eau...... » (Ordonnance sur le feu, Besançon, 1522-1524.)

Terteler, v. n. — Bavarder. (Montbéliard.)

En patois, *tairtelle*, bavardage. Vieux français, *tartavelle*, crécelle. Voir *trateler* pour le sens de bégayer.

Têt, s. m. — La Salamandre.

Têt est sans doute une abréviation de têtard. La Salamandre ressemble assez, en effet, à la larve des batraciens.

Etym. : *Têt, test*, tête, crâne. Le têtard est remarquable par la grosseur de sa tête.

Têtard, s. m. — On donne encore ce nom au *Chavot* (voir ce mot), à cause de sa grosse tête.

Tête. — « Faire la grosse tête, » se vanter devant quelqu'un de posséder ce qu'on n'a pas. (Montbéliard.) Faire l'important, comme on dit le « gros bonnet. »

« Plusieurs bons bourgeois, plusieurs « grosses têtes » qui se croient de bonnes têtes, vous disent avec un air d'importance que les livres ne sont bons à rien. » (Voltaire.)

Tête de moine, s. f. — Nom que l'on donne, en Comté, au fromage de Gérardmer, qu'on appelle à Paris Géromé.

Un des noms populaires du fromage de Hollande, en forme de boule, est « tête de mort. » « Tête de moine » est peut-être une déformation vicieuse de « tête de mort. »

Tétieux, adj. — Têtu. (Montbéliard)

Têtu, s. m. — Bouture de vigne.

Etym. : Tête, à cause de la bosse autour de laquelle s'ouvrent les yeux du bouton.

Thé, s. m. — On donne ce nom à plusieurs plantes aromatiques, notamment au Mélilot, *Melilotus cærulea* (Lam.), qu'on appelle aussi Baume ; à la Mélisse officinale, à la Véronique officinale.

Le *Thé du Mont-d'Or* est le *Dryas octopetala* de Linné.

Le *Thé suisse*, l'*Alchemilla alpina* (L.).

Tiatia, s. f. — Grive des Alpes.

Ticlet, s. m.— Loquet d'une porte. Au figuré (Montbéliard), langue de femme, bavarde.

Ticloter, c'est faire lever et baisser le loquet de la porte, comme font les enfants pour s'amuser.

En Picardie, on dit *cliquet ;* en Normandie, *cliqueter*. Vieil allemand, *klinke ;* dans le vieux français, *siclet*, *gisclet* ont le même sens.

Ticlette, s. f. — Morceaux de bois secs et plats que les enfants s'amusent à faire claquer l'un contre l'autre en les tenant entre les doigts. Ce sont des espèces de castagnettes primitives.

Ticletter, v. n. — Faire jouer les *ticlettes*.

Tille, s. f. — Bouquet de bois. « Une tille de sapin. »

Nous lisons dans un des derniers numéros du *Journal de Pontarlier :* « A vendre deux très belles *tilles* de bois de sapin parfaitement emplantées et prêtes à être exploitées. »

Tilleux-euse, adj. — Ligneux, filandreux, fibreux.

Les fruits, les légumes sont *tilleux* lorsqu'ils ont des filaments durs à l'intérieur.

Cet adjectif est formé du verbe *tiller*, casser la tige du chanvre ou du bois pour en détacher les filaments textiles.

Tiller, avec ce sens, se trouve dans le Dict. de l'Académie.

* **Tillot**, s. m. — Tilleul

Littré écrit aussi *tillau*. C'était généralement, dans les villages, l'arbre planté sur la place.

« La tête dudict Jehan Boisot fut mise au-dessus d'une lance sur le *tillot* près de sa maison. » (XVIe siècle, Mémoires d'un bourgeois de Besançon.)

« A Valentigney, ils usent de danses et chansons dissolues à l'entour du *tillot*, souvent plusieurs ivrogneries y abondent. » (1562, Visite du Comté de Montbéliard par les commissaires de la Régence.)

Tine, s. f. — Mesure de liquide.

C'est l'équivalent de la côte. Elle tient 50 litres. (Voir *Tenotte*.)

En 1529, quatre *tines* faisaient un muid à Vesoul.

Tinette vient évidemment de ce radical. Vieux français. (V. *Tenotte*.)

Tintin-Lamouillotte, s. m — Un homme placide, qui marche à pas comptés. « Un papa tranquille. »

Tirants, s. m. — Dans cette expression : « Il n'a ni tirants, ni boutants, » c'est-à-dire ni parents ni amis. Comme on dit les « tenants et les aboutissants. »

Tirant et *boutant* sont deux termes d'architecture qui désignent des pièces de la charpente. *Boutant* est encore usité dans « arc-*boutant*. »

Tire-au-bois (Montbéliard), s. m. — Pauvre, gueux.

Même sens que notre « alleur au bois. » Ce sont les plus pauvres gens qui vont au bois faire leur provision de bois mort.

Tirebouille, s. f. — Culbute. « Faire la *tirebouille*. »

Tirelirier (Montbéliard), s. m. — Cornouillier (arbre).

Tirepoix, s. m. — Tirant, tendon de bœuf qui se trouve dans la viande de boucherie. « C'est dur comme du tirepoix. »

Dans le Dict. de 1755, nous trouvons *tiretaine* avec le même sens.

Tirevauder, v. n. — Tirer de côté et d'autre, bousculer, même sens que *tirevogner*.

Etym. : Tirer et *vaudir*, vieux français, pour *gaudir*, se réjouir, s'amuser en se tirant de côté et d'autre.

Tirevogner, v. n. — Tirer violemment de côté et d'autre.

A Genève, on dit *trivougner*.

Tolion ou *Touillon* (Jura), s. m. — Souillon, femme malpropre.

Le Picard dit *touillon* pour torchon. *Tolion, touillon* sont synonymes de *torchon*, qui se dit aussi d'une femme malpropre.

Vieux français : C'est le même mot que souillon ; *touiller*, salir. « Touillé de boue, » pour souillé de boue.

* **Tomme**, s. f. — Fromage. Le mauvais fromage de Gruyère, non encore fait, s'appelle de la *tomme*.

Littré donne la définition suivante : « Nom, sur les deux versants des Alpes du Dauphiné, d'un fromage tendre et blanc comme celui du Mont-d'Or qui, en vieillissant, subit une fermentation plus intense, se durcit et prend alors le nom de fromage. »

Cette définition concorde bien avec la nôtre, en ce sens que la *tomme* est un fromage qui n'est pas fait.

En languedocien, *toumo; toma* indique un fromage frais. Bas latin, *toma*, *thouma*.

Tonitche! — Exclamation d'étonnement. (Montbéliard.)

Tonnoire, *Tournoire*, s. f. — Planche longue et épaisse terminée par un manche court. On s'en sert pour étendre, avec le rouleau, la pâte des gâteaux.

Etym. : *Tournoire*, ustensile sur lequel on *tourne* la pâte. Latin, *tornare*, tourner.

Tope, s. f. — Cylindre creux dont les enfants s'amusent comme d'un pistolet à vent et dans lequel ils enfoncent un piston (bourrou) pour en chasser fortement une balle de liège ou de terre.

La racine de ce mot est sans doute une onomatopée.

Topette, s. f. — Petite bouteille à long col, comme en ont les pharmaciens pour mettre les sirops.

« Une topette de sirop de gomme. »

Etym. : *Topf* (pot), en allemand, *tœpfchen*, petit pot, petit vase, offre un radical auquel on pourrait rapporter *topette*. Nous avons aussi dans le vieux français le mot *topin, toupin*; provençal, *topé*, qui a ce même sens de pot.

Topette s'emploie aussi en Normandie, à Genève et dans le Dauphiné.

Tôpiner, *Taupiner*, v. a. — Tourmenter, secouer. « Finissez donc de me taupiner. » Ce mot vient peut-être des « Francs-taupins, » ces soldats pillards du temps de Charles VII.

Torche-mouton, s. m. — Une espèce de Champignon qui croît sur les pelouses, dans les pâturages, du genre des bolets.

Torchée, *Trochée* ou *Trochet*, s. f. — Le bouquet des rejetons qui poussent autour d'un tronc coupé. « Une torchée de chêne. »

Trochée, qu'on emploie indifféremment pour *torchée*, viendrait de *truncata*, tronchée; comme on dit la *tronche* pour le tronc, *trunca*.

On dit aussi un *trochet* de fruits, pour désigner une grappe, un bouquet de fruits.

Torche avait autrefois le sens de troupe, multitude.

Torcher, (Jura) *Trucher*, v. n. — Pousser dru, avec des rejets nombreux issus de la même racine. « Le blé torche, » c'est-à-dire pousse dru. « Si vous voulez faire *torcher* le blé, il faut que les moutons le tondent. »

Au figuré, un proverbe comtois dit : « Là où le bien vient, il torche ; » c'est l'équivalent du dicton « l'eau va toujours à la rivière. »

Etym. : *Torcher*, *trucher* ou *troncher*, de *truncus*, tronc ; les rejets poussent autour du tronc coupé. (Voir *Torchée*.)

Torchette, s. f. — Littré donne ce mot comme signifiant une petite poignée de paille (petite torche), ou un ringard de fer avec quoi l'on débarrasse le four de ses scories. Dans les deux sens, c'est un objet destiné à nettoyer.

En Comté, on dit « net (prononcez nette) comme torchette. » C'est une figure grammaticale qui signifie la propreté pour l'objet qui la donne.

Torchette est peut-être aussi un diminutif de *torchon*.

* **Tortillard**, s. m. — Arbre tordu.

Littré donne ce nom exclusivement à l'orme. « L'orme tortillard. »

Tosser, v. a. — Boire, téter.

Dans les Vosges, *tossir*.

Etym. : Sans doute le même mot que *toster* de l'anglais *toast*, boire.

Le radical de toast est peut-être *tosser*. Tasse pourrait aussi avoir la même origine.

Téter et *tosser* sont deux formes très rapprochées ; l'*s* remplace, comme on sait, le *t*.

* **Tôt-fait**, s. m. — Sorte d'entremets qui se fait avec du lait et des œufs. — Se dit aussi à Genève.

Touffe, adj. des deux genres. — Dans cette expression, « il fait touffe. »

C'est l'adjectif de *touffeur*, mot français du Dict. de l'Académie, comme *chaud* est l'adjectif de chaleur.

Touffe est évidemment le simple du composé étouffant.

Etym. : Italien, *tuffo ;* espagnol, *tufo*. Le Lorrain dit *toffe*. Τύφω, en grec, signifie fumer.

Toupe, s. f., ou *Toupot*, s. m., (Jura) *Tèpe*. — Touffe d'herbe, houppe d'un bonnet.

Piémontais, *tepa*, terrain couvert d'herbes. C'est le radical de *toupet* et de *touffe*, qui ont le même sens. Allemand, *zopf*, *topp*, touffe.

Dans le Jura, tepe; tepe signifie une pelouse, un terrain en friche. (Steppe?)

Le proverbe comtois dit : « Il est aussi rare de voir une belle fille sans amoureux qu'un beau toupot d'herbe sans crotte de chien. » Il est à remarquer, en effet, que les individus de la race canine affectionnent particulièrement, pour l'usage ci-dessus, les touffes d'herbe dans un pré ras.

Tourie, s. f. — Génisse.

Etym. : *Taurie*, femelle du taureau. Latin, *taurea*.

Tourillon, s. m. — Jeune taureau.

Etym. : Sans doute pour *taurillon*, petit taureau.

Tourniole, *Tournole*, *Tournot*, s. f. — Vertige, étourdissement; maladie qui frappe les moutons, les chats, etc., qui les fait tourner sur eux-mêmes. C'est une espèce d'épilepsie.

L'étymologie va de soi, maladie « qui fait tourner » l'animal sur lui-même.

Toute (pour la).— Expression qui signifie « définitivement, » une fois pour toutes. « Revenez-vous dans votre pays pour la toute? » pour y demeurer définitivement, pour toujours.

Tout pic ou *Tout pique*. — Tout à fait.

« C'est le portrait de son père, tout pique. »

Tracas, s. m. — Vieilles mules, vieux souliers.

Dict. de 1755, hors d'usage dans ce sens.

C'est de ce mot qu'on a formé *tracasser*, aller et venir. De *trage*, passage. *Tracht*, allemand.

Une forme patoise de Montbéliard *traiquet* (traquot) signifie savates. On dit « traine-traiquet, » traine-savates.

Trage ou *Traige*, s. m. — Passage d'une rue à une autre à travers des cours de maisons.

Même sens et même origine que *trajet*. *Tracht* en allemand, *trich* en hollandais. *Maëstrich*, passage de la Meuse.

Etym. : *Trajicere*, traverser, qui a fait *trajet*.

Le mot *triege*, en vieux français, avait le même sens et, comme on le voit, presque la même forme. « El bois n'avoit sente ne triege. » Le bois n'avait ni sentier ni passage. On di sait aussi *trieu*.

Le mot *triage* existe encore dans la langue forestière avec le sens de cantonnement. Les cantonnements ne sont marqués que par des tranchées, des sentiers, des *trages*.

« Le *traige du Point-du-Jour*... afin povoir *treger* communément des rues Grande et de Sainct-Vincent. » (1534.)

Trager, v. n. — Traverser, aller de côté et d'autre.

A Genève, on dit *traguer*.

Etym. : Latin, *trajicere*.

« Ledict superintendant comminera bien à la certe et soubz peine de la vie aux commises et aultres personnages enserrez qu'ilz n'ayent à sortyr desdictes maisons, aller, venir ou *traiger* par ladicte cité... » (Police de la peste, Besançon, 1568.)

Traine-Bois, s. m. — Troène, *Ligustrum vulgare*. (Montbéliard.)

Trancher, v. n. — Tourner, cailler.

« Le lait *tranche*. »

En espagnol, *trencar* a le même sens.

Transmarchement, s. m. — Entrepôt. C'est encore le nom d'une petite place près de la porte Malpas et où était situé un entrepôt.

Etym. : *Trans*, au delà, *marche*, frontière. Ex.: la marche de Gascogne. Le chef de la marche s'appelait *marchio*, marquis.

On entreposait au transmarchement les marchandises qui étaient destinées à l'extérieur.

« Est interdit à tous vassaux et sujets de distraire hors du pays aucunes desdites espèces de monnoye déclarées billon, ni aucune matière d'or ou d'argent, soit en vaisselle, ou fondue, ny d'en *transmarcher* et transporter par le Comté pour les porter ailleurs. » (Edit de Franche-Comté, 5 juin 1620.)

* **Trapon**, s. m. — Trappe à fleur de terre qui sert à fermer extérieurement, sur la rue, l'entrée des caves.

Autrefois, la plus grande partie des maisons de Besançon avaient ainsi l'entrée de leurs caves au dehors, devant la porte du magasin ou de l'allée. Cet état de choses a subsisté jusqu'au règlement de voirie de 1870 qui porte, art. 31 : « Les entrées de caves établies dans les rues et connues sous le nom de *trapons* seront supprimées; il est défendu d'en construire de nouvelles. »

S'emploie aussi à Genève.

Dans le vieux français, *trapan* a le même sens; c'est évidemment le même mot.

Trateler, v. n. — Tituber. Se dit d'un homme ivre.

Etym. : Italien, *tartagliare*; espagnol, *tartalear*, osciller, bégayer. En arabe, *tartara* signifie aussi tituber. En languedocien, *trantoula*, *trantalia*.

Travon ou *Travot*, s. m. — Poutre.

Etym. : *Trabs-trabis*, poutre. *Tré*, mot patois usité dans la montagne, vient encore de là. Vieux français, *travete*.

« La cour a ordonné... que tous *travots* seront de douze pieds de longueur seulement et au dessoubs : et se feront de raissage. » (1572, Ordonn. de Franche-Comté.)

Trebiller, v. a. — Agiter, tourner vivement (les yeux).

C'est évidemment la même racine qui a formé *troubillot* (voir plus loin) et tourbillon. (Voir *Trepiller*.)

Trèfle-jaune, s. m. — Nom d'une plante, *Medicago lupulina* (L.).

Tremblement, s. m. — Une grande quantité d'objets quelconques, comme on dit en argot d'atelier une *flotte*, une *flaupée*. « J'en ai tout un tremblement. »

C'est dans le même sens qu'on dit : « Il invoque Dieu, le diable et tout le tremblement. »

Trempe, adj. des deux genres. — Pour trempé; comme on dit *gonfle* pour gonflé.

« Il pleut à verse, je suis tout trempe. »

Trempotte, s. f. — Forme comtoise de trempette. (Littré.)

« Faire la trempotte, » c'est tremper des morceaux de pain dans du vin sucré.

Trepiller, v. a. — Sauter de joie.

Trepillement, s. m. — Joie, danse, tohu-bohu.

Racine : *Triper*, sauter. *Treper*, vieux français, a donné le fréquentatif *tripiller*, *trepiller*, *trepeiller*, *trepeller*, *trepeter*.

Etym. : Latin, *tripudiare*, sauter.

* **Trés**, s. m. — Morceau de bois pour atteler les bœufs l'un devant l'autre.

Littré a une autre définition : « Nom, à Salins, de l'arbre mort employé comme pièce de charpente. »

Etym. : Ancien français, *tref*, tré; poutre, du latin *trabes*; a formé travée.

Les différentes formes patoises de ce mot rendent du reste cette étymologie indiscutable : *travon*, *travot*, etc.

A Genève, *tras* se dit d'une poutre ou solive. On appelle *tralaison* la charpente d'un bâtiment.

Tresaller, v. n. (Jura) — Carillonner, sonner les cloches.

Etym. : Vieux français, *treselir*; même sens *treseller*, *tresiller*, *trisoler*, *trisonner*, sonner à trois cloches, comme on a dû dire *quadrillonner*, d'où carillonner, sonner à quatre cloches.

Tresir, v. n. — Sortir de terre. Se dit des plantes. « Le blé commence à *tresir*. »

Etym. : *Transire,* sortir, passer à travers, passer outre. Le verbe français *transir*, qui a fait *transi*, est le même mot que *tresir* sous une forme plus rapprochée du radical. Il signifie aussi passer à travers, pénétrer, comme *transire*. « Transi, » c'est pénétré par le froid.

Vieux français : *Trésie,* poussée d'herbes abondantes, lieu-dit aux *Planches-Trésies* près Besançon.

Trévoir, v. a. — Voir incomplétement.

C'est le primitif d'*entrevoir*. Latin, *trans videre*.

Trifouiller, v. a. — Prendre à poignée ; secouer, caresser avec fureur. « Comme il *trifouille* cet enfant ! »

Même mot sans doute que le vieux terme *tribouiller*, troubler, agiter ; *tribulare*, d'où tribulation.

Triot, s. m. — Marcs, résidus de la noix, de la navette, du chènevis, etc., lorsqu'on les a pressés pour en extraire l'huile.

« On amorce les nasses avec du *triot* dont les poissons sont très friands. »

On dit aussi *trouillot*.

Etym. : *Tritus,* broyé, écrasé. *Trieu* se disait en vieux français d'un sentier battu. Dans la Suisse romande, *troilli* se dit pour presser, écraser, d'où « treuil. »

Triper, v. n. — Piétiner, écraser en marchant.

« Triper dans le gouillat, » marcher dans des flaques d'eau.

C'est la racine du fréquentatif tripoter.

Etym. : Provençal, *trepar*, sauter. Dans Rabelais, on trouve *treper* dans le sens de *trépigner*, presser avec les pieds. *Trippen* en vieil allemand.

Le Génevois dit *treper* dans le même sens de fouler aux pieds. (Voyez *Trepiller*.)

Triplu, s. m. — L'Alouette lulu, *Alauda arborea* (L.), appelée aussi Cujelier.

Etym. : C'est une onomatopée de son cri comme TURLU par lequel on la désigne encore en Franche-Comté. (Voir ce mot.)

Tripogner, v. a. — Même sens que *triper.*

C'est une forme de *trépigner.*

Etym. : *Tripudiare,* sauter, trépigner.

Trisser, v. n. — Se dit d'un liquide qui jaillit. Même sens que *gicler.*

En italien, *stresciare* signifie couler, jaillir, et *troscia,* écoulement. En allemand, *drusen, trusen* se dit des gouttes d'eau de pluie qui tombent.

Peut-être est-ce le même mot, sous une forme un peu différente, que *tresir, transire,* qui passe, qui jaillit à travers. Le mot *trisser* s'emploie, en effet, spécialement pour le liquide qui jaillit à travers un trou ou une fente.

Trisseur, s. m. — Qui a la diarrhée. C'est le sobriquet des habitants de Montbéliard.

Trocage, s. m. — Etoffe de grosse toile de coton imprimée. (Montbéliard.)

* **Tronche,** s. f. — Grosse bûche de bois. « La tronche de Noël. »

C'est une forme féminine de tronc. « Le portier seoit sur une tronche de bois au dehors du castel. » (Froissart.)

A Noël, autrefois, on remplissait une grosse bûche de bonbons et de menus cadeaux qu'on distribuait aux petits enfants. C'était l'enfant Jésus ou la tante *Arie* qui étaient supposés les déposer dans la *tronche.*

La *tronche,* en argot, signifie la tête séparée du corps, du tronc.

Etym. : *Truncus,* de *truncare,* couper.

Troquer, v. a. (Montbéliard). — Imprimer la toile.

Etym. : *Drucken,* qui se prononce en allemand *trouken.*

Trosse, s. m. — Grosse étoffe de fil de chanvre. (Montbéliard.) — En patois, *trasse.*

Radical : *Tresse,* brins tressés.

Trottin (être en). — Etre préoccupé, affairé, avoir de l'inquiétude.

* **Trou**, *Trô* (Jura), s. m. — Trognon, morceau. « Un trou de chou, » « un trou de boudin. »

Rabelais : « En ses dents retenait un gros trou de chair. »

Gabriel Meurier, *Trésor des Sentences :*

> Rarement est et peu souvent
> Vieil bouc sans barbe, chèvre sans *troux*.

Etym. : Tronc, *truncatus*, coupé, qui a fait « tronquer, » et « trognon, » « tronçon, » etc.

Le Berrichon dit aussi *trou* de chou, et le Gènevois *tronc* de chou.

Troubillot, *Trebillot* ou *Tourbillot*, s. m. — Toupie à rainures qu'on fouette pour la faire tourner; sabot. Se dit aussi au figuré de quelqu'un de très remuant.

Même racine que tourbillon. Latin, *turbo*, vent violent et tournoyant. Espagnol, *torbellino*.

Le verbe *trebiller*, que nous avons déjà vu, a la même origine.

On trouve dans Beaumarchais le mot *toupiller* dans le sens de tourner sur soi-même, aller de ci de là, *tournailler*, et qui est formé de *toupie*, comme *trebiller* du *trebillot*.

Troubler, v. n. — Pour se troubler. « Quand il pleut, l'eau de cette source *trouble*. » Pour se trouble.

Trouiller, v. a. — Avoir le dévoiement, lâcher des vents.

Trouille, s. f. — Le dévoiement.

Dans Littré, le mot *trouille* ne s'applique qu'aux marcs ou résidus du colza ou de l'olive.

Dans l'ancien français, *trouille* avait le sens de *truble* ou *trouble*, l'engin de pêche.

Trouilloter est aussi un mot d'argot parisien dans le sens de sentir mauvais.

A Genève, *trouillé* a le sens de sali, gâté, écrasé, des « rai-

sins trouillés. » *Trouillon* signifie, dans le même pays, *souillon*. Dans le Maine, *trouille* s'emploie pour salope.

Etym. : *Treuil*, pressoir, qui aurait fait *treuiller* et *trouiller*, écraser.

Trouillet, s. m. — Gros pet. (Montbéliard.)

Trouilleur, s. m. — Péteur.

Trousse, s. f. — Jeu d'enfant. « Jouer à la *trousse*. »

Trousseau, *Trusseau* ou *Triffaut*, s. m. — Nom d'un plant de vigne, qui donne un des vins rouges les plus estimés dans le pays.

Truieries, s. f. — Saletés, cochonneries.

Ce mot s'emploie aussi à Genève.

Tulipe des prés, s. f. — Nom de plante, Fritillaire damier, *Fritillaria meleagris* (L.).

* **Tuner**, v. a. — Mendier, quémander.

Littré dit que ce mot appartient à l'argot du XVIIIe siècle.

Thune, aumône. Le roi de Thune est le roi des Bohémiens (Tunes est pour Tunis).

En dépit de l'ingéniosité de cette étymologie, nous ferons remarquer que l'espagnol a le verbe *tunar* qui signifie vivre en vagabond, fainéantiser, et *tunante*, mendiant.

Autrefois les étudiants espagnols, appartenant en grand nombre aux classes pauvres de la société, parcouraient le pays pendant les vacances, chantant et mendiant. Cette habitude s'est transmise presque jusqu'à nos jours. Cela s'appelait courir la *tuna*, comme on dirait « mener la vie de Bohême. »

Il reste à savoir si *tuner* vient de Tunis ou si le roi de Tunes signifie simplement le roi des mendiants, le roi des *Tuneurs*.

Dans l'argot moderne, la *thune* signifie l'argent, une pièce de cinq francs. *Tune* désigne aussi la maison de Bicêtre, qui est un dépôt de mendicité.

Le dictionnaire de Larchey donne également *tuneur*, mendiant, et *tuner*, mendier.

A Genève, *tune* s'emploie pour débauche. Un glossaire génevois (1820) donne à ce mot, pour étymologie, le grec θοινη, festin.

* **Turlut**, s. m. (Voir *Triplu.*) — Alouette lulu.

Littré désigne sous le nom de *Turlut* une autre espèce d'oiseau, l'Anthe des prés ou Farlouse, *Alauda pratensis* (L.), et sous le nom de « Turlutoir, » le même oiseau que le Turlut comtois, l'Alouette cujelier.

* **Turlutaine**, s. f. (Jura.) — Serinette, mot qu'on répète sans cesse.

Etym. : *Turlu* est une espèce d'onomatopée qui se rencontre dans un grand nombre de mots et dont *turlututu* est l'expression la plus complète.

Turquie ou *Turquier*, s. m. — Le blé de Turquie ou maïs, *Zea mays*.

« Le lièvre s'est remis dans les *turquies*, » dans un champ de maïs. « Un rôt de turquie, » le panicule du maïs.

C'est à tort qu'on a donné ce nom à cette plante qui est originaire d'Amérique. Mais à une certaine époque, dans le peuple, tout ce qui était étranger venait de Turquie, comme autrefois on qualifiait de « sarrasin » toutes les importations exotiques, sans doute en souvenir des croisades.

U

Ursener, v. a — Hérisser. (Montbéliard.)

Etym. : En patois, *urson* se dit du hérisson. En wallon, *ureson*. Latin, *ericius*.

Userole, *Iserole*, *Oserole* (Montbéliard), s. f. — Erable, *Acer campestre* (L.).

Un proverbe comtois dit que l'*userole* a « laissé mourir de froid sa grand'mère, au coin du feu. » Ce qui signific que ce bois brûle difficilement. Cependant, en certains pays, on appelle l'*Acer campestre* « bois chaud. »

« Ung buffet... avec une courniche dessus recouverte de bois *dusserable...* » (Inventaire du mobilier de Fernand Gauthiot, seigneur d'Ancier, 1596.)

Etym. : Dans le Dauphiné, on appelle l'érable *izerablo;* en génevois, *iserable.*

Le latin *acer arbor* aurait pu donner *acer arbre*, *azerabre*, *azerale* et *izerable*, comme dans le génevois.

Il existe dans le Midi un petit arbre épineux, l'Azerolier, dont le fruit, l'azerole, rappelle le nom dont nous nous occupons. Mais la nature méridionale de cet arbre exclut toute possibilité d'assimilation.

V

* **Vachelin**, s. m. — Le fromage de Gruyère.

Nous copions dans Littré : Sorte de fromage de Franche-Comté.

Fromage d'Auvergne, de Hollande, vachelins, fromages en boulettes. (Tarif 1664.) || On a dit aussi *vacherin*. « Les vacherins que vous m'envoyez seront distribués en votre nom, dans votre famille. (J.-J. Rousseau.)

Etym. : *Vache.*

Valter, v. n. — Tourner, comme valser.

Etym. : Allemand, *Wælzen,* tourner.

Vamber (mettre en *vambe*), v. n. — Osciller.

« On fait vamber une cloche. »

Le Flamand dit *bombammen*, sonner les cloches (vonvammen), et l'anglais *bob*, mouvoir de côté et d'autre. On sait que le *v* remplace facilement le *b*.

Vandeler, v. n. — Vagabonder, aller de ci de là.

Etym. : Allemand, *Wandeln*, voyager.

Vannotte ou *Vannette*, s. f. — Petite corbeille, corbillon. C'est le petit panier rond, en osier dans lequel on met la pâte du pain avant de l'enfourner. Aussi dit-on « que le pain sent la vannotte » pour désigner cette odeur particulière de la pâte échauffée, ou des cirons qui se mettent dans l'osier.

Etym. : Van, *vanotte*, petit van. Latin, *vannus*. Ou *Bannette* (Dict. Académie), de banne, panier d'osier, petite banne. Dans le Jura, on dit *Bannon* pour *vannotte*, ce qui justifierait le radical *benne*, d'autant mieux que le *b* et le *v* se substituent fréquemment l'un à l'autre.

Varier, v. n. — Changer de couleur. Se dit spécialement du raisin qui commence à mûrir, à devenir noir.

En provençal, *voirar*.

Varloupe, s. f. (Jura) — Femme de mauvaise vie. Coureuse.

Etym. : Var (?) *loupa, lupa*, prostituée, en latin..

Ou weer loop (hollandais), « qui va et vient, » coureuse. Ce mot a fait « varlope, » l'instrument du menuisier, le rabot « qui va et qui vient. »

Varpiller ou *Varpier*, v. a. — Démonter une voiture. Mettre son train de derrière à une grande distance du train de devant, pour y coucher une de ces longues pièces de bois de sapin qu'on ne pourrait transporter autrement.

Le Dict. de Littré a *varpiè*, plaque de fer qui se met sur l'oreille de la charrue.

Veilleuse ou *Veuillotte*, *Lóvrotte*, *Vachotte*, s. f. — Un des noms du Colchique d'automne.

Il n'est peut-être pas de plante qui soit aussi riche en noms que celle-là. En dehors de notre pays, on l'appelle Chiennée, Chenerde, Cul tout nu, Mort aux chiens, Mort aux rats, Safran des prés, Tue chien, etc.

Le mot patois *Lovrotte* vient de *lovre*, veillée. C'est à l'automne que les veillées commencent.

Vélie, s. f. — Le Liseron. *Convolvulus sepium*, Grande vélie. *Liset* ou *ligneul* (voir ces mots).

Convolvulus arvensis, Petite vélie.

Vélie se dit généralement de toutes sortes de plantes grimpantes.

Vélier ou *Véhier*, en patois *Eveuillie*, *Vouaille*, s. m. — Différents noms de la Clématite, qu'on appelle aussi *Fumerotte* ou *Fumerot* et Bois à la vieille. On donne aussi ce nom à une espèce de vigne sauvage.

Cette tige flexible et sarmenteuse sert à lier un arbre, des branches, etc.

Le Génevois dit *vouable*.

* **Vendage**, s. m. — Vente publique. (Montbéliard.)

Ce mot s'emploie aussi en Suisse.

Etym. : Bas latin, *vendagium*. (Ducange) *vendage* (XIIIe siècle.)

Vent-blanc. — Vent du midi. C'est par opposition à la bise qu'on qualifie de *noire*.

Vêprée, s. f. — Soirée, depuis les vêpres à la nuit. (Montbéliard.)

Vêpre. — « Bon vêpre. » Se dit avant la nuit au lieu de bon soir.

Latin : *Vesper*.

Vepronon, s. m. (Jura.) — Goûter de l'après-midi.

Etym. : *Vêpre*, soir.

Veraille ou *Veraire*, s. f. — L'Ellébore blanc, *Veratrum album* (L.).

Le dict. de Littré donne *vératre* dans le même sens, qui est une traduction directe de *veratrum*. *Veraille* n'est qu'une déformation de *veratre*.

Verdasse, s. f. — Sottise, folie. « Faire une verdasse. » Peut-être pour *berdasse*, *bredasse* que nous avons déjà vu à peu près dans ce sens.

Verdet ou *Verdereau*, s. m. — Le Lézard vert.

Vergogne, s. f. — Outre son sens habituel, *vergogne*, en Comté, se dit d'une personne égoïste, sans cœur.

Verjoulot, s. m. — Espèce d'Oseille, le *Rumex scutatus*, oseille à feuille en forme de bouclier. C'est pour cela qu'on l'appelle aussi *Rondotte*.

Etym. : *Verjus*, verjoulot, petit verjus, à cause de l'acidité de l'oseille.

Verquelure, s. f. — Etoffe grossière laine et coton. (Montbéliard.)

Dès 1485, l'empereur Maximilien autorisait les statuts de la société des tisserands d'Héricourt. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, les toiles qu'on y fabriquait s'appelaient *verquelure*, *velours de gueux* et *diablements forts*. (DUVERNOY, Ephémérides.)

Vessou, s. m. — Petite pelle recourbée dont se servent les manœuvres, principalement les vignerons, pour rejeter plus loin la terre enlevée par le pic. On appelle aussi cet ustensile *fossoir*, parce qu'il sert à faire les fosses des vignes.

Veuche, *Voiche* ou *Vouèche*, s. f. — Nom de plante, *Vinca minor* (L.). Espèce de Pervenche.

Etym. : Latin, *vinca*, pervenche, a fait *vinche* et *veuche*, de *vinculum* (*vincle*, *vinche*), qui sert à lier. La tige de la Pervenche, analogue à celle du lierre, peut être utilisée comme lien.

Vicotte, s. f. — Petit pain au lait. Synonyme de *Poutreveck*.

Certains patois de Comté donnent *vouique* et *vouicote*.

Etym. : Il y a dans ce mot le radical *kuck*, gâteau (allemand). C'est peut-être aussi pour BISCOTTE ou *biscuit*.

Villette, s. f. (l' se mouille). — Petite vrille. Pour *vrillette* qui du reste n'existe pas dans ce sens.

Ce mot est du vieux langage. Il est encore usité en Picardie.

Violette de Saint-Georges, s. f. — Nom d'une espèce de Giroflée, qu'on appelle aussi Quarantain ou Quarantaine. (Voir ce mot.)

Viorbe, s. f. — Escalier tournant.

Dict. de 1755. Ce mot n'est plus usité.

Vioule, s. f. — Imbécile, mollasse; sans doute une forme de *veule* dont il a le même sens.

Etym. : *Vitella*, vache, *vitellus*, d'où veau et l'adjectif vélin. (*Vitellinus*). Mou comme un jeune animal, comme un veau.

Vire-main, s. m. — Tour de main.

Les Suisses disent *viretalon* pour indiquer une petite distance. « De chez moi chez lui, il n'y a qu'un viretalon. »

Viroiller, v. n. — Tourner de côté et d'autre. (Montbéliard.)

Fréquentatif de *virer*, tourner.

Viroilleur, s. m. — Qui va de tous les côtés.

Virole, s. f. — Mal-blanc, panaris, mal d'aventure.

Littré donne *vire* avec le même sens, et il le fait venir de *virer*, parce que le mal tourne autour du doigt.

Virotte, s. f. — La partie supérieure du bas, à partir du pied; se dit aussi des poignets de laine tricotée.

Etym. : *Virer*, tourner. La *virotte* est la partie du bas qui tourne autour de la jambe, le *tour* du bas.

Viser, v. n. — Loucher.

On dit aussi *visouiller*, *visouter*.

Etym. : *Bis oculus*. *Biseuil*, louche.

Viser voulait dire autrefois *regarder*, et *visière* signifiait la vue.

Voindre, s. m. — Cric pour élever un fardeau.

Dict. de 1755. Nous ne connaissons plus ce mot.

Volet, s. m. (Jura.) — Fichu.

Vieux français : C'est le radical de ba-*volet*.

Vouerie, s. f. — Bruit, tapage. « Quelle vouerie faites-vous là ? »

Vouge ou *Vauche*, s. m. — Les saules à racines baignant dans l'eau et sous lesquelles s'abritent le poisson et le gibier aquatique. (Quingey.)

Vieux français : *Vauche*, osier. (Dict. ROQUEFORT.)

Etym. : Le radical est peut-être le même que celui de *veuche*, *voiche*, de *vinculum*, lien. Les saules, osiers ou *avans* ont pour caractère essentiel de servir de liens. *Vinculum* aurait fait *vinche*, d'où « veuche et vauche. »

Vougne, s. f. — « Faire la vougne, » mener une vie crapuleuse.

A Genève, on dit de deux boules ou de deux palets qui se touchent : « ils vougnent. »

Vougner, v. n. — Faire du bruit, « du potin. »

Vougrer, v. a. — Egrener, répandre du grain, détacher la graine. (Voir *Fracher*.)

Vougrou, s. m. — L'instrument pour égrener, pour *vougrer*. C'est ce qu'on appelle, dans les environs de Besançon, le *frâchoir*.

Vouivre, s. f. — Méchante femme, criarde.

La *vouivre* est aussi le serpent fantastique des légendes populaires de Comté. Elle porte une escarboucle au front.

Etym. : Ce mot est une forme de « vipère. » *Vipera*, vuivre (vouivre). Vieux français, *vivre*.

Vipera a formé aussi *g*uivre (un serpent fantastique du moyen-âge), comme *vespa* a donné *g*uêpe. Le *g* et le *v* se substituant l'un à l'autre. Exemples : *G*arde vient de l'alle-

mand *ward*, *varenne* a fait *garenne*, de garder. *Wuillaume*, *Guillaume*, etc.

Dans la Suisse romande, *vuivra*, grand serpent.

Vrin, s. m. — Purin.

L'urine a toujours été considérée par les anciens comme un liquide purificateur. De là l'assimilation de l'urine (*urein*, *vrein*, puisque le *v* et l'*u* ne sont qu'une seule et même lettre) avec le *purin*.

Rein, en allemand, signifie *pur*, et *reinigen*, purifier.

X, Y, Z

Ziller (se) (Jura), v. pr. — S'esquiver, se glisser, disparaître sans bruit.*

Zogne, s. f. — Coup, heurt, choc. « Jouer aux zognes, » c'est jouer à ce jeu de billes qui consiste à recevoir sur les doigts les coups de la *bailliste* de celui qui a gagné. Dans ce cas, on dit du perdant qu'il a « les zognes. »

Zoguer ou *Zogner*, v. a. — Frapper, donner un coup. « Se zogner la tête, » se cogner la tête.

Zopper, *Soper*, v. a. — Heurter, cogner, chopper.

Etym. : C'est la forme ancienne de chopper. Bas latin, *assopire*. XIVe siècle : « Comme le cheval eut *sopé*. » *Chopper* s'est aussi dit *souper*. — Italien : *Zoppo*, boiteux.

Zozo, s. m. — Imbécile, niais.

---

* Nous ne terminerons pas ce travail sans remercier les personnes obligeantes qui ont bien voulu nous aider de leur concours et notamment notre savant bibliothécaire M. Castan et M. Vital Bavoux à qui nous devons la plus grande partie des noms de plantes qui figurent dans ce recueil.

C. B.

Besançon. — Imp. Dodivers, Grande-Rue, 87.

0



